LOUISE CLERMONT

ÉMILE CLERMONT

SA VIE — SON ŒUVRE

CORRESPONDANCE — JOURNAL DE ROUTE

NOTES ET FRAGMENTS INÉDITS

Préface de M. MAURICE BARRÈS

de l'Académie Française

PARIS

BERNA

61, RUE

U d'/of OTTAWA

39003003968046

MCMXIX

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mileclermontsa00cler

ÉMILE CLERMONT

OUVRAGES D'ÉMILE CLERMONT

Amour promis, roman *(Calmann-Lévy).*

Laure, roman *(Bernard Grasset).*

L'Histoire d'Isabelle, roman *(Bernard Grasset).*

ÉMILE CLERMONT

LOUISE CLERMONT

ÉMILE CLERMONT

SA VIE — SON ŒUVRE

Préface de Maurice BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXIX

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Universitas
BIBLIOTHECA

Il a été tiré de cet ouvrage

10 exemplaires sur Hollande van Gelder

numérotés de 1 à 10

PRÉFACE

*Émile Clermont, l'auteur d'*Amour promis *et de* Laure, *qui mourut pour la France dans une tranchée de Champagne, le 5 mars 1916, était un écrivain un peu isolé, ce me semble, parmi ses contemporains, un écrivain comme nous les aimions quand j'étais jeune, musicien, savant, chargé d'éclairs, plein d'or et d'azur, dont la prose rivalisait avec les fleurs, avec les couchers de soleil et les concerts d'automne au jardin. A la veille de la guerre, les jeunes artistes ne suivaient plus guère cette mode. Leur grande affaire, c'était de monter toujours, de se hausser. Ils me faisaient songer au petit ramoneur tout noir de suie qui grimpe dans l'obscure cheminée vers un coin de ciel bleu. Hélas! à cette heure, esthètes ou apôtres, ils tombent pour la France; le diadème de la patrie se défait, et sur leurs carnets de guerre, nos jeunes artistes et*

penseurs signent de leur sang un même thème douloureux d'honneur et de sacrifice.

J'ai des notes et des lettres d'Émile Clermont durant cette guerre. Lisons-les pour connaître avec plus de gratitude la dure vie de ceux qu'aux époques heureuses on appelait les princes de la jeunesse.

Quand Émile Clermont, né d'une famille nombreuse où les fils sont tous artistes et les filles de tendance mystique, sortit de l'École Normale, passa l'agrégation et commença d'écrire, c'était un de ces jeunes Français que nous avons connus par centaines dont l'âme, sous les chocs de la vie quotidienne, rendait un son accordé avec Adolphe, Volupté, *la* Confession d'un Enfant du siècle, *le* Disciple, *l'*Homme libre. *Il recherchait les émotions, et son* Amour promis *est un livre où l'imagination se porte aux plus extrêmes abus et recherche la douleur. Certes, dès ce temps-là, il était très porté à admirer chez les autres l'unité, mais il se dispersait en cherchant sa voie vers tous les points empourprés de l'horizon. Aussi ne croyait-il pas qu'il lui fût possible d'arriver jamais à la paix. La paix est-elle possible pour une âme profonde et mobile, aux impressions intenses et variées, continuellement soulevée vers l'inaccessible? C'était le grand problème qui l'occupait et dont il a donné dans* Laure *une solution négative.*

Cette recherche des émotions était arrivée chez Émile Clermont à un état aigu. Il cherchait à se

faire de chaque moment une sorte d'éternité en se laissant prendre entièrement par l'impression de la minute, sans penser ni au passé ni à l'avenir. Comme il le dit lui-même dans ses notes de guerre, il était nerveux, irrité, blessé de tout, écorché à vif, et cet état d'hypéresthésie, qui fut celui d'un si grand nombre d'admirables artistes, a peut-être duré chez lui jusqu'en août 1914.

La guerre, dès le premier instant Clermont l'accepta avec beaucoup de courage et avec le désir de faire entièrement son devoir. Toutefois, il n'était pas doué pour la vie militaire. C'est ce qu'avait discerné le sous-officier qui, à la caserne, il y a plusieurs années, quand il faisait son temps, lui répétait fréquemment avec une ardente conviction : « Je n'ai jamais vu un homme aussi bête que vous. » Il dut faire beaucoup d'efforts afin de vaincre son aversion pour les occupations matérielles. Du dépôt, au 17 août 1914, il écrivait : « Je suis assez fatigué des exercices et travaux que j'ai dû faire et pour lesquels je n'ai ni goût, ni entraînement. Par exemple, faire nettoyer et aménager les chambres, commander des corvées pour le balayage et la soupe, faire habiller des hommes... J'espère en tout cas m'aguerrir peu à peu... »

On lui offrait de rester au dépôt comme sergent instructeur; il préféra partir et laisser, disait-il, de tels postes aux gens mariés. Et après neuf mois de front, en mai 1915, il écrivait : « Je ne suis pas malheureux du tout... Je ne voudrais pas être

ailleurs pour le moment et tant que la guerre durera... Je vois passer les jours sans souci, avec des occupations constantes qui ne me plaisent pas, mais dont je sens tout à la fois la nécessité et en somme la valeur... Je ne pense pas à grand'chose, mais je suis bien moins nerveux ; j'ai bien moins de sensations d'art, mais plus de paix... C'est une autre réalité, une autre dureté, bien plus authentique. J'ai en plus cette impression suffisante d'assister sans cesse à une grande tragédie qui élève la signification des paysages et des jours... »

Il demanda à faire partie d'un peloton destiné à former des officiers, tout en écrivant : « Ce poste sera plus pénible, plus dangereux que ce que je fais en ce moment. » *Quand il fut nommé sous-lieutenant, il quitta le régiment de réserve dont il faisait partie pour rejoindre le régiment d'active déjà reformé deux fois, où il savait devoir être bien plus exposé, et en exprima sa satisfaction :* « Je suis si impressionnable que j'aurais pu avoir peur devant le danger ; maintenant, comme j'aurai à donner l'exemple du courage à mes hommes, je sais que je resterai ferme jusqu'au bout, et c'est tout ce que je demande. »

Quels efforts il lui avait fallu pour dominer son extrême sensibilité, que la seule perspective d'une douleur physique faisait frémir, et sa délicatesse nerveuse qui reproduisait en quelque sorte en lui-même les souffrances des autres. Les spectacles auxquels il devait assister lui causaient un sup-

plice. Il en était parfois accablé. Son âme demeurait obsédée de souvenirs, d'images et de cris. Nous autres, loin des champs de bataille, quand nous voulons énumérer les horreurs des Allemands, nous nous en tenons à des expressions quasi abstraites, nous parlons des gaz asphyxiants, des liquides enflammés, des torpillages, et rien de tout cela ne fait image; mais chaque combattant a vu des choses qui demeurent dans sa conscience et le noyent de tristesse. Ce serait d'ailleurs criminel de les mettre inutilement sous les yeux du public, quand chacun a bien assez de porter à cette heure le fardeau de ses expériences.

Émile Clermont s'était obligé à surmonter sa nature. Dans ses notes, on trouve des mots poignants : « Étant seul et souffrant beaucoup sur un champ de bataille... ne pas avoir d'autre témoin que soi-même et se bien tenir. » *Ailleurs, parlant de l'enterrement d'un officier :* « Aider à supporter la douleur par sa présence, plus de courage qu'à s'éloigner. » *Donner l'exemple de la fermeté, adoucir les épreuves de ceux qui l'entouraient, aider les autres à supporter leurs souffrances, dont le seul spectacle le suppliciait, c'était maintenant sa règle, sa pensée directrice, et il s'en expliquait avec une chaleur profonde, avec le sentiment le plus fort et le plus vrai. Il n'avait pas perdu l'effroi de la mort et de la souffrance, mais il le dominait en le regardant en face.*

Extérieurement même il avait changé. Moins de

rêve, dans son regard plus ferme et plus vif; une allure plus décidée, quelque chose de moins renfermé et de plus affectueux.

Un jour qu'il était venu en permission, au moment de regagner son régiment, il avoua à quelqu'un, avec qui il parlait d'âme à âme, qu'il craignait qu'une certaine personne de leur entourage ne se fût scandalisée parce qu'il ne repartait pas avec assez d'enthousiasme. Il s'en attristait. « Mais quoi, disait-il, si je savais que je vais être pris dans une catastrophe de chemin de fer et que je souffrirai beaucoup, je ne pourrais m'empêcher d'être saisi par un sentiment d'effroi. La guerre, c'est pire encore, et je ne peux pas empêcher en moi cette angoisse, mais je suis content de partir parce que c'est remplir mon devoir. Que penses-tu de cela? »

Et la sœur bien-aimée, la confidente devant qui il venait ainsi de penser tout haut, le tranquillisa, car, me dit-elle, « *je trouvais cette attitude d'âme tellement plus belle qu'un enthousiasme irréfléchi!* »

Je ne diminue pas mon ami en vous montrant ses scrupules et tout ce qu'il surmontait. Un soldat improvisé a bien le droit d'avoir un cœur plein d'humanité, quand le grand Turenne et les plus fameux hommes de guerre ont confessé les mouvements de leur nature, et il ne faut pas que nous ignorions ce que supportent dans cette guerre les généreux soldats de la France.

Conscient de l'effort qu'il voulait faire et qu'il

accomplissait, Émile Clermont écrivait dans ses notes : « Rester ferme au milieu de tout cela demande une force d'âme qui touche à la sainteté. » *Il sentait que son âme se purifiait, grandissait, s'ennoblissait.* « Plus cette anxiété douloureuse au fond de tout; mais un progrès, du moins un bienfait. Cela aussi je l'attribue au fait d'avoir été le spectateur des choses les plus tragiques : don, offrande sublime de la tragédie ! » *Il exprimait sa gratitude aux mineurs de Saint-Étienne, qui composait en grande partie son régiment, pour la part qu'ils avaient dans son perfectionnement intérieur :* « On éprouve plus de respect, à mesure qu'on a davantage de contact les uns avec les autres. Hommes du peuple, mineurs, on se souviendra qu'à chaque instant, on en voyait sortir un héros. »

Perpétuellement cette pensée du perfectionnement moral au milieu des horreurs l'absorbe. Il se compare à ce qu'il était : « Une génération qui aura vécu des tragédies, quelle autre trempe ! Avoir passé par les suprêmes dangers, et plus encore avoir vu le courage fleurir autour de soi ! » *Il s'interpelle, lui et ceux de sa race :* « Analystes, chercheurs de sentiments ! Sans doute quelque chose de simplifié, d'élargi après la guerre. Avoir rencontré quelque chose de plus grave que l'amour, la sensualité et toutes les délicatesses du cœur ou de l'âme; s'être senti perdu dans une généralité, je ne parle pas d'une âme collective, mais se sentir avec la petite chose perdue dans la nuit immense,

sentir que la mort plane, qu'on n'est rien devant elle... »

On voudrait s'attarder à méditer ces notes elliptiques et si pleines. Lui-même, après la guerre, nous en eût donné dans un chef-d'œuvre le commentaire. Il voulait écrire un roman : Ce qui est le plus haut. *(Serait-ce son titre? Pourquoi pas? Nous avons de Barbey :* Ce qui ne meurt pas.) *Et d'un trait il en indique la pensée :* « Quelqu'un qui soit plus haut que moi et qui s'achève en une sorte de sainteté. »

Ailleurs il dit encore : « Arrivé à l'âge d'action et de vie pleine, il faut plus que jusque-là; il faut réaliser et puis alors mourir. » *C'est de cette manière qu'il comprenait la mort de Péguy, dont il écrit dans son journal :* « Transformé au jour de sa mort. Un point final à son œuvre, tout à coup complétée, détachée des choses terrestres, accomplie, signée : un ensemble clos, vivant, achevé. »

Ainsi songeait et se perfectionnait Émile Clermont au milieu des devoirs d'un officier, dans un régiment d'attaque. La solitude d'âme lui était insupportable, aussi demandait-il aux siens des lettres et encore des lettres, et il était heureux de se savoir accompagné par de constantes prières : « Même si l'on n'avait pas la foi, disait-il, on aimerait à penser que d'autres prient pour vous. »

Il se plaignait de n'avoir pas le commerce d'amitié et les livres nécessaires pour mener une vie vraiment spirituelle; mais, dans le fond de son

âme, les images et les idées raffinées qui l'avaient occupé toute sa vie continuaient de se mouvoir, car la dernière phrase qu'ait écrite sur son Carnet de guerre ce chef de section en première ligne, c'est : « Voir l'entrée de Madame Louise de France chez les Carmélites... » *et d'autres idées, d'autres images plus grandes, plus profondes, qu'il tenait de sa race, émergeaient du fond de sa conscience.*

Face à face avec l'inconnu, au fond de sa tranchée, il était dans ces dispositions où l'homme le plus morne découvrirait la religion. Écoutez les indignations que lui inspire l'Allemagne exploitant Dieu : « Grande corruption de la Germanie, avoir perdu totalement le sens du divin; avoir avili tous les buts nobles, avoir fait de la divinité la servante des grossiers appétits germains, du commerce et des plaisirs de la Germanie; l'avoir faite le protecteur attitré des assassins, des bandits, des asphyxieurs; quand cette autre idée s'éveillait que la guerre est un crime en elle-même, avoir fait Dieu l'auteur, le conducteur, le grand maître de la guerre la plus atroce. »

Un crucifix lui avait été envoyé en novembre 1914. Sur son carnet de notes il inscrit en grandes lettres : Le Christ de L..., *et en dessous :* « Le paquet se défait, en quel moment!... » *Au moment même où le signal d'une attaque était donné. Un an après, il parlait encore avec émotion de cette coïncidence. Ce crucifix, il l'avait d'abord mis dans son sac. Quand il vint en permission à la fin de 1915, il dit*

à sa sœur, en indiquant son cœur de la main, que maintenant c'était là qu'il le portait. Quelle signification avait prise désormais pour cette âme profonde cet objet sacré? Nous ne pouvons pas le dire exactement, mais sans nul doute il voulait que la mort, si elle venait, le trouvât sous le signe de la rédemption.

Émile Clermont fut tué le 5 mars 1916, laissant inachevée une lettre que j'ai entre les mains : « Je suis dans la tranchée. Assez triste; il m'arrive assez rarement de me laisser prendre par la tristesse, même très rarement. Ce soir, impressions pénibles... Le canon tonne avec furie, tantôt à droite, tantôt à gauche. J'ai pris depuis la guerre beaucoup de calme et de solidité... »

Je m'arrête; il n'est rien dans cette lettre que de vrai, de généreux, d'humain; mais il ne faut pas durant l'action ouvrir des fenêtres qui donnent sur des jardins trop beaux, d'où monte un parfum qui donne le désir de la solitude et de la méditation; il faut moins encore laisser jaillir dans le ciel du soir les cris déchirants de la pitié et de la bonté.

Le commandant d'Émile Clermont, dans une longue lettre du ton le plus noble, a rendu hommage au jeune sous-lieutenant. Il a raconté les circonstances de la mort. « Votre frère, écrit-il (la lettre est adressée à M. Clermont, ancien élève de l'École des beaux-arts et architecte distingué), votre frère est mort en assurant l'entier accomplis-

sement de son devoir, alors que, sous le bombardement, et malgré le danger que ses hommes lui signalaient, il se tenait à la porte de son abri, prêt à alerter son monde pour le cas où l'ennemi, qu'il surveillait de temps à autre par-dessus le parapet, aurait attaqué. Il donnait l'exemple en vrai et digne chef. »

Émile Clermont a été cité à l'ordre de la division.

Son grand rôle, sa curiosité et, je crois, son aptitude, eussent été de devenir l'analyste des états supérieurs de l'âme. « Ce n'est pas faire une psychologie de ces états supérieurs, disait-il, que de réunir, comme William James, un grand nombre de documents. Pas plus que ce n'est faire l'histoire d'une époque que de réunir les textes administratifs. La connaissance est d'autre sorte. » *S'il ne vécut pas assez pour nous fournir cette connaissance que tous nous réclamons, le voici devenu un des témoins que nous pouvons interroger pour y parvenir. Ses dernières années et sa préparation à la mort nous introduiront à l'intelligence des sommets lumineux de l'esprit. Nous nous mettrons avec bénéfice en tiers dans cette promenade silencieuse qu'un soir de 1913, à l'heure où sonnait l'angélus, il fit avec sa sœur dans une allée de jardin remplie d'ombre. Il lui demanda si elle priait, et se mit à marcher silencieusement à côté d'elle, sans vouloir l'interrompre, comme si, ne sachant pas prier, il eût aimé du moins se sentir enveloppé d'une*

atmosphère de prières. Et sur son journal intime, dans ce temps-là, il écrivit : « Moins sensible au dogme chrétien qu'à cette montée formidable de prières. »

Émile Clermont nous a exposé comment il pensait que nous pouvons arriver à nous rendre intelligibles les plus hauts états de l'âme. Il n'admet pas que pour nous faire une idée des saints, des philosophes et des artistes, nous puissions nous contenter de connaître leurs habitudes et leur caractère. Nous devons voir la façon dont leur esprit s'est rencontré avec le beau, avec le vrai, avec le bien, bref, la manière dont ils ont aperçu, senti, éprouvé la divinité. Nous avons besoin qu'on nous donne des indications sur leurs sentiments supérieurs et que l'on mette sous nos yeux les réalités qu'ils ont vécues et éprouvées.

Dès la première minute du malheur, nous avons demandé avec la plus vive insistance à M^lle^ Clermont qu'elle voulût bien, clairement, longuement (douloureusement, mais c'était indispensable), recueillir les dernières pensées de celui dont elle avait été toute sa vie la confidente. Nous lui avons demandé qu'en s'appuyant sur des textes qu'elle possède en grand nombre, et sur ses souvenirs, elle voulût bien nous introduire dans la vie intérieure de ce jeune génie frémissant. Nous avions besoin de connaître le plan des divers ouvrages ébauchés par Émile Clermont, ses principales notes sur l'art, la philosophie et la religion, son évolution morale

et en particulier sa réaction contre le dilettantisme, enfin ses notes de guerre.

*Cet incomparable témoignage, qui sera lu de dix ou de dix mille, peu importe, mais qui vivra toujours auprès d'*Amour promis *et de* Laure, *comme la sœur a vécu près du frère, le voici, et c'est un grand livre de vérité ouvert à notre méditation. Nous y voyons le programme de perfectionnement qu'Émile Clermont se traçait à lui-même ou que M*lle *Clermont, ayant reçu de leurs parents communs le même appétit d'infini, lui proposait et lui supposait. Ainsi, de tous côtés et par les fenêtres les plus inattendues, se pose au cours de cette guerre le problème de la sainteté.*

*Quel crédit donner à cette interprétation? Où s'arrête le battement propre de l'âme d'Émile Clermont, où commence le retentissement de l'âme de M*lle *Louise Clermont dans l'âme de son frère? Ne nous plaignons pas d'une superposition qui nous offre une si riche et sublime matière. En écoutant M*lle *Clermont déchiffrer de tout son cœur religieux l'âme tourmentée de son frère, nous assistons avec un merveilleux émoi à une occultation. M*lle *Clermont, tour à tour, masque et éclaire Émile Clermont. Est-ce elle, est-ce lui que nous voyons? Nous voyons une âme qui leur est commune.*

Comment définir ce livre de haute spiritualité où l'amour de sœur à frère est orienté d'un même mouvement vers le monde invisible sous les coups du malheur? Comment définir l'attrait, la nostalgie

qui nous ramènent à ce mortel chuchotement? Émile Clermont écrit dans ses notes : « Aimer les derniers secrets, les lourdes confidences, les secrets extrêmes, les âmes qui se penchent pour dire des choses ultimes, encore plus loin, plus graves, plus générales, engageant l'univers. » *Ces deux derniers mots donnent leur plein sens à la vie et à la mort d'Émile Clermont, que désormais nous verrons sur sa stèle funèbre, interrogeant du regard le plus grave l'horizon de la guerre et recueillant ces réponses auxquelles sa sœur donne une voix.*

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

AVANT-PROPOS

« Qu'on me pardonne ce lent récit, ceci est seulement un hommage à la mémoire d'un mort. Mon frère, que j'aimais par-dessus tout, est tombé dans les batailles. D'abord, j'ai seulement pleuré ; puis les souvenirs qui me traversaient sans cesse la mémoire, environnés d'un cortège de pleurs, me sont devenus si précieux que je n'ai pu supporter la pensée de les voir s'acheminer ainsi vers une éternelle nuit. J'ai voulu en sauver quelques-uns, j'ai voulu en refaire la trame. C'est un beau lit pour son corps, ou plutôt c'est un suaire que mes doigts ont tissé, puisque je n'ai pu lui en donner d'autres, et qu'il est tombé dans des champs que j'ignore et que je ne retrouverai pas. »

Ces lignes, qui conviennent si bien au récit qui va suivre, ne sont pas de moi. Elles furent écrites sur le

front par Émile lui-même, en août 1915, six mois avant qu'un obus allemand ne vînt le frapper à la tête. Le roman dont elles devaient former le début ne fut jamais commencé, mais nous en possédons le plan ainsi qu'un petit nombre de phrases destinées à servir de points de repère pour un travail futur.

Quelques semaines après la mort d'Émile, nous ouvrîmes un rouleau qu'il avait envoyé du front, en septembre 1915. Avec quelle émotion nous lûmes sur la première page :

« *In memoriam.* Histoire morale, caractérisée surtout par un sens profond des valeurs morales, sous cette forme : Qu'est-ce qui est le mieux? »

et au-dessous :

« Que la France était belle !... en ces jours où la France fut si belle ! »

Nous trouvions-nous donc en face du plan qu'Émile avait, dans son carnet de guerre, esquissé en ces lignes:

« Ce qui est le plus haut, quelqu'un qui soit plus haut que moi et qui s'achève en une sorte de sainteté, puis la mort »,

ce qu'il avait fait suivre de cette note :

« Arrivé à l'âge d'action et de vie pleine, il faut plus que jusque-là : réaliser ; alors mourir — générosité partout, même dans la mort. »

Oui, c'était bien la même idée reprise, travaillée, développée. Les indications se succédaient, destinées à le guider, lorsque, la guerre finie, il pourrait se remettre à l'œuvre.

« Histoire unie, simple, émouvante, mais parée d'imagination et d'épisodes le plus possible, sans que ce soit très visible. D'abord artiste, poète... Une double histoire, l'une apparente, l'autre plus profonde... J'ai cru, à un moment, que les convenances suffisent, ce qui est bien, ce qui convient ; mais plus tard, non, ce n'est pas assez... Une merveille de bonté. »

Puis ceci, qui me fit tressaillir :

« Raconté par sa sœur. »

« Il y avait en lui une beauté profonde, quelque chose qui ne peut se dire... uniquement sensible à ceux pour qui la beauté n'est que dans les réalités d'âme simples et sévères, sans imagination et sans art... j'aimerai tout ce qui se rattache à lui... ce deuil que je veux porter...

« Cela ne sera plus — à qui donc cet héritage, ce fardeau ? Celle qui raconte est là pour les intercessions. »

Comment dire avec quelle poignante émotion je poursuivis cette lecture : c'était une sorte de message qui m'arrivait de l'au-delà, message en grande partie énigmatique, dont personne ne pourrait jamais m'expliquer les obscurités. Sans nul doute, Émile comptait bien écrire, après la guerre, cet ouvrage dont je n'avais sous les yeux que les grandes lignes ; mais, était-ce bien un roman ?

N'avait-il pas plutôt, obéissant à son perpétuel besoin de s'analyser, esquissé presque inconsciemment sa propre histoire ? Car, plus loin, je trouvai ces lignes :

« D'abord, grande ambition, épanouissement, puis la sainteté... un enfant sage, puis crise de sensibilité, un certain retour amer et enfin le sacrifice »,

et ces mots mettant, sans qu'il le sût, le dernier trait de ressemblance entre son héros et lui :

« Libéré par la mort, mort militaire, mort par la guerre — de cette manière que je n'avais pas prévue, qui sort de tous les cadres et de toutes les lois, mais belle, même volontaire. »

Oui, cet enfant sage, ce poète qui avait connu des heures de sensibilité aiguë et d'égoïsme, mais qui, peu à peu, s'était « libéré de la douleur idéale par une grande et vraie souffrance et par le sentiment du devoir », c'était bien lui. Derniers reflets de son âme, ultime jugement porté par lui-même sur sa vie, sur ses aspirations, sur ce qu'il avait été et sur ce qu'il aurait voulu être, voici ce que me révélaient ces pages hâtivement écrites, presque illisibles par endroits, souvent raturées, à travers lesquelles je le sentais vivre et penser. Aujourd'hui encore, j'ose à peine m'attarder au souvenir de l'instant qui m'apporta cette suprême révélation de lui-même, tant il fut douloureux. Ce fut alors que la pensée me vint d'écrire la biographie d'Émile, suivant le plan qu'il m'avait presque inconsciemment tracé.

Je ne songeai jamais, bien entendu, à faire le roman tel qu'il l'avait conçu, avec l'intrigue si sobre et si hautement originale qu'il indiquait et sur laquelle je reviendrai plus tard, mais à dégager son image réelle et sa vie d'âme des incidents imaginaires destinés à les entourer. Pendant les jours qui suivirent, continuant ce travail de recherches, j'ouvris des cahiers de notes intimes

dont j'ignorais jusque-là l'existence : souvenirs du passé, projets d'avenir, luttes et souffrances présentes, toute sa vie intérieure se peignait au vif dans ces pages presque toujours écrites sous l'impression du moment.

D'autre part, son carnet de guerre m'avait révélé la transformation morale accomplie en lui par cette dure épreuve. Dans ces notes, que soulevait parfois un souffle lyrique, c'était bien son âme impressionnable et sensible que j'avais retrouvée, mais une âme agrandie, ennoblie, purifiée par l'héroïsme et le don de soi.

Reconstituer son histoire à l'aide de ces différentes sources d'information et de mes propres souvenirs me parut une œuvre relativement facile à faire et pouvant présenter un certain intérêt à ceux qui l'avaient connu et aimé. De plus, l'inspiration ne semblait-elle pas venir de lui ? Cela seul suffisait à me la rendre chère.

Mais comment arriver à montrer tous les aspects d'une âme aussi riche et aussi complexe ? Comment, suivant le conseil qu'il se donnait à lui-même pour peindre son héros, « le laisser vivant, fin, délicat, varié » ? La tâche est presque impossible et le portrait d'Émile que l'on trouvera dans ces pages semblera sans doute bien imparfait à la plupart de ses amis. Toutefois, et c'est ce qui me rassure, cette imperfection même rentre en quelque sorte dans le plan tracé par lui. Maurice, le héros de son roman, ne devait être qu'à demi compris par sa sœur Germaine, d'une nature beaucoup moins nuancée que la sienne, et qui, loin de rechercher des impressions de dilettante, était « prise tout entière par des devoirs sévères et très précis ».

A certaines périodes de son existence, Maurice était seulement « entrevu » par sa sœur, et le contraste entre les deux caractères devait être fortement marqué dès l'enfance.

Plusieurs raisons avaient pu engager Émile à montrer son héros au travers d'une autre personnalité ; lui-même

en indique une : « Pour conserver à ce récit toute sa fraîcheur, écrit-il, que tout reste bien vu par une jeune fille ou entrevu par elle. » Puis le sentiment fraternel dont il voulait, selon ses propres expressions, « utiliser toute la beauté artistique » étant avant tout « une amitié d'âmes », il se proposait d'étudier l'action réciproque de ces deux âmes l'une sur l'autre. Peut-être aussi, dans ces heures rendues solennelles par l'attente journalière de la mort, avait-il pris l'habitude de se juger lui-même comme on devait le juger autour de lui, comme on le jugerait quand il ne serait plus là. Et quelle sûreté d'intuition psychologique révèlent ces jugements que j'ai pu transcrire sans avoir rien à y changer !

Les indications laissées par Émile m'engageaient donc, tout en reproduisant fidèlement ses pensées, à le peindre tel que je l'avais connu, quitte à ne donner de lui qu'un portrait inachevé. N'était-ce pas l'unique moyen, pour moi, d'écrire un récit qui fût simple et vrai, but que j'ai cru devoir me proposer avant tout autre ?

Peut-être s'étonnera-t-on davantage, au premier instant tout au moins, de la part importante faite dans cette biographie aux questions religieuses, part que les idées émises dans les romans publiés par Émile ne semblent pas justifier. Qu'on veuille bien se le rappeler, c'est avant tout l'histoire de son âme que je me suis proposé d'écrire. Or la lecture de ses notes intimes révèle que les préoccupations d'ordre religieux furent les plus grandes et les plus douloureuses de celles qui tourmentèrent son esprit, qu'elles formèrent en quelque sorte le centre et le fond de ce qu'il appelle « ses agonies intérieures ». A quel degré ces préoccupations le torturèrent, nul ne le soupçonna jamais. Ne fait-il pas écrire par Germaine au sujet de Maurice :

« Au point de vue religieux, mon frère ne se livrait pas — réservé. » Et « celle qui est là pour les intercessions », selon l'expression d'Émile, pouvait-elle, dans la

vie de son frère, laisser de côté ce qui l'intéressait le plus? Enfin le plan même qu'elle avait sous les yeux l'engageait, comme il sera facile de s'en rendre compte, à insister sur ce point. Au-dessus de la scène la plus émouvante du roman, il faudra, écrivait Émile en soulignant cette indication, faire planer « le sentiment des fins divines du monde ». Comment ce sentiment pourrait-il ne pas planer au-dessus des scènes de sa propre biographie?

Il faut bien que ce sentiment plane puisque (c'est toujours Émile que je cite) il doit y avoir, « chez celle qui raconte, peu de pathétique, toujours un ton de sérénité sérieuse, sans tristesse ». Cette sérénité avec laquelle le héros tombé demande à sa sœur de parler de lui, où donc, sinon dans l'espérance chrétienne, irait-elle la puiser ? sérénité qui, toutefois, il s'en rendait bien compte, n'empêchera pas les larmes. « Je ne puis point taire toujours », fait-il écrire à Germaine, « il faut bien dire ce sanglot, laisser couler mes souvenirs. » Et plus loin : « Faire son portrait, chercher ses traits; puis, quand je trouve la ressemblance, tout à coup un effroi, une amertume indicible, des larmes. »

Ce que devait être ce livre écrit par sa sœur, Émile le lui fait dire dans les lignes suivantes :

« Ma plume est maladroite, cette lecture sera monotone et sévère, dédiée à ceux-là seuls pour qui la lecture est une méditation...

« Pas un roman, certes, seulement ce que fut sa vie, sa mort, l'ombre de drame qui la prépara. Une étude d'âme subtile, mystique et diffuse, qui, peut-être un jour, plus tard, comme ces harpes qui chantent toutes seules, ira éveiller dans une âme une corde qui n'avait jamais

vibré et ne saura pas pourquoi. A part cela, lent, fané, démodé. Je le sens ainsi moi-même, excessif, mais patient, aimant les délais, les longueurs, les silences.

« Pas d'art dans ce récit, aussi sérieux, aussi grave qu'une étude de science ou de philosophie; si on y trouve autre chose, c'est par la nécessité même du sujet et parce que je n'ai pas assez de talent pour faire sentir avec simplicité, brièveté, avec un minimum de circonstances et de phrases ce qu'il faudrait exprimer seulement ainsi...

« Mort!... j'aurais mieux aimé dresser pour son souvenir une statue debout... Mais, incapable, il me faut faire avec des mots ce monument sur sa tombe...

« Je sais bien ce qui était, mais, pour le rendre sensible, il m'a fallu prendre des mots, exprimer en phrases, en conversations, en scènes ce qui s'accomplit avec plus d'ombre et de silence...

« Pour celui qui lira, qu'il efface ce luxe de mots, cette surabondance que je prévois, pour aller aux plis immobiles et purs de la statue que je ne puis faire. »

Qu'ajouterai-je à cette introduction? Émile ne semble-t-il pas avoir prévu toutes les difficultés que je rencontrerais dans la tâche qu'il m'a léguée?

Il est pourtant une de ses phrases que je veux relever, un de ses désirs que je veux exprimer après lui. Puisse le récit de ses continuels et douloureux efforts dans la poursuite du « plus haut » éveiller dans une âme inconnue quelque fibre endormie et la rendre meilleure ! Puisse le souvenir d'Émile accomplir un peu du bien que lui-même rêvait de faire ! Mon affection fraternelle ne saurait désirer pour sa mémoire de monument plus précieux.

ÉMILE CLERMONT

PREMIÈRE PARTIE

L'Enfant.

CHAPITRE PREMIER

Cadre de l'enfance.

« Dans notre enfance, pas de tristesse, plutôt bonheur spontané. » Telle était l'impression générale qui se dégageait pour Germaine des souvenirs déjà lointains de l'enfance de son frère et de la sienne. Est-ce bien à ses propres souvenirs qu'Émile a fait allusion en écrivant cette phrase ? Et serait-il vrai que lui, dont l'âme fut si douloureuse, ait connu dans la vie quelques années de bonheur paisible ? A peine la question s'est-elle posée et voici que déjà des images anciennes, à demi effacées, viennent se présenter à ma mémoire. Elles m'étonnent d'abord, car elles sont riantes et douces, et de ces images-là, nous sommes maintenant déshabitués ; mais elles se précisent peu à peu, il faut bien les reconnaître ces images d'un passé cher dont une ombre voile l'éclat.

Essayons d'oublier pour un moment les douleurs qui vont suivre, les longs tourments d'âme, les déchirements

de cœur, la mort tragique enfin qui brisa tant d'espérances, pour évoquer ces visions heureuses, pour revoir Émile dans sa paisible enfance. Une photographie ancienne va m'aider à préciser ses traits : elle me montre un enfant aux joues rondes et pleines, gravement installé sur un haut tricycle dont il serre avec force le guidon ; ses yeux sont calmes et résolus. Comme cette image me paraît lointaine! Instinctivement, mes regards en cherchent une autre; ils viennent s'arrêter sur une photographie d'il y a cinq ou six ans. Oh! celle-ci, je la connais bien! les traits sont amincis, la bouche est plus serrée, l'expression est pensive, les yeux sont rêveurs et dénotent la lutte intime, une sorte de trouble et de douleur émane d'elle. Pourquoi l'ai-je regardée en cet instant? Comment vais-je m'en dégager? Peut-être en allant plus loin encore dans la vie d'Émile... Voici sa dernière photographie; je le vois en sous-lieutenant, dans des bois couverts de neige; tous les traits de l'enfant se retrouvent dans son visage apaisé et virilisé; plus de trouble, plus d'inquiétude. Le tourment de son âme aurait-il pris fin?

Cette image, avec tous les souvenirs déchirants qu'elle rappelle, est encore trop douloureuse; mieux vaut en chercher une plus douce, et pour la trouver je vais fermer les yeux. Je vais le revoir lui-même, tel que je l'ai vu pour la dernière fois, je vais revoir son dernier sourire et son dernier geste qui voulait dire : « A bientôt »; et cette image virile, paisible et souriante, qui m'apparaît dès que j'évoque sa pensée, me fortifiera tout en m'attendrissant; sûre maintenant de l'apaisement qui s'est produit en lui, je pourrai plus facilement revenir vers le passé, oublier, pour le faire, les douleurs profondes de l'adolescence et de la jeunesse, et puis supporter leur poids quand l'heure viendra de parler d'elles.

« C'est une belle chose que l'enfance, écrit

Émile, parce que, quand la santé ne manque point et que le bien-être non plus n'y fait pas trop défaut, la vitalité y est puissante... Enfances violentes, enfances gracieuses, enfances songeuses... »

Une enfance songeuse, telle fut la sienne; songeuse, mais non point mélancolique; il le fait écrire par Germaine :

« Mon frère, dans son enfance, vivait par l'esprit; mais pas d'extrême sensibilité, de la sérénité. »

Dans quel décor sa figure d'enfant va-t-elle m'apparaître? Est-ce au milieu de ces montagnes d'Auvergne où il naquit le 15 août 1880? Non, là, je ne retrouverais rien de son âme, car il n'avait pas encore deux ans lorsque nos parents quittèrent les mines de la Combelle, Saint-Etienne, la ville noire, Montaigu, le joli petit village bourbonnais, voici le cadre de son enfance, c'est là qu'il me faut le chercher.

Saint-Étienne, d'abord; qu'elle est sombre pourtant, cette ville aux murs noircis, au ciel constamment terni par la fumée et par la suie, cette ville sans passé, dépourvue de tout monument historique! Et comme elle semble peu faite pour plaire à une âme de poète. Émile a écrit lui-même à ce sujet dans un de ses romans :

« C'était là un sombre décor pour une enfance rêveuse. La rude existence des travailleurs a toujours eu pour moi un aspect sombre et presque hostile... Combien de fois depuis, en voyant dans plusieurs villes de province de

bonnes cathédrales gothiques qui se haussent au-dessus des toits voisins avec cet air ailé que leur donnent leurs chimères et leurs gargouilles, combien de fois j'ai regretté qu'une œuvre d'art pareille n'ait abrité mes premiers désirs. Elle m'eut donné une image nette de la beauté; elle m'eut épargné peut-être la stérile mélancolie que je dispersais sur de maigres horizons coupés par des montagnes de cendres et par les chapeaux en bois des puits de mines. »

Il avait probablement raison en un sens : l'absence de chefs-d'œuvre qui eussent pu répondre à l'élan encore vague de son âme vers la beauté, l'habitua trop tôt à chercher en lui-même ces satisfactions d'art que le monde extérieur ne lui procurait pas. Ce fut là pour lui une source de mélancolie et de rêves.

Faut-il croire cependant que cette âme, tourmentée d'un précoce désir de plénitude et de perfection, aurait pu trouver dans des choses visibles, si belles qu'elles fussent, une satisfaction complète? Cette supposition semble démentie par les regrets et les amertumes qu'Émile éprouvera si souvent dans ses rapports avec le « monde des apparences ».

Du reste, en février 1914, revenant d'un court voyage dans le Nivernais, il écrira sous ce titre : « Les plus brèves visions des choses », les lignes suivantes :

« A propos de ce court voyage, je pensais qu'à présent les images les plus brèves des choses extérieures sont celles qui me conviennent le mieux. Un regard, un coup d'œil, cela suffit; non que j'aie tout vu, tout aperçu, mais

la puissance d'émotion est épuisée. Tout ce frêle ensemble d'apparences qui compose un point du monde extérieur, en un instant est épuisé, connu; il faut quelque chose de plus agissant, de plus émouvant, qui introduise dans une sphère de plus grande activité. »

A cette époque, lorsqu'il voulait travailler sérieusement, il en était même venu à fuir des paysages trop pittoresques ou trop émouvants, de crainte que son esprit ne fût distrait de pensées plus graves.

Et puis, pour en revenir à Saint-Etienne même, que de jeux furent abrités par ces murs à l'aspect si mélancolique! Que de glissades dans le long corridor bien ciré! que de joyeuses parties de cache-cache! Et plus tard, quand les cinq enfants eurent grandi et ne se suffirent plus à eux-mêmes, que de réunions animées, précédées quelquefois par la représentation d'une courte comédie! Leur mère est toujours là, jouant avec eux, et sa présence aimée ajoute un charme de plus à ces après-midi de congé, à la gaîté desquelles sa vigilance sait toujours mêler une douce gravité.

Émile et son frère aîné François, d'un an plus âgé que lui, sont des compagnons inséparables, et leur amitié, commencée dès le berceau, continuera sans interruption et sans nuage jusqu'à la mort. Pendant la guerre, Émile répétera encore : « Je sens à peine le besoin d'un ami, car je trouve en François tout ce qu'il me faut. »

La profonde différence de tempérament et de caractère ne semblera former entre eux qu'un lien de plus, sans doute parce qu'ils se complètent mutuellement.

A Saint-Étienne, ils font ensemble de longues promenades dans les environs, qui sont pittoresques et fort beaux; ils ont des amis nombreux qui leur resteront toujours fidèles. Aussi, malgré le regret d'Émile de

n'avoir pas contemplé dans son enfance de grandioses spectacles, il ne gardera jamais de Saint-Étienne un mauvais souvenir, estimant avec raison que la franche cordialité de ses habitants avait eu sur son âme une très salutaire influence.

Mais comme Montaigu lui était plus cher! Montaigu, ce riant village perdu dans la verdure, où, dans la maison des grands-parents, se passaient toutes les vacances. Et pourtant, là encore, quel contraste quand on se rappelle ce que fut Émile plus tard et combien il souffrit de sa sensibilité d'artiste! Situé au milieu des « lentes plaines du Bourbonnais », Montaigu ne semble parler que de repos et de douceur. Les yeux y découvrent de tous côtés des collines arrondies et boisées, des champs fertiles que labourent des bœufs blancs à l'allure paisible et majestueuse. Rien n'y est austère, âpre, exaltant; tout y sourit, tout y invite à la rêverie facile, aux joies calmes, au bonheur sage et mesuré. Ces champs, ces bois, cette atmosphère sereine n'ont point suffi à pacifier l'âme d'Émile, à la préserver de ces angoisses morales qui devaient le faire, dans la suite, si longuement souffrir.

Qu'il aimait Montaigu cependant et avec quelle fièvre les enfants attendaient chaque année l'époque fixée pour le départ! Le voyage avec ses menus incidents, le déjeuner dans le train, les gares reconnues au passage, tout était source de joie. Puis l'arrivée à Saint-Gérand-le-Puy, les battements de mains en apercevant le cher grand-père, papa ami, comme leur tendresse le leur faisait appeler ; l'installation animée dans le break après quelques petits témoignages d'amitié donnés à la bonne jument grise, et le sentiment de liberté, de détente qui les envahissait et se traduisait par mille exclamations le long du trajet, qui était de douze kilomètres environ. Mais le bonheur ne devenait complet qu'en approchant de Montaigu, lorsque la voiture s'engageait dans le chemin raide et

pierreux qui, après avoir longé le cimetière, vient, par une rapide descente, rejoindre devant l'église la rue qui monte de la place. Là, sous le marronnier, tous mettaient pied à terre, la pauvre Bichette aurait eu trop de peine à gravir avec un tel chargement les quelques mètres de côte presque droite qui lui restaient à faire. Et, tandis que péniblement elle tirait la voiture jusque dans la « grande cour », les enfants allaient en avant, escaladant bien vite les quatre marches bordées de sapins et de rosiers qui les séparaient de la « petite cour » où les attendait leur grand'mère.

On dînait de bonne heure, ce qui leur permettait, sans avoir à s'inquiéter de l'exactitude, de monter, par les beaux soirs d'été, sur un plateau couvert de bruyères roses, et là, immobiles et muets, de regarder longuement le soleil se coucher en empourprant la plaine. C'était une de leurs meilleures distractions ; mais ils en avaient bien d'autres : le jardin leur semblait un univers merveilleux. Ce jardin se trouvait sur une colline désignée sous le nom de « montagne » et que sillonnaient de petits sentiers ombragés par de beaux chênes avec, à droite, un bois minuscule, plus mystérieux encore, où l'on allait en septembre ramasser les marrons luisants pour en faire de longs chapelets.

Comment des imaginations d'enfants n'auraient-elles pas aimé ce gracieux décor et rempli la montagne de visions enchantées ? Le mot d'univers, employé il y a un instant, n'est pas une exagération ; là-haut, rien ne leur manquait, puisqu'ils pouvaient créer toutes les images des choses qu'ils désiraient, accomplir toutes les prouesses, réaliser en quelque sorte tous les rêves. C'était ainsi, presque sans le savoir, d'incessantes tragédies qu'ils inventaient et qu'ils jouaient à l'ombre des chênes séculaires. « Il ne nous semblait pas que nous fussions petits, écrit Émile, mais grands. »

Le soir venu, les enfants s'installaient dans la petite

cour, et là leur grand-père leur racontait de belles histoires. Tantôt il leur parlait des grandes scènes bibliques, tantôt des Grecs et des Romains, ou bien c'était de quelque merveilleux conte de fée qu'il leur faisait le récit.

N'évoquerai-je pas aussi le souvenir de la chère grand'mère, plus silencieuse, mais dont l'active tendresse entourait ses petits-enfants des soins les plus dévoués et qui pensait à tout sans jamais paraître affairée. Dès huit heures du matin, ayant fini d'organiser la journée, elle était déjà dans son fauteuil près de la fenêtre, une broderie à la main, accueillant ses hôtes par un sourire.

Mais ce n'est pas dans son enfance seulement qu'Émile est venu à Montaigu et qu'il a aimé ce village charmant que dominent les ruines d'un château fort. Toute sa vie, il n'a jamais manqué d'y retourner plusieurs fois par an ; puis, devenu libre de choisir sa résidence, c'est là qu'il a voulu s'installer, c'est là qu'il a passé la plus grande partie des trois années qui ont précédé la guerre, plus heureux, plus paisible dans cette demi-solitude que partout ailleurs, trouvant dans la tante qui le recevait comme un fils « une société qui plaît et qui est toujours prête ». C'est de là aussi que je commence à écrire ces souvenirs.

Ce que furent pour Émile ces lieux que nous aimions tant, il le dit dans les lignes suivantes, écrites trois mois avant la guerre. Il revenait de voyage, il avait souffert, le retour ici lui fut infiniment doux, et tous ceux qui le virent à ce moment-là remarquèrent l'espèce de détente qu'il semblait éprouver.

« Doux matin de printemps, avec quel plaisir, approchant d'ici, je retrouvais cet autre décor, sans éclat, aux lignes sinueuses et familières, monotonie charmante ; accueil, amitié,

bienveillance, un bien-être nouveau. Puis, à cause de tant de peine, un tel sentiment d'être mêlé à ces choses, de faire partie d'elles, que leur douceur entrait en moi, ou que moi je m'en allais en elles comme si toutes mes veines avaient été ouvertes. Pureté, clarté, fraîcheur du matin après un grand ébranlement. Une tendresse de plus à retrouver ces choses familières, une reconnaissance qu'elles fussent douces, amicales ; un prix inestimable donné à tout ce qui est doux, à tout ce qui vous aime, à tout ce qui a de l'affection pour vous ; cela seul restant, subsistant... Des larmes, quelque chose qui se résout, se fond, s'en va par des pleurs qui semblent l'expression extrême de la peine et qui, en réalité, l'emportent avec eux. »

CHAPITRE II

Portrait moral.

Ce qu'Emile fut, au point de vue moral, dans son enfance, je crois qu'il suffira, pour l'indiquer, de transcrire ces quelques lignes jetées rapidement sur le papier et destinées à peindre le héros de son roman, toujours par la plume de sa sœur :

« Il avait des buts élevés, j'ai senti cela dès l'enfance, bien longtemps avant d'avoir pu me l'exprimer, m'en rendre compte. Je savais très bien, longtemps avant de me l'être dit, que tous les désirs vulgaires lui étaient étrangers ; avec lui, il s'agissait d'autre chose ; je n'en aurais jamais douté quand j'allais le trouver au sortir de quelque conversation banale... ce n'était pas de l'indifférence, car je ne l'ai vu indifférent à rien, mais une sérénité propre aux enfances idéales. Il me rendait service en ce que mes petites

préoccupations lui étaient étrangères ; tout ce qui n'était pas d'âme il l'ignorait, n'écoutait pas... Un enfant sage... Un air très étonné... Pourquoi ce grand livre sous le bras ?... le regard limpide... Il faut longtemps chercher pour retrouver quelque trace de ce qui fut lui plus tard : alors une seconde d'éblouissement, un grand vide imprécis, une place pour tant de choses... »

Oui, il faut chercher, longuement chercher dans cette physionomie d'enfant sage et réfléchi pour y discerner un signe précurseur du dilettante tourmenté qu'il sera plus tard. Voici pourtant qu'un rapide éclair a passé dans ces yeux limpides, illuminant un instant des profondeurs inconnues, puis le calme s'est fait de nouveau, et chacun, autour de lui, le voyant uniquement occupé de ses études, auxquelles il s'applique avec acharnement, répète : « Émile sera un savant, il n'aimera que ses livres, le reste n'existera pas pour lui. »

Tout ce qu'il entreprend, il désire le pousser à la perfection et il multiplie ses efforts dans ce but, aussi lui reproche-t-on un peu de lenteur ; et parfois, tout enfant, il pleure sur ses devoirs inachevés, auxquels il a consacré trop de temps. Il est tenace aussi et semble ignorer le découragement. Quand il souffre, pendant longtemps nul ne le sait : autant qu'il le peut, il exerce sa volonté à dominer la douleur, et du reste il parle peu de lui-même. Il est assez taquin, car il a beaucoup d'humour, et il désire, de plus, voir autour de lui régner la perfection. Toujours égal d'humeur, craignant les éclats, les disputes, les démonstrations trop vives d'un sentiment quelconque, il trouve le moyen d'être en excellents termes avec tous ses camarades, et ceux-ci lui pardonnent faci-

lement des succès dont il ne semble pas même tirer vanité. Il est guidé dans tous ses rapports avec les autres par un sens rigoureux de justice qui le porte à prendre entièrement sur lui la responsabilité de petites sottises commises à plusieurs, s'il suppose sa part un peu prépondérante; ces occasions sont rares, car il cherche ordinairement à ne rien déranger ou troubler dans la vie d'autrui.

La trace de tous ces traits de l'enfant sage de jadis se retrouve dans la physionomie de l'artiste. Quel labeur acharné révèlent les brouillons de ses romans, les extraits de ses lectures, les notes innombrables préparées avec soin sur les sujets les plus variés! Quelle lutte persévérante aussi, une fois la crise la plus aiguë terminée, pour arriver par la raison et la volonté à discipliner une imagination trop vive et une sensibilité trop ardente.

Et de même, à travers la vie, il passe silencieux, un peu timide, se pliant facilement à tous les genres d'existence, souvent inaperçu au milieu de personnalités plus nettement définies ou plus sûres d'elles-mêmes. Émile Faguet, qui le connut si bien et l'honora de son amitié, écrivit de lui après sa mort :

« Son caractère était délicieux. Il était extrêmement modeste et même timide. Il s'approchait de la gloire comme ses héros du bonheur, avec une sorte de contraction, de frisson et de tremblement. Il était comme désespéré d'avoir à vous parler de ses ouvrages et il prenait sur lui-même avec effort pour vous en parler. »

A moins qu'il ne le révélât, personne ne se serait douté de la vie intense que cachaient ses apparences si simples et si peu encombrantes.

Cette modestie, qui tenait en partie à sa timidité, à sa crainte de gêner les autres, avait encore un autre principe. En dépit de son individualisme qui ne pouvait aller sans orgueil, et à côté d'une connaissance de sa supériorité intellectuelle qu'il ne pouvait ignorer, il jugeait ses lacunes et ses faiblesses avec une sévérité pénétrée d'un sentiment de justice et d'un besoin de sincérité.

Par là, il se rapprochait de l'humilité chrétienne qu'il savait admirer, il en écrit en 1912 :

« L'humilité a été de bon droit indiquée par le christianisme comme la première vertu d'une vie vertueuse. Orgueil, suffisance, confiance en soi, ces péchés inhérents aux vertus, l'humilité corrige tout cela. »

Dans Émile devenu jeune homme nous retrouvons aussi le désir de perfectionner tous ceux qui lui sont chers. Il fait écrire par Germaine en parlant de son frère :

« Attentif et souffrant dès que quelque chose n'était plus parfait chez tous, mais aussi chez moi. »

Et pourtant un profond abîme semble séparer cet enfant sage du jeune homme souffrant et passionné qu'il deviendra. Cet abîme, c'est la sensibilité qui va d'abord le creuser. Cherchons donc plus soigneusement ; essayons de découvrir les premiers symptômes de cette sensibilité aiguë qui jettera dans la suite tant de cris de détresse.

Ceux qui ont connu Émile dans sa petite enfance s'accordent à nous dire qu'il était affectueux, délicat, infiniment doux, craignant toujours de faire de la peine aux autres et de les blesser. Une ancienne bonne raconte le fait suivant : elle le promenait un jour dans le village ;

un autre enfant s'approcha de lui, demanda la permission de l'embrasser; puis, par jalousie ou méchanceté, le mordit cruellement. Émile poussa un cri, mais ce fut tout. S'apercevant que sa bonne, désolée de cet incident, se mettait à pleurer, il la tranquillisa de son mieux : « Ne craignez rien, lui dit-il, je dirai à maman que cela ne m'a pas fait mal. » Et, en effet, dès que sa mère aperçut la blessure, il se hâta de lui expliquer qu'il ne souffrait pas du tout, ne voulant pas qu'à son sujet quelqu'un pût être blâmé ou contristé. N'est-ce pas ainsi qu'en famille on l'a toujours vu ?

Sa propre sensibilité, aisément blessée, lui faisait comprendre facilement les souffrances des autres ; il les éprouvait pour ainsi dire en lui-même par une sympathie à peine consciente ; aussi la pensée de faire souffrir devait-elle lui être doublement insupportable. Pour ce qui était de ses douleurs personnelles, il les connaissait du moins complètement, il pouvait ou les accepter ou s'en dégager; mais connaît-on jamais à fond les douleurs d'autrui et que peut-on pour elles ?

Le récit d'un autre incident pourra servir à caractériser sa sensibilité d'enfant, à huit ou dix ans cette fois. Nous jouions tous ensemble un soir d'été sur la place Marengo, si connue des jeunes Stéphanois. Un facteur âgé arriva peu après nous, tenant par la main sa petite-fille de deux ou trois ans. Au bout de quelques instants, le grand-père s'arrêta, posa par terre un jouet très bon marché et avec beaucoup de tendresse amusa la fillette. Les enfants s'étaient intéressés à ce groupe ; mais ils recommencèrent bientôt à jouer, et l'un d'entre eux, en courant, heurta le jouet du pied et le cassa. Dès qu'il s'en rendit compte, il s'arrêta et se retourna. Le grand-père avait ramassé le jouet, repris la fillette par la main, et tous deux s'en allaient lentement, tête basse, dans l'ombre. L'enfant consterné les regarda partir, sans songer même à s'excuser, et bien des années plus tard le souvenir de la peine

qu'il avait infligée par sa maladresse continuait à le poursuivre comme un remords.

Cet enfant n'était pas Émile, mais celui-ci, dans une lettre datant de 1902, écrit :

« J'ai gardé de toi des souvenirs qui me sont particulièrement chers ou qui, pour mieux dire, font partie de moi-même. Te souviens-tu qu'étant enfant... ? »

Et en quelques mots il rappelle le fait. Sa sensibilité avait évidemment connu des blessures semblables à celles-ci, et que beaucoup peut-être jugeront bien puériles.

Rappelant ses propres souvenirs, il écrivit dans le plan d'*In Memoriam* que Maurice devait être, dès l'enfance, caractérisé par une grande bonté et pitié, tout à fait l'opposé du « héros au regard dur de Nietzsche ». Trait d'autant plus remarquable que l'influence de Nietzsche sur ses pensées avait été considérable à une certaine période de sa vie. Le moment n'est pas venu d'étudier cette influence ni la réaction qui en libéra l'âme d'Émile, surtout pendant la guerre. Mais, si l'enfant fut une « merveille de bonté », voici une des dernières notes écrites sur son carnet de guerre par l'enfant devenu homme :

« S'abandonner à la bonté. Avoir laissé tout scrupule, toute honte, toute gêne, risquer le dédain, le rire, les affronts ; s'abandonner à ce penchant secret d'être bon sans mesure, sans considération autre que celle de n'être pas injuste. »

Comment caractériser cette sensibilité même qui devait, dans la suite, le faire tant souffrir ? Sensibilité délicate et

raffinée que tout contact meurtrissait et qui cependant cherchait sans cesse autour d'elle des pointes aiguës pour s'y blesser ? Sensibilité fascinée par les apparences séduisantes, mais aspirant avec non moins d'ardeur à la possession de beautés invisibles. Sensibilité profonde où résonnait longuement l'écho de chaque impression douloureuse. Sensibilité qui formait l'élément principal de son tempérament d'artiste. Splendide apanage, la nommeront quelques-uns ; cruelle singularité, pourront murmurer les autres.

Et nous, qui avons pénétré un peu dans les secrets de cette âme, que dirons-nous? Faut-il l'envier? Faut-il la plaindre ?

Sans aucun doute, la souffrance l'a visitée plus souvent que la joie, souffrance d'autant plus vivement sentie que, généralement, l'extérieur ne la trahissait pas. Si faible et désemparée, elle se fût courbée jusqu'à la fin sous ce poids accablant, si elle se fût laissé emporter à la dérive par des impressions perpétuellement changeantes dans leur amertume même, certes, elle eût été plus à plaindre qu'à envier. Mais, puisqu'un jour Émile a eu la force peu commune de remonter ce courant et de soulever virilement ce fardeau, puisqu'il a su placer le devoir envers la patrie au-dessus de tous les désirs et de tous les effrois de la sensibilité, puisqu'il s'est approché de Dieu à mesure qu'il se purifiait et s'ennoblissait par l'héroïsme et le don de soi, pourquoi le plaindre ?

Ne devons-nous pas voir plutôt dans toutes ses souffrances les étapes d'une ascension, douloureuse il est vrai, mais pourtant consolante, vers la lumière et vers la paix ? Ascension généreusement poursuivie jusqu'à la dernière heure, malgré des angoisses d'âme si profondes qu'elles lui arrachèrent un jour cette plainte jetée sans date sur une feuille volante : « J'ai étrangement souffert ! »

CHAPITRE III

Influences familiales.

Mais si l'enfant aux grands yeux limpides connut de bonne heure les souffrances causées par une impressionnabilité trop vive, n'en connut-il pas d'autres? Comme nous l'avons déjà vu, il parlait rarement de lui et sa tendresse même était peu expansive : nul, pendant son enfance, ne pénétra dans les premiers secrets de cette âme et ne put la consoler ou la guider ; solitude un peu surprenante au milieu d'une famille heureuse et étroitement unie, mais qui s'explique par le caractère individualiste et réfléchi d'Émile.

A peine a-t-il commencé à raisonner et à prendre conscience de lui-même que déjà il se considère un peu comme le centre du petit monde qui l'entoure, et ce sentiment instinctif, au lieu de se traduire comme à l'ordinaire par des paroles ou des actes égoïstes, le pousse simplement à attacher une importance excessive à ses idées, à ses impressions personnelles. D'autre part, il a un grand désir de vérité, et des réponses rapides ou incomplètes le tourmentent et le blessent plus qu'elles ne servent à l'éclairer. Enfin ne sait-on pas que les

natures très sensibles redoutent tout contact intime avec d'autres âmes qui ne les comprennent pas parfaitement et risquent de les blesser sans le vouloir? Le plus souvent, elles sont silencieuses et repliées sur elles-mêmes. Tel fut le cas d'Émile. Son père essaya en vain de créer entre lui-même et son fils une de ces douces intimités qui laissent une trace ineffaçable dans des âmes d'enfant; Émile se prêta peu à ce désir.

Peut-être convient-il de faire remarquer que leurs caractères étaient bien différents : son père, ingénieur, ancien élève de l'École des Mines de Saint-Étienne, était beaucoup plus actif, enthousiaste et expansif et cherchait davantage à concrétiser ses rêves. Son imagination était vive, trop vive peut-être, car elle donnait parfois naissance à des illusions, sans l'entraîner pourtant au delà du domaine des choses visibles. Au point de vue psychologique, son caractère est un de ceux qui, dans la suite, intéressèrent le plus Émile. Il aimait à imaginer ce qu'une nature aussi riche aurait pu donner si elle avait été à même de se développer librement, car cet enthousiasme ardent et cette volonté entreprenante se heurtaient perpétuellement à des obstacles infranchissables pour eux, mais qui semblaient bien mesquins en face d'un si grand déploiement de personnalité. De nombreux revers l'attristèrent sans jamais l'abattre, et dès qu'il se voyait obligé d'abandonner une œuvre commencée, il se remettait à une autre avec une énergie et une persévérance inlassables. Il avait l'esprit cultivé et le goût sûr, mais il n'aimait que les ouvrages sérieux et trouvait que la lecture des romans, quels qu'ils fussent, était une perte de temps. Sa parole était chaude et vibrante. Voici le jugement que porta sur lui, après sa mort, M. Murgue, Président de la Société amicale des anciens Élèves de l'École des Mines de Saint-Étienne :

« Il avait une intelligence des choses vive et

prompte et procédait par grandes envolées, aidé en cela par une parole abondante et chaude; mais comme il arrive souvent, l'enthousiasme lui dissimulait l'obstacle contre lequel il se heurtait parfois. Dans ses relations, Clermont était le plus aimable et le plus serviable des hommes. Il mettait à se rendre utile cette chaleur qu'il apportait en toutes choses et qui lui valait l'universelle sympathie. »

Lorsqu'il en avait le temps, il donnait volontiers des conférences sur des sujets variés. Il en fit, en particulier, une sur la franc-maçonnerie et la prépara avec grand soin. Cette question l'intéressait tout spécialement et il considérait comme un devoir d'exciter ce même intérêt dans l'esprit de ceux qui l'entouraient. Pour lui, la franc-maçonnerie était la plus grande ennemie de la France ; c'était donc par patriotisme qu'il jugeait nécessaire de l'attaquer. A part cela, il ne s'occupait pas de politique et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles Émile se tint aussi à l'écart en attendant de s'être mûrement formé une opinion personnelle.

Mais précisément parce que les rêves de mon père ne l'emportaient pas hors de la sphère où il avait naturellement à se mouvoir et le poussaient non à la méditation, mais à l'action, il lui était bien difficile de comprendre la nature d'Émile, plus complexe et plus tourmentée. Il faut un réel sens psychologique, que l'affection la plus vive ne suffit pas à créer, pour discerner dans une âme d'autres aspirations et d'autres attraits que ceux que l'on connaît soi-même et surtout pour savoir, au lieu de contrecarrer brusquement ces tendances qui ont forcément un bon et un mauvais côté, les diriger doucement. Aussi, Émile, dont la conduite était généra-

lement irrépréhensible et le caractère très facile, arriva-t-il à se soustraire presque complètement à une direction qui ne lui paraissait pas nécessaire et à laquelle s'opposait fortement son précoce individualisme.

Il ressemblait davantage à sa mère, sensible et délicate et qu'une grande timidité rendait généralement peu démonstrative. Son affection pour elle était tout à fait tendre. Lui-même dit de Maurice qu'il était le portrait de sa mère, en ajoutant qu'il était « plus méditatif qu'elle ». Émile lui confia-t-il ses premières préoccupations intimes en cherchant près d'elle un appui? C'est peu probable, car peut-être se rendait-il déjà compte que, s'oubliant toujours elle-même, elle eût été fort surprise de voir quel genre de soucis personnels troublait l'âme de son fils. Émile écrit d'elle que son bonheur consistait à aimer et, en effet, la grande énergie qu'elle avait toujours montrée tant que l'affection très chaude dont mon père l'entourait avait illuminé sa vie, sembla l'abandonner dès que la mort eut brisé cette union que rien n'avait troublée jusque là. Plus tard, pensant aux dernières années passées dans la souffrance par une mère si aimée, Émile écrira cette ligne émue :

« Pauvre chère maman, qui se repentait de ne pas assez travailler à se perfectionner. »

Et plus tard encore, sur le front, son souvenir remontant jusqu'aux jours lointains d'une enfance paisible, il écrira :

« Leur mère représentait pour eux le bonheur et la joie. Une de ses fonctions était d'être heureuse. »

Pureté, douceur, dévouement, joie trouvée dans le don de soi et le bonheur des autres, telle fut l'atmosphère

dont l'influence maternelle entoura Émile enfant. Si, trop replié sur lui-même, il n'en a pas profité autant qu'il l'aurait pu, il n'en est pas moins certain que c'est à elle qu'il dut, en grande partie, cette délicatesse de sentiments et même de style si goûtée des lecteurs de *Laure*. Comment les trois fils n'auraient-ils pas subi la douce influence de leur mère? Elle s'occupait tout spécialement d'eux. Dès qu'ils rentraient du lycée, à peine la porte ouverte, ils s'écriaient tous à la fois : « Maman! Où est maman ? » C'était une vraie déception si par hasard maman n'était pas là pour donner elle-même le goûter et faire faire les devoirs. Elle s'occupait de tous les détails des études : quand arriva le moment de commencer le grec, elle en apprit au moins l'alphabet pour qu'on pût lui réciter les leçons.

Émile se souvint toujours avec reconnaissance de l'aide qui lui avait été donnée ainsi dans son travail. Voici quelques lignes d'une longue lettre qu'il adressait, pendant sa deuxième année d'École Normale, à sa mère, déjà bien malade. Après lui avoir tendrement demandé de ses nouvelles, il continue :

« Je suis en conférence maintenant. M. X... nous parle du sacre de Charlemagne; il me gêne beaucoup, car à chaque instant je m'oublie à l'écouter. Bien entendu, il ne s'agit pas de raconter le sacre, ni d'en montrer les détails splendides ou humbles; mais on discute sur l'authenticité d'une charte, d'une date... Cette question ne m'intéresse pas autrement; je n'aurai pas cela au programme de l'agrégation l'année prochaine, c'est à peu près sûr; par suite, au lieu de prendre des notes, j'aime mieux

causer avec toi. Mais, je te dis, M. X... me gêne, et tu vois que, par une habitude déjà bien enracinée, même en t'écrivant, je m'empêche difficilement de prendre quelques notes... Didier, roi des Lombards, tu connais celui-là, maman, je me rappelle avoir appris cela avec toi; je retrouve comme ceci de temps à autre de vieilles connaissances; mais les nouveaux venus, qui sont encore plus nombreux, ne me sont guère sympathiques. »

La tendresse d'Émile enfant ne s'épanchait en toute liberté qu'avec la benjamine de la famille, de dix ans plus jeune que lui, et qui resta toujours pour ses frères, même en grandissant, « la chère petite sœur ». Ses lettres de collégien sont remplies de détails sur les faits et gestes de la petite Marguerite, devant laquelle il s'extasie continuellement. Il prit aussi de bonne heure l'habitude de noter les questions ou reparties enfantines qui l'amusaient. « Mais comment a-t-on pu arriver à connaître le nom des étoiles? » Ou des faits qu'il trouvait piquants; tels les soins donnés à un coq nain qui frissonnait et qui fut gravement traité avec des grogs chauds. A ces souvenirs d'enfance se rattache l'idée d'écrire les *Contes à Lili*, projet qui resta ébauché.

Comment s'étonner que chez cet enfant à la fois impressionnable et réfléchi, porté à chercher silencieusement le pourquoi des choses et à ne jamais se contenter de réponses banales, certains événements douloureux aient eu une répercussion profonde, certaines idées soudainement entrevues aient laissé une trace ineffaçable? Telle la pensée de la mort qui, à partir de sa quatorzième année, va s'emparer complètement de lui.

Le grand-père très aimé vient de mourir. En plein hiver, à la tombée de la nuit, appelés par dépêche, les enfants revoient ces lieux familiers et chers où l'on « s'applique maintenant à faire silence » ; ils voient leur grand-père immobile qui ne leur sourit plus. Mais pourquoi ne pas laisser parler Émile lui-même, puisqu'il s'est inspiré de ces émouvants souvenirs pour écrire les lignes suivantes, qui montrent assez quelle empreinte profonde avait laissée en lui cette première rencontre avec la mort :

« C'était la première fois que je rencontrais la mort : elle me parut formidable, et il fut pour moi hors de doute que jamais plus je ne pourrais vivre à l'abri de ce souvenir. »

Puis il continue :

« Enfin, ma mère dit avec un soupir :

« Voilà, c'est fini ; maintenant il va falloir reprendre notre existence comme si de rien n'était. » — Elle se parlait à elle-même, et elle n'avait peut-être pas remarqué que j'étais là. Je répondis qu'après avoir une fois bien vu la mort, il me semblait insensé qu'on pût recommencer à vivre comme si l'on n'y pensait pas ; j'ajoutai que tout est inutile et vain, puisque tout finit ainsi.

« Ma mère, dès mes premiers mots, s'était tournée vers moi ; elle vit que je ne parlais pas au hasard, mais que j'étais pénétré de ce que je disais ; elle parut surprise et un peu inquiète ;

sans doute elle répéta mes paroles à mon père, car dans l'après-midi, m'ayant emmené promener, il tâcha par sa conversation d'effacer mes impressions du matin. Mais je voyais trop son intention. La campagne, autour de nous, était muette, immobile, le ciel bas pesait sur elle et sur nous; il dégelait un peu, et la neige qui fondait semblait, sur la plaine, un pauvre manteau troué. Des arbres décharnés se dressaient sur l'horizon triste. Mon père, tout en marchant, m'expliquait qu'il ne fallait pas se laisser trop émouvoir par le spectacle de la mort, qu'il était nécessaire d'aimer la vie, et surtout que nous devions désirer nous rendre utiles à ceux qui nous entourent. Je ne répondais point, mais déjà combien j'étais froissé intimement par de telles paroles! On doit aimer ceci et non cela; on doit avoir tels sentiments et non tels autres; est-ce que ces mots ont seulement un sens? Je me promettais d'y réfléchir plus tard...

« Ma terne existence d'écolier se referma sur cette échappée profonde. Deux jours après je rentrai au collège; je me retrouvai au milieu de mes camarades qui jouaient dans la cour sous le soleil jaune de janvier; il me semblait que j'étais très loin d'eux, très différent. Pendant quelque temps, je gardai l'inquiétante manie de scruter les visages pour y lire les

ravages du temps, les signes de la décrépitude et de la mort. »

Dans son journal, en 1912, Émile rappelle un autre souvenir se rattachant à ce douloureux événement. Il raconte qu'un parent qu'il connaissait très peu et qui était venu à l'enterrement tint devant lui une conversation qui le frappa. Très ébranlé par la douleur qu'il éprouvait, notre oncle, dans la salle à manger, le soir, au coin du feu, parla d'une voix grave et profonde des désillusions que réservait la vie. « La vie, disait-il, était un théâtre dont, tout d'abord, on désirait avec ardeur pouvoir contempler la scène ; mais tous les spectateurs, possédés du même désir, se bousculaient tant qu'il fallait maintes fois se résigner à être rejeté en arrière. Alors, petit à petit, on en venait à comprendre qu'il était plus sage de renoncer à cette lutte et que les spectateurs eux-mêmes fournissaient un sujet de contemplation assez vaste pour un esprit réfléchi. La sagesse consistait à se contenter de cette contemplation des tentatives humaines, sans y prendre part soi-même. » Émile ajoute :

« Cette gravité, ces images, cette voix profonde, ces visions d'ensemble de la vie, particulièrement dans ce voisinage solennel de la mort, me laissèrent un très troublant souvenir, comme si là s'ouvrait un domaine magnifique et mystérieux. »

A cette note il avait donné pour titre : « Première impression très vive donnée par une représentation vaste et quasi métaphysique de l'univers moral. »

Un peu plus tard, quelques circonstances particulièrement pénibles eurent aussi sur l'âme d'Émile une vive influence. Il vit son père, qui avait accepté la direction

d'une verrerie en très mauvais état, se débattre inutilement contre des difficultés sans cesse renaissantes, et son affection filiale lui fit sentir tout le poids de ses accablantes préoccupations. Les ouvriers verriers, en majorité Italiens, et parmi lesquels, le fait était connu, l'échange de coups de couteau était assez fréquent, lui inspiraient une sorte de crainte et d'aversion. Il entendait son père, facilement ému par les souffrances des ouvriers et mettant dans ses rapports avec eux toute la bonté possible, se plaindre ensuite amèrement des mauvais résultats amenés par cette compassion imprudente. L'impression produite sur la sensibilité d'Émile fut si vive qu'il ne chercha jamais, dans la suite, à renouveler connaissance avec le monde des travailleurs. Ce fut sur le front seulement qu'il apprit à connaître ces hommes du peuple dont il s'était volontairement écarté, et que, les connaissant, il apprit à les aimer.

Quelques lignes de son carnet de guerre résument sa pensée à leur sujet aussi bien que les résolutions qu'il avait prises :

« Plus d'estime à mesure qu'il y a plus de contact les uns avec les autres. Hommes du peuple, mineurs, on se souviendra qu'à chaque instant on en voyait sortir un héros. »

CHAPITRE IV

Éducation morale et religieuse.

Avec la pensée de la mort que nous avons vu s'imprimer si fortement dans l'âme d'Émile adolescent, c'est le problème de la destinée humaine qui s'est posé pour le futur philosophe, et avec quelle acuité! Tout en lui se tend et s'émeut; on sent gronder dans son être une source de révolte, la révolte de cette personnalité dont il a pris conscience si tôt et qui veut vivre toujours, vivre éternellement. Son esprit s'interroge fiévreusement sur le pourquoi d'une existence que les réflexions entendues lui ont fait entrevoir si décevante, si vite brisée dans l'anéantissement du tombeau.

Dès lors le besoin de lumière et de vérité, exceptionnellement précoce chez lui, prend un caractère douloureux, ses premières exigences ne se trouvent pas satisfaites, et bientôt elles ne recevront plus que des réponses de doute et de négation. Nous l'entendrons s'en plaindre et avec quels accents!

Cependant, né au sein de l'Église, n'avait-il pas entendu de ce côté, une réponse d'immortalité, expli-

quant, ennoblissant la destinée humaine? Il est vrai, dans l'enfance, l'éveil de son intelligence s'est fait au contact de la doctrine catholique, mais d'une manière incomplète, mêlée, fugitive. Lui-même nous le dit dans ces lignes écrites en 1912 :

« J'ai été croyant à dix ans, quand j'ai fait ma première communion, mais très ignorant. Étais-je croyant auparavant, tout enfant? C'est probable; mais je n'en ai pas le souvenir. Ensuite à treize ans, quatorze ans, je ne l'étais plus. »

La foi, reçue au baptême, a sommeillé d'abord, semble-t-il, puis il en a pris nettement conscience en une heure marquante : mais cette foi peu éclairée, peu fortifiée, a disparu bientôt, sourdement minée.

Si nous cherchons les causes de ce triple stade déjà parcouru entre l'enfance et l'adolescence, elles apparaissent multiples. Émile en signale deux dans son plan de roman :

« Maurice, répète-t-il à plusieurs reprises, n'a pas le « sens du sacré », et il indique que « le frère et la sœur auront reçu une éducation rationaliste et n'auront été dans leur enfance religieux que de forme ».

Pour comprendre exactement la première de ces phrases, il suffira d'en rapprocher le portrait de Clara, la dernière héroïne d'Émile, à laquelle il veut précisément donner au plus haut degré « ce sens du sacré. »

« Très religieuse, la vue de la nature produit sur elle l'émotion, l'adoration, l'élévation mys-

tique; elle a le sentiment d'une présence étrangère, celui d'une assistance continuelle; puis la pureté : seules les marques d'une nature céleste. »

Cette aspiration de l'âme vers le divin était, dans la pensée d'Émile, une condition presque indispensable pour arriver à la foi, sans que d'ailleurs il voulût mettre la foi elle-même à la merci d'un sentiment. Pour lui, le « sens du sacré » (les notes que nous citerons plus tard le montrent) n'avait pas à juger de la foi et ne se confondait nullement avec elle, mais il en formait en quelque sorte le prélude et lui donnait ensuite une richesse de plus.

Tel donc qu'il l'entendait, ce sens du sacré, Émile s'en déclarait dépourvu. Il n'en est pas moins vrai que nous surprendrons sans cesse dans les aspirations de son esprit, comme dans celles de son cœur le besoin inextinguible d'une réalité supérieure au monde, immuable, parfaite, infinie.

Il en a tant souffert au milieu des ombres où s'est débattue son âme, il comprend si bien que le mal date de loin, de sa prime jeunesse qu'il déclara un jour à un de ses frères : « Si je me marie et que j'aie des enfants, ils seront élevés très religieusement; si les tiens ne le sont pas, je te préviens que je ne les laisserai pas se voir. »

Cette éducation religieuse qu'il voudrait pour ses enfants, c'est quelque chose de plus que ce qu'il a reçu lui-même : « éducation rationaliste, dit-il, quoique non exclusive de la religion ».

Qu'en fut-il au juste dans la famille tout d'abord?

Dans la formation d'Émile, c'est du côté maternel que l'influence des générations précédentes s'est surtout fait sentir; cependant, notre père parlait toujours de sa mère

à lui avec vénération et avait conservé un souvenir ineffaçable de sa mort calme et sainte. L'histoire de notre famille maternelle nous est beaucoup mieux connue, chaque aïeul ayant laissé des mémoires manuscrits. Là, Émile avait derrière lui tout un passé de foi, de tradition religieuse et de délicate culture morale. Pourtant, les vocations religieuses et sacerdotales, ces « appels successifs », comme il les désigne, y sont tout à fait rares. « La tranquille raison, la maîtrise de soi, le juste équilibre » y semblent des dons plus fréquents que la vive sensibilité, l'imagination ardente ou la soif du sacrifice qni font, comme d'instinct, aspirer certaines âmes à une vie héroïque se déroulant sur un plan supérieur à ce qu'elles voient autour d'elles.

Une foi solide, quelque peu empreinte de jansénisme et servant de base à une vie morale austère, voici ce qu'Émile trouva dans la plupart des papiers de famille, mais dans d'autres il put discerner l'influence de Rousseau, de Saint-Simon, d'Auguste Comte et une tendance croissante à chercher dans la seule conscience individuelle et non dans la loi divine les principes de la vie morale. Cette tendance, plus perceptible encore dans l'éducation qu'il reçut lui-même, eut une importance capitale pour le développement de ses pensées; ayant connu tout jeune le rationalisme en religion et le rationalisme en morale, on voit combien cette première empreinte le prédisposait à des négations plus radicales, disposition que toute la suite de son éducation allait contribuer à accentuer en lui.

« Religieux de forme », telle est sa propre expression. Que signifie-t-elle sous sa plume? Certes pas la duplicité d'attitude, car il n'est rien dont on lui ait donné plus tôt l'horreur; mais simplement ceci : les devoirs religieux tels que la prière du soir en famille, l'assistance en famille à la messe du dimauche, étaient rigoureusement observés, mais, pour employer encore des mots d'Émile,

« parce que c'était bien, parce que cela convenait ». A cette fidélité, ne se joignait pas une foi solide et vivante; il serait plus juste de dire que l'élément surnaturel semblait presque complètement exclu de la religion; c'est-à-dire que Dieu était adoré, non parce qu'il s'est fait connaître au moyen de la révélation, mais simplement parce que la raison démontre l'existence d'un être essentiel, principe et fin de toutes choses, et demande en même temps qu'un culte lui soit rendu. La possibilité du miracle, ou même de toute intervention directe de Dieu dans une vie humaine, la possibilité aussi pour l'âme d'une existence personnelle après la mort étaient des questions que les enfants entendaient souvent discuter autour d'eux.

Aucune ferme conviction ne s'établit donc dans l'intelligence d'Émile et, d'autre part, nulle dévotion un peu vivante ne vint ouvrir son cœur à ces relations avec son Dieu qui sont une source de paix, de lumière et de force pour le croyant.

Aussi toute impression de ces premières années de foi s'effaça-t-elle rapidement, ne lui laissant, dans la suite, que le regret de n'avoir jamais été mis en contact avec les vérités surnaturelles d'une manière qui lui eût parlé à l'âme. En 1913, il laissa échapper cette exclamation d'envie :

« Avoir cru une fois, une fois dans sa vie seulement au voisinage du royaume ! »

Et Maurice, à son tour, s'écriera amèrement :

« Ces beaux jardins me sont fermés; je n'y fus jamais introduit. »

La morale qui lui fut enseignée était aussi, dit-il, une morale rationaliste. Dans *In Memoriam* il fait écrire par Germaine : « Nous étions, dans notre enfance, igno-

rants du péché. » Cette expression ne veut aucunement dire sous sa plume que tous les caprices du frère et de la sœur leur étaient passés par des parents trop faibles; l'éducation qu'ils reçurent fut au contraire plutôt sévère. Le mot péché étant pris ici dans son sens théologique, « ignorants du péché » signifie que les enfants n'avaient pas été accoutumés à considérer la morale qu'on leur enseignait comme venant de Dieu, ni par conséquent leurs fautes comme des offenses envers un Législateur souverain. Bien plus, c'était en quelque sorte au nom d'un principe naturel d'honnêteté et de loyauté qu'on leur faisait remplir leurs devoirs religieux, afin de les habituer à ne mettre aucun caprice dans l'accomplissement de tout ce qui se présentait à leur conscience comme un devoir, de quelque nature qu'il fût.

Plus tard, leurs parents se gênaient même pour leur permettre aux uns et aux autres de rester fidèles à des habitudes de piété prises hors de la famille afin de ne pas les exposer à un fléchissement de conscience par lâcheté ou respect humain. Les pousser à changer de manière de faire en changeant de milieu, tolérer même qu'ils le fissent leur eut paru la plus déplorable des formations d'où ne pouvaient sortir que faiblesse et duplicité. Mais Émile ne subit hors de la famille aucune influence religieuse. Il se prêta entièrement, sous ce rapport du moins, à l'éducation qu'il recevait d'eux, éducation qui tendait à faire redouter toute vie intérieure où la raison et la conscience seules ne suffisaient pas à guider sûrement les âmes.

Cette distinction paraîtra peut-être subtile; elle a joué un rôle si important dans l'histoire intime d'Émile qu'il est préférable de l'indiquer dès le début. Lui-même ne la perçut que vaguement dans son enfance, ne voyant autour de lui que des exemples de vertu. Mais lorsque, au sortir d'une violente crise d'âme, au cours de laquelle il avait, en face de fortes tentations, senti la fragilité des prin-

cipes de morale qui lui avaient été inculqués, il entreprit de réagir et de mener une vie plus haute, il examina en philosophe la morale rationaliste et des problèmes de la première importance se posèrent à son esprit : Si la morale ne vient pas de Dieu, de qui vient-elle ? Si la morale n'a pas été imposée par un Législateur souverain, en quoi oblige-t-elle ? N'est-il pas illogique de rester chrétien par la morale, alors qu'on ne l'est plus par le dogme ? A ces problèmes qui lui paraissaient des plus graves, il n'eut pas le temps de trouver une solution ; nous indiquerons dans la suite le résultat de ses premières recherches. Citons ici une note sur ce sujet, écrite en 1912 :

« Dans l'état actuel, un prêtre, un moine dans son couvent ont une conduite logique : la morale a ses fondements dans la foi ; la vie exprime la morale et la foi. Mais à part eux, qui a une conduite logique et en ce sens raisonnable ? Qui sait la raison de ses actions ? Personne ; au delà, tout de suite la brume commence ; le brouillard des actions morales, non plus strictement religieuses. »

Pourtant si la religion enseignée à Émile dans la famille était empreinte de rationalisme, elle était sincère et sérieuse ; une étincelle eut pu suffire à lui communiquer la chaleur et la vie qui lui manquaient. L'étincelle ne jaillit point. Pour répondre aux précoces appels d'un esprit de cette trempe, il eut fallu la pleine mise en lumière des vérités du christianisme. Dans les lignes citées plus haut, Émile semble attribuer à l'ignorance son passage presque insensible de la foi au doute. A l'époque dont il parle, il a suivi les quelques catéchismes

par lesquels le vieil aumônier du lycée prépare les enfants à la première communion. Ce prêtre consciencieux, en face d'une tâche difficile, avait dû adopter quelques méthodes singulières. Écoutons Émile, dans son journal en 1913, parler de la notation des copies d'instruction religieuse :

« Si votre copie était tout simplement nulle, ne révélant ni savoir, ni intelligence, ni aptitudes, vous aviez la note o ; mais si la copie faisait preuve de sottise et de mauvais vouloir, elle était classée au-dessous de o. Comme il y avait pas mal d'esprits forts ou même de mauvais plaisants qui traitaient de haut l'instruction religieuse et remplissaient leurs copies n'importe comment, le brave aumônier ne les classait pas pour cela avec moins de scrupules, et l'élève qui avait o occupait encore un rang estimé. »

On comprend à quoi se réduisait dans de telles conditions l'enseignement des sublimes leçons de l'Évangile. La foi d'Émile tenait bon encore, et le sérieux de ses dispositions aussi, car il conte dans ses notes comment la turbulence de ses camarades le bouscula tandis que, au pied de l'autel, après sa première confession, il accomplissait sa pénitence.

Autrement graves que les objections ou les bravades de potaches ignorants allaient être pour lui les doctrines qui, au cours de ses études, se présenteraient à son esprit avec tout le prestige de la science et du talent. On était à l'heure où l'influence kantienne avait tout envahi : tantôt sournoise, tantôt insolente, elle régnait dans l'enseignement officiel, et on ne voyait pas encore s'affirmer la réaction qui plus tard se dessinera, non seulement du

côté de l'Église, mais au sein même d'une élite universitaire. Cette philosophie qui s'érigeait en norme universelle, Émile allait, sans que rien l'eût immunisé, en être pénétré de toutes parts plus ou moins, suivant les cours et les professeurs, mais fatalement.

En même temps, il sentira vite l'isolement: au milieu d'un grand nombre recevant la même nourriture d'esprit que les autres il sera sans contact intime avec personne, sans quelqu'un près de qui il puisse en toute confiance s'appuyer, interroger, se former. A ses doutes, le doute seul fait écho, ses aspirations s'égarent dans une voie décevante.

Aussi entendez la plainte que plus tard il exhalera :

« Trop sceptique, trop habitué au doute, à la méfiance, moi, dont l'esprit fut formé sans maître, sans que personne autour de moi eût une perception vivante de l'infini, à laquelle j'aurais cru, j'aurais cru de toute mon âme.

« Mais seul, méfiant à l'égard de moi-même, à l'égard de tout ce qui ressemblait à un trouble de l'infini ; précis, sceptique, analysant, n'ayant point commencé par la foi, tant s'en faut, mais par la faiblesse, la petitesse, la pauvreté (tare indélébile), à jamais diminué, sans héritage, non point comme ces fils de prince qui commencent par une noble et large idée du monde. Mais des débuts chétifs dans le doute et presque la trahison, des débuts mesquins à travers tous les dégoûts. Le doute que j'ai connu avec ses extrêmes se rongeant misérablement lui-même.

Point de splendeur ; le sentiment de la grandeur plutôt pour fuir le monde que pour reconquérir des magnificences perdues. Ainsi pour toujours de l'espèce des petites gens dans les jardins mystiques de ceux qui n'ont jamais cru. »

DEUXIÈME PARTIE

Le Jeune Homme.

CHAPITRE V

Départ pour Paris. — Crise de sensibilité. — Service militaire. — Mort de son père.

Une nouvelle phase de la vie morale d'Émile va s'ouvrir avec son départ pour Paris en 1897. Aucun changement n'est perceptible pendant la première année de son séjour au lycée Henri IV, où il vient de commencer sa préparation directe à l'École Normale. Il écrit souvent et ses longues lettres sont en général d'un style calme et enjoué, un peu taquin même lorsqu'elles s'adressent à ses frères ou sœurs. En voici une datant de cette époque :

« Je suis au concours général en histoire... Maintenant je fais ma correspondance, et je la fais comme je peux, c'est-à-dire avec le papier du gouvernement plié en quatre. Nous sommes ici à la Sorbonne, dans la salle Y, qui, se trouvant immédiatement avant la salle Z, est dans

les combles du bâtiment. C'est une très grande salle, bien éclairée, bien placée, percée à jour de deux côtés : d'un côté, à gauche, les fenêtres donnent sur un toit d'ardoises, et à droite, pour changer, sur un toit de zinc. Nous sommes cent soixante dans cette salle; chacun a une petite table séparée : beaucoup travaillent, plus encore mangent. Le lycée a fourni à chacun de nous un filet avec du pain, du chocolat, une orange et du vin. Nous sommes partis une trentaine du lycée Henri IV, un encrier d'une main, le filet de l'autre, et nous avons défilé en masses profondes à travers les rues tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève... Vendredi prochain, c'est le concours de version grecque, ce sera plus sérieux pour moi; j'y travaillerai comme une plantation de nègres!... Il paraît que tu as l'intention de continuer à travailler pour passer ton brevet supérieur! A ta place cela ne m'aurait pas beaucoup tenté, je t'assure. Il y a bien des choses plus intéressantes que cela, des études plus attrayantes, plus élevées, plus fécondes. D'ailleurs le brevet supérieur n'est pas une chose qui puisse te nuire; il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'une jeune fille ait une instruction à la fois si vaste et si précise, pourvu qu'elle sache s'en souvenir et surtout l'oublier à propos. D'ailleurs, nous pourrons cau-

ser de tout cela dans quelques jours, car tu sais que je compte aller vous embrasser sous peu... Adieu, il y a une première sortie en ce moment et je file (et je ne suis pas le seul). »

Pendant les grandes vacances qui suivirent, Émile inquiéta son père par son enthousiasme pour les théories de Kant et par son désir souvent exprimé de se déprendre des apparences des choses pour ne plus croire à rien si ce n'est à sa propre existence. Aussi son père, plus d'une fois, exprima ouvertement son regret de voir de telles doctrines, si contraires au simple bon sens, inculquées inconsidérément à de jeunes esprits sans souci de l'influence qu'elles pouvaient avoir sur leur conduite.

Émile ne semblait pas encore subir toutes les conséquences de cet enseignement, et il se montra pendant ces vacances paisible et réfléchi comme il l'avait toujours été. Il paraissait heureux de retrouver la vie de famille et de causer avec ses frères et sœurs. Il n'appréciait pas les longues promenades et, au lieu de marcher, préférait s'asseoir à l'ombre de quelque beau noyer. Il avait toujours dans sa poche un petit volume des *Pensées* de Pascal et le tirait pour en lire quelques passages dès qu'il pouvait s'isoler.

L'année suivante un changement étrange s'accusait en lui, changement qui n'échappa à aucun de ceux qui l'entouraient. Sa santé même en subit le contre-coup. Et quel étonnement douloureux en le voyant lui, jusqu'alors si posé, maître de ses paroles et de ses actes, maintenant le regard rêveur et troublé, les mouvements nerveux, toujours en proie, semble-t-il, à quelque désir ou à quelque tourment d'une violence singulière. A la fin des vacances, il allait mieux et put reprendre ses études, mais il garda bien longtemps des traces de cette secousse.

D'où provenait-elle? Le plan d'*In Memoriam* permet de répondre à cette question. Comme Maurice, il commençait à traverser « une longue crise douloureuse après une enfance pure et recueillie ». Dans cette crise, dit-il plus loin, « il y a l'art, l'amour, toutes les apparences séduisantes, une recherche de l'au-delà par les excès dans la sensibilité », crise qui, d'après lui, dura jusqu'à 23 ou 24 ans. Ailleurs il indique qu'après un premier chapitre sur l'enfance de Maurice, il faudra en faire un second sur son adolescence et ajoute cette indication : « Montrer une sensibilité déjà plus troublée, violente, incertaine, des ondes pathétiques. »

A son tour Germaine écrit de son frère : (il était dans) « l'inquiétude, le changement; moi seule je le voyais, mais n'en parlait pas, même avec lui, puis un jour il m'avoua qu'il souffrait de tout. »

Et dans son journal deux notes intimes datant de 1911 et de 1912 rappellent les pénibles souvenirs de cette période douloureuse.

La première est empreinte d'une morne tristesse :

« Jeudis à Paris interne, jours de sortie, tristesse illimitée. Horreur à présent en pensant à tout cela. Des soirées tragiques dans des squares à la tombée de la nuit : bruits et lumières mourant; véritables agonies intérieures; tout me manquait : direction intellectuelle, amour, espérance, bien-être de toute sorte. J'avais quelquefois alors une sorte d'invention spontanée du merveilleux, des féeries, des cités sous les eaux, cela dans un brouillard, dans un songe, avec des appels lents et mystérieux. »

A la seconde de ces notes il avait donné pour titre *Une représentation du « Malade imaginaire »* :

« Un jour, à Paris, quand j'étais pensionnaire au lycée Henri IV, un certain nombre d'élèves en uniforme, au nombre desquels je me trouvais, furent conduits à la Comédie-Française pour voir jouer Molière, l'ayant peut-être mérité par de bonnes places ou des notes. Je devais avoir 18 ans. C'était l'après-midi, j'étais sans joie alors qu'on riait autour de moi dans la salle ; beaucoup de jeunesse, des jeunes filles, des abonnés aussi, des familles dans les loges. Je n'ai pas gardé d'impression précise de la représentation. Mais je sais que j'étais triste, trop sensible, manquant de tout, manquant de maître absolument, de quelqu'un, livre ou homme, qui m'eût parlé selon mes inclinations profondes ; à cause de cela un peu maladif, souffrant, délicat, réservé, très simple, très modeste. Je me rappelle que, vers la fin de la pièce, l'acteur principal — et il me semble que c'était Coquelin — arrivant par le fond de la salle, traversait le public, et, enjambant la rampe, sautait ainsi sur la scène, puis continuait çà et là une promenade endiablée ; il était en culottes courtes de satin noir, avec des rubans aux genoux, et je revois cela très bien, car il a passé tout près de moi, entre les fauteuils où mes

camarades et moi ce jour-là, par faveur, nous nous trouvions. Il était suivi d'une bande d'apothicaires qui se tenaient, je crois, l'un l'autre par le pan de l'habit, courant, sautant ; cela avec un certain rythme d'allure bien réglée.

« Or c'était là le clou de la représentation, le point culminant de l'audace et de la joie, ces apothicaires et médecins promenant leurs instruments jusqu'à travers la salle, la fête débordant de la scène, mêlant le public à la représentation. Donc c'était le comble de la joie et personne n'en doutait ; le rire n'avait jamais été si éclatant, si continu, et la file des acteurs semblait par son entrain avoir conscience et satisfaction d'un si grand rôle. Mais je me souviens bien que je ne pouvais même pas comprendre et qu'il n'y avait là rien pour moi. »

A ce malaise moral s'ajoutaient pour Émile de vives inquiétudes de famille, car ses parents étaient tombés tous les deux gravement malades. Le danger immédiat avait été conjuré, mais l'angoisse constante que laissait désormais à leurs enfants l'état précaire de leur santé pesa lourdement sur lui. Son anxiété filiale s'exprime souvent dans sa correspondance.

« Nous avons eu une joie immense à savoir que le mieux se continuait pour papa... Nous attendons toujours des nouvelles très souvent. »

Et dans une autre lettre :

« Sans doute la vie à Saint-Étienne ne sera pas,

cette année du moins, très gaie ; mais elle peut être, grâce à toi, bien moins triste qu'elle ne le serait autrement. Je suis souvent attristé en pensant que papa et maman, qui ont cinq enfants, se trouvent ordinairement presque seuls. »

Il eut la consolation de procurer à son père sa dernière grande joie lorsqu'il lui annonça qu'il venait d'être reçu premier à l'École Normale à la fois à l'écrit et à l'oral.

Pendant cette dernière année de préparation, Émile avait pris en même temps ses inscriptions pour la licence de philosophie. Il passa cet examen en novembre, avant de commencer son service militaire. Il avait obtenu un sursis d'appel et rejoignit le peloton des dispensés du 38e d'infanterie, à Montbrison, avec un mois de retard. Ceci fut fâcheux pour lui : il dut, sans aucun entraînement, se mettre aussitôt au pas des autres ; comme il n'était pas très vigoureux, la fatigue, dans les premiers temps surtout, fut souvent extrême.

Quelque bonne volonté qu'il y mît, il ne se tirait pas toujours très bien de ces exercices physiques pour lesquels il n'avait aucun goût. Son caporal, garçon pâtissier sans instruction, prenait plaisir à lui répéter qu'il n'avait jamais vu personne plus bête que lui, et, quoiqu'il n'attachât pas grande importance à ces aménités ou à d'autres du même genre, leur continuité finissait à la longue par le lasser. C'était pourtant en riant qu'il nous racontait ses mésaventures de caserne, qui ne lui causèrent du reste aucun ennui sérieux. Chaque fois, nous dit-il un jour, que je sens ma conscience de soldat parfaitement en paix, que je me crois très bien habillé et très bien astiqué, je suis sûr d'être arrêté à la porte parce que, précisément, quelque chose ne va pas. Aussi je me méfie maintenant de ces sentiments de complaisance en moi qui sont si

vite suivis d'un brusque et désagréable rappel à la réalité.

Un léger incident l'avait un jour vivement amusé. Il était un après-midi étendu sur son lit dans la chambrée, n'ayant pour compagnon qu'un brave garçon qui jusqu'alors avait à peine quitté son village perdu dans les montagnes du Forez. Celui-ci rompit le premier le silence : « Veux-tu m'expliquer, lui demanda-t-il, ce que c'est que la philosophie ? » Emile lui répondit de son mieux. Le montagnard écouta attentivement, mais parut fort peu satisfait : « Je ne comprends pas, reprit-il. Voilà : chez nous quand quelqu'un se tourmente pas, on dit que c'est un philosophe. Alors je me demandais comment tu avais pu passer un examen pour ça. »

Émile eut la joie de retrouver à Montbrison quelques-uns de ses anciens camarades de Saint-Étienne ; avec l'un d'entre eux surtout, M. Georges Michel, il resserra les liens d'une amitié déjà longue et qui devait durer autant que leur vie. C'est avec une profonde émotion qu'en septembre 1914 Émile apprendra la mort de Georges et de l'un de ses frères, Marcel, tués à quelque distance de lui ; dans toutes ses lettres de cette époque il reviendra sur ce douloureux événement. D'autre part, dans les brèves pages du carnet de guerre de Georges on trouvera cette note : « Rencontré aujourd'hui Émile Clermont ; nous nous sommes embrassés. » Baisers d'amis et de frères d'armes en ces heures de danger suprême, quel profondeur de sentiments ne doivent-ils pas révéler !

Une des impressions les plus vives éprouvées par Émile pendant ses premiers mois au régiment est celle qu'il ressentit lorsqu'il apprit à tirer. D'abord il n'y prit pas garde et fit mécaniquement les mouvements indiqués ; mais tout à coup, raconta-t-il le dimanche suivant, il se rendit brusquement compte que c'était dans le but de tuer des hommes qu'il s'exerçait ainsi, et son émotion fut si intense à la pensée d'avoir un jour à se servir de

l'arme qu'il maniait, il fut rempli d'une telle horreur devant la vision sanglante qui se présentait à son esprit qu'il faillit laisser échapper son fusil et ne se domina qu'à grand'peine.

Son séjour à Montbrison fut donc dans l'ensemble très mélancolique. Son journal n'y fait qu'une seule allusion :

« Une scène à l'église. Souvenir d'il y a dix ans ; j'étais encore plus enfant qu'étant enfant, plus doux, plus blessé, plus errant, portant infiniment plus de mal dans le cœur durant ces dures soirées d'hiver, aux heures de répit que laisse la vie de la caserne. Un certain dimanche, vagabondant seul très douloureusement dans la nuit des petites rues de Montbrison, venu jusqu'à l'église, je vis par la porte qui s'ouvrait de vives lumières et de petites ombres pressées qui arrivaient. Rien, absolument rien dans le cœur pour satisfaire. J'entrai là. »

Le désir vague (savait-il bien au juste lui-même ce qu'il souhaitait ?) qui avait guidé Émile en cette circonstance ne fut pas ce jour-là satisfait. Mais dans la suite plus d'une fois un mouvement instinctif le ramena dans des églises, et ces visites lui laissèrent chacune des impressions de caractère différent.

Il était clair dès cette époque que les questions religieuses avaient pour lui un intérêt particulier et il prenait volontiers part à des conversations sur ce sujet. Un jour entre autres on parlait devant lui de sainte Agnès, cette angélique petite Romaine qui subit le martyre à 12 ans pour rester fidèle à Dieu, et une discussion s'élevant il s'y mêla. Devant la mort, sainte Agnès avait-elle

connu hésitation et lutte ? Ne valait-il pas mieux supposer qu'il en avait été ainsi, puisque, disait-on, l'effort accompli pour dominer les premiers mouvements de la nature ne pouvait que rehausser la valeur du sacrifice. Mais Émile, avec un sens psychologique beaucoup plus sûr, ne voulut pas accepter cette supposition : « Dans un cœur très jeune et très pur, dit-il, un aussi grand amour ne doit pouvoir connaître aucune hésitation et par conséquent aucune lutte. Le don doit être complet et sans retour. Du reste, ajouta-t-il, admettre qu'elle a pu balancer un instant serait enlever à cet ardent et candide amour la moitié de sa fraîcheur et de sa beauté. »

Toute sa vie il admira la spontanéité dans le bien, dans le dévouement et dans le don de soi, et il éprouva une sorte d'horreur instinctive pour les morales rigides et froides qui voudraient supprimer tout élan. J'ai trouvé dans son journal une longue note à ce sujet, destinée sans doute à entrer, un peu modifiée, dans son ouvrage de philosophie :

« Le plaisir mène le monde. Il est très délicat, très subtil de décider si quelqu'un qui agit par devoir, contre ses inclinations, obéit à la plus forte inclination, à une autre inclination, s'il choisit son plus grand plaisir, étant donnés son inclination et les principes inculqués ; s'il cherche à éviter un remords, etc., si on se donne la plus grande satisfaction. On peut dire bien des choses pour, on peut aussi en dire contre en marquant le caractère de lutte, de douleur, de résistance, de conflit qui revêt un autre caractère que le combat entre deux plaisirs. Au premier abord il y a quelque chose qui révolte dans

cette idée qu'un homme qui sacrifie sa vie pour autrui ou qui se dévoue, etc., ne fait que suivre son plaisir comme s'il s'abandonnait à une basse inclination et à l'égoïsme ou à la volupté. Mais ce qui révolte c'est que dans une telle affirmation est toujours dissimulée une autre affirmation portant sur la valeur égale de tout plaisir, sur la parité, la ressemblance, l'unité, l'indifférence des actions. Là, c'est l'opinion basse, vulgaire, dépréciatrice, deux fois fausse : d'abord en ceci qu'elle n'admet pas de différence de valeur entre les inclinations : en ceci ensuite qu'elle estime sommairement que la lutte (s'il y avait lutte) serait supérieure à la préférence immédiate, que le conflit (s'il y avait réellement conflit entre le devoir et le plaisir) serait quelque chose de plus de valeur que l'inclination directe, spontanée, le penchant aisé à bien faire. Elle dit que moins il y a de lutte, plus il y a de plaisir, que plus il y a de plaisir moins il y a de valeur. Autant de conceptions grossières. Pour nous au contraire spontanéité, enthousiasme, générosité, élan, liberté, tout en étant considérés comme les premiers besoins et les premières joies des esprits hauts sont en même temps le signe des meilleures actions. »

Émile eut plus tard l'occasion d'apprendre qu'il ne s'était pas trompé dans ses suppositions sur sainte Agnès,

puisque l'on sait maintenant que la petite vierge de 12 ans, échappant à la surveillance de ses parents, était allée s'offrir d'elle-même aux bourreaux pour rejoindre plus rapidement son fiancé céleste. Le nom et le souvenir de sainte Agnès s'étaient retrouvés fréquemment dans les conversations d'Émile avec ses sœurs ; sachant faire plaisir à l'une d'elles, il avait même pris l'habitude d'aller la voir ou de lui écrire le jour de la fête de sa chère petite sainte. Une de ses dernières lettres, écrite du front le 20 janvier 1916, commence par ces mots :

« Ta lettre d'hier m'a causé des remords. J'avais voulu répondre à la dernière, mais, ayant consulté le calendrier à cette intention, j'avais vu que sainte Agnès était le 21 et j'avais remis ma lettre pour ce jour-là. »

N'y a-t-il pas dans cette délicatesse d'affection fraternelle, à des heures aussi graves, quelque chose de touchant ?

Pendant qu'Émile s'habituait peu à peu à la vie militaire, ses inquiétudes de famille augmentaient : la santé de son père déclinant rapidement et ne laissant plus d'espoir. Chacune de ses permissions lui montrait les progrès de la maladie. Un matin, son père fut pris tout à coup d'une sorte de délire fort impressionnant, et le médecin déclara que très probablement il ne recouvrerait pas l'usage libre de ses facultés avant la fin, qui devait être proche. Mais trois jours après il demanda soudain qu'on allât lui chercher un prêtre. On crut d'abord qu'il parlait dans son délire. Il n'en était rien, car dans la matinée qui suivit, se réveillant d'un sommeil assez agité, il parut étonné et presque mécontent de voir qu'on avait hésité ; il répéta nettement sa demande, désignant le prêtre, un de ses amis, qu'il désirait voir. De lui-même il fit venir ses fils près de son lit

pour les prévenir de sa décision, voulant, expliqua-t-il, leur montrer que jusqu'au bout il avait agi en parfait honnête homme, obéissant à sa conscience dès qu'elle lui avait montré clairement un acte à accomplir comme un devoir. Il voulait avant de mourir leur laisser cet exemple et ce souvenir.

A partir de ce moment, il ne délira plus jamais. Ceci se passa environ trois mois avant sa mort. Tous ses enfants purent être autour de lui pendant son agonie, qui fut longue et douloureuse. Émile en avait été profondément ému ; dans la journée qui suivit la mort de ce père si vénéré, à la fin d'une grave conversation, il dit tout à coup : « Sans doute voir mourir ceux qu'on aime est cruel ; et pourtant que serait la vie sans la mort avec la lumière qu'elle projette sur une autre existence ? Les arts, la poésie et la musique ne vivent que par la pensée de l'au-delà et par conséquent que par la mort. Figure-toi le monde et la vie sans aucune échappée sur un univers supérieur, ne crois-tu pas qu'on y étoufferait? » Le jour suivant, prenant entre ses mains le crucifix qui avait été placé sur le lit de mort de son père, il le contempla longuement en disant : « Comme il est consolant en de telles heures de regarder un Dieu mourant pour nous ! » Puis, me le tendant : « Garde-le-moi précieusement, ajouta-t-il, c'est ce crucifix-là que je veux avoir quand je serai mourant à mon tour. »

CHAPITRE VI

Première et deuxième années à l'École normale. — Premier voyage en Allemagne.

Au commencement de novembre 1902 Émile entrait à l'École Normale, dans la section d'histoire. Pourquoi, ayant passé la licence de philosophie et affirmé qu'il apprenait l'histoire difficilement, avait-il fait ce choix? Personne ne l'a jamais su exactement. Il craignait beaucoup, à cette époque, que la philosophie ne l'entraînât à de trop vagues ou trop lointaines spéculations, et, comme il le dit un jour, qu'elle ne finît par lui troubler le cerveau. Dans les études d'histoire il espérait trouver la précision aussi bien qu'une base solide de vérité et de réalité. C'est ainsi qu'en lui les deux courants opposés, dont l'un le portait à l'idéalisme et l'autre au positivisme, se heurtaient en chaque circonstance.

A cette époque, il donnait à une de ses sœurs les conseils suivants :

« Quant à penser que l'étude des livres de philosophie qu'on t'indique est nécessaire, j'en

suis bien éloigné. C'est une idée de jeune fille, je t'assure. Celles que je connais ayant fait des études de ce genre s'imaginent volontiers que la science est dans les livres. En réalité, même pour les examens, il n'y a qu'une chose qui vaille, c'est la méthode, la force de réflexion ! pour alimenter sa réflexion il faut des souvenirs, et la lecture est très propre à en donner, je ne discute pas cela. Mais les souvenirs évoqués ainsi ne valent jamais les idées que suggère le travail propre de l'esprit. J'essaierai de te montrer comment un petit nombre de notions dont on a bien vu les aspects divers, dont on connaît les tenants et aboutissants, dont on a fait le tour, sur lesquelles on peut travailler, sont bien préférables au ramassis indigeste d'idées éparses et non concordantes que tu trouveras dans ces livres ; non d'ailleurs qu'il faille en proscrire la lecture. Mais tu ne trouveras dans ces livres que de petits faits insignifiants. Or dans l'histoire de la philosophie les faits ce sont les idées, et les faits dans toute l'histoire n'ont de valeur que par rapport à la série dans laquelle on les fait rentrer. Faute de cette interprétation, l'histoire de la philosophie est une bien sotte chose, bien stérile, un assemblage absurde. Je te dis cela pour te mettre en garde contre les déceptions que cette lecture te donnera plus que pour t'en

détourner. Car si cela te plaît, il n'y a d'autre part pas d'inconvénient à poursuivre cette distraction qui, en somme, te donnera quelque teinture... et te permettra peut-être des réflexions ultérieures. »

Le fait d'avoir passé la licence avant d'entrer à Normale permit à Émile de jouir d'une liberté relative pendant cette première année. Il écrivait toutefois dès la fin de novembre :

« Je suis très occupé, en somme; j'avais, en arrivant, toutes sortes de projets. Je suis obligé d'en beaucoup rabattre à présent. Je voulais lire des quantités de romans et pièces, anciens, nouveaux, étrangers ; faire de la géologie, du droit, de l'allemand; lire les historiens anciens et modernes; faire des conférences remarquables !... avec cela, sortir, causer, prendre l'habitude du monde, que sais-je, enfin ! donner des leçons. Eh bien ! depuis le commencement de cette semaine je ne suis pas sorti, je me suis occupé tout le temps et je n'ai pas fait le quart des choses que je devais faire rien qu'à l'intérieur de l'École !... »

Un peu plus tard, il écrivait encore à ce sujet, s'excusant de ne pas donner plus souvent de ses nouvelles :

« Ce n'est pas le temps qui me manque, j'en perds beaucoup, mais je ne m'imagine pas qu'il passe si vite, et quand je jette les yeux en

arrière, je suis tout surpris de m'apercevoir qu'il y a huit jours que j'ai fait cette chose ou que je n'ai pas fait cette autre... J'ai pourtant beaucoup de travail sur la planche et si je faisais ce que je devrais et voudrais faire, je serais toujours le nez dans les livres; mais voilà, je sors souvent, je lis beaucoup de bouquins tout à fait étrangers à mes études, je cause, je me fais ensuite des reprochss de n'avoir pas travaillé. Mais je dois dire que ces reproches sont sans violence, sans âpreté, et finalement passent sans laisser de trace. »

Il profita de cette demi-liberté pour commencer des études de droit qu'il ne poursuivit pas. A la fin de juillet il écrivait :

« Le peu que j'en ai fait cette année m'en a détourné pour longtemps, je ne me sentirais pas la force de me faire une carrière au moyen de ces études. Du reste, quand je commencerai la préparation directe à l'agrégation, je n'aurai pas le temps de travailler autre chose, cela est certain. Toutefois, en sortant de l'École, il se pourrait que le désir de faire du droit me reprît ; en ce cas, il me serait avantageux de n'avoir pas à recommencer tout depuis le début, et bien que la chose ne soit pas vraisemblable (étant donné le peu d'inclination que je ressens pour les études juridiques), il me sera avantageux

d'avoir passé ce premier examen... Nous en reparlerons avec maman et je me soumettrai volontiers à son avis, n'en ayant par moi-même aucun de bien ferme... Je suis encore en pourparlers pour un préceptorat de vacances. »

Il n'obtint pas ce préceptorat et alla, pendant les vacances, passer un mois en Allemagne. Parmi les longues lettres qu'il écrivit au cours de ce voyage, en voici une qui le peint fidèlement, tel qu'il se sentait alors :

« Munich, mardi 17 août 1903. — Les gens qui sont autour de moi me causent souvent des chagrins, mais je suis toujours étonné d'en faire naître. Il me paraît toujours singulier qu'on puisse attacher assez d'importance à mes actes pour qu'on souffre de ce que j'ai fait ou n'ai pas fait. Les rapports que j'ai avec tout le monde ne sont guère pour moi que des froissements perpétuels ; quelle misère d'avoir à se retourner et de voir que l'on est pour les autres ce que les autres sont pour vous ! Comme il m'est arrivé souvent, depuis que j'étais enfant, de sentir avec amertume cette double nécessité de souffrir et de faire souffrir, de ramasser en soi les douleurs éparses et d'en faire naître de nouvelles ! Déjà, alors, je pensais avec bonheur à cette tour d'ivoire dont on nous en a tant et trop parlé, de manière à rompre tout lien avec le monde et les choses ; j'en voulais bien encore en recevoir des

impressions, mais légères et fugitives, celles que fait un rêve quand on sait que c'est un rêve. Seulement, je me représentais alors cette tour comme une vraie tour, toute en porcelaine blanche, dans des jardins chinois. Aujourd'hui, ce désir a pris une forme plus positive ; je l'ai presque réalisé en m'habituant peu à peu à ne voir que des images à la dérive dans les choses qui, sans cela, seraient pour moi trop lourdes ou trop grossières. Mais tout ceci m'entraîne fort loin de ta lettre ; après tout, je n'en sais rien ; que puis-je faire de plus que de répondre à des confidences par des confidences. Je m'ôterais volontiers la puissance de faire quoi que ce soit pour être sûr de ne pas faire mal et de ne pas mal faire.

« Que te dirai-je ? J'ai rencontré jusqu'ici un petit nombre de personnes qui m'aient fait l'impression, à moi, d'avoir un sens profond et véritable de la vérité et de la vie, d'être des personnes au sens où j'entends ce mot, c'est-à-dire une terre fertile où aucune graine ne tombe en vain, une sensibilité consciente qui absorbe le monde pour le recréer... Tu as éprouvé déjà, tu éprouves sans cesse ce besoin qu'ont toutes les âmes élevées de ne plus vivre à l'aventure, au hasard des jours et des habitudes, mais de se faire un système de vie à soi. Si je vais au fond

des choses, tu veux surtout te rendre compte plus exactement de ce qui se passe en toi pour être plus grave encore. Je t'admire de vouloir mener une vie plus sérieuse que jusqu'ici, ma pauvre petite sœur ; je me demande seulement comment tu feras. Mais je te loue de ne pouvoir t'accommoder que des extrêmes.

« Réfléchis pourtant à ceci : si l'on reste confiné dans ses pensées un peu trop tôt et sans avoir auparavant fait les expériences suffisantes, on risque parfois d'avoir une vue par trop fragmentaire des choses. Quelquefois, après avoir suivi solitairement le courant de ses idées à l'écart du monde, on s'aperçoit tout à coup qu'on s'égare, qu'on n'a pas assez regardé d'abord, qu'on a donné trop d'importance à tel genre d'idées ou de scrupules qui sont des choses insignifiantes. On s'aperçoit quelquefois qu'on a souffert à tort. Cela peut être une pénible désillusion...

« Je t'enverrai dans deux ou trois jours une jolie (carte postale) qui te donnera quelque idée d'un merveilleux tableau de l'une des Pinacothèques ; c'est l'œuvre candide d'un primitif ; c'est tout doré et bleu ; le fond en est admirable et les deux petites personnes accoudées sur la balustrade qui rêvent devant le ciel et le lac m'intéressent tout spécialement. Le désir de

pénétrer dans les musées et de revoir les œuvres que j'ai admirées ne me tourmente ordinairement pas ; mais si je mets les pieds dans l'un d'eux, je ne peux plus m'en aller et me fais mettre à la porte par les gardiens... à la fermeture.

« Quelqu'un est venu me voir hier soir, pendant que je t'écrivais, et cela a rompu le fil de mes pensées, fil lâche d'ailleurs. J'étais sur le chemin de te parler de ton mysticisme, de l'art, de Wagner, de moi enfin ; j'entendais déjà dans ma tête quelques-unes des phrases que je t'aurais écrites. Mais où cela m'aurait-il entraîné ? Si je voulais dire ce que je sais et je pense du monde et de la vie, il me faudrait tout un livre. J'ai fait beaucoup d'expériences ; j'ai cherché des vérités un peu de tous les côtés ; j'ai beaucoup erré, beaucoup ; je me fais l'effet d'avoir en moi, pêle-mêle, les pires choses et les meilleures ; mais je peux me rendre cette justice que j'ai toujours cherché, que je n'ai jamais été absorbé par le moment présent et que le sentiment de l'écoulement des choses ne me quitte jamais. Je peux dire que je suis avide de désintéressement et que tous les biens qui font se démener les hommes me deviennent d'une prodigieuse indifférence. D'ici peu, je sens que je serai offensé comme d'une insulte de ce qu'on

me prêtera une ambition quelconque. Si je me considère de cette façon, il me semble que j'ai beaucoup vécu et que je suis prodigieusement âgé ; mais si je considère ma vie dans son ensemble et sans refaire l'histoire de mes pensées, je trouve que cela a passé si vite; il me semble que je suis, au contraire, tout enfant et que je me serre comme jadis toujours plus près de la robe de maman avec une grande envie de pleurer.

Que de choses encore je pourrais te dire sur tout ! Si peu que j'appelle quelqu'une de mes idées sur ces sujets, elles viennent en foule et mon plus grand embarras est de savoir pourquoi j'exprimerais celle-ci plutôt que celle-là. Enfin, je n'ai plus un morceau de papier, je m'arrête. Je ne sais, d'ailleurs, ce que tu peux penser de tout cela et je suis pleinement convaincu que, pour beaucoup de gens, ce ne seraient que les signes avant-coureurs de la folie. Je te dirai encore quelque chose : causer intimement, pour moi cela signifie causer de cette façon; or ce n'est possible qu'avec quelqu'un qu'on connaît parfaitement et chez qui l'on est sûr d'éveiller telle sensation et telle idée avec tel mot. »

S'il faut l'en croire, pendant la seconde année de Nor-

male, sa vie intérieure devint moins intense ; il écrivait peu de jours après la rentrée :

« Je n'éprouve pas grand plaisir à être ici, à Paris, en général. Sur cette colline Sainte-Geneviève, où j'ai passé certainement la partie qui compte le plus de ma vie, je me sens peu de gaieté dans les rues où j'ai erré si souvent, tandis que je ne peux penser à Montaigu sans une certaine douceur, et j'y trouve toujours et nécessairement de la tranquillité. A Paris, aussitôt ma tête se remplit, les préoccupations recommencent, les inquiétudes, souvent d'autant plus lassantes à la fin qu'elles sont sans objet bien déterminé. Et pourtant, malgré tout, je sens bien que c'est là qu'il faut vivre. C'est grâce à cette excitation constante qu'on doit pouvoir arriver au complet développement de soi-même. Ici, je sens le besoin de changer, de me renouveler, de profiter des expériences de chaque jour, d'être autre une année que l'année précédente, un mois que le mois d'avant. »

Peu à peu il en vint à trouver que ce perpétuel changement était un véritable amoindrissement, comme en témoigne la lettre suivante :

« Je me demande comment on peut être aussi sûr de quelque chose que tu l'es des vérités religieuses... Je te félicite, en tout cas, d'avoir une vie morale et intellectuelle si complète et si pro-

fonde. Ce n'est pas mon cas en ce moment ; je suis très absorbé ; je n'ai pas un instant pour moi ; je vais à des cours nombreux ; je lis des bouquins d'histoire et de géographie ; je fais beaucoup d'allemand, d'anglais même, voire un peu d'italien. J'ai pas mal de gens à voir ; je commence à sortir quelquefois ; tout cela me met dans une agitation perpétuelle qui m'enlève toute liberté. Je le déplore ; je trouve à cela un amoindrissement dont j'ai conscience ; je me fais des promesses pour plus tard ; je me dis que je reprendrai la suite de moi-même après l'agrégation. Mais, tu vois, cela fait deux ans et c'est une longue séparation. »

Il sortit, en effet, quelquefois cette année-là, mais ne trouva pas grand intérêt à ces réunions mondaines. Il écrivait à ce sujet :

« Je suis allé au bal il y a quelques jours. Cela n'a pas été, d'ailleurs, extrêmement amusant ; je trouve une nuit passée ainsi quelque chose de bien fatigant et, en général, cela ne vaut pas le plaisir qu'on en retire. J'y retournerai pourtant. »

Absorbé surtout par un travail très méthodique, et pour cette raison antipathique à sa tournure d'esprit, Émile s'y livrait avec la conscience qu'il apportait en toute chose.

Dans la suite, il se déclara heureux d'avoir reçu une culture intellectuelle aussi précise :

« L'enseignement de l'École normale que j'ai souvent maudit, écrit-il, a de réels mérites ; il est, dans l'ensemble, quelque chose de propre : l'habitude de trouver des mots fidèles à la pensée et fidèle image de la pensée, de ne rien ajouter pour la parure, de se modeler sur le réel, de laisser paraître cette réalité — document, idée — sous le léger voile de la forme, d'être exact, logique, précis.

« Le principal danger de cette culture est de fonctionner à vide, ou plus exactement de se prendre elle-même pour son propre et suffisant objet ! »

CHAPITRE VII

Mort de sa mère. — Voyage en Angleterre.

Une des plus grandes douleurs qui meurtrissent le cœur humain, la mort d'une mère, marqua pour Émile la fin de cette seconde année d'école. Toutes ses lettres, depuis Pâques, sont pleines des inquiétudes que lui causait la santé de cette mère si tendrement aimée. Lorsqu'il arriva à Saint-Étienne pour les grandes vacances, il comprit vite qu'il n'y avait plus d'espoir; elle-même, sentant ses forces décliner, demanda bientôt les derniers sacrements. Un mois plus tard elle s'éteignit doucement, sans agonie, le sourire sur les lèvres, après avoir fait à ses enfants, réunis tous autour d'elle, ses derniers adieux et ses suprêmes recommandations.

Le souvenir des émotions éprouvées auprès de ce lit de mort inspira un peu plus tard à Émile les deux notes suivantes :

« Lorsque je me trouvai auprès d'elle le lendemain je m'irritai de l'immobilité de ses traits; je l'appelai : « Maman ! mais, maman, dis-moi

quelque chose ; maman ! » mais son visage gardait une immobilité implacable ; je sanglotai, car pour la première fois j'étais malheureux auprès de ma mère sans qu'elle s'occupât à me consoler. »

La seconde de ces notes indique une impression plus profonde encore :

« Par la porte entre-bâillée le cercueil montrait à demi sa forme redoutable. Deux religieuses disaient leur chapelet ; elles ne bougeaient pas. Il régnait là un silence démesuré : les bruits du dehors périssaient aux vitres, et seules des charrettes lancées au galop sur le pavé de la rue, qui coupaient les heures de leur fracas, semblaient quelque écho perdu d'un monde étranger. C'était la mort effroyable, le temps sans mesure, l'exil au fond du mystère, c'était la mainmise de l'éternité. »

Cette image terrifiante de la mort allait devenir par moments une sorte de hantise. N'est-ce pas à cette époque qu'il prenait dans son lit l'attitude qu'il aurait un jour dans son cercueil ?

Depuis deux ans tout le ramenait à cette pensée qui l'accablait. Un après-midi d'automne, nous étions montés ensemble sur une des petites collines qui entourent Montaigu et nous regardions le soleil se coucher dans un ciel embrasé. Tout à coup, Émile, qui venait de se retourner, me toucha le bras : « Regarde », dit-il, et je sentis trembler sa main. Je me retournai à mon tour.

Pendant que nous regardions vers le couchant, derrière nous la nuit était déjà complètement venue. Une brume froide semblait monter de la terre et dans l'ombre on distinguait à peine la masse imposante du Vieux-Château. Des chauves-souris passèrent en nous frôlant. Le contraste était saisissant et il semblait tout d'abord presque impossible que tant de splendeur et tant de ténèbres pussent se toucher ainsi. Nous avions oublié combien les crépuscules sont brefs à cette saison de l'année. Pour Émile ce lugubre spectacle, ce brusque passage de la lumière à la nuit semblait l'image même de la mort.

Il avait depuis longtemps projeté de faire cette année-là un voyage en Angleterre avant de rentrer à Normale, mais il ne se sentit pas le courage de supporter seul, au milieu de tant d'impressions douloureuses, un exil si bref qu'il fût; aussi demanda-t-il la compagnie d'une de ses sœurs. Ceci ne l'empêcha pâs de sentir vivement la tristesse du ciel anglais à la fin d'octobre, et il resta longtemps imprégné du mélancolique souvenir des crépuscules londoniens et de ces paysages brumeux qu'il appelle dans ses notes « des paysages de velours ». L'un d'entre eux lui avait laissé une particulière impression.

Nous venions de visiter un parc où le crépuscule nous avait surpris. Sur un lac, devant nous, deux cygnes immobiles étaient enveloppés de cette brume d'un gris-bleu très doux qui semble spéciale aux rives de la Tamise; plus loin le ciel et l'eau se fondaient dans ce même ton de pastel, les arbres peu à peu se revêtirent aussi de ce voile bleuté; et à notre tour immobiles, devant les cygnes muets, nous nous sentîmes environnés de cette atmosphère de poésie et de rêve, mais aussi d'infinie mélancolie. Nos âmes, déjà si profondément tristes, s'harmonisaient sans peine avec ce décor brumeux, estompé, irréel, et la vie devenait pour nous quelque chose d'imprécis et d'impalpable. Toute énergie

sembla pour un moment nous abandonner; nous étions devenus comme une partie du paysage qui nous entourait, et il nous fallut un véritable effort pour nous arracher à cet engourdissement et revenir dans le centre de la ville. Mais le double aspect de Londres si nettement perçu ce soir-là : d'une part le parc silencieux et bleuâtre que nous venions de quitter, de l'autre les rues animées où les omnibus se croisaient sans interruption, ne nous avait-il pas fait comprendre un peu mieux le double aspect de l'âme anglaise : âme rêveuse et tendre des poètes lyriques, âme énergique et positive des hommes d'action.

Peu de temps après, rentré en France, Émile écrivait :

« Le jour de la Toussaint a dû te paraître, dans ton isolement sous le ciel pesant de Londres, singulièrement significatif et triste. Il me semble que tu dois sentir en toi quelque chose de brisé et d'irréparable. C'est aussi l'effet de l'éloignement et du brouillard. Je ne me suis jamais senti quant à moi aussi changeant d'idées et de sentiments, aussi incertain sur ce que je pense ou j'éprouve, que ces temps-ci. L'air est pourtant clair à Paris; j'ai gardé l'impression ridicule que les Anglais vivaient sous un ciel déshérité et étaient fort à plaindre. »

L'indécision dont il se plaint dans ces lignes n'était pas aussi complète qu'on pourrait le croire et il savait fort bien, quand c'était nécessaire, donner un conseil réfléchi et judicieux.

Dans une autre lettre de la même époque on peut relever les deux phrases suivantes :

« Pourquoi me demander mon avis, alors que tu le connais? Penses-tu que j'en change tous les mois?... Considère ce qui est décidé comme on considère ce qui est passé. Cela donne beaucoup plus de hauteur de vue. »

Ce court voyage en Angleterre exerça sur lui une autre sorte d'influence. Il avait été frappé de l'intensité du sentiment religieux chez le peuple anglais en même temps que de la diversité des formes que ce sentiment y revêtait. Les questions de ce genre l'intéressant particulièrement, il en poursuivit l'étude une fois rentré en France.

Bien qu'Émile ne fût pas alors croyant, son esprit observateur recueillit avidement tous les détails qu'il put obtenir sur ce sujet. Quelques années plus tard il se décida même à entreprendre une étude comparée du catholicisme et du protestantisme et en arriva à cette conclusion qu'il voulait développer tout au long dans un des chapitres de son ouvrage de philosophie : c'est que le protestantisme avait abaissé le sens du divin, et cela pour deux raisons principales : d'abord parce qu'il avait placé une morale étroite et froide au-dessus des vertus qui ont plus directement Dieu pour objet, supprimant ainsi autant que possible l'élément surnaturel dans la religion ; et ensuite parce qu'il avait laissé à chaque âme la liberté d'un choix entre différents dogmes et différents cultes; liberté absolument incompatible avec la notion d'un être suprême demandant à être adoré; libre examen et adoration, ces deux termes lui semblaient irréconciliables; et l'adoration étant à son avis la base de toute religion, le protestantisme n'en avait guère conservé que les apparences. La note suivante pourra servir à confirmer ces indications. Émile se proposait d'étudier saint Ignace et Luther et de les comparer l'un à l'autre. De Luther il écrit :

« Esprit de grande envergure, de haute portée métaphysique, mais trompé par son propre génie en ayant cru pouvoir s'en remettre aux âmes individuelles... Et alors a commencé la lamentable anarchie européenne... Ignace, beaucoup plus positif malgré les apparences, beaucoup plus administratif, ayant un sens plus juste de la nature humaine, de la vie des hommes et des nations, de ses nécessités ; ayant gradué, mesuré l'introduction aux choses infinies, n'en ayant point fait une pâture courante à la merci de tous ; ayant restauré en face de l'anarchie la grandeur et la plénitude de l'obéissance, ayant senti que tout casse s'il n'y a pas des degrés.

Il continue :

« Mérite de la France d'avoir maintenu une culture hors du protestantisme ; elle a été dans cette période le seul pays de culture (l'Italie et l'Espagne trop vite épuisées, sans force matérielle assurée), pays des grands chrétiens et antichrétiens, mais hors du protestantisme. »

Cette note, écrite sur une feuille volante et sans date, n'est d'ailleurs qu'un fragment de la longue étude qu'Émile voulait consacrer à cette question. Elle suffit à montrer comment la seule force du raisonnement l'amenait à conclure à la supériorité du catholicisme sur le

protestantisme. En même temps ses plus profondes sympathies allaient aux vertus surnaturelles et héroïques qui brillent dans l'Église catholique. Il remarque dans ses notes que parmi les protestants il n'y a pas de saints; ceci eût suffi à l'écarter du protestantisme, car la seule vie de saint François d'Assise le touchait beaucoup plus que d'abstraits traités de morale, et cette admiration pour la sainteté alla en augmentant jusqu'à la fin de sa vie.

De Luther il écrit encore à propos de son voyage à Rome :

« Irrité contre l'Église, il voit en elle quelque chose de corrompu; il pense qu'elle est en elle-même superflue; il prétend rapprocher l'âme de Dieu, la mettre solitaire devant lui, sans sacrements, sans intermédiaire. Voilà, au point de vue idéologique, l'œuvre de Luther. Il est possible que les exigences de sa lutte contre l'Église l'aient amené à écarter les œuvres et à affirmer la justification par la foi seule; mais cette doctrine était déjà enclose dans le point de départ; la valeur du contact de l'âme s'adressant librement à Dieu, de la conscience seule devant Dieu. De là, sorte d'anarchie dans la religion; chacun non seulement adorant Dieu à sa manière, mais le comprenant à sa manière, décidant qu'il doit être ceci ou cela. Tout ce qu'il y a de plus misérable que ce qui est le plus haut dans le monde soit livré ainsi aux inspirations individuelles. »

Puis, revenant ailleurs sur cette idée qui lui était familière :

« Luther, écrit-il, sinon cause, tout au moins prélude de trois siècles d'anarchie européenne. »

CHAPITRE VIII

Troisième année à l'École normale. — Sortie. — Débuts.

Émile avait quitté l'Angleterre, au commencement de novembre 1904, pour la rentrée de Normale. Quelques jours après, il écrivait :

« Nos cours ont commencé ce soir, je ne me sens pas fâché de préparer l'agrégation ; alors que je craignais beaucoup et depuis longtemps cette rentrée, je me sens plutôt heureux de me retrouver ici : la perspective d'être libre dans quelques mois, j'entends libre intellectuellement et peut-être matériellement, me paraît très douce et me surprend un peu ; je suis étonné de remarquer que je n'y avais pas pensé ou que cela me parût si éloigné.

« Nous avons un nouveau directeur, c'est Ernest Lavisse, illustre historien, homme

aimable et intelligent, avec qui j'ai causé ce soir pour la première fois et que j'ai quitté très content. Pas grand'chose de changé dans l'École! Les réformes seront pour nos successeurs. Nous avons seulement moins de cours; on n'a pas encore parlé de stages continus dans les lycées, ce qui était le plus gros nuage noir à l'horizon; j'espère que ce silence favorable se continuera. Mon Dieu! qu'on se désole ou se console pour de petites choses jusqu'à la fin solennelle de la vie! quelles misères que tout ce qui vous occupe, n'est-ce pas? »

Une nouvelle douleur, bien vivement sentie, vint couper ces mois de travail. La chère grand'mère, dont la maison avait continué à s'ouvrir pour chaque vacance, mourut à son tour. Émile se rendit à Montaigu.

« C'est un bien grand vide, écrivait-il, car malgré son état de faiblesse, bonne maman était pourtant la personne essentielle ici — et puis je me sens entraîné à tout propos à un retour vers le passé plus ou moins lointain. J'ai la sensation de toute une période qui s'achève d'une manière irrévocable. »

L'hiver précédent, sur une feuille volante, il avait jeté ces-quelques lignes :

« Je sais que les jours vous sont comptés, ma grand'mère; vous y songez aussi; j'ai voulu vous visiter une fois tout seul, par l'hiver,

pour m'empreindre du souvenir que je vais garder de vous. C'est un grand adieu que je voulais vous dire, et si j'avais été chez vous au printemps ou dans des saisons d'abondance, je n'aurais pas trouvé dans votre maison cette sorte d'intimité austère que j'y venais chercher. »

A la fin de l'année, ses lettres deviennent plus brèves et hâtives. « L'agrégation approche, répète-t-il, j'ai beaucoup à travailler. »

Dans une de ses dernières lettres, il est un peu plus explicite :

« Est-ce que tu t'ennuies beaucoup? Quant à moi, je ne m'amuse guère et je serais même assez malheureux si chaque jour qui s'en va ne me rapprochait de la solution définitive, bonne ou mauvaise, mais enfin bonne, je l'espère; non que je me sente bien solide. Ah! il s'en faut de beaucoup, mais mes professeurs me manifestent une confiance que je me ferais scrupule de ne pas partager un peu. »

Quelque confiance que lui eussent manifestée ses professeurs, il échoua, à la surprise générale. Sa déception fut très vive, d'autant plus vive qu'il avait espéré obtenir une bourse de voyage lui permettant de faire en deux ans le tour du monde. Il avait déjà choisi le sujet de ses recherches et de ses études au cours de ce voyage; il se proposait de visiter les différents établissements chrétiens en Extrême-Orient et sans doute de comparer de près l'influence catholique et l'influence protestante.

Cet échec compromettait gravement sa carrière universitaire ; mais il se sentait excédé d'un travail trop méticuleux pour lui et dans lequel ses facultés les plus riches se trouvaient à l'étroit ; aussi refusa-t-il, malgré tous les avantages qu'elle présentait, l'offre aimable et assez exceptionnelle, je crois, qui lui fut faite de passer une autre année à Normale. Il refusa également la situation qu'on lui proposait dans un lycée de province, se rendant compte qu'il n'avait aucune aptitude pour l'enseignement ; quelques intérims l'avaient éclairé sur ce point. Il jugea meilleur de conserver la liberté et, à l'aide de leçons particulières ou d'un emploi dans une administration quelconque, d'attendre de son mieux le moment où la publication des ouvrages qu'il projetait lui permettrait de vivre d'une manière complètement indépendante.

Dans *In memoriam*, Germaine écrit de Maurice :

« Je passe sur ses premières années d'études scientifiques, il n'en voulut plus ; cela ne m'étonne pas, cela ne m'étonna pas. »

Il supporta courageusement toutes les difficultés qu'amena sa résolution. Plus tard, il en vint à se féliciter de cet échec qui lui avait, tout d'abord, paru si désolant. Dans une de ses notes, il se plaint avec humour d'avoir vu subitement changer le cours de sa destinée parce que, ayant eu à parler une heure vingt sur la Loire, il ne s'était pas montré suffisamment au courant « des mœurs de ce fleuve ».

L'impossibilité où il se trouvait de se consacrer entièrement au seul genre de travail pour lequel il se sentît de réelles aptitudes constituait sa plus dure épreuve ; et l'existence resserrée et médiocre qu'il avait dû accepter pesait parfois lourdement sur lui. Il est cependant très probable que ces difficultés même lui furent bonnes en l'obligeant à réagir contre son tempérament d'artiste

Les privations, peu rigoureuses, du reste, qu'il endura, puisqu'il put tous les ans faire un voyage à l'étranger, le maintinrent presque de force dans un état de lutte contre lui-même, qui virilisa son caractère.

C'est là qu'il apprit ce qu'étaient pratiquement le renoncement et la pauvreté, dont il parla tant dans la suite. De Maurice et de Germaine, il écrit que tous deux connurent la pauvreté et eurent à cette occasion une attitude vaillante devant le monde et devant leur famille. Puis il montre Maurice aimant et cherchant cette pauvreté par un besoin d'ascétisme sans mysticisme, c'est-à-dire uniquement par mépris du monde et vivant dans une petite chambre aux murs blanchis à la chaux, à une époque de souffrance profonde, à l'époque où pour lui « le sens du tragique » avait atteint son degré le plus aigu. Qu'en fut-il dans la vie réelle d'Émile? Évidemment il n'alla pas jusque-là et je ne sais pas quelles privations volontaires il a pu juger à propos de s'imposer dans ce but. Mais son estime pour la pauvreté fut toujours très grande. A lui qui rêvait de libération et d'affranchissement des désirs du monde, la pauvreté apparaissait comme le moyen suprême de se dégager de tous les liens qui rendent l'homme esclave. A plusieurs reprises, dans ses notes, on trouve cette phrase qu'il aimait sans doute et qu'il dit avoir entendue au cours d'une conversation : « Il y a toujours une partie de moi-même qui porte en souriant les événements de ce monde. »

Dans la vie de saint François d'Assise, c'est ce qui le frappa surtout, et il relève dans son journal des phrases comme celle-ci :

« Sainte dame Pauvreté, le Seigneur te salue, ainsi que ta sœur, la sainte Humilité... »

« Sainte Pauvreté, tu anéantis tous les désirs, toutes les passions, tous les soucis terrestres... »

Puis ce passage de la règle :

« Les frères doivent errer dans le monde comme des pèlerins et des étrangers, sans posséder rien d'autre sur la terre que le trésor inaliénable de la très haute pauvreté » ;

et à la suite de ces citations, Émile ajoute cette réflexion qu'il souligne :

« La pauvreté considérée ainsi comme non négative, mais réelle, un trésor, un bien. »

Ailleurs il fait encore cette remarque :

« Pour saint François, liberté et pauvreté sont synonymes. »

Dans *Laure,* il reprendra cette idée qui lui était familière et il se plaira à décrire son héroïne qui vient, après une lutte amère, « de passer le seuil de la pureté merveilleuse », « arrêter quelque temps sur la vaine splendeur du soir un regard étranger » ; puis il ajoutera cette phrase plus caractéristique : « Elle entra tout à coup dans le sentiment chrétien de la très haute pauvreté et s'inclina au-devant. »

La guerre viendra donner à cet attrait pour la pauvreté, comme à toutes les plus nobles tendances du caractère d'Émile, son complet épanouissement. Avant d'en arriver là, il lui faudra longuement lutter contre le dilettantisme, et la crise qu'il subit à l'époque dont il est ici question, au début de sa carrière littéraire, fut sans doute la plus grave. Pour parler d'une manière plus exacte de cette crise qu'Émile désigne dans son plan, sous le nom de « crise de pessimisme », j'aurai recours non seulement à ses notes personnelles, mais aux beaux

articles que deux de ses meilleurs amis, MM. René Gillouin et Étienne Rey, ont consacrés à sa mémoire. Je ferai aussi de fréquents emprunts aux souvenirs intimes que son plus cher confident, M. Georges Salles, a bien voulu rassembler dans ce but et dans lesquels se trouvent retracés quelques aspects familiers de l'existence d'Émile à cette époque.

« Clermont, écrit R. Gillouin, était né artiste, dans le sens où c'est être artiste que de sentir aussi vivement que ceux qui sentent le plus et de penser aussi librement que ceux qui sentent le moins, d'élever spontanément ses émotions à une signification universelle, de se donner de soi-même une vision spectaculaire et de trouver sa joie dans la contemplation de ses propres tourments. »

Après avoir comparé Émile dans sa recherche de la souffrance à René, Adolphe et Amaury, il poursuit :

« Mais je discerne dans sa plainte un frémissement plus métaphysique, un accent plus pascalien, je ne sais quoi de plus intense, de plus déchirant et de plus tragique. C'est qu'aspirant d'une ardeur plus sincère à des possessions éternelles, il a par ailleurs pénétré plus avant dans la misère de la condition humaine. C'est surtout qu'en dépit de son constant effort pour se maintenir sur le plan du dilettantisme esthétique, il est dominé par ses sentiments plus

qu'il ne les domine, il les subit plus qu'il ne les gouverne. »

De son côté, E. Rey écrit de lui :

« Tout l'apport du dehors n'avait servi qu'à l'enrichissement de sa vie intérieure. L'intensité de cette vie était prodigieuse. Il semblait brûlé d'une fièvre secrète; dans tout l'univers, il ne voyait que des occasions de faire vibrer ses pensées, et son esprit était toujours tendu à l'extrême, soit qu'il se fixât sur des nuances de sentiments, soit qu'il se déployât à la mesure du monde. Une sensibilité aiguë, un tempérament impressionnable d'artiste, une vie très solitaire, le mirent en réalité au-dessus des influences étrangères. Son trait dominant, c'était une singulière aptitude à souffrir et à jouir de sa souffrance. »

M. Georges Salles, qui fut d'abord son élève et devint bientôt son ami le plus intime, insiste lui aussi sur les souffrances que causait à Émile son tempérament d'artiste :

« Au cours d'un même jour je l'ai vu bien souvent passer par des états d'âme violents et parfois contraires. Je le trouvais animé, joyeux, puis tout à coup il devenait sombre; un mot, un incident quelconque avait éveillé en lui des désespoirs. J'ai l'impression d'avoir au fond de

moi-même, me disait-il, des eaux dormantes; qu'un choc vienne les remuer, il en monte alors, comme une vase, des dégoûts et des détresses sans nom.

« C'était lorsqu'il ne travaillait pas qu'il était le plus exposé à ces brusques tourmentes intérieures. Il le savait et lorsqu'il s'était abandonné pendant quelque temps à une insouciance contraire à sa nature, lorsqu'il s'était distrait à des occupations mondaines qui avaient un instant amusé sa curiosité, il avait coutume de dire en souriant : « C'est le calme qui précède la tempête. »

Volontiers aussi il répétait :

« Mon esprit ne se plaît qu'à ce qui est tragique »,

ou encore :

« Toute joie véritable ne doit-elle pas être quelque chose de déchirant? »

« Mais par contre bien souvent il lui arrivait d'ajouter : « Pourtant à quoi bon tout ceci?... Mener une petite vie tranquille, n'est-ce pas ce qui vaut le mieux? »

« Il portait en lui comme une force indomptée qui l'entraînait vers tous les extrêmes, et à laquelle les conditions ordinaires de l'existence ne pouvaient convenir. Il devait, pour la fixer et s'apaiser, se construire son propre monde.

Or, à cette époque, Émile n'avait pas encore pris conscience de sa nature exceptionnelle, il ne connaissait d'elle que le dégoût qu'elle lui donnait de tout et l'isolement dans lequel elle le maintenait. »

Ces analyses si pénétrantes de l'âme d'Émile permettront de mieux comprendre la crise profonde qu'il traversa et au sujet de laquelle il me reste à donner son propre et sévère jugement.

TROISIÈME PARTIE

Le Dilettante.

CHAPITRE IX

Crise de pessimisme.

La sœur de Maurice devait commencer l'étude de la « crise de pessimisme » de son frère par ces mots :

« Je veux raconter la crise qui suivit, non qu'elle m'intéresse énormément ; je la croirais presque un peu commune ; je crois qu'elle ressemble à celle de beaucoup de jeunes gens ; mais elle est belle par sa fin. »

Ce qui encouragera davantage encore la sœur d'Émile à parler de cette période de dilettantisme, ce sont les lignes suivantes écrites en 1912 :

« Très souvent, près de gens que je désire connaître et avec qui j'ai entrevu la possibilité de relations intellectuelles, je fais cette expé-

rience très simple de parler de moi d'une façon qui puisse, par exemple, m'ôter un mérite, expliquer les causes tout extérieures d'un succès ou la déception et tristesse qu'il recouvre. Certains vous prennent pour un sot de dévoiler ce qu'eux ne dévoileraient pour rien au monde. Mais d'autres se rendent compte qu'on entre ainsi dans une atmosphère de sincérité et de vérité. C'est un coup de sonde : Êtes-vous capable de vérité? Êtes-vous capable d'estimer avant tout la vérité? »

De ce noble point de vue où lui-même nous convie et pour l'amour de cette vérité qui lui fut si chère je m'efforcerai de le montrer comme je le vis alors. La séparation morale était profonde entre nous et jamais nous ne nous sentîmes plus loin l'un de l'autre par les idées et la direction de la vie. Il s'en rendit compte. Aussi qu'elles sont émouvantes maintenant ces phrases écrites par lui sur le front :

« Crise de pessimisme. Maurice ne dit pas tout à sa sœur qui entrevoit seulement et qu'il écarte de lui, peut-être pour ne pas l'influencer. Chez lui quelque chose de malade, de distrait. Il délaisse sa sœur.

« J'étais très intéressée par mon frère », dit à son tour Germaine ; « en lui quelque chose de si précieux que je définissais mal et qui devait aboutir enfin ; j'étais plus occupée de lui que de moi avec un certain sentiment de protection.

J'entrevis la crise qu'il traversait. Je l'ai toujours bien compris, quoique je n'eusse rien pu ajouter : quelque chose en lui était ce que j'avais de plus précieux. »

Puis ces mots, plus touchants encore :

« Pendant tout ce temps-là mon frère m'échappa, je n'ai qu'entrevu ce qu'il pensait. Plus tard il me revint. »

Comme tout cela est vrai ! et que pourrais-je ajouter à ce jugement qu'il porte sur lui-même ? Je vais pourtant essayer de parler de cette crise telle que je l'ai sentie et que je la retrouve dans son journal.

« Maurice, écrit-il, n'a rien trouvé autour de lui qui répondît à ses aspirations profondes, ni dans ses maîtres, ni dans l'art, ni dans l'amour. » Ailleurs, il parle en termes très voilés d'une trahison et d'une déception qui lui firent une cruelle blessure, et dont il souffrit longtemps en silence. Il ne la révélait pas si ce n'est par « une plainte, un gémissement invisible qui sortait de sa poitrine quand il se souvenait ».

Alors il se réfugia dans l'individualisme et le pessimisme, cherchant par l'intensité des émotions à en compenser la brièveté.

De ses notes personnelles s'échappent les mêmes accents et tout d'abord le même regret de n'avoir jamais eu de maître, plainte vraiment étrange sous la plume d'un jeune écrivain, dont la formation intellectuelle fut dirigée par les hommes les plus célèbres de son temps. Serait-ce que, trop individualiste, il se soit soustrait, pendant ses études, à toute influence profonde et l'ait déploré dans la suite ? Mais alors pourquoi aurait-il écrit cette phrase douloureuse, expression d'un long désir constamment déçu et refoulé :

« Ce ne sont pas les natures les plus faibles et les plus pauvres qui ont avidement besoin d'un maître, mais au contraire les plus puissantes et les plus riches ; elles ont le plus besoin de se donner et d'être aveugles en un certain moment de leur histoire. »

Des maîtres, il en aurait voulu et il en chercha « avidement », prêt à leur accorder confiance. Mais la haute idée qu'il se faisait d'un vrai maître le rendait exigeant. Il l'eût voulu illuminateur, apportant avec lui des certitudes fondées, inébranlables ; et voici que, parmi les professeurs en vue, les écrivains de talent qu'il lui fut donné de connaître, il ne rencontre qu'opinions contradictoires, oscillantes, sans base solide. Aux dons de l'esprit il voudrait voir le maître joindre en égale mesure l'élévation du caractère ; il constate qu'il n'en est pas toujours ainsi ; et il jette à travers ses notes :

« On hait la hauteur d'âme dont on s'est aperçu une fois qu'elle est à mi-côte. »

A cette époque de sa vie sa confiance se trouva froissée, confiance dans une des plus belles prérogatives d'un vrai maître : encourager, développer l'essor des commençants :

« Jamais une réponse, écrit-il ; jamais un mot, jamais ce regard qui se lève avec émotion des essais d'un débutant et semble plonger dans l'avenir. »

Ce qu'il reprochait encore à plusieurs d'entre eux, c'est de s'arrêter à la forme des choses, sans pénétrer jusqu'à leur sens intime, d'avoir de l'art une conception

diminuée. Dans son plan de roman il s'explique et montre ce qui a déçu Maurice dans son maître, le peintre Faber, le père de Clara :

« Faber, lui aussi artiste, mais pas absolument désintéressé comme l'était mon frère..., égoïste, capricieux..., en réalité occupé du succès. Autre enseignement : il aimait les choses dans la profondeur de leur vie naturelle, c'est-à-dire non dans leur civilisation : profondeur des eaux, des bois, lumières, ondes. Ceci était senti comme une trahison à l'égard de l'idéal qu'ils auraient tous les deux servi. Je sentais bien que ce qui intéressait le plus mon frère là-dedans c'était l'aspect moral et je pensais qu'il ne se contenterait pas de reproduire les formes des choses. »

Si Émile se plaint, lui, ce passionné de l'art, d'avoir été déçu par l'art, c'est beaucoup pour la même raison, et parce que, comme le dit si justement Étienne Rey :

« Si artiste qu'il fût, il ne songea jamais à faire de l'art pour l'art. Les choses, pour lui, devaient avoir un sens profond et grave, et sa sensibilité ne fut jamais l'anarchie des instincts. Son cœur avait de plus hautes exigences. »

En même temps, il éprouvait ces désespérances de l'artiste qui n'arrive pas à rendre les riches conceptions de son esprit, et de là cette exclamation :

« J'ai toujours inventé avec plaisir, mais j'ai écrit avec désespoir; sans même avoir gardé confiance en ce que je faisais ; et comme le travail d'écrire est dix fois plus long que celui d'inventer!... »

Puis celle-ci :

« Quel tourment de voir fondre les belles choses que l'on a rêvées à mesure qu'on les écrit ! »

Un autre cri jaillit encore, et celui-ci du tréfonds le plus sensible de son être : « Déçu par l'amour. » Après avoir vainement cherché le bonheur « par les excès de la sensibilité » et n'y avoir trouvé qu'amertume, il s'était résolu à étouffer même les plus généreux sentiments de son cœur. Plus tard, jetant un coup d'œil rétrospectif sur cette période de son existence, après s'être écrié :

« J'ai bu à toutes les coupes de la vie : amour, espoir, jalousie, douleurs, enthousiasmes, pauvreté, art, que n'ai-je pas connu? C'était auparavant une chose enchantée, le plus grand des désirs »,

il ajoutera que la coupe séductrice était, dès qu'il la buvait :

« Dure, cruelle, amère, désespérée, banale; oh! la plus grande réalité ! »

Cet accès de dégoût et de pessimisme le porta tout d'abord à un individualisme de plus en plus exclusif. Plus que jamais il s'efforça de ne plus voir que de vaines

apparences dans tout ce qui l'entourait. Comme, un beau soir d'été à la campagne, on se plaignait près de lui du sentiment d'accablement que produisait la vue de tant de milliers d'étoiles, « C'est bien simple, dit-il d'un ton insouciant, si les étoiles vous gênent, supprimez-les. » Voyant qu'il surprenait, il insista et s'adressant à sa plus proche voisine : « Qu'est-ce qui te prouve que les étoiles existent ? dit-il. Les as-tu touchées ? Et quand bien même tu les aurais touchées, ne pourrais-tu pas douter de tes sens ? Tu n'es sûre que d'une existence unique, de la tienne. Détache-toi de toute croyance au reste de l'univers. Tu te sentiras bien plus libre d'esprit. Je m'y exerce constamment moi-même. Si, par exemple, ta présence près de moi me gênait, je me dirais que tu n'existes pas, je ne penserais plus à toi, et tout serait fini par là. Tu vois comme c'est simple. »

C'est peut-être très simple, théoriquement du moins, et pourtant comme cette indifférence affectée cachait mal le trouble intérieur et l'acuité des impressions douloureuses qu'une parole ou un geste spontanés venaient souvent trahir. Comme il semblait singulier d'entendre de telles affirmations sortir de la bouche d'Émile, alors que son jugement avait semblé jusque-là si sûr. Il écrira un jour de Maurice, à cette période de son existence : « L'esprit toujours si clair », mais, après réflexion, il ajoutera entre parenthèses : « peut-être obscurci par la sensibilité, puis sauvé par un plus clair regard ».

Il était non moins étrange de l'entendre affirmer aussi que la vie intérieure acquérait son maximum d'intensité par la culture volontaire et raisonnée de l'individualisme. Comme si la pente de l'égoïsme, inclinant chaque individu à se considérer comme le centre du monde, n'était pas déjà assez forte ! En Émile, ce besoin de se replier sur lui-même venait beaucoup moins d'une conviction de son esprit que d'un besoin instinctif de sa sensibilité. Il avait à la fois soif d'émotions vives, aiguës, doulou-

reuses, et soif d'y échapper et de se garder, par la volonté tout au moins, impassible au milieu de cette perpétuelle agitation.

La paix, à ce moment-là, lui apparaissait comme un signe de médiocrité ou d'affaiblissement; l'art ne pouvant vivre que d'impressions, il lui semblait nécessaire de conserver jeune et vibrante cette faculté d'émotions si forte en lui. Et pourtant, de tous côtés, il trouvait déceptions, amertumes, déchirements, un goût de cendre au fond de chaque plaisir et de chaque souffrance.

De plus, la pensée, qui ne le quittait pas, de la mort qui devait sûrement venir et de l'écoulement des choses lui causait une sorte de désespoir. Comment remédier à cela ? comment se donner tout au moins l'illusion de la durée et de l'infini ? Il essaya d'un moyen qui, pendant quelque temps, lui procura une certaine satisfaction. Lorsqu'une émotion violente de plaisir ou de douleur s'emparait de lui, il tâchait de s'y abandonner entièrement, sans songer au passé ou à l'avenir, et par cette intensité d'impressions, sans regard sur ce qui devait suivre, de se créer une sorte de brève éternité.

A cette époque, il écrivait de lui-même :

« Peut-être condamné à ne plus rien éprouver de simple, toujours changeant, toujours souffrant. »

Puis, un jour où, par hasard, la joie avait dominé :

« Si comblé que j'en suis las et que je ne trouve rien de ce que j'avais souhaité ; je voudrais maintenant être solitaire, pensif, malheureux peut-être, pour apprendre à désirer ; il faut retrouver ces sources profondes pour rendre du prix aux choses. »

Et plus tard, se rappelant cette période de sensibilité aiguë :

« J'ai pensé souvent que si les émotions qui m'atteignent ne pouvaient devenir matière d'art, je n'aurais aucun refuge contre la souffrance. »

Ailleurs encore :

« Si j'éprouvais du bonheur, c'était comme les fragments épars d'un bonheur plus grand, à venir, et que j'appelais de mes vœux. »

Un jour, il se préoccupa de savoir si d'autres sensibilités que la sienne connaissaient cette sorte de « joie stupide » qui s'empare tout à coup de l'âme à la pensée d'un bonheur futur, promesse merveilleuse dont le souvenir rend mornes et ternes, lorsqu'elles arrivent, les joies les plus désirées et ne fait trouver en elles que désenchantement.

Mais cette impossibilité de goûter un instant de paix et cette continuelle recherche d'émotions violentes entraînaient des conséquences plus graves que sa propre inquiétude. Puisque les individus n'existaient, en dehors de lui, pas plus que les choses, pourquoi se soucier de la façon dont il agissait envers ces apparences ? pourquoi ne pas s'occuper exclusivement de développer sa personnalité ? A de telles questions, sa bonté naturelle avait jusqu'alors opposé la terreur de causer volontairement une souffrance à qui que ce fût ; mais puisque la souffrance devenait précisément une sorte de besoin de son émotivité maladive, pourquoi s'arrêterait-il encore devant de telles considérations ? Et Nietzcshe, l'auteur préféré de ces jours mauvais, n'affirmait-il pas que la véritable grandeur ne s'acquiert que par la dureté et par le mépris de la douleur des faibles ?

Universitas BIBLIOTHECA

Émile avait essayé de tous ces principes ; il les énonçait ouvertement sans voir encore l'influence que de telles théories, artistement présentées, pourraient avoir sur des lecteurs. Cette influence, cependant, n'était déjà que trop visible. Quand, enfin, lui-même s'en rendit compte, ce fut avec l'espèce d'effroi dont témoignent ces lignes écrites plus tard :

« Dès l'âge de 25 ans, quelque naturelles et logiques que me parussent mes idées, j'ai commencé à avoir un peu peur de leurs effets sur d'autres esprits. Ces effets, en moi, étaient compensés par le fait que je n'y ai jamais cru entièrement ; je me suis réservé ma liberté à l'égard de mes affirmations les plus continues, réserve qui peut s'exprimer ainsi : que j'ai toujours cru, quelque effort que je fasse, que la vie, par elle-même, avait des justices plus hautes. »

Son journal contient, sous une autre forme, le même regret ainsi que son inquiétude à la pensée d'avoir pu faire souffrir d'autres âmes.

« La vie, dès qu'elle m'impressionne par la douleur, mais aussi par la joie, me donne envie de fuir, de me retirer en moi-même ; c'est pour échapper à la peine, mais plus encore parce qu'il y a excès, parce qu'il est temps, parce que la vie véritable pour moi n'est pas dans ses événements, mais dans leur méditation ; et alors, quand les retentissements sont trop forts, il faut

partir. Hélas! que de mal je me suis fait ainsi, et sans doute pas seulement à moi! »

Il s'adresse des reproches d'une émouvante sincérité :

« Hier, amertume. Je sentais de trop vilains côtés de moi-même, et révélés, manifestés... Et à me sentir si chétif, égoïste, impuissant, je baisse la tête, humilié, me jugeant mal, très mal. »

Voici enfin le jugement suprême que, pendant la guerre, il porta sur cette crise de pessimisme; nous le trouvons résumé dans les trois phrases suivantes, où la sœur de Maurice essaye de s'expliquer la conduite de son frère à cette époque :

« Tout l'affecte, le blesse, le désempare. J'attendais mieux de lui; il me semblait que c'était un échec.

« C'est étrange, ce fut le moment où sa sensibilité était la plus vive qu'il me parut égoïste et non pas magnifiquement désintéressé comme plus tard; et je crois que je juge bien, même à son point de vue.

« A chaque chose que je lui voyais entreprendre, si sûre que ce n'était pas cela qui convenait, que cela préparait amertume, désillusion pour lui, n'aboutirait pas. Et pourtant, dans le domaine des faits, des relations, toujours si cher. Aussi, avec une grande joie, comme une nécessité accomplie, je vis son renoncement. »

Quel profond changement s'était donc produit en lui pour que sa manière de voir sur ce point fût devenue conforme à celle de sa sœur, alors qu'ils avaient été, à l'époque dont il s'agit, si « loin l'un de l'autre »?

La crise de pessimisme d'Émile ne dura pas jusqu'à la guerre.

« La déception de Maurice, écrit-il, se changea en épanouissement. D'un geste de la main, brisant les apparences, il vit la naissance d'un monde de la haute spiritualité, d'un au-delà du monde; chez lui alors nécessité de l'âme. »

Cette naissance d'un au-delà du monde, il l'indique plus loin « comme un désir nouveau qui vient, comme une destinée », et due peut-être « à l'influence bienfaisante de la pauvreté et de la douleur ».

Dans la transformation de Maurice, Émile distingue deux étapes dont je crois pouvoir retrouver quelque chose dans sa propre vie : d'abord un développement rationnel des hautes facultés avec la recherche du plus parfait, mais sans s'attacher à aucune des doctrines de morale courantes; puis, au moment où ce développement harmonieux semble avoir atteint son plus haut degré, rencontre avec une âme mystique et admiration en elle de ce « surcroît »; alors sous l'influence de plus en plus grande de cette âme, Maurice se sent « poussé vers la sainteté ». Dans la première étape, du reste, cette influence se faisait déjà sentir.

« Mon frère, à cette époque, écrit Germaine, alla vers la perfection dans la plénitude de lui-même, avec un complet détachement, de plus en plus dégagé, purifié; c'est le plein et magni-

fique épanouissement de sa nature, s'accompagnant d'un grand respect pour Clara. »

Voici donc, d'après le plan qu'Émile a tracé, ce qu'il me faut étudier; la souffrance poignante qui l'arracha au dilettantisme, puis les deux étapes qu'il parcourut ensuite.

CHAPITRE X

Voyages en Italie et en Allemagne.

En dépit des égoïstes et dures théories qu'Émile semblait avoir acceptées, il était, pendant toute cette crise, demeuré très affectueux pour toute sa famille et ses amis. A cette époque s'était resserrée encore l'amitié qui l'unissait à son plus jeune frère, Didier, venu le rejoindre à Paris, âme très sensible, mais un peu faible et qui subissait aveuglément son influence.

Chaque dimanche après-midi, il y avait une petite réunion de famille, soit chez l'un, soit chez l'autre — et, tout en prenant le thé, les frères et sœurs se mettaient mutuellement au courant de ce qui avait marqué le plus dans la semaine. Émile notait ensuite les menus faits qui l'avaient intéressé, et c'est ainsi que sur une feuille volante se trouve cet écho de patronage :

« Au catéchisme, les petites filles se précipitent pour répondre ; les garçons, plus lourds, attendent les questions. « Quelle différence faites-vous entre Dieu faisant le monde et un

ouvrier? » demande le prêtre. Un gros petit garçon épais répond : « Ça ne l'a pas fatigué! »

Au milieu même de ces réunions de famille, que de fois Émile se montra nerveux et troublé, en proie à cette sorte d'excitation qui rappelait la crise violente traversée au début de son séjour à Paris. Pour qui le connaissait intimement, la manière dont il prenait et serrait la main était à elle seule un sûr indice de l'état plus ou moins agité où il se trouvait. Et ce n'était pas sans une réelle inquiétude et même un sentiment de pitié qu'on le voyait, lui, dont l'esprit était si ferme et si sérieux, s'abandonner ainsi à des impressions perpétuellement changeantes.

Ces impressions de toutes sortes produites sur lui par les événements ou par les objets extérieurs, il les notait rapidement, d'une fine écriture serrée, et à dessein presque illisible, avec l'intention de revoir et d'utiliser plus tard ces brefs mémentos. A titre d'exemple, citons cette description :

« Chevet de Notre-Dame un soir de printemps. — En avant une ceinture de marronniers lourds de feuilles, vert sombre, profonds et frais; la cathédrale ramassée sur elle-même, haute, robuste, élégante, avec ses arcs-boutants qui lui font une parure légère, grand style du vaisseau de la nef.

« Au-dessus le ciel, ciel d'après la pluie, vif, frais, étincelant; une bande de nuage cachant le soleil, mais d'autres au-dessus plus petits, nageant dans l'azur, roses, orange — dorant les quais; rapide fête du ciel. Impossible de ne

pas lever les yeux, de ne pas regarder. Que se passe-t-il là-haut? Quelle joie? »

A cette époque aussi Émile fit chaque année un voyage à l'étranger et nota fidèlement ses impressions en cours de route. Je me bornerai à parler ici de deux de ces voyages, l'un en Italie et l'autre en Allemagne, en raison de l'influence qu'ils eurent sur lui.

Pour consacrer plus complètement au travail le congé d'un mois qu'il avait obtenu ,Émile désira, une année, s'enfermer dans une solitude presque complète. Il lui sembla qu'un couvent serait ce qui lui conviendrait le mieux, et c'est ainsi qu'il alla s'installer dans le monastère bénédictin de Monte-Oliveto. Il conserva de ce séjour un long souvenir dont témoigne le rappel qu'il en fit plus tard dans son plan de roman.

Il avait cependant éprouvé plusieurs déceptions. Il avait espéré se trouver au milieu d'un grand nombre de religieux, observant rigoureusement tous les détails de la règle, et lui permettant de goûter les émotions que peuvent procurer à une âme d'artiste les chants et les cérémonies liturgiques; mais ce monastère-là précisément avait été confisqué ou acquis par la couronne, et cinq ou six religieux seulement avaient le droit d'y vivre pour prendre soin de la maison et des terres. Désappointé de ce côté, Émile avait demandé et obtenu de prendre ses repas avec les moines; son instinct de psychologue lui faisait désirer ce contact qui, pensait-il, devait lui fournir de précieux renseignements sur la vie religieuse et mystique. Mais les moines, quoique fort aimables, ne jugèrent pas à propos de se prêter à ce genre d'études et il n'obtint d'eux aucun éclaircissement.

C'est peut-être, même pour Émile, ce qu'ils avaient de plus sage à faire. Si l'atmosphère qui l'entourait ne lui parut pas assez mystique pour répondre à ses désirs

d'alors, il la trouva pure et saine; et si les religieux désappointèrent son âpre recherche d'impressions artistiques, ils n'en obtinrent pas moins sans restriction son respect d'honnête homme. Sur son carnet de route il dit à leur sujet :

« A table, moi à la place d'honneur entre les trois Pères : ils sont très aimables. Bonheur de se trouver entre des gens qui sont détachés des intérêts du monde et qui ont gardé sur leur visage et dans leurs manières l'empreinte d'une pensée plus libre et plus haute. »

Il est fort douteux qu'une émotion, quelque violente qu'elle fût, eût suffi à le convertir, surtout d'une manière durable; mais dans la suite, et lorsqu'il tâcha de dominer cette soif d'émotions, il fut de toute importance pour lui que la religion n'eût jamais été mêlée dans son esprit à quoi que ce soit de vague, de trouble ou de voluptueux. Ces impressions-là il les connaissait en dehors de tout faux sentiment religieux; aussi, quand il en vint à les mépriser, il n'eut par bonheur aucun effort à faire pour distinguer nettement le mysticisme chrétien de cette mysticité sensuelle et basse contre laquelle il s'éleva si souvent. Dans ses ouvrages, dans *Laure* en particulier, le mysticisme ne pousse les âmes qu'au renoncement, à la pureté et à l'héroïsme, sans aucune vulgaire recherche de sensations. Dans son dernier plan de roman il fait dire à plusieurs reprises de Maurice, à qui, ne l'oublions pas, il donne un esprit positif et une éducation rationaliste :

« Il avait un grand respect pour le mysticisme de Clara, pour l'univers que représente Clara. »

Dans le temps même où Émile était le plus esclave de ses passions, il ne cessa jamais d'admirer chez les autres la pureté et le détachement, et de mépriser tous les excès. A peu près à cette époque il écrivait :

« Rentré à Paris. J'ai dû passer ce soir par l'avenue de l'Opéra et le boulevard de la Madeleine, revoir ces jolies figures, ces corps trop déshabillés, toute cette atmosphère de luxure que je hais. »

Le second des voyages dont il me semble à propos de parler un peu fut celui qu'Émile fit en Allemagne pendant l'été de 1910 et dont il rapporta un grand nombre de notes. M. G. Salles, son cher compagnon de route, a bien voulu me communiquer à ce sujet ces intéressants détails qui aideront à connaître mieux encore l'âme si complexe d'Émile.

« Notre voyage en Allemagne a été pleinement réussi; notre entente était parfaite, chacune de nos impressions, sitôt perçue, trouvait en l'autre un écho; — rien ne nous pesait, tout était léger — nous cheminions à travers des pays dont l'art et la culture nous étaient familiers; les vieilles tours et les rochers du Rhin, les châteaux bavarois nous parlaient un langage connu: ils nous racontaient les rêves qu'ils avaient versés dans l'âme poétique et mystique de la vieille Allemagne pour laquelle nous nous sentions tant de sympathie. Émile possédait la gaité la plus fraîche et la plus ingénue. Chaque

jour des incidents joyeux égayaient notre course; nous nous en amusions comme des enfants en vacances. Mais, si à chaque instant nous rencontrions des occasions de rire, nous n'en recevions pas moins le grand enseignement que nous apportaient les pays que nous traversions. Émile connaissait très bien la culture allemande. Il aimait ce monde de rêve où nous transportent les poètes et les musiciens allemands du siècle dernier. Il éprouvait donc un très vif plaisir à prendre connaissance des objets qui avaient inspiré ces œuvres qu'il goûtait, à entendre à son tour ce vieux Rhin conter ses légendes, à subir le mystère des forêts profondes et des lacs brumeux qui avaient rendu ce peuple plus que les autres enclin à la méditation et au songe, à voir, à Heidelberg, à Bonn, à Munich, les lieux où s'étaient perpétuées ces traditions de sérieux et de poésie. Mais ce qui l'a peut-être le plus frappé parmi les choses vues au cours de ce long pèlerinage, ce sont les étranges châteaux de Louis II de Bavière. Nous n'avions pas formé le projet de les visiter; nous y sommes allés presque par hasard. Or, dès que nous nous sommes engagés sur les routes qui y mènent, nous avons été violemment saisis par l'aspect profond des régions qui les environnent : solitude glacée du Chiemsee, — pentes sombres

qui entourent Linderhof, — immobile Schwansee perdu en sa forêt. — Puis quand nous avons découvert les constructions elles-mêmes, elles nous sont apparues comme des visions héroïques et folles; tentatives qui révélaient un drame intérieur sans issue, et qui ouvraient à l'esprit les abîmes de l'âme.

« Ainsi s'est passé notre voyage, plein de fantaisie, de bonne humeur et d'enseignement, tantôt animé par nos rires, tantôt éclairé par de « profonds regards. »

Puis, continuant son étude de l'âme d'Émile, M. Salles ajoute :

« Il était extrêmement sensible au charme extérieur des choses, il subissait plus que tout autre les séductions du monde des apparences. »

« Mais ce monde des apparences, il le prolongeait et l'embellissait d'un monde de féerie.

« Le peuple poétique des génies et des fées lui était familier. D'innombrables esprits animaient les moindres objets, ils habitaient tous les coins de la terre.

« Il aimait les « belles histoires » : c'est ainsi qu'il désignait les œuvres où l'artiste a laissé libre cours à sa fantaisie, dans le seul but d'émerveiller l'esprit des hommes.

« *L'Or du Rhin* », avec ses récits de luttes et

de rapts, avec ses géants, ses gnomes et ses nymphes, avec toutes ses divinités des montagnes, des saisons et des fleuves, était pour lui le type de ces belles histoires.

« Et c'est le goût du merveilleux qui lui donnait tant de sympathie pour la poésie allemande.

« Mais s'il se plaisait parfois aux séductions extérieures, aux apparences brillantes des choses, ce qui le retenait surtout dans les sites où, durant dix années, nous avons promené notre amitié, c'était la signification spirituelle qui semblait se dégager de certains d'entre eux.

« Durant le voyage que nous avons fait en Allemagne, une des régions qui l'a charmé davantage est cette vallée du Neckar où, d'Heidelberg, nous avons poussé une pointe. La poésie de ses ruines, la mollesse de ses contours et la mystérieuse douceur de sa nature l'ont enchanté. A diverses reprises il s'est écrié : « Ah! l'heureuse vallée. » Il disait cela avec un accent de tendresse et de convoitise; il paraissait toujours en quête d'un lieu où ses pensées lui seraient plus légères et l'isolement moins pénible; l'air recueilli et souriant de la vallée semblait le lui promettre; la méditation ne devait-elle pas y être moins angoissée qu'ailleurs? — sans doute, un jour, il y reviendrait.

« Une vallée heureuse. » Je l'ai entendu bien souvent redire cette expression. Elle lui représentait un asile, une solitude comme celle qu'à Port-Royal avaient cherchée les solitaires du XVII[e] siècle. Un endroit où l'on est de suite invité au recueillement, où l'âme s'épand d'elle-même sans craindre de se blesser aux angles de la réalité. — Un coin de nature intime et où fleurit l'espérance, accueillante et secourable comme l'intérieur d'une chapelle. Une douce retraite où s'apaiserait son cœur tourmenté. »

Ajoutons quelques notes extraites du carnet de route d'Émile, et tout d'abord les réflexions qui lui furent suggérées par la vue du gigantesque pont de Cologne.

« Le pont déjà vu de la gare comme une massive forteresse. Ce pont tout neuf, voilà l'Allemagne d'à présent. C'est là l'impression que nous en avons, et elle ne fera que se fortifier; volonté de puissance avec quelque chose d'un peu manqué; quelque chose de voulu qui ne passera pas les âges, pas spontané, pas nécessaire. Réunir le présent et le passé, l'histoire et l'industrie, faible symbole, pauvre idée et pauvre expression. A chaque pilier du pont un donjon gothique, d'aspect un peu raté, bien entendu; on ne peut pas faire à présent du vrai gothique, du beau gothique utile. Puis d'un pilier à l'autre une arche qui ne vise pas à l'élégance certes, ni

à la légèreté; mais au contraire à l'étalage du fer: c'est une exposition de ferraille.

« Nous pensons à la force de l'Allemagne; si elle triomphe de l'Angleterre, elle sera bien la nation qui aura repris l'empire, le sceptre de la terre, la moitié temporelle du monde; mais il est bien tard; le monde est plus grand, il est devenu si grand, si vaste, si rempli de nouveaux mondes, que ce rêve est presque vain; elle tiendra le sceptre, mais ce sceptre est brisé, ce sceptre n'est plus symbolique de ce qu'il signifiait jadis, le pape et l'empereur; le monde est trop grand, cela semble querelles de ménage en Europe, rivalité de puissance, non plus une haute idée souveraine à réaliser, l'empire du monde, la nation suzeraine. Ressusciter ce passé légendaire, reprendre cette volonté du Rhin, le monde temporel, l'empereur au-dessus des rois. De quel poids le Rhin et ses légendes pèsent dans le monde encore actuellement... Je pressens, je m'explique, je ressens un certain dédain pour la France qui doit nécessairement venir dans ces lieux, la France sans grande volonté de force, la France tranquille, ne voulant plus que vivre bien chez elle, réglementer sa richesse et son bien-être, produire des artistes sensuels et agréables, des plaisirs délicats, fins, de bonne compagnie. Comme il s'agit d'autre

chose ici! d'autre chose qui fait traiter la France avec une moue de dédain. Et puis on pense soudain à la France jadis maîtresse du Rhin, à la France qui a parcouru l'Europe, non seulement avec Napoléon, mais encore avec Louis XIV, Louis XV même, à son passé militaire étonnant, à ce réservoir de force, d'énergie, de souveraineté qu'a été la France. Et on s'étonne de la France. Combien on apprend, on sent, on comprend de choses par leur intime réalité sur ce pont de Cologne!

Des nombreuses descriptions crayonnées par Émile au cours du voyage détachons ces quelques lignes :

« Je me souviens encore d'un tournant magnifique, air de parc somptueux : sur le flanc de la montagne un château élançant de la nappe des bois sa tour fine et carrée en grès rouge. Toujours un village au-dessous; vieille Allemagne, vieux châteaux d'Allemagne isolés, perdus, rêveurs, songeurs. Voilà dans cette vallée du Neckar un autre aspect de l'âme allemande; une nature qui se donne, parle; rêverie, ballades, chansons, flots de douceur et de mélancolie, insaisissable beauté des choses, fées, châteaux, lutins, âme de la nature, secrète, tendre et raffinée. »

Ces lignes furent écrites en 1910. En 1912, Émile fera sur l'empereur la réflexion suivante :

« Par une curieuse et symbolique rencontre, il y a du héros manqué dans l'empereur; symbolisant l'Allemagne moderne encore imprégnée de vie féodale, voulant rappeler, évoquer, ressusciter son moyen âge, exaltant Wagner et ses légendes, aspirant à une politique mondiale et malgré tout lourde, massive.

Pendant la guerre, après avoir laissé échapper cette exclamation pleine de regret : « Malgré tout, j'aimais l'Allemagne! », il écrira :

« Quel déchaînement de brutalité, quelle furieuse apothéose de la vie matérielle! Que de sacrifices, d'héroïsme mis au service de la recherche de puissance matérielle! Ce sont gens grossiers, plats, jouisseurs, brutaux, sensuels, savants ayant pour but d'asservir par tous les moyens de la science, pour posséder les sources de la richesse. Un savoir brutal! »

Puis ailleurs :

« Sur l'effrayante corruption de la Germanie comparée à l'Allemagne d'il y a cent ans; la Prusse a fait tache d'huile; vieux pays d'esclaves ou plutôt de serfs qui avaient besoin de servage; il fallut la Prusse quand ils n'eurent plus leurs hobereaux armés de triques. »

CHAPITRE XI

Publication d' « Amour promis ». Mort de son frère.

C'est par des présages de succès et de bonheur que l'année 1911 sembla commencer pour Émile. Il venait de publier son premier roman, *Amour promis*, et quoique des critiques assez âpres parfois se fussent mêlées aux louanges, il s'était conquis aussitôt par cette publication une place à part parmi les jeunes romanciers. Émile Faguet, en particulier, lui avait consacré dans la *Revue*, sous ce titre : « Un chef-d'œuvre », un article très élogieux. Cet article avait été précédé d'une lettre personnelle :

« Je considère votre roman comme un chef-d'œuvre, écrivait E. Faguet, et avant de le dire au public, je tiens à vous le dire à vous-même avec empressement et avec une émotion d'admiration que j'éprouve à peu près une fois tous les

dix ans, encore que je l'appelle plutôt que je n'y résiste. »

Mais le plus grand avantage qu'Émile retira de cette publication fut le traité qu'il signa avec la maison d'édition Bernard Grasset, traité qui lui permettait de se consacrer désormais entièrement à la littérature. Le fait d'avoir été distingué d'une manière si flatteuse par M. Grasset, dont il connaissait la sûreté d'appréciation et qui se plaisait à l'appeler « son auteur », lui donna en lui-même et en l'avenir une confiance dont il avait besoin.

La liberté ainsi obtenue lui causa une joie immense. Il résolut d'en profiter de son mieux et demanda un long congé à la Préfecture de la Seine. Paris ne lui paraissant pas favorable à un travail sérieux, il partit pour le Midi au commencement de janvier 1911.

C'est encore aux notes de M. G. Salles que j'aurai recours pour indiquer l'état d'esprit dans lequel se trouvait Émile à cette époque :

« C'était vers la fin de décembre. Je suis allé voir Émile, comme je le faisais presque chaque jour à son bureau de la Préfecture de la Seine. Il m'a annoncé sa décision de quitter son poste, afin d'aller vivre à la campagne et d'y consacrer tout son temps aux réflexions qui le sollicitaient. Nous nous sommes promenés ensemble le long des quais. Il était très animé ; le départ pour la solitude lui apparaissait comme le début d'une existence nouvelle pleine d'inconnu et d'aventures belles et dangereuses.

« Il avait été vivement impressionné par le

côté douloureux de la vie de Nietzsche. Il disait volontiers qu'elle n'avait été qu'un long martyre. Il redoutait parfois un sort semblable. Il appréhendait les tourments de la pensée et le poids d'un complet isolement.

« Mais en prenant ce parti, il croyait accomplir une grande destinée. Il se plaisait à répéter cette expression latine : « *Amor fati* », car il se sentait déterminé par sa nature exceptionnelle comme par une volonté plus haute. Presque malgré lui il était porté à accomplir les actions les plus héroïques. Il obéissait à une vocation supérieure. »

J'ai là, sous les yeux, des notes écrites par Émile pendant ces premiers jours de liberté. C'est une hymne d'allégresse. J'en détacherai quelques lignes. Il décrit d'abord ce qu'il aperçoit de la portière du train :

« Le long de la voie, les arbres ont leurs branches comme de longues baguettes enveloppées d'un fourreau de neige, longs doigts ; les fils télégraphiques aussi. Les sapins plient sous la neige qui glisse parfois ; les autres arbres, au contraire, sont nets, droits, gelés. Mornes montagnes vêtues de neige. Dans le lointain, un ciel de légende, gris, doux, mystérieux ; des villages là-bas qui semblent soulever le lourd manteau de neige jusqu'au clocher de l'église qui l'a percé... Des bandes de corbeaux. On en voit se

poser sur un arbuste tout blanc au bout des branches frêles qui plient et sur lesquelles, avant d'avoir pris son équilibre, le gros oiseau oscille et balance longtemps. »

Il continue la description dont je ne cite que des fragments :

« Lyon, la belle eau du Rhône verte et bleue, avec une écume facile, l'eau des glaciers... Ce matin, bien qu'il n'y ait point de soleil, un vent si libre et si heureux, qu'une certaine joie pare tout.

« Marseille : Notre-Dame de la Garde et sa statue d'or qui brille comme un éclat splendide et unique au-dessus de la brume colorée.

« Hyères : douceur et charme... Air avenant de tout le monde... Nature coquette, riante, aux lignes souples, précises en même temps.

« Giens : belle vue sur la rade. Reçu lettre d'Émile Faguet. »

Enfin, il arrive à Bornes, où il s'installe pour travailler : là, tout est ravissant et enchanteur. A la fin d'une description qu'il en fait, il ajoute même « perfection ». Il a les idées claires et l'inspiration facile. Il commence à écrire *Laure*. En un mot, tout semble lui sourire, dans cette petite ville ensoleillée, l'avenir est plein de promesses merveilleuses...

Soudain, le journal s'interrompt brusquement pour ne reprendre que le 21 mars, et les premières pages sont

consacrées au rappel de ce qui s'est passé entre ces deux dates : 11 février et 21 mars.

Le nom de Didier a déjà été prononcé dans ce récit. C'était le plus jeune des fils, musicien délicat, le plus impressionnable de tous, le plus tendre et le plus doux, le plus aimé peut-être... Nous abordons ici des souvenirs douloureux entre tous. Mais ils eurent un retentissement trop profond dans les pensées et les souffrances d'Émile pour que cela ne m'impose pas d'en parler ici.

Peu après son départ de Paris, Didier était tombé malade ; son état devint tout à coup très grave et Émile fut aussitôt rappelé par dépêche. Ce retour en de telles circonstances lui arracha des plaintes désolées :

« Didier est si malade. On ne le sauvera pas ; on ne peut rien espérer. Je l'ai quitté, et je suis allé dans la nuit sur le boulevard. Oh ! que cela est dur ! Moi qui l'aimais tant !...

« Jusqu'au lundi suivant, huit longues journées mortelles, ne sachant que faire, sans goût pour quoi que ce soit, sans espoir... Parfois je pensais avec une amertume violente à ma vie des jours précédents, si pleine, féconde, ensoleillée, à ce temps précieux et précieusement employé, à tant d'espérance, à ce grand effort conquérant qui me retombait sur le cœur, à ce grand élan inemployé... Un regret, qui me brisait à la fin, m'épuisait quand je m'y laissais aller... J'avais si bien cru m'éloigner, partir, me mettre dans la solitude, enfin ! après un si

long désir ! et brutalement ramené dans des conditions pires, au milieu de tout ce que j'avais fui. »

Un jour, c'était, je me le rappelle, par une triste et terne matinée de février, en traversant le Luxembourg, Émile exprima une sorte de désespoir de la vie qu'il voyait maintenant devant lui. Auprès de Didier, malade et souffrant, il ne se sentait plus le courage de travailler ; il lui eût semblé cruel et bas de se livrer encore à la joie de vivre, d'espérer, d'attendre quelque chose de l'avenir. Mais alors, que lui restait-il ? que serait-il capable de faire tant que cette maladie se prolongerait ? Et si Didier mourait, Didier, le compagnon si cher de ses années d'attente et de pauvreté, au moment où la fortune commençait à lui sourire, pourrait-il accepter d'être heureux seul ? sans lui, qui ne serait plus là pour partager ses succès et ses joies, après avoir partagé toutes ses inquiétudes ? Est-ce que son souvenir ne le hanterait pas perpétuellement ?

Ainsi le regard désolé d'Émile embrassait l'avenir, tandis que sa sensibilité aux abois lui faisait souffrir en lui-même toutes les peines et les déchirements de Didier. La vie qui venait de se réveiller plus forte dans tout son être, par l'espérance d'un avenir heureux, luttait avec une âpre énergie contre cet accablement et cette mort que la sympathie lui rendait personnels ; s'il eût été foncièrement égoïste, il eût fui loin de ces spectacles douloureux ; peut-être en eut-il plus d'une fois la tentation. Mais l'affection fraternelle fut en lui plus forte que les révoltes de la sensibilité, et quel que fût le brisement de son âme à la pensée de tout ce qu'il risquait de perdre, il s'installa près de Didier, qu'il ne quitta plus jusqu'au jour de sa mort. Au bout d'un mois environ, les médecins, sans donner aucun espoir, avaient conseillé la campagne ; notre tante ouvrit aussitôt sa maison

à l'enfant malade, qu'elle entoura de soins maternels avec un inlassable dévouement.

Au chevet de son frère, Émile traversait une crise aiguë qui, en l'arrachant à l'égoïsme, allait marquer le point de départ d'une nouvelle étape. De ce moment, nous le verrons s'efforcer de lutter contre le dilettantisme et rechercher vraiment « ce qui est le mieux », selon la conception qu'il s'en fera, conception qui se modifiera peu à peu en s'élevant toujours.

Comment n'eût-il pas été profondément bouleversé par le spectacle de ces quatre mois de souffrance, et par l'agonie courte mais terrible qui les termina ? Par delà les luttes de la nature contre la mort, n'en avait-il pas entrevu une autre plus poignante et plus grave, un « drame d'âme », pour me servir de ses expressions ?

Et ce drame qu'il voyait se dérouler sous ses yeux, il savait qu'il n'y était pas étranger. Dès qu'il s'était senti gravement malade, Didier avait tourné son regard vers ses croyances et ses attraits d'autrefois. La mort, dont il avait une nuit senti le frôlement, avait réveillé en lui la foi qu'il avait gardée si longtemps et ce désir de pureté si bien en harmonie avec sa nature fine et délicate. Il s'en était fallu de peu, alors, qu'il ne revînt complètement à Dieu. Pour l'y aider, il avait appelé auprès de lui un affectueux appui. Mais Émile ne comprit pas, il ne pouvait comprendre alors, ni ce réveil de la foi, ni même les consolations qui devaient en jaillir. Tout l'effort de son affection se tendit en sens opposé, comme s'il eût partagé l'étrange erreur qui fait des secours religieux un sujet d'effroi.

Révolté contre l'irréparable, il eût voulu étouffer les maux de Didier à force d'illusions et de rêves. Il ne savait pas ce qu'il faisait en écartant les rayons de paix que la religion jette sur la souffrance, et les assurances sans déceptions que seule elle peut donner. Mais bientôt

il lui fallut assister au cruel échec des mirages dont il avait essayé de dorer les derniers jours de son frère. Didier, se sentant mourir et voyant tous les espoirs de la terre l'abandonner, était en proie à un poignant tourment moral. Témoin impuissant de telles angoisses, Émile en éprouvait le contre-coup dans les profondeurs de sa sensibilité, de sa pensée, de sa conscience. Aussi reviendra-t-il souvent, dans ses notes de philosophie, sur la conception chrétienne de « l'âme en péril ».

L'heure suprême allait se précipiter pour Didier, mais non sans que les derniers sacrements fussent venus envelopper de divine espérance une fin si prompte. Ce fut la consolation qu'Émile voulut donner à la sœur éloignée qui n'avait pu arriver à temps.

Quatre ans après, en juin 1915, cette même sœur pria Émile de faire célébrer les messes qu'à pareille époque elle demandait chaque année pour Didier ; il écrivit aussitôt qu'il était heureux d'être ainsi associé à un acte religieux. Cette réponse, qu'il n'eût pas voulu donner par simple complaisance et sans en peser le sens, prend une valeur de plus de l'heure si grave où il se trouvait alors, sous la constante menace de la mort.

Émile n'avait d'abord écrit que cette simple ligne : « Mon pauvre Didier est mort, le 6 juin, à 8 heures 20 du matin. » Mais de temps en temps, ce souvenir traverse ses notes comme un sanglot, où, avec les regrets fraternels, on sent vibrer l'émotion d'un remords. Alors sa plume s'arrête brusquement : « Laissons, laissons, c'est trop. »

Son cœur se plaît cependant à se remémorer mille choses dont la douceur brisée lui devient une âcre souffrance :

« Il y avait chez Didier et chez moi la même sensation unique de beauté, avec une ouverture sur l'infini, les mêmes sons, presque les

mêmes souvenirs, l'amitié complète, la même vie, jeune et blessé, avec, de plus, tout le cortège des sentiments qui dérivent de l'éternité... Voilà pourquoi cela est irréparable. La pensée ne s'en peut plus supporter. »

Le souvenir de promenades faites avec Didier, d'impressions éprouvées ensemble réveille encore si vivement sa blessure qu'il écrit en 1912 :

« Je n'y veux plus penser, je n'aurais pas assez de douleurs, pas assez de larmes; je sais mon insuffisance devant un aussi déchirant souvenir... Cela fini, perdu,... et comme il est mort, tout est dans un passé bien plus profond. »

Dès qu'il le put, Émile, essayant de se raidir contre la douleur, prit le parti d'un séjour à l'étranger, dans l'espoir qu'un changement complet de milieu lui permettrait de dominer son chagrin et de se remettre à l'œuvre.

Voici la note qui clôt, en juin, le cahier commencé cinq mois plus tôt, avec tant d'allégresse :

« Qu'il y ait des choses âpres, difficiles, troublantes, voilà ce qu'il faut, et si possible qu'elles soient d'ordre spirituel. Mais qu'il n'y ait point de degrés, point de hiérarchie, que tout se vaille et soit indifférent, voilà le pire, le grand dégoût qui commence, le mépris de soi, l'inutilité de soi. Il faut bien créer des

valeurs rien que pour pouvoir être. Qu'il soit indifférent que les choses soient ainsi ou autrement, c'est le pire, et c'est comme cela que je suis quand je ne pense pas activement, ou peut-être quand la mort a passé trop près. Le dégoût, voilà le sentiment qui m'est essentiel, au bord duquel je suis toujours. Depuis, toujours frôlé par le dégoût, sur le point d'y verser, toujours, toujours. »

CHAPITRE XII

Troisième voyage en Allemagne. — Réaction contre le dilettantisme.

Il fut mélancolique ce séjour qu'Émile fit à Munich, de juin à octobre 1911 ! mélancolique et pourtant singulièrement fécond en efforts intellectuels !

Émile avait espéré faire diversion à son chagrin, mais le souvenir de Didier le suivait continuellement et se mêlait à ses pensées. De Fribourg, où il s'était arrêté au passage, il écrit :

« Je pensais (sur la terrasse) à un voyage fait à Semur avec Didier l'année précédente, et c'est peut-être pourquoi ce moment était douloureux. C'était la première journée où je me trouvais seul depuis sa mort et, à cet instant, j'ai senti la solitude comme une réalité, avec sa griffe de mort. La nuit douce et triste, avec un ciel légèrement voilé, en s'approchant, décolorait visi-

blement toutes choses ; une rumeur nocturne, des lampes qui s'allument, puis la pluie, d'abord douce et silencieuse comme des larmes sur le soir, puis forte et pressée... Je m'en vais par les rues en pente. »

La solitude, en cette heure de deuil, lui parut, pendant quelques jours, de plus en plus pénible :

« Je suis obligé, écrit-il, de me rappeler que cette liberté, ces voyages sont un sort heureux pour ne pas être triste jusqu'à désespérer... Je me demande pourquoi je suis venu ici, où je ne connais personne ; il faut bien aller quelque part, et c'est tout. J'essaierai d'apprendre bien l'allemand. J'ai besoin de beaucoup travailler ; il me faut un monde intérieur puissamment construit ou bien je souffre sans cesse ; il faut beaucoup penser. »

« Je suis venu, écrit-il ensuite, à une heure plus découragée que celles que j'ai connues depuis longtemps. Pour ce qui me concerne personnellement non point découragé, car je me sens des possibilités de puissance intellectuelle en lesquelles il m'est plus facile d'avoir confiance qu'autrefois. Mais plus réellement, plus positivement, plus durement découragé au point de vue de la valeur de la vie. »

Son âme est tourmentée par ces conflits entre la nature matérielle et l'esprit que l'on aperçoit mieux, « dans les

parages de la mort » ; et, cruellement désabusé de tout ce qui finit au tombeau, il ajoute :

« L'art et la pensée, qui sont désormais mon unique destinée, ne sont que des distractions, des jeux, un amusement pour accomplir les heures et éblouir les yeux, et ainsi jusqu'à la fin...

« Voilà qui est triste ! »

La lutte, une lutte très âpre qui va durer jusqu'à la fin de sa vie, commence entre des tendances opposées. Elles fermentaient déjà, elles s'imposent maintenant plus précises, plus pénibles. Mais l'acuité de ce duel intime n'est pas sans avantages. Émile constate qu'il s'est simplifié :

« Autrefois, écrit-il le 28 juin, quand j'étais plus jeune, tout était compliqué en moi, divers, mobile, fuyant, aucun sentiment simple, mais des hasards, des détours, des contradictions. C'est maintenant seulement, étant plus mûr, plus lourd de pensées, que je commence à connaître et à sentir la douleur dans sa simplicité et sa plénitude. »

Mais combien cette douleur sans espérance est dure :

« Depuis que j'ai vu mourir Didier sans que rien soit venu pour lui, si rempli de dons, depuis ce moment-là j'ai appris à jeter sur ma propre vie un regard plus ferme et plus dépouillé, un regard dur, sec, tragique, le regard qui sait. »

Dans l'avenir, il ne voit plus que « des jours vides et pareils, resserrés par la mort, un retour sur soi perpé-

tuel et vain », et pour la première fois de sa vie « il accepte ces fiançailles avec la douleur ».

Enfin, dans un accès d'amertume, il s'écrie :

« La peur de vieillir, du temps qui passe, comme si c'était entrer davantage dans le froid et l'obscur, comme si tout était déjà consommé, épuisé... Moi qui ai tant aimé la joie, qui n'ai cru qu'à la joie comme à la chose la plus belle, dorée, lumineuse, une voix d'or, un grelot, un arc-en-ciel sur le monde, l'unique bien splendide et radieux, la seule éclaircie... »

En écoutant Émile exhaler ces plaintes, nous pourrions craindre qu'il ne s'abandonne entièrement au découragement. Il ne le fera pas, toutefois, car la douleur, si amère qu'elle lui soit, accomplit en lui une œuvre bienfaisante, elle réveille les plus saines énergies de son âme, elle l'amène à réagir à la fois contre la dépression intérieure et contre les dissolvantes influences du dehors. Il est vrai que cette réaction n'est point encore définitive et triomphante, mais elle est sincère :

« Il y a ici, écrit-il de Munich, une atmosphère de volupté comme à Paris, plus peut-être qu'à Paris... Et si on les croit faciles ces frôlements perpétuels...

« Il y a déjà si longtemps, l'heure devrait être venue. Il faut un muscle intérieur pour réparer ce que le monde ne peut donner. Quoique je doive me rendre compte que ce qui me blesse ainsi c'est la sensualité et non l'amour, et je sais

déjà quelle misère attendre de la sensualité et combien je souffre de tout ce en quoi l'esprit n'est point premier. »

Et il souligne ce dernier mot.

Le travail intellectuel est son refuge contre l'ennui qui le suit à Kochel, où il s'est installé pendant les grandes chaleurs. Il continue *Laure* sans ardeur, et ce livre portera visiblement la trace de l'évolution d'esprit qu'il note ainsi :

« L'art n'a plus pour moi le même attrait que les idées, sauf peut-être dans une première et brusque apparition, mais cela ne se prolonge pas. »

Quelques jours après :

« La philosophie commence à encombrer par trop mes romans ; il faudra une brouille ; il faut préférer les genres distincts. Dans *Laure,* il y aura excès de pensée. »

Et le 14 août :

« Ou bien je renoncerai à l'art, ou bien je chercherai une forme où des sentiments d'ordre sublime puissent s'exprimer immédiatement. »

A côté de ces pensées, il décrit dans son journal les Allemands, et les Allemandes qu'il voit autour de lui, il les trouve en général lourds et si contents d'eux !

Cependant, quand il étudie les maîtres de la pensée allemande dont sa jeunesse a été nourrie, il se laisse fasciner par ces cimes brumeuses où se cachent des volcans. Et c'est à Nietzsche que pour un temps il s'adresse.

croyant trouver en lui cette force dont il a besoin ; bientôt, à travers ses notes, il est aisé de constater la déviation qui s'opère sous cette néfaste influence, Nietzsche lui apportant non la force qui permet de supporter paisiblement la souffrance, mais la dureté qui fait se raidir contre elle.

Il avait semblé près de s'appuyer sur une autre force ; en feuilletant de nouveau les premières pages du journal d'alors, nous y voyons Émile se demandant où trouver une base de perfection et se répondant aussitôt :

« Je sais bien comment du catholicisme on pourrait faire une école de grandeur d'âme. »

Une éclaircie se produit, fugitive, dans son état intérieur si douloureux ; il y a eu des jours de vie plus calme ; il revient à Munich ; c'est le 15 août. Il écrit :

« 31 ans aujourd'hui. Jour de réflexion ; un regard en avant et en arrière ; je peux écrire que pour la première fois depuis longtemps ce regard n'a pas été malheureux ; plus encore, ce regard a été possible. »

D'où provenait ce changement ? Volontairement il n'en consigne pas l'explication, car il ajoute :

« Je n'expliquerai pas ici pourquoi »,

et il continue par des lignes énigmatiques qui se terminent ainsi :

« Il est dans ma nature profonde d'osciller entre les vastes entreprises et les élans vers l'infini, — et la sagesse mesurée qui renonce ; — de même d'une part entre le tragique et la fata-

lité — et d'autre part le rire et les merveilleuses apparences. »

Ce jour-là, il se rend à la cathédrale :

« La grand'messe était déjà dite. Une messe basse près d'un pilier de la grande nef, endroit un peu obscur, foule debout, je m'approche. Un vieux prêtre, cheveux blancs, coupe de tête ferme et noble, dit la messe dans une sorte de diptyque ouvert, images mystiques, cierges allumés, belles couleurs, ombres décidées... Cela est merveilleux... Deux minutes avant, c'étaient la rue, les magasins, les tramways. »

Toute cette journée est pour lui « une bonne journée de repos, de solitude, de contentement ».

Le soir venu, il se mêle à la conversation générale.

« Mais alors, dit-il, c'est autre chose; l'enchantement est rompu; je me sens blessé, humilié; quelque chose est cassé. »

Au milieu de nombreuses pensées écrites dans son journal à cette époque de travail fécond, je détache celles-ci :

« Le sentiment du temps, sentiment que tout s'en va; personne n'y songe; alors celui qui y pense se trouve seul et a invinciblement le sentiment d'une énorme responsabilité. Supposer cela dans un cerveau d'enfant. Il se trouve affolé par cette solitude et ce prodigieux oubli

Cela paraît compliqué, et pourtant c'est si simple dès qu'on pense que cela est vrai. Deux fois, trois fois ce que l'on a été; voilà tout le degré d'être et de réalité qui vous appartient. »

Le 4 octobre, après beaucoup de réflexions et de luttes, il arrive à cette conclusion :

« Quand bien même je serais incapable de porter dans les domaines philosophiques un esprit réellement créateur, il y a aussi un rôle à jouer simplement, en mettant de la clarté dans les idées ; de la clarté, de la distinction ; en établissant entre elles des rapports justes et probes. Et cela aussi est une création. De la lumière dans les domaines de la spiritualité. »

Peu à peu, il échappe plus complètement au dilettantisme et à la sentimentalité :

« Moitié goût, moitié théorie, ma sympathie pour les livres de la race d'Amaury ira, je crois, en diminuant de plus en plus. »

Et ainsi, à travers ses notes, jetées au hasard, se poursuit émouvante et douloureuse, cette recherche d'un au-delà du monde, cette lutte entre deux instincts opposés, aussi forts l'un que l'autre, ces cris de désespoir quand le sol semble manquer sous ses pieds :

« Faudra-t-il donc se garder de l'infini? Et pourtant qu'il existe un infini, un illimité, qui

en douterait ? puisque, au contraire, l'infini est partout...

« Et toujours, toujours, on revient triste de ces lointains...

« Au fond de l'âme une grande misère ; quelquefois de beaux réveils, de l'animation, même de la joie, un certain bien-être intellectuel ; mais quand je regarde plus exactement et plus loin, bien véritablement une grande misère. »

Avant son départ de Munich, il se pose plus fortement encore cette question angoissante pour lui :

« Y a-t-il vraiment un domaine réel, existant, de l'infini, supérieur, magnifique, un ciel des âmes, un retour de l'âme à sa patrie ? Je doute. Et pourtant, c'est une question d'honnêteté, de probité ; il faut avoir pris parti dans ce problème pour avoir, même comme artiste, *une bonne conscience.* »

A la fin d'octobre, Émile revint à Montaigu et exprima à notre tante son désir de passer dorénavant le plus de temps possible près d'elle, et de faire de sa maison son point d'attache. Cette décision fut très heureuse pour lui, car à sa tante il parlait de tout, elle était sa confidente la plus aimée, et elle put exercer sur lui une très douce et très salutaire influence. Par les notes qui suivent ce retour, on voit que la lutte intime devenait de plus en plus aiguë ; parfois Émile regrettait d'avoir fui le pathétique de la vie pour prendre une autre voie ; puis, les questions de morale, de péché et de pureté commençaient à le préoccuper extrêmement. Toutefois, la vie

paisible et l'affection si chaude dont il était entouré l'apaisèrent peu à peu, et quelque temps après il écrivait :

« Heureux ? on ne sait ; en tout cas la matière du bonheur dans la mémoire ; unité, réflexion, travail, atmosphère paisible et aimée, ce qui probablement par la suite fait une oasis dans les souvenirs. »

C'est ainsi que, pendant les deux ou trois années qui vont suivre, se passera son existence ; ses efforts pour se détacher de l'art et donner en lui-même la prépondérance à l'intelligence et à la volonté deviendront plus soutenus encore lorsqu'il se consacrera complètement à la philosophie. Mais que d'amertume il trouvera dans cette lutte, à laquelle vient importunément se mêler encore le chant des sirènes ! aussi écrira-t-il :

« Vivre sur les hauteurs, dans une atmosphère haute, sèche, intellectuelle, où la pensée vibre, frémit, s'agite ; voilà ce que je voudrais, ce que j'aime. Et cela ne peut pas être, c'est une chute continuelle, et de cette série de chutes finalement résultera un abaissement irréparable. Je n'y puis penser sans que quelque chose me poigne le cœur. Et je n'y puis rien, ou presque rien !

« Hélas ! captif de ce grand désir ! »

Un peu plus tard :

« Idée continue qu'autrefois sans doute j'avais des dons, de la force ; mais à présent à cause de

mauvaise direction, c'est fini, ce n'est plus la peine, je ne ferai rien, jeter sur le papier quelques œuvres qui ne sont qu'un reflet pris au hasard de ce que j'aurais dû faire, pu faire. Dégoût de moi-même, à me sentir vide de la force intellectuelle qui aurait dû être. »

Cette faiblesse dont il gémit, il en explique les causes dans cette note :

« Déjà l'amour s'est vidé de son contenu idéal et merveilleux ; encore quelques lambeaux à y prendre, quelques plumes à arracher, et ce mal ne me gouvernera plus. Voilà ce que je souhaite, le vœu que j'ai des milliers de fois formé.

« Il me semble que j'aurais l'esprit plus fort, plus hardi, plus dans ses hauteurs, une fois que je me serais délivré de cet attrait et de cette faiblesse.

« Plus de douze ans ainsi dans cette sorte de tourmente, d'heure en heure. Moi aussi j'ai eu mon enfer. Je sais ce que peu savent... les idées trop fortes qui tuent non au figuré, mais au propre, qui épuisent comme des actes, comme un excès physique, mais presque hors de la volonté, ou du moins sournoises, perfides, méchantes, toujours prêtes à revenir, à se glisser ; ou plutôt encore, sirènes qui attirent,

entraînent sans qu'on songe que ce sont elles, comme si elles étaient simplement imagination, art, savoir même poésie, oubli, douceur avant tout. »

« Oui, c'est cela d'abord, attrait de la douceur ; il faut bien qu'il y ait une douceur après tout ce qu'on pense ; alors elles viennent, elles emportent, funestes au fond. Qui donc a su, éprouvé cela, non en imagination, mais dans un conflit de tous les jours? Qui donc a ainsi en soi, pareilles à des ennemies, des images douces, des abîmes, qui sont déjà dangereux rien qu'à regarder les fleurs ou les ondes de la surface ; mais si l'on allait plus loin... et comment se défendre d'un coup d'œil parfois, malgré soi, malgré toute la volonté du monde.

« Mais si l'on cède, si l'on prolonge ce regard dangereux, sécheresse et vide ; et il me semble que tous les jours du matin au soir, sans succès, je remonte la pente de ce désastre.

« C'est pourquoi ce fut là ma plus grande misère, et il me semble que mon esprit rayonnera une fois délivré de cette entrave. »

Ce conflit douloureux, il le résume dans les lignes suivantes :

« Que cela est étrange d'être un vrai psychologue, et en même temps d'être un passionné,

un instinctif; subir les instincts, et en même temps avoir une connaissance par delà; faut-il dire la plus humaine ou la moins humaine? »

Et, allant jusqu'à la source profonde de ses déceptions comme de ses attirances supérieures, il écrit :

« Ceux qui aiment ne sauraient se contenter de serrer un moment sur leur cœur les mobiles images de leurs désirs; ils ont besoin de posséder les choses dans leur essence et c'est pourquoi tout leur échappe. »

Se sentant trop faible dans cette lutte il regarde autour de lui et cherche un appui :

« Je n'aurai plus d'autre ami, écrit-il, que celui qui sera capable de me maintenir sur les sommets où je n'arrive que par instants. »

QUATRIÈME PARTIE

Le Romancier.

CHAPITRE XIII

De la probité intellectuelle. — De la recherche de la perfection littéraire.

Les deux années qui suivirent, 1912 et 1913, peuvent être considérées comme la préparation immédiate de l'âme d'Émile à l'épreuve finale que fut la guerre. Il paraît donc préférable, avant d'aborder le récit de cette période, d'interrompre quelque peu sa biographie proprement dite, afin de jeter un coup d'œil sur son œuvre littéraire et philosophique.

Nous venons de voir vers quel but se dirigeaient ses efforts au point de vue moral, but qu'il indiquera nettement en 1913 dans ces quelques mots : « La première des vertus, la solidité du caractère. »

Mais, en lui, l'artiste était-il distinct de l'homme privé? concevait-il qu'on pût avoir une personnalité double? Poursuivait-il dans sa vie intime et dans sa carrière artistique un idéal différent? La réponse est claire et facile à donner. En tête d'une note destinée à son ouvrage

de philosophie, sous ce titre : « Vertus intellectuelles », il écrit :

« La probité les contient toutes et n'est pas purement formelle. »

Il indique dans les lignes suivantes les premiers caractères de cette probité :

« Ne pas ajouter aux choses par l'expression, ne pas chercher à éblouir, traiter sa pensée comme une réalité objective qu'il faut simplement faire apparaître. Avoir le respect du réel, qu'il s'agisse d'histoire, d'art ou de réflexion. Distinguer de la façon la plus subtile entre ce qui est et ce qui n'est pas, ce qui pourrait être, pas de boursouflure. Sentir qu'il y a un réel de la pensée, qu'il y a une foule de sentiments individualistes, vanité, préjugés, etc...., qui sont une poussière sur ce réel, qu'il faut nettoyer... Cette adaptation profonde de la pensée au réel et ensuite de la forme à la pensée, c'est l'art des maîtres. Et y a-t-il un autre art que l'art des maîtres?... Est-ce que, à peu de chose près, tout le reste ne se vaut pas? »

Et il fait suivre cette note, écrite en 1912, de cette exclamation :

« Combien peu savent et pratiquent cela ! »

La forme la plus élémentaire de la probité intellectuelle telle qu'il la comprenait consiste à s'assurer de la sincérité et de la profondeur de ses propres idées ou

impressions, puis à les exprimer de la manière la plus exacte possible. Ce premier point, Émile en avait fait l'expérience, demande de grands efforts intellectuels, un labeur acharné de la part de l'écrivain résolu à donner à ses œuvres ce cachet de précision. Émile s'y condamna toute sa vie; dès son séjour à Normale, il en avait compris l'absolue nécessité, comme l'attestent ces fragments de lettres adressées à un jeune poète inexpérimenté :

« Je ne crois pas qu'il y ait de poète, sauf Musset, qui ait fait à vingt ans des vers vraiment bons. As-tu lu les vers que Racine écrivait à Port-Royal? C'est tout à fait médiocre, sauf quelques passages. Ceci prouve que faire d'excellents vers demande déjà une grande maturité d'esprit et ensuite qu'il ne faut jamais juger quelqu'un sur ses premiers essais.

« Une des grandes raisons de cela, et je te l'ai déjà bien souvent dit, c'est que la poésie n'est pas seulement un don naturel, elle est le résultat d'un apprentissage, le fruit de longs travaux; elle n'est pas seulement un art, elle est aussi un métier. On ne joue jamais de piano sans avoir fait beaucoup d'exercices; on ne fait pas de beaux vers avant d'en avoir fait beaucoup de plus faibles, de plus timides, de plus hasardés. Le rythme est un instrument qu'il faut apprendre à manier. Et tout cela, c'est pour te faire mieux voir encore qu'à dix-huit ans on ne peut pas

savoir si l'on sera poète ; a-t-on alors des sentiments, le sens des images et de la beauté esthétique? Le métier, le rythme manquent. Mais si l'on est déjà assez retors pour posséder bien les ficelles du métier, gare alors, car on réussira à dix-huit ans et plus du tout à quarante ; la poésie ne paraît plus qu'un tour de procédés et de trucs... Une dernière remarque en finissant : je ne vois pas comment le sujet que tu as pris peut être vraiment suggestif, fécond, peut inspirer. Enfin, c'est là le mérite, relever par la manière de la traiter la matière qu'on s'est choisie. Remarque cependant qu'on ne voit pas de belles pièces de vers où le fond n'égale pas la forme, qui n'expriment pas quelque grand sentiment, quelque haute idée, ou bien quelque rapprochement spirituel et ingénieux (les vers badins, mais cela est dangereux). Cependant garde-toi bien d'une chose : exprimer des idées qui ne seraient pas d'abord devenues des sentiments en toi, ou des sentiments que tu n'aurais pas éprouvés. »

Citons, dans le même sens, quelques observations sur un sonnet où il s'agissait évidemment de la description d'un alchimiste :

« Quant au dernier tiercet il est insuffisant : il faut qu'un sonnet descriptif comme celui-là finisse par quelque chose de vigoureux, d'étrange,

d'éclatant; il faut que le dernier vers soit sombre, ou terrible ou frappant. N'as-tu jamais lu les sonnets de Hérédia? C'est le dernier vers qui est essentiel; il faut t'ingénier à le changer; tu aurais dû essayer d'une comparaison tout au moins entre le feu des fourneaux et la couleur de ses yeux exprimée par un mot saisissant... entre ses trésors qui se fondent et son espoir doré qui grandit, etc., etc..., ou bien, ce qui est souvent d'un grand effet, brusquement sur le dernier vers ou sur la dernière strophe tirer le rideau et laisser voir que cet alchimiste moyen-âgeux et terrible n'est autre que l'humanité elle-même, penchée sur la destinée, comme sur une cornue et perdant, ruinant tout ce qu'elle a pour savoir le mot de l'énigme... ou encore, sacrifiant les biens possédés pour chercher avec âpreté un bonheur parfait et insaisissable. Voilà souvent comment on grandit un sujet. Tu aurais tout profit à t'exercer à conduire une pensée générale à un ou deux vers pleins de relief. »

Dans une autre lettre :

« Une chose à laquelle je tiens beaucoup, à tort peut-être, je n'en disconviens pas, c'est que des vers expriment quelque chose; j'entends quelque chose de vécu, de senti, d'éprouvé, qu'on y voie de l'âme. Une pièce comme celle

sur le givre n'a pas grand'chose de tout cela; pour qu'elle fût belle il faudrait un éclat d'images, une force de facture captivant par eux seuls, et encore je trouve que c'est un mince plaisir que celui de la description... Il faut que dans ce qu'on écrit se reflète, quelquefois sans qu'on l'exprime à proprement parler, un état d'âme, un sentiment, une nuance, quelque chose de délicat. Moins que jamais, ce que l'on décrit à notre époque ce ne sont pas les choses extérieures, mais l'impression qu'elles font sur nous; et souvent ce sera le rythme, le choix des sons qui l'exprimera cette impression, et non les mots.

« Prends donc cet homme impersonnel, s'il en fût, qu'a voulu être Leconte de Lisle, dans n'importe quelle pièce; l'auteur ne s'y montre point, mais on sent bien que c'est sa pensée à lui qui court sous tous ses vers, c'est sa douleur à lui qui fait que telle strophe est morne et désespérée, ou que telle autre s'éclaire d'un espoir; quant à moi, c'est ce qui en fait l'intérêt et non point parce que c'est Leconte de Lisle qui a eu tels sentiments, non, mais parce que je sens là, derrière, un homme, quel qu'il soit, qui me fait sentir plus profondément et plus complètement un aspect de l'âme humaine, de la douleur humaine, surtout... On sent tout à la

fois un retour vers des douleurs subies, une mélancolie sans bornes pleurant sur l'universalité de la douleur, et la croyance hautaine à la majesté de cette même douleur, à sa grandeur souveraine. »

Voici enfin son dernier conseil :

« Tu me demandes si tu ferais bien de te mettre à la poésie décadente : vois combien ta question est embarrassante; il n'y a que toi qui puisses en juger; tu dois voir si tu te sens plus à l'aise dans cette forme, si cela correspond à ta manière de sentir, à ton goût spontané d'expressions. N'as-tu pas un « Ronsard » à la maison? Il paraît que c'est un maître en rythmes et en cadence. »

Il n'était donc pas alors, comme il le devint plus tard, ennemi de la poésie décadente.

Mais, quand il se mit à écrire, il fut fidèle aux conseils qu'il avait su donner et ne fit jamais de la littérature « en amateur ». Non seulement il s'appliqua à rendre son style et la composition de ses ouvrages aussi parfaits que possible : il fut encore le plus sévère critique de ses propres romans. Ceci lui semblait indispensable.

« Il faut, écrit-il, qu'un auteur soit son propre lecteur. Une transposition continuelle est nécessaire, il faut être celui qui invente et écrit, ensuite celui qui se met à la place du lecteur. Il faut pour cela une très grande capacité

de dédoublement : se tenir comme un nouveau venu devant ce qu'on a soi-même créé. »

« Des écrivains en sont incapables. C'est une question qu'on pourrait se poser pour beaucoup : dans quelle mesure a-t-il su être le lecteur de son propre ouvrage ? »

Cette perpétuelle analyse de ce qu'il venait d'écrire lui était très pénible et lui enlevait souvent une certaine confiance en lui-même qui l'aurait soutenu. Il notait sur son journal, pendant qu'il achevait *Laure :*

« En écrivant *Laure*, quelquefois des éclaircies où je pense que l'ensemble aura de la valeur ; mais, en général, plutôt de la méfiance ; souvent je désespère du livre, et alors je voudrais me hâter pour ne point consacrer trop de temps à une œuvre dont je n'attends plus rien. Mais comment me hâter sans achever de tout perdre ? Alors je me résigne à nouveau à ce travail terne, obstiné et souvent désolé.

« Je vois apparaître et se lever des défauts que je ne prévoyais pas dans les débuts. D'une façon générale, la lenteur. Je ferai tout en revoyant ce livre pour atténuer, corriger cette impression de lenteur. J'ai abusé des préparations. »

Plus tard, il fait des réflexions sur les personnages qu'il avait créés :

« Je remarque que dans mes romans les personnages très proches d'une personnalité cen-

trale et destinés à recevoir son influence ne parviennent pas à prendre figure; il faut une certaine distance, il faut de l'éloignement, il faut qu'ils soient hors du cercle de puissance... Ceci aussi qu'une figure artistique, proprement artistique, c'est la silhouette. Un personnage poussé, complet, perd en expression artistique; il est moins caractérisé, moins évocateur.

« Ceci encore qu'une figure esthétiquement dessinée, et notamment une silhouette se caractérise par des traits peu nombreux et répétés; on obtient ainsi des personnages de vie moyenne intense. Mais la vie supérieure est infiniment plus difficile à individualiser. Un homme de haute culture est précisément celui qui échappe à la notion de caractère.

« Un beau caractère, libre, généreux, noble, sera difficilement individualisé, c'est peut-être le plus grand art. Les traits particuliers doivent se fondre, s'évaporer. Et ses disciples, imitateurs, quel effort d'art pour les faire vivre ! »

M. G. Salles nous donne, sur le travail persévérant et généralement désolé auquel s'astreignait Émile, les détails suivants :

« Son existence habituelle était faite d'une succession d'états violents et contraires. Il en était ainsi de son travail. Il avait des moments d'inspiration pendant lesquels il vivait dans un

état de joie exaltée, parmi l'éclat de ses pensées et de ses imaginations. Les idées, disait-il, lui venaient alors tout armées à l'esprit. Il n'avait aucun effort à faire. Elles volaient vers lui comme de brillantes et fougueuses Walkyries...

« Ou bien il entendait comme de « lointains accords », les mots et les images lui arrivaient accompagnés, soutenus par de belles sonorités. Parfois aussi il éclatait en lui des appels magiques comme ceux qui résonnent au fond des opéras wagnériens.

« Mais à ces périodes d'exaltation succédait ordinairement une période de doute et d'abattement. Les moments difficiles revenaient ; effort ardu de son labeur quotidien, inquiétude sur le sort réservé à son œuvre, doute de sa valeur même...

« C'est alors que l'isolement lui devenait un poids intolérable, car pour lutter contre lui, il ne possédait plus ni la joie de la création, ni le secours de la foi. »

Émile lui-même écrit :

« Les mauvais jours. Les jours ternes, opaques, où la vie est une peine, une impossibilité, où les heures sont lentes, où tout écrase... Les hommes de pensée connaissent les jours mauvais, hostiles. »

Dans un de ces jours mauvais d'écrasement et de doute il note encore :

« Je le constate une fois de plus : il faut de la joie pour être artiste, la douleur n'y suffit pas. Il y a une vaillance conquérante de la pensée qui ne va pas sans allégresse, sans jeu, sans rire ; il y a un besoin d'aventure qui, d'abord, comporte de l'assurance et de la gaîté. Les jours opaques et lourds ne nous donneront rien. »

Malgré toutes ces impressions décourageantes, il continuait à travailler, et les brouillons de ses romans révèlent l'application consciencieuse avec laquelle il s'acharnait à perfectionner son œuvre. Il se demandait souvent quel était le plus sûr moyen d'entrer en communion de pensées avec le lecteur et aimait à répéter cette phrase de Lacordaire : « Une seule âme est souvent un grand auditoire. »

Il écrivait (1912) :

« Pour que les paroles atteignent le lecteur, il faut qu'elles le frappent comme étrangères, tout en lui convenant comme siennes. »

Ce désir de plaire au lecteur, ou plus exactement de l'émouvoir, ne devait pas faire oublier à l'écrivain son principal souci, celui d'être absolument probe; il ne convenait donc pas qu'il cherchât à paraître original, mais qu'il se montrât tel qu'il était.

Et, à ce propos, Émile écrit (1912) :

« La première condition d'une originalité véritable, c'est qu'elle ne soit point soupçonnée de celui qui crée cette œuvre originale. Ce qui est

originalité pour les autres doit être simplement vérité et réalité pour lui. »

Cette originalité, il l'entend dans son meilleur sens, tout en se demandant si elle est indispensable ;

« Le génie crée un monde, un monde à lui. C'est sa majesté peut-être. Cependant, n'y aurait-il pas de la grandeur aussi pour un génie qui ne se créerait à lui-même aucun monde?... Le génie du bon sens? »

A maintes reprises, comme nous allons le voir, Émile insista sur la nécessité rigoureuse de cette probité intellectuelle. N'est-ce pas parce qu'il avait souvent fait autour de lui cette grave constatation qu'il résume en une seule ligne :

« Le talent littéraire est souvent une richesse inique. »

CHAPITRE XIV

De la probité intellectuelle *(suite)*. — De la sincérité chez l'écrivain. — De la recherche du plus haut savoir.

Quelque indispensable que parût à Émile cette adaptation exacte de l'expression à la pensée et au sentiment, ce n'est pas en elle seule qu'il faisait consister la probité intellectuelle. Pour être vraiment sincère en face du lecteur, l'écrivain devra s'habituer à être tout d'abord sincère vis-à-vis de lui-même. Cette sincérité lui semblait, de nos jours, fort rare, car il écrit en 1912 :

« Il y a une œuvre importante à faire actuellement dans tous les domaines de la pensée qui s'adresse au grand public par la loyauté et la propreté.

« Ce sont là les vertus les plus étrangères à notre temps ; non précisément qu'elles n'existent pas, mais elles sont reléguées là où le public n'entre jamais. Le défaut de logique, d'exacti-

tude, les mauvaises habitudes de l'esprit fleurissent, compliquées des mauvaises habitudes du caractère.

« C'est pourquoi je reviens toujours involontairement à cette idée qu'il y a une grande œuvre à faire rien qu'en portant dans les domaines de la vie un esprit de clarté et de précision. »

Ailleurs il s'écrie :

» Quand donc aura-t-on pour ces choses un public exigeant, haïssant le mensonge, les expressions impropres, malhonnêtes, les exagérations, les bouffissures?

« Qu'il y ait un réel de la pensée, c'est ce dont ne peuvent douter ceux qui ont quelque personnalité créatrice dans l'ordre du sentiment, réflexion, art ; mais idée qu'il importe de répandre, d'établir. »

Ce manque de sincérité chez un grand nombre d'écrivains modernes, il l'attribuait à une certaine faiblesse de caractère les rendant incapables de s'élever au-dessus de l'opinion en vogue malgré leurs secrètes préférences. Émile se plaint de cette lâcheté :

« Dégoût devant cette façon de penser :

« Actuellement on tend à croire que... ou bien l'opinion prévaut que... Ce n'est pas la façon de penser de notre temps. Ou bien : Ce qui réussit actuellement c'est... Voilà ce qu'on demande...

Et d'une manière générale toutes les personnes qui croient que l'avis de plusieurs l'emporte sur celui d'un seul par définition — et aussi que le présent, le moderne a du prix par lui-même et l'avenir encore plus de prix que le présent. »

Ailleurs :

« Juger, choisir, trier dans les notions morales. Je pense, je dirai, je répéterai que ce n'est pas une affaire collective, ce n'est pas l'affaire de *on :* on dit que ; actuellement, on est d'avis que ; de plus en plus, de notre temps, on incline à penser que : peu importe ; la masse ne se déterminera jamais par des raisons de connaissance. »

Et plus loin :

« Vouloir être de son temps, dans le mouvement contemporain !... Si chacun est à la remorque des autres, qu'en résulte-t-il, sinon une cohue. »

Signalant une autre forme de cette maladie de notre époque, il écrit :

« Le ton *journal*, information, parade, verbiage pour le public, emphase dans les confidences, fausse activité d'esprit, a pénétré partout. Combien de célèbres et de peu célèbres qui agissent et parlent en observés, en interviewés ou sans cesse menacés de l'être ! Combien dont

on voit que leur vie intérieure et extérieure se consomme et s'achève dans l'interview ! »

Si cette lâcheté ou cette puérilité lui étaient déjà fortement antipathiques, combien plus encore le manque conscient de franchise provoqué par l'ambition ou la cupidité ! Il se proposait même d'attaquer de front, dès que cela lui serait possible, c'est-à-dire dès qu'il aurait acquis une certaine autorité, les écrivains actuels qui lui paraissaient rentrer dans cette dernière catégorie. En attendant, il étudiait (dans son journal) ceux de la génération précédente :

« Parmi les artistes modernes en France, qui a eu une bonne conscience ? » demande-t-il. Et il répond aussitôt :

« Oh ! sûrement, sûrement pas Victor Hugo, ce visionnaire de la banalité, sans aucune capacité d'ordre intellectuel et moral supérieur ; et voulant à tout prix faire croire qu'il était cela d'abord, le vates, le prophète, celui qui voyait plus loin, plus profond. On se demande comment il a seulement pu se faire illusion à lui-même, car là la simple notion de la spiritualité et la plus petite parcelle de don métaphysique personnel faisaient défaut. On peut croire que c'était, chez ce bruyant, surtout affaire de vanité. Il est à remarquer en fin de compte que sa grande autorité et même l'illusion globale qu'il a su répandre sur son œuvre est venue principalement de raisons et d'attitudes politiques. Exemple qui n'a pas été perdu... »

Mais c'est à Renan surtout qu'à plusieurs reprises Émile s'attaque, dans ses notes, car il le rend en grande partie responsable de la crise religieuse que traverse notre génération et du doute qui la ronge. Dans une page datée du 17 septembre 1911, Émile étudie les « péchés de Renan ». La veille il avait déjà écrit : « Renan, Renan, de notre temps peut-être l'esprit le plus coupable. »

Le 17 il continue :

« On ne finirait pas de noter toutes les erreurs qui remontent à Renan, tous les péchés de Renan. Il est plus grand que d'autres, au-dessus des autres, il est un commencement, une source, une source de péchés. Ce que je veux dire par un commencement, c'est qu'il a été en contact authentique avec la spiritualité supérieure, et ce que je veux dire par ses péchés c'est qu'il en a mal usé. »

Laissant de côté la crise d'âme qui poussa Renan à se séparer du catholicisme et qu'il se propose d'examiner plus tard en détail, Émile continue :

« Poursuivons. Renan s'est trouvé par sa rupture avec le catholicisme fondateur ou à peu près de la laïcité anticléricale, telle qu'elle se révèle chez les « philosophes spiritualistes » de la portée d'Émile Combes (car c'est ainsi qu'il se désigne lui-même). Renan a vu se former cette influence sans protester; et il s'est laissé devenir le premier représentant, le premier gar-

dien d'une conception qui n'était point la sienne; le chef de file d'un parti dont son esprit n'était pas : d'où honneurs, profits.

« Mais reprenons son évolution; ses facultés d'intuition se sont maintenues à travers toute sa vie, mais ce qu'elles ont très vite perdu, c'est la suprématie sur son âme; plus d'action sentimentale, plus d'action morale. Renan a cessé de se soumettre à cette autorité et probablement parce qu'elle aurait exigé des sacrifices qu'il ne voulait pas faire. D'où, par réaction, appauvrissement, limitation de ses dons intuitifs. »

Puis Émile se demande si Renan s'est aperçu qu'en s'habituant à considérer la haute spiritualité comme un jeu d'esprit sans conséquence, il l'avait en effet rendue telle, et il ajoute que, de quelque façon qu'on l'envisage, sa célèbre ironie n'a été qu'une faiblesse, et « en fin de compte un mensonge ».

« Donc, poursuit-il, un très grand mensonge. C'est à cet égard qu'on peut dire que Renan est un esprit essentiellement corrupteur, ayant essentiellement les dispositions pires pour la corruption, c'est-à-dire ayant à la fois dans l'esprit le grand et le petit, pouvant les mêler, les mélanger, les faire confondre. Il a discrédité ce qu'il n'avait pas, la haute puissance intuitive, noble, héroïque, souveraine; ou du moins il a discrédité ce qu'il n'avait qu'à demi, d'autant plus fort pour le faire qu'il avait l'air, tout

aussi bien qu'un autre, de connaître et de savoir. Enfin il a pris la position la plus avantageuse, la plus glorieuse pour lui : il a paradé avec sa faiblesse...

« Ceci très grave, capitalement grave si l'on songe qu'il s'agit des problèmes essentiels autour desquels tourne l'esprit humain.

« Qu'on songe à l'influence qu'il a eue par là; on la trouvera partout néfaste et néfaste avec ce singulier caractère qu'elle est d'ordre négatif et que pourtant et visiblement elle puise ses motifs dans une intuition de l'ordre de ce qu'elle nie; autrement dit, il y a un positivisme renanien, essentiellement négateur par rapport aux intuitions métaphysiques et cependant fondé principalement et sciemment sur ce fait que Renan était capable de telles intuitions (comme si l'on disait) : « Renan le savait bien, car il pouvait voir plus loin, et il n'a pas caché que plus loin il n'y avait rien. » Voilà le fond de l'autorité de Renan. »

Émile le montre plein de mépris pour ceux qui l'entouraient et croyaient en lui, d'un mépris tel qu'il les supposait incapables de s'apercevoir de « l'attitude égoïste, menteuse et basse » qu'il avait adoptée.

« Tout cela, continue-t-il, est poussé ici à ses lignes schématiques et rigides; peut-être en fait et dans le courant quotidien les choses allaient-

elles moins loin; mais malgré tout, ce sourire gras, cette poignée de main molle qu'on sent à chaque page, ce sourire inexpugnable chargé de répondre à tout, ce perpétuel « si vous voulez », « si cela vous fait plaisir », « comme vous voudrez », pour les sujets les plus tragiques, la négation de ce tragique, le plaisir de déconcerter ceux qui ont de la croyance et de la foi, en quelque sens que ce soit — tous ces traits en font une physionomie fortement antipathique. Il savait bien que son attitude était commode, commode pour lui, commode pour les autres — et d'autre part avec cette hypocrisie d'avoir l'air chargé des plus lourds problèmes de l'humanité! Il a corrompu. Il a beaucoup étonné, indigné, beaucoup indigné de jeunes hommes. Il a étonné Jules Lemaître qui le croyait triste et qui, le voyant gai, s'est accordé vingt années de rire et de plaisanteries. Il a indigné Barrès, jeune homme qui dans son premier livre l'a fait figurer et le régalait de coups de bâton... »

Faisant une brève étude de l'influence de Renan sur quelques-uns de ses disciples, Émile écrit cette réflexion :

« Ce qui chez eux est significatif, par rapport à Renan, c'est qu'ils ont trouvé chez lui une justification avant tout commode pour des tendances propres, l'autorité dont ils avaient besoin pour être sûrs d'eux-mêmes et notam-

ment pour s'amuser librement et avec une bonne conscience. »

Ces passages valaient de nous arrêter, et divers points de vue de la probité intellectuelle en ressortent nettement. Un écrivain est sincère lorsqu'il exprime fidèlement ses idées personnelles, mais il n'est pas parfaitement probe si avant d'exprimer ses idées il ne les a soigneusement examinées pour s'assurer de leur principe, de leur désintéressement, de leur valeur. Il ne s'agit pas en effet d'écrire sous l'influence d'une passion, même très profonde, mais de donner au public le résultat d'efforts patients et consciencieux à la recherche de la vérité. Voici, tracé en quelques lignes, l'idéal qu'Émile se proposait d'un esprit vraiment probe :

« *Un esprit sans fissure.* » — Limpide, sans partie obscure, sans double fond; où tout est stable, ferme, où tout est propre, net, aux contours déliés. Le bon sens y règne et y domine; on est sûr de le rencontrer partout, et qu'aucune note ne manque : toujours avec ce même équilibre et cette même clarté. Cela pour l'esprit à proprement parler et aussi pour le caractère. Chacune de ses idées possède proprement la sorte de valeur qu'a sa parole donnée. »

Cette parfaite probité intellectuelle ne pouvait s'acquérir que par la liberté, le détachement à l'égard de ses propres inclinations, préjugés, préférences. De la liberté d'esprit nécessaire à un écrivain, Émile donne cette définition :

« Liberté d'esprit : ne se déterminer que par

des motifs qui sont du rang de ce dont il s'agit. En somme, une forme de la probité d'esprit. »

Plus loin, sous ce titre : « De la justice intellectuelle », il écrivait :

« La recherche de l'équité est le signe de la liberté d'esprit, et la plus haute équité serait la plus haute liberté. »

Puis, étudiant les rapports de l'art avec la vérité, il fait cette remarque :

« Une esthétique de la vérité. Peut-être possibilité d'un progrès en surveillant, épurant le côté artistique de la vérité. »

Une dernière condition restait à remplir par l'écrivain soucieux d'être à la hauteur de sa tâche.

Il s'agissait pour lui non seulement de n'exprimer que des idées longuement mûries et pesées, mais encore de faire un choix parmi ces idées mêmes, et de diriger toutes les forces de son esprit vers la solution des problèmes les plus essentiels.

« Ce qu'un esprit véritablement bien fait veut savoir, ce n'est pas n'importe quoi ; c'est ce qu'il y a de plus capital.

« Tout de suite le pressentiment qu'il y a des hiérarchies du savoir ; qu'il y a des savoirs médiocres, indifférents, et qu'il y a au contraire des savoirs essentiels. »

A la suite de cette note il ajoute : « A rattacher à la profondeur à laquelle est le réel. »

Et au sujet de ces esprits superficiels qui n'éprouvent que de l'indifférence devant les questions capitales touchant à l'âme et à sa destinée, Émile écrit :

« Il est singulier qu'en France le modèle et le type de l'intelligence soient encore de nos jours ordinairement figurés par Voltaire ; car quelles qu'aient été sa subtilité, sa finesse, la vivacité prodigieuse de son esprit, sa foi dans le bon sens facile, il n'en est pas moins vrai qu'une des caractéristiques de son esprit est d'avoir été totalement étranger à ce qui est grand sérieux, grand désir, profondeur d'âme...

« C'est pourquoi il peut paraître singulier qu'en France le type même de l'esprit *compréhensif* ait été pris en un esprit dont la compréhension était loin d'être le premier mérite ; et on peut remarquer qu'aujourd'hui encore, chez les gens qui se réclament de Voltaire, l'obstination à fermer les yeux sur certaines choses et en définitive une certaine façon de ne pas les comprendre est tenue pour le sublime de l'intelligence. »

Pour sa part, tout en se sentant capable d'aborder les sujets les plus profonds ou les plus hauts, Émile se demandait parfois si l'éducation philosophique desséchante qu'il avait reçue ne lui rendait pas en quelque sorte impossibles ces recherches qui le tentaient :

« D'un certain regard méfiant sur les aven-

tures de l'esprit, à la recherche du plus pathétique, avec cette idée, ce coup d'œil par-dessus, cet autre regard, enfin le regard de celui qui sait qu'il cherche l'émotion et l'art, et non la croyance. Qu'il les cherche pour lui, par besoin inné, dans ces domaines du vrai ! Celui qui cherche l'émotion n'a pas la foi.

« Par là amolli, désabusé, l'oreille, l'œil trop près de la terre, aux écoutes, aux aguets. Le regard ne se lèvera point, il ne prendra point la fermeté, la dureté, l'assurance héroïque, la lumière généreuse ; il n'ira point s'aventurant dans les dangers avec cette beauté propre, cette fierté qui vient des hasards qu'on néglige. Méfiant, scrupuleux, non seulement manquant de foi, mais encore ayant adopté, reçu, accepté toutes les habitudes de ceux qui manquent de foi, ne traînant pas parmi ses nouveaux destins les gestes et les hardiesses pris dans les voisinages de la certitude.

« Le sentiment que tout s'équilibre, tout se vaut hors de l'effet exaltant que les idées ont sur nous et sur certains ; qu'il n'y a pas dans le réel de grands événements, mais seulement sur un certain plan de vision de grandioses apparences des événements. Corruption, ver rongeur, inclination au doute et à la mollesse, et à la confusion. »

Malgré ces pensées, il ne se résigne pas à abandonner la recherche du plus haut savoir. Mais où sera le couronnement magnifique de cette hiérarchie du savoir auquel il aspire avec tant d'ardeur?

« De l'idée qu'il y a un savoir souverain, écrit-il, idée inavouée, idée secrète et magnifique de tous les esprits ayant des aspirations intellectuelles, un savoir capable de muer le monde. »

Quel peut-il être, ce savoir souverain, prodigieux ? Le seul capable de tenter un esprit profond ? C'est à travers toutes les notes d'Émile qu'il faut chercher, non pas la réponse à cette question, il ne la donne nulle part explicitement, mais l'idée qu'il s'en fait, ou plutôt les idées successives et toujours plus approchantes de la vérité.

Ce savoir, voici comment de prime abord il le conçoit : c'est celui qui permet à l'homme de se connaître lui-même et par conséquent de régler son existence et ses pensées selon la vérité ; ce savoir, c'est encore celui qui permet à l'écrivain de révéler à ses lecteurs d'une manière saisissante ce que jusque-là ils ignoraient d'eux-mêmes, et qu'ils perçoivent tout à coup être pour eux d'une importance capitale. Savoir souverain, puisqu'il rendrait l'homme maître de sa propre destinée ; savoir souverain encore, puisqu'il lui assurerait l'empire sur l'âme des autres.

A ce double point de vue le désir de posséder un tel savoir fascinait l'esprit d'Émile et lui donnait parfois une sorte de vertige. Mais où trouver ce savoir ? Problème angoissant qui jette dans toutes ses recherches intellectuelles une note pathétique et justifie cette expression que l'on retrouve si souvent sous sa plume : « Le tragique de la connaissance. »

Ce savoir, il en vit les caractères dans des hommes comme saint Augustin et saint Ignace, mais sans en discerner les sources profondes. Il constata seulement que ces grands saints avaient su mener une vie héroïque et exercer une action puissante sur d'autres esprits. De là l'intérêt extrême qu'il trouvait à les étudier. Mais hors de la religion et de l'ascétisme, ce savoir ne pouvait-il s'obtenir?... Et peu à peu, sous l'influence de ce violent désir, il se passa dans son esprit quelque chose d'étrange qu'il appelle lui-même du nom de tentation. Dans le paganisme, certains hommes n'étaient-ils pas parvenus à la possession de secrets ignorés des autres? Comment l'avaient-ils fait? Au moyen âge, ne parlait-on pas de savants qui avaient obtenu un savoir prodigieux, surhumain? Qu'y avait-il réellement au fond de l'histoire de Manfred et de Faust?...

Cette tentation qu'Émile qualifie dans ses notes de « la plus troublante, la plus dangereuse tentation », n'ébranla pas longuement son esprit. Il étudia l'un après l'autre ces types de l'humanité inquiète cherchant une solution à ses doutes et un remède à son impuissance, en dehors de la vérité révélée, et voulant profiter de la science ainsi obtenue pour jouir et pour dominer; et cette étude le détourna de marcher sur leurs traces. Il constata en particulier, car c'est une des figures qui l'intéressaient le plus, qu'Œdipe avait été criminel et avait dû expier par de longues années de souffrances son savoir et ses fautes, avant de recouvrer la justice. Partout il se heurta au crime et au malheur, inévitables et funestes conséquences de ces « recherches contre nature », comme il les désigne lui-même. Il se proposait d'exposer longuement et avec force dans son traité de philosophie le résultat de cette étude, voulant montrer à travers le paganisme et le moyen âge « cette idée d'un savoir extraordinaire qui donne la puissance, mais qui est finalement fatal à qui le possède. »

Après avoir poursuivi l'étude de cette idée dans Wagner, il voulait terminer par Nietzsche, où elle se prolonge, écrit-il, « par l'idée qu'il existe un savoir infiniment pathétique, capable de muer le monde ».

S'il pouvait alors, c'est-à-dire en 1913 ou 14, jeter sur cette tentation « un clair regard », c'est qu'il était parvenu à s'en défaire. Son désir d'un « savoir souverain » s'était lentement transformé. Ce qu'il en était arrivé à chercher, c'est une base de vérité, lui permettant d'atteindre la parfaite justice ; sa grande ambition n'était plus de dominer d'autres âmes, mais de les amener à l'amour de cette justice dont il rêvait l'empire universel.

Dans une note il aspire au savoir « qui apaisera le monde », dans une autre « au regard qui purifie le monde ». Mais ce savoir, cette base de vérité, où les trouver ? Et comment présenter honnêtement à ses lecteurs des pensées dont il ignorait la valeur réelle ? Comment affirmer ce que rien ne lui certifiait à lui-même ? C'est pourquoi nous le verrons toujours hésitant, revenant sans cesse autour des mêmes questions, indiquant une solution, puis doutant de nouveau, et se consumant et s'usant dans ces recherches infructueuses.

Parfois il se lassera d'un travail qui lui paraît condamné à la stérilité ; et le désir lui viendra d'y renoncer complètement. Dans un de ces jours de découragement il écrira :

« Contemplatif, non plus d'esprit d'un beau grain sûr où la mollesse ne s'insinue pas, où règne constamment la force jeune et conquérante des matins. »

Il cherchera d'où lui vient cette impossibilité d'arriver à une conviction ferme et stable, et il en accusera sa race et son siècle :

« Une idée que j'ai de plus en plus actuellement, c'est que définitivement je ne suis pas de race conquérante.

« L'heure, ni en Allemagne, ni en France, n'est aux conquêtes. Elle est au dénombrement, au classement, flairer et étiqueter. »

Et toujours il sentira que le mal vient en effet de ces habitudes d'esprit répandues dans la jeunesse intellectuelle, et il gémira de ne pouvoir s'en défaire. Mais, reprenant sans cesse courage, il continuera pourtant jusqu'au bout à rechercher la vérité pour la posséder lui-même et devenir capable de la communiquer aux autres. En quelques mots, il révèle le secret de cette douloureuse persévérance :

« L'esprit méditatif, s'il veut écarter la métaphysique, y revient cependant toujours. La volonté ne suffit pas : il y a des problèmes qui deviennent réels dès qu'on lève les yeux. »

CHAPITRE XV

Influences littéraires : Sainte-Beuve, Barrès. Notes sur le romantisme.

Ce fut ainsi que, par un travail acharné, développant simultanément ses dons artistiques et ses facultés intellectuelles, Émile devint un véritable artiste, ou, pour me servir de l'expression de Maurice Barrès, « un écrivain un peu isolé parmi ses contemporains, un musicien savant, chargé d'éclairs, plein d'or et d'azur, dont la prose rivalisait avec les fleurs, avec les couchers de soleil et les concerts d'automne au jardin. »

Sous quelles influences son talent s'était-il formé?

Remarquons d'abord que son évolution littéraire fut parallèle à son évolution morale et qu'à chaque phase de sa vie intérieure correspond une phase distincte de sa carrière artistique. Pouvait-il en être autrement pour un écrivain qui considérait la probité intellectuelle comme la première des vertus et se faisait un devoir rigoureux d'être absolument sincère vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis du public? Chacun de ses ouvrages est le reflet de ce qu'était son âme quand il le composa. Sans entre-

prendre immédiatement de les examiner en détail, quelques mots suffiront ici pour indiquer dans son ensemble cette concordance.

Il est d'abord très clair que son premier roman, *Amour promis,* n'est que la trop fidèle expression de ce qu'étaient ses pensées durant sa crise de dilettantisme aigu. Le second, *Laure,* nous le montre préoccupé des destinées de l'âme et cherchant, sans pouvoir le trouver encore, un au-delà du monde.

En troisième lieu, l'ouvrage de philosophie qu'il préparait reflète sa résolution arrêtée de porter un esprit critique et rationaliste dans toutes les questions concernant l'intuition au double point de vue artistique et religieux et d'arriver par là au maximum de certitude que peut sur de tels sujets posséder la raison humaine laissée à ses propres ressources. Enfin la conclusion de son évolution est exprimée dans le plan de roman écrit sur le front et correspond à l'étape qu'il désigne lui-même par ces mots : « A la fin un attrait très fort et prédominant pour la sainteté. »

Chacune de ces phases demandera à être étudiée en particulier, mais avant de le faire il est utile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette évolution et de voir quels écrivains eurent sur lui dans sa jeunesse le plus d'influence. C'est à Étienne Rey que j'emprunterai les détails suivants :

« En littérature les livres qui exercèrent sur lui le plus d'action furent : *Adolphe, Obermann* et *Volupté.* On peut y ajouter les premiers romans de Maurice Barrès. » A ces noms, Maurice Barrès lui-même en ajoute deux autres : *La Confession d'un enfant du siècle* et *Le Disciple.* » Ce dernier roman surtout eut sur lui une influence considérable en lui donnant l'audace de vaincre ses scrupules naturels et de se montrer plus cynique qu'il ne l'était réellement.

Au point de vue philosophique, il faudra signaler

l'action de Kant, Bergson et Nietzsche, et enfin celle de Wagner.

Des trois premiers romans cités plus haut, c'est *Volupté* qui laissa sur Émile l'empreinte la plus profonde, celle dont il avoua avoir le plus de peine à se défaire quand il s'efforça d'échapper au dilettantisme.

« Sainte-Beuve. — *Volupté,* un certain état doux, mou, languide, incertain, impuissant, brumeux, où les sensations sont sans éclat, mais cependant extrêmement nombreuses et pénétrantes; où tout est enveloppé, voilé, atténué, sensuel enfin. (C'est dans le passé le livre à ma connaissance qui fasse penser le plus à la durée concrète de Bergson.)

« Cet état voluptueux, lâche, doux, tiède, soumis aux nuances des jours et des saisons, flexible comme le hasard, errant, dépendant, n'est point cependant un état qui me plaise; et maintenant plus encore que jadis, lorsque je le subis, et c'est souvent, j'aspire de tout mon être à une atmosphère sèche, claire, pure, nette, intellectuelle... »

Émile montre ensuite Sainte-Beuve allant chercher à Port-Royal une direction d'esprit plus rigoureuse et étant préservé par là peut-être de « ce vague des émotions religieuses de ceux qui ont des aspirations mystiques et point de foi, ni de dispositions à une foi sévère. »

Il ajoute :

« En tout cas, cette disposition de son livre,

cet univers sensuel et décevant, suscitant un au-delà de mysticisme et de religion, a fait école depuis et a été une source d'exécrable littérature. Cette fausse noblesse, cette idéalisation, cette supériorité, ce vague, cette sympathie pour la souffrance en général et idéalisée, cette religiosité sentimentale et esthétique... »

Il continue en disant que l'histoire de Sainte-Beuve a été mélancolique parce qu'il n'a pas trouvé l'emploi véritable de ses grandes facultés et développe assez longuement cette pensée, en comparant Sainte-Beuve aux romantiques qui l'entouraient et qui lui paraissent grossiers en face de sa délicatesse. Un peu plus tard il écrivait encore la note suivante :

« Sainte-Beuve. — Une poésie extrême dans un cœur sec... Divination des sentiments les plus subtils, les plus secrets dans leurs nuances les plus délicates, intimes, rares ; passant en lui mais sans rien laisser de leurs parfums... Comme si c'étaient des réalités existant d'elles-mêmes, errant par le monde et qui se posent un instant dans les esprits ; pétales de fleurs que le vent transporte et qui glissent sur le front... »

Je ne saurais analyser d'une manière précise l'influence que les premiers romans de Maurice Barrès eurent sur Émile ; mais Maurice Barrès est certainement de tous les écrivains actuels celui qu'il a le plus profondément et le plus longuement aimé.

Il resta constamment fidèle à son enthousiasme d'adolescent, et tout en se séparant un peu dans la suite, par

les idées, du maître de sa jeunesse pour se former une personnalité indépendante, il lui garda toujours une place à part dans ses pensées et je peux dire même dans ses affections. Il l'étudiait soigneuuement, cherchant parfois à s'expliquer ce qui l'étonnait en lui, mais écrivant à son sujet des phrases comme celle-ci :

« Il y a de la grandeur chez Barrès, le sentiment altier des plus hauts problèmes, et des phrases, des mots, des accents dignes de ces sublimes questions. Çà et là constamment un essor superbe. Des phrases qui tout à coup ouvrent leurs ailes comme des âmes ! »

Aussi pendant la guerre ce fut avec un tressaillement de joie qu'il apprit la part active que prenait Maurice Barrès dans la noble tâche de soulever la France au-dessus de ses épreuves et de la maintenir dans une perpétuelle volonté d'héroïsme et de sacrifice. Lorsqu'il vint en permission, il nous parla avec enthousiasme de ses articles patriotiques :

« Ils sont si beaux, disait-il, et c'est si bien de sa part d'avoir tout laissé de côté pour ne plus s'occuper que de la France ! »

Du front il lui écrivit, et dans son livret militaire il avait conservé cette réponse pleine d'encouragements du grand écrivain ; combien elle est touchante aujourd'hui !

« Mon cher Clermont,

« Merci de me donner de vos nouvelles. Je suis de tout cœur avec vous dans l'épreuve glorieuse que vous traversez. Quand vous reviendrez,

votre talent et votre autorité seront accrus comme si vous entriez dans un palais féerique.

« La France va appartenir aux soldats de cette guerre, et dans tous les ordres, avec la plus vive affection, nous allons vous céder la place. Soyez heureux, mon cher ami. Je vous embrasse.

« Barrès. »

Les premières sympathies d'Émile l'inclinèrent vers les romantiques et leur égotisme raffiné. « Les romans personnels d'Émile Clermont, écrit René Doumic, sont aussi bien des romans lyriques. Plus qu'à tout autre modèle, c'est à *René* qu'ils se rattachent. Certains tours de phrases voisins de la poésie en procèdent directement : « Pressentiments, doutes, que ne vous ai-je écoutés ? Au murmure berceur des sapins, près de ce ruisseau qui jasait sur les pierres, que ne me suis-je arrêté davantage à ces révélations d'un prochain avenir ? »

« Et lorsque le jeune homme d'*Amour promis,* pour retrouver certains moments de vie ardente, offre par avance tous les sanglots de son cœur et « écarte avec dédain les heures inertes et les jours indifférents », ne croit-on pas entendre encore une fois retentir l'appel aux orages désirés ? »

Dans ses notes, Émile reconnaissait avoir subi l'action des romantiques, mais il s'en libéra peu à peu à mesure qu'il essaya de réagir contre « la recherche de la douleur et la stérile mélancolie ». A la fin de 1912, il résumait en ces quelques lignes sa pensée sur le travail qu'il accomplissait en lui :

« Aboutir. — La sensation que toute cette longue mélancolie de jeunesse, toute cette peine romantique, cette poésie d'âme brisée, d'échec,

etc., est enfin dominée; qu'elle a abouti. Elle est dominée, non en ce sens qu'elle est terminée, mais en ce sens qu'elle a mené plus loin, qu'elle a conduit dans un domaine nécessaire dont elle est le vestibule, ou plutôt dont elle était le reflet infortuné. »

En août 1913, il désira lire quelques poèmes de Byron, le début de *Childe Harold* l'enchanta, mais *Manfred*, qu'il voulait étudier, lui causa une véritable désillusion; il lui fallut de réels efforts pour poursuivre cette lecture jusqu'au bout, ce romantisme « échevelé, pompeux et creux » lui étant devenu, disait-il, tout à fait antipathique.

A peu près à la même époque, il écrivait :

« Autrefois il y avait du plaisir dans la douleur et de l'amertume dans le plaisir. Rien n'était simple. C'est peu à peu, c'est tardivement que mon âme s'est simplifiée, qu'elle a perdu sa sensibilité ambiguë et s'est habituée à éprouver le mal comme le mal et le bien comme le bien. »

Et ailleurs :

« Le premier apprentissage pour savoir bien vivre serait de s'accoutumer à réserver les chagrins graves pour les graves occasions. »

Il avait ajouté :

« On aurait fait un grand pas vers une sage conduite. »

Plusieurs autres notes indiquent cette même lutte contre le dilettantisme ; je ne puis les citer toutes. L'une d'elles commence par ces mots :

« Fini, fini de chercher dans les choses précisément ce qui blesse, leur poison le plus secret. Cette volupté n'est plus une volupté !... »

Il se sépara encore des romantiques pour un autre motif : il en vint à trouver leurs analyses psychologiques creuses et vaines :

« Il faudrait, au cours du XIX^e^ siècle, écrit-il en 1912, signaler en gros l'absence d'une méthode psychologique positive, c'est-à-dire l'ignorance et l'aveuglement dans ce qui était l'essentiel, car, enfin, l'essentiel c'est bien l'âme. Il faut bien dire que le XIX^e^ siècle, et notamment dans le temps de sa crise la plus grave, n'a pas été un siècle de psychologues, beaucoup moins que le XVIII^e^, infiniment moins que le XVII^e^. »

Et sur le même sujet il écrivait :

« C'est une psychologie très différente celle qui, simplement, prête à des personnages des sentiments justes et vraisemblables, crée par ce moyen des personnages vivants qui évoluent dans une action à leur convenance, et une autre psychologie qui ouvre des clartés sur des profondeurs de l'âme, qui implique et impose une certaine notion de la nature humaine, qui implique aussi un jugement sur les valeurs spiri-

tuelles en jeu, toute baignée de philosophie, de métaphysique, de haute vie morale. »

S'il se plaignait de la psychologie superficielle du romantisme, il n'éprouvait pas une sympathie plus grande pour la psychologie sèche et précise de notre époque :

« D'un rationalisme psychologique qui règne dans la littérature présente, comme dans le naturalisme où abondent les détails matériels et précis, ici abondance de détails psychologiques précis ; remarques pénétrantes quelquefois, sans signification ni portée pour la plupart ; l'analyse pour l'analyse, le vrai sans importance, sources réelles de la beauté et de la grandeur méconnues. »

Malgré tous ses efforts, il ne put jamais se débarrasser absolument des premières empreintes laissées par les romantiques et la lutte intérieure, tout au moins, dura presque jusqu'à la guerre ; n'écrivait-il pas :

« Un conflit continu, une bataille contre certaines images et certaines idées, la sensation de m'user, de mourir dans cette bataille. »

Il sentait aussi combien, en dépit de sa volonté, la puissance d'émotion était restée forte en lui :

« J'ai non seulement éprouvé mes propres émotions, mais celles d'un nombre infini de personnes qui ont habité dans mon imagination, mes rêves, et aussi d'un nombre considérable de personnes qui m'ont entouré. »

Il est un point par lequel Émile resta toujours fortement lié au romantisme : son vif amour de la nature.

« Émile Clermont, écrit M. Doumic, parle de la campagne en homme qui y a vécu, qui en a la vision directe et l'intime sensation. Il en sait rendre surtout les aspects de mélancolie où flottent un voile de brume et comme une âme de tristesse : « La nuit descend, la voix des pâtres « sonne plus haut dans la vallée et la brise que « le soir élève, glissant sur la surface des étangs « comme la frange d'une écharpe invisible, les « ride et les ternit... »

« Cette harmonie du paysage avec l'état de notre âme est un des thèmes habituels de la poésie lyrique. »

Cette communion avec la nature resta toujours très familière à la sensibilité d'Émile ; M. G. Salles, qui passa avec lui tant d'heures intimes, écrit à ce propos :

« Il y avait des jours où tout lui apparaissait sous cet aspect poétique ; si nous étions alors en promenade, j'avais, en l'écoutant, l'impression d'avancer dans une région enchantée.

« J'ai d'innombrables souvenirs de semblables entretiens. Certains, pourtant, me sont restés plus chers que les autres.

« Par une claire journée de janvier, nous nous sommes rendus, en suivant à pied les bords de la Loire, de Nevers au Bec d'Allier. Tout était

blanc de neige et recouvert d'une couche de givre que le soleil faisait étinceler.

« Durant ces beaux jours d'hiver, me disait-il, la nature paraît avoir retrouvé l'éclat, la pureté, le mystère dont elle est revêtue aux yeux des enfants ou des peuples encore jeunes. Elle redevient un berceau de légendes.

« En effet, sous leur parure brillante, chaque objet nous semblait nouveau et remarquable. Tout en marchant, Émile me faisait le récit de certaines coutumes du pays ou de quelques contes qu'il avait l'intention d'écrire. Parfois, nous nous arrêtions pour jouer avec la neige ou admirer le miroitement de l'eau. Nous étions heureux comme si nous n'avions eu sur terre qu'à éviter les mauvais génies et à rechercher l'amitié des bonnes fées...

« Émile prenait un grand plaisir à regarder les eaux transparentes, celles des sources, des ruisseaux, des larges rivières tranquilles ou des rivages marins. — Il restait de longs instants à contempler les petites bulles brillantes qui montent mystérieusement du fond moussu où une source prend naissance, ou bien il suivait des yeux les longues herbes qui, nonchalamment, se balancent au gré de la rivière, les petites vagues qui, sans jamais se lasser, courent à la surface, ou encore les paysages cha-

toyants qui apparaissent à travers la transparence de l'eau. Il retrouvait dans cet élément clair et fluide la pureté, les reflets changeants, le mouvement, l'écoulement sans fin de sa vie intérieure.

« Il y trouvait aussi un stimulant pour son imagination. La magie de l'eau emportait son esprit dans la région du merveilleux ; elle l'emmenait au pays des contes. »

Dans son journal, les descriptions sont nombreuses. En voici une, entre autres, rappelant les impressions qu'il venait d'éprouver en rêvant près d'une source :

« Une source... petit bassin limpide, si limpide qu'elle fait penser à quelque chose de glacial.

« Le fond est net, tapissé de feuilles sur lesquelles brille une poussière d'or, gondolées avec de fines nervures saillantes. Dans un coin, au fond, on voit un bouillonnement un peu étrange parce qu'il ne vient pas jusqu'à la surface, laquelle demeure rigide, et sous cette immobilité une mobilité singulière de l'onde. Point profonde, un mètre peut-être... et pourtant des abîmes par sa clarté, sa pureté, suggérant l'idée d'abîmes. Cette eau est claire, presque invisible, elle reçoit des images à l'infini, tout ce qui passe, le ciel, la mobilité des arbres, les nuages ; cependant inaltérable malgré cette mul-

tiplicité et son propre écoulement; vivante, énigmatique. »

Et sur le front même, au milieu des spectacles d'horreur qu'il avait constamment sous les yeux, Émile n'en resta pas moins sensible aux changements de la nature et ne laissa pas d'être impressionné par eux.

Voici une description hâtivement esquissée sur son carnet de guerre :

« Soir de tempête. — L'orage s'éloignait, mais succession d'éclairs de l'autre côté de la vallée, tantôt d'éclairs très larges, blancs, clairs, sorte de paysage instantané qui apparaissait détaché, vision brève, air japonais, pénétré de lumière, simplifié, seules silhouettes des choses bien découpées sur des fonds uniformes, et de grandes nappes glacées. Vibration du paysage.

« Quelquefois les éclairs occupaient la moitié du ciel, formant un grand fond, une étendue éblouissante et violette sur laquelle un nuage plus sombre découpait ses rivages, ses golfes et promontoires.

« Quelquefois la lumière était jaune, dorée ou de cuivre; d'autres fois, c'était un jet de lumière plus court, rougeâtre, sinistre, comme un reflet de forge. Et d'autres fois enfin, la lumière, soulevant à peine un rideau au-dessus des collines, apparaissait arrondie, comme un œil sinistre. »

CHAPITRE XVI

Évolution littéraire. — Notes sur l'art classique.

Après avoir vu comment Émile essaya d'échapper au romantisme, nous pouvons examiner dans quel but il le fit et vers quel idéal littéraire se dirigeaient ses efforts. Pour bien comprendre cette évolution, il est seulement besoin de se rappeler la profonde antinomie qui existait entre les attraits de sa sensibilité et ceux de son intelligence. Sa vive impressionnabilité et son imagination ardente l'inclinaient vers le romantisme; mais son esprit posé et réfléchi le portait presque aussi fortement vers l'art classique, celui où l'intelligence joue le plus grand rôle et où la violence même des passions reste toujours contrôlée et dominée par la raison.

Ce combat, qui, plus ou moins fortement, se livra toujours en lui, semble avoir pris pour la première fois un caractère aigu pendant son séjour à Munich, en 1911; et la forme toute spéciale que revêtit ce combat fut celle d'une réaction contre le trouble causé par ce qu'il appelle « l'infini wagnérien ». Wagner, sa musique, ses conceptions dramatiques, ses héros surtout avaient exercé sur Émile une influence considérable :

« Étant élève à l'École Normale, écrit M. G. Salles, il était un soir allé assister à une représentation de *Lohengrin ;* il ne connaissait encore rien du grand musicien allemand. Or, quand survient la scène où, traîné par un cygne, Lohengrin apparaît dans son armure blanche, puis se sépare de son bel oiseau et le regarde s'en retourner vers le Saint-Graal, — quand éclate son chant si pur, et qu'à l'orchestre résonnent les accords magnifiques, évocateurs du lieu sacré, — ce fut pour Émile comme un éblouissement. Il avait entrevu des « splendeurs » insoupçonnées. A la suite de cette représentation, il était resté plusieurs jours perdu dans la contemplation de ce qui lui avait été ce soir-là découvert. Il ne cessait d'entendre les sonorités wagnériennes et de songer à ce beau drame où s'opposent en d'héroïques rencontres le monde de la connaissance et celui de l'amour, la pureté morale et toutes les séductions.

« Il était toujours depuis resté sous l'influence de cette sorte de beauté. Il m'a dit lui-même qu'il avait imaginé les grandes scènes de son second roman comme celles d'un opéra, et qu'en écrivant la fin du livre — lorsque *Laure* s'en va une dernière fois sur la terrasse, qu'elle prend l'enfant dans ses bras et qu'en le soulevant au-dessus de la vallée elle lui adresse de si

belles paroles d'adieu et d'espoir — il entendait en lui l'écho des chants wagnériens. »

En 1911, il commença à lutter contre cette influence. Dans son journal il étudie longuement les rapports de l'art et de la métaphysique, car « une bonne conscience d'artiste doit commencer par équilibrer son savoir et son art ».

Et il conclut « qu'il ne conçoit pas de grand art qui n'ait un au-delà métaphysique ». Mais cette position de l'art par rapport à la métaphysique devient pour lui un nouveau problème, problème qu'il pose et résoud en ces termes :

« L'art tel que je le pratiquerai a des rapports avec la métaphysique; quels rapports? D'une manière générale et dans l'ensemble, toute création esthétique pour moi me paraît comme se détachant sur un infini; c'est là une simple image, mais c'est précisément cette image qui accompagne mon invention. On pourrait concevoir l'art autrement : partir de la vie, rassembler des images, des remarques, etc..., les composer dans une œuvre qui en soit l'aboutissant, qui les domine et les résume : tout s'arrêterait là. Mais pour moi rien de pareil : l'émotion et la réalité se trouvent pour ainsi dire de l'autre côté de l'art; l'art revient devant la scène comme une image et un symbole des immensités qui sont plus loin; c'est un commencement. L'art au bord de l'infini. »

Mais peu à peu il lui sembla qu'il avait à se défier de tous ces élans vers l'infini, dont pour lui le mystère se perdait dans les arcanes du monde :

« L'art exprime un arrêt devant l'infini » ; telle est la formule à laquelle il aboutit à cette époque et qui se retrouve souvent dans ses notes. Mais cet arrêt sévère, c'est l'art classique qui le traduit le mieux ; n'est-ce pas de ce côté qu'il doit diriger tous ses efforts ? Il n'y songe pas sans effroi :

« Pour que cet art devienne celui que je préfère, combien pour moi de désirs à vaincre ! combien il faut d'adieux ! combien de renoncements ! »

Il avoue que la « perfection sûre et froide » des œuvres classiques a une sérénité qui l'attire :

« De là, dit-il, ces palais et ces parcs classiques qui apparaissent parfois plus radieux que les châteaux wagnériens dans les imaginations de romantiques blessés. »

La magique richesse des conceptions irréelles ne cesse pas pour cela de réclamer ses préférences. Il écrit en 1912 :

« Différences entre un art qui reste dans le réel commun et immédiat, ne le dépasse pas, et un art qui crée véritablement, au-dessus de la vie, en en prolongeant les lignes. Instant merveilleux où l'imagination quitte le réel. »

Mais en même temps, rempli d'une admiration croissante pour les classiques, il préparait sur Racine la note suivante :

« Art. — L'art de Racine n'a gardé du drame antique aucune trace du délire dyonisien ; mais un sens ferme et sûr de la beauté apollinienne qui se manifeste par la création d'un grand style. Lui et Glück, si l'on veut, Orphée et Phèdre offrent l'exemple unique d'un grand style ; un dessin ferme, impeccable, presque visuel de chaque scène, une ligne qu'on suit des yeux, et qui semble se dérouler à mesure que les paroles se succèdent, chacune venant s'inscrire et former le contour ; rien de trouble, confus, étourdissant, la sûreté, la majesté, le beau trait pur, arrêté, mais dont justement l'arrêt est si net et bien frappé qu'on songe à tout ce qui est par delà et à quoi on ne touchera pas, qui n'empiétera pas, ne désagrégera pas.

« Rien d'incertain dans la marche, au contraire quelque chose de sûr, un progrès régulier définitif, une majesté inscrite en des mouvements d'âme ou des gestes éternels.

« Tout autre est la position du drame wagnérien (le drame à proprement parler). »

Ce qui lui plaît donc surtout chez Racine, c'est que, pour reprendre ses propres expressions, on n'y trouve rien de « trouble, confus, étourdissant », c'est que la raison y garde toujours le contrôle sur l'imagination. Sa pensée à ce sujet est plus longuement exposée dans la note suivante sur l'art wagnérien, écrite à la fin de 1912 :

« Conception présente de la plus grande beauté. — L'idée qu'on a couramment des hiérarchies de la beauté est peut-être assez récente ; elle est en tout cas assez vulgaire. Elle se traduit communément par l'idée que la plus grande beauté sera celle qui vous arrachera à vous-même, produira l'enthousiasme, l'enthousiasme où l'on oublie, peut-être le délire ; en tout cas l'exaltation, un ébranlement prodigieux de l'âme, une agitation où l'on ne se possède plus.

« J'entendais une fois une personne très distinguée parler avec émotion de l'effet immense produit par la 9e symphonie au théâtre d'Orange sur 10.000 auditeurs, 10.000 délires accumulés, bien plus multipliés les uns par les autres. L'idée que cette émotion ainsi amplifiée, ce désordre, ce trouble jeté dans la foule, était une haute impression d'art, que l'œuvre y gagnait pour ainsi dire, qu'en tout cas c'était là une grande et unique fête d'art, cette idée relève de sentiments quasi barbares, qu'un Grec tout au moins eût trouvés barbares.

« C'est une idée peuple, populaire en tout cas : une idée à la Wagner d'ailleurs, convenant à l'art wagnérien, mais ne convenant pas du tout à l'art grec, ni à tout art de marque vraiment classique. On demande ainsi à l'art préci-

sément le contraire de ce que les Grecs lui demandaient. L'art était alors essentiellement dans le repos imprégné d'intelligence, ayant un reflet d'humaine raison, peut-être le grand repos de l'âme ; non pas ce quelque chose de prodigieux, d'éclatant, de bouleversant que nous nous représentons comme le véritable effet de la beauté. Les chefs-d'œuvre de l'art grec, de la sculpture grecque ne donnent pas l'impression de l'inaccessible, du par-delà que donnent les grandes œuvres de notre temps ; elles ne doivent rien aux parties obscures et troubles de l'âme ; elles ne sont pas hors de l'esprit humain ; elles n'empruntent rien aux au-delà de l'esprit ; mais elles sont de l'esprit l'expression haute, noble, assurée, en ce sens très accessibles. L'enthousiasme en leur présence est quelque chose de quasi déplacé, à moins qu'il ne s'agisse d'une joie limpide, fraîche, noble, de l'esprit, nullement d'un délire.

« Ce que nous demandons actuellement à l'art, c'est ce que les Grecs demandaient à toute autre chose, quelquefois au vin, mais le plus souvent à la célébration de leurs mystère : un délire, une ivresse. La grande folie bachique de ces mystères, voilà ce qui correspond à notre plus haut point d'émotion dans l'art, quelque

chose venu d'Asie. Mais pour les Grecs, l'art était tout différent, presque le contraire. Ses fêtes se déroulaient en plein jour; il parlait de raison, de clarté; quand il atteignait sa perfection, il n'avait pas pour effet de bouleverser l'âme, mais de la purifier, ce qui est précisément le contraire; « l'art purifie les passions », selon l'expression célèbre et généralement mal interprétée d'Aristote. Et pour nous ce qu'il faudrait d'abord sans doute, c'est purifier l'idée de la beauté. Ce point est en somme capital pour tout ce qui concerne l'esthétique. Qui aurait en soi renversé cette hiérarchie aurait acquis beaucoup. »

Pendant la guerre, ce goût de la culture classique le suivit. Il demanda l'*Enéide* pour la relire dans ses moments de loisir, puis *Phèdre*, car, à son avis, rien n'égalait les vers de Racine. Je l'ai aussi entendu, au cours d'une de ses permissions, donner à un débutant dans l'étude du latin ce conseil : « N'apprenez pas le latin dans Sénèque : il est déjà de la décadence; lisez plutôt Cicéron; là vous trouverez la belle langue latine, les phrases nobles aux périodes savamment ordonnées; c'est dans Cicéron qu'il faut se former au génie du latin. »

Et dans son carnet de guerre au sujet d'une proclamation faite aux troupes, il s'écrie :

« Vous qui étiez épris du génie latin, admirez, honorez. Admirez la netteté, la résolution, la clarté. Puisque l'offensive allemande a

échoué... il convient de profiter de la situation avortée de la 1re armée allemande... Textes classiques, non pas seulement parce qu'ils font partie à jamais de notre culture nationale, qu'ils ont agrandi notre héritage, mais parce qu'ils ont la fermeté du contour, la netteté, le beau grain solide qui caractérise l'art et la pensée classiques. »

A l'époque où Émile trace ces lignes, l'évolution de sa pensée au sujet de l'art semble près de son terme. Dégagée des chimères wagnériennes, sa notion de l'infini a pris une transcendance avec laquelle l'art classique s'harmonise bien, et celui-ci ne lui semble plus seulement cet « arrêt devant l'infini », dont la perspective lui avait paru si amère, mais bien une recherche de l'infini, recherche sage et mesurée où les aspirations de l'imagination et de la sensibilité se laissent guider par la raison. N'était-ce pas à cette époque qu'il donnait au mysticisme de Clara le nom de « surcroît merveilleux » et qu'il gémissait de ne pouvoir lui-même y atteindre. Son dernier roman sans doute eût été classique par la forme, par le plan longuement étudié, par la composition savamment ordonnée et par la pureté du style; mais était-ce bien un écrivain absolument classique et, selon lui, rationaliste qui aurait dessiné le portrait de Clara esquissé hâtivement dans les lignes suivantes : elle devait avoir « un corps frêle et mince, un beau front large, des yeux de diamant », et son âme devait être en communication continuelle avec Dieu.

Ce mysticisme ne devait pas simplement consister en de lyriques et vagues aspirations d'âme ; dans ce roman, les trois personnages principaux, Clara, Maurice et sa sœur, devaient, chacun selon sa propre tournure d'es-

prit et sa croyance, rechercher la plus haute perfection morale ; aussi Émile, devant ces figures qu'il voulait créer si grandes, laisse échapper ce cri d'admiration : « Quelle belle société ils forment à eux trois ! »

Pendant la guerre, il conçut le plan d'un autre roman esquissé en quelques lignes sur son carnet de route :

« Sujet pour après la guerre, ceci comme un beau thème symbolique : une famille avec un grand souvenir d'héroïsme derrière elle ; les héros sont morts, le souvenir plane. Comment s'accommoder maintenant de la vie banale ? Donner le ton de ce que sera la France après la guerre... »

Son désir était de soulever la France au-dessus de la vie banale et d'empêcher qu'elle ne revînt trop vite à des préoccupations égoïstes et vulgaires.

Mais ce but moral au service duquel il aurait mis toutes les ressources de son talent, il voulait l'envelopper dans un « beau symbole », et ainsi dans ces œuvres qu'il projetait les deux attraits de son âme se seraient enfin réunis et réconciliés, la philosophie et l'art se seraient rejoints.

Quant au style qu'il comptait employer, il l'indique par ces mots :

« Que le style en soit clair, limpide comme une source, plutôt poétique que dramatique. »

Choix surprenant si l'on se rappelle en quelles circonstances Émile le fit : au milieu d'une sanglante tragédie et sous la perpétuelle menace de la mort. Style clair, style limpide pour s'harmoniser avec la pureté des sentiments qu'il devait exprimer ; et là encore, il semble

qu'une remarque s'impose. Émile avait donné à son premier roman une forme auto-biographique, et le héros d'*Amour promis* venait lui-même révéler toutes les plaies de sa sensibilité maladive ; dans *In memoriam* c'est à la sœur de Maurice qu'est confié le soin de montrer l'évolution de son frère. Cette différence de procédé n'est pas seulement due au fait qu'Émile veut faire tomber son héros sur le champ de bataille : il indique au contraire lui-même que ce choix est destiné à conserver à ce récit toute sa fraîcheur. Ainsi tandis que le cynisme avait paru obligatoire à l'auteur d'*Amour promis*, c'est maintenant à la pureté d'une âme de jeune fille qu'Émile va demander une source d'inspiration, ce sont les sentiments d'une jeune fille, ce sont ses jugements qu'il va chercher à deviner pour se les approprier, et c'est grâce à cette innocence et à cette fraîcheur qu'il veut rendre siennes qu'il espère produire un véritable chef-d'œuvre.

René Gillouin remarque très justement que les premiers romans d'Émile permettent d'entrevoir comment peut s'opérer la fusion des deux courants néo-romantique et néo-classique qui se partagent les jeunes gens d'aujourd'hui « en prouvant d'une part que la sensibilité romantique en tant que source d'inspiration n'est pas près d'être épuisée, et d'autre part que cette sensibilité n'est pas formellement rebelle à l'ordre, à la raison et à la mesure ».

A plus forte raison pourra-t-on dire ceci en considérant dans son ensemble l'évolution littéraire d'Émile ; mais cette étude montrera en même temps que cette fusion n'est pas une simple question de goût et de choix. Pour qu'elle puisse se réaliser, il faut que dans l'écrivain se joignent à un tempérament d'artiste un esprit judicieux et une intelligence élevée ; il faut qu'après de longs efforts la raison et la volonté soient parvenues à dominer la sensibilité et l'imagination, et sachent se

servir d'elles comme on se sert d'un instrument de prix, c'est-à-dire en vue d'obtenir un effet déterminé et soigneusement choisi. Or Émile nous l'a avoué : pour arriver à un tel équilibre, à une si parfaite possession de soi, il faut « beaucoup d'adieux et beaucoup de renoncements ».

CHAPITRE XVII

Premières œuvres : « Rome et Napoléon III ». « Isabelle ».

Le premier ouvrage qu'Émile fit paraître, et qui du reste n'atteignit pas le grand public, fut une étude historique sur l'intervention française à Rome en 1849. Peu de temps après sa sortie de Normale il revit le mémoire qu'il avait rédigé sur ce sujet en vue de l'agrégation, et son ancien professeur, Émile Bourgeois, lui proposa de joindre ce travail à celui que lui-même avait fait sur les tentatives du Second Empire pour s'assurer le concours de l'Italie et de l'Autriche. Les deux études parurent ensemble en 1907 sous ce titre : « Rome et Napoléon III ». La collaboration d'Émile à cet ouvrage lui valut d'assez grands éloges, mais le fit juger plus éloigné du catholicisme qu'il ne l'était réellement ; jugement dû en grande partie à l'impression produite par les pages beaucoup moins modérées d'Émile Bourgeois et que le lecteur étendit inconsciemment à tout le volume.

Émile, du reste, nous raconta un jour que dans une revue catholique avait paru une appréciation élogieuse

pour la forme, mais très sévère pour le fond. Cette critique l'avait peiné et il nous expliqua longuement qu'il s'était servi sans rien y changer des documents qu'on lui avait communiqués aux Archives. Il ajouta que s'il en existait d'autres il ne demandait pas mieux que d'en prendre connaissance et d'étudier de nouveau la question quand l'occasion se présenterait, car il n'avait jamais eu l'intention d'attaquer l'Église.

Mais l'histoire le tentait beaucoup moins que les œuvres d'imagination ; aussi commença-t-il à la même époque un roman qui pendant quelques mois le passionna et qui toutefois ne fut jamais terminé. De ce long manuscrit il détacha seulement à deux reprises des fragments qui parurent dans la *Revue de Paris*, l'un en 1912 sous le titre de *Récit d'Isabelle,* l'autre en 1914 sous celui de *Un petit Monde*, de sorte que ces fragments, remaniés par lui avec le plus grand soin et publiés récemment en un volume sous le titre *Histoire d'Isabelle,* appartiennent à la fois au début et à la fin de son œuvre littéraire. Ce roman, qu'il avait toujours eu l'intention de reprendre et de compléter, n'eût guère ressemblé aux deux autres : l'intrigue en était beaucoup plus compliquée, les personnages plus nombreux et les événements extérieurs y jouaient un plus grand rôle.

Une des principales figures devait être celle du comte d'Omeuse, caractère énergique, organisateur puissant, accaparant peu à peu, par des entreprises hardies, toute la fortune de sa province, le Nivernais, mais voyant finalement son œuvre et sa fortune crouler dans une révolte des paysans ruinés.

Une autre figure devait se détacher spécialement du groupe de personnages qu'Émile voulait étudier dans ce roman : celle d'Isabelle, la fille du garde-chasse du comte d'Omeuse, nature exaltée et rêveuse, délicate, perpétuellement froissée par son contact avec des âmes moins affinées que la sienne, et qui finit par s'échapper

du foyer paternel, de ce milieu honnête mais vulgaire où il ne lui semble plus possible de vivre. Pauvre Isabelle ! elle portera partout ce malaise et cette inquiétude, plus lourds encore quand le regret et le remords s'y mêleront.

A côté du comte d'Omeuse et d'Isabelle, les deux personnages principaux devaient être Albert Arlet et sa sœur Geneviève qui entrait au couvent pour racheter l'âme de son amie Isabelle et en même temps expier la faute de son frère. D'Albert je n'ai pas grand'chose à dire ; je puis me contenter de répéter le jugement de sa sœur qui le trouva très lâche et chercha à compenser par un acte héroïque sa légèreté et sa faiblesse. Après avoir en vain essayé de l'amener à épouser Isabelle et après s'être adressée dans ce but non seulement à lui mais à sa fiancée, Denise, qui ne répond que par des larmes, Geneviève dit à Isabelle :

« Pour toi et pour compenser le mal qu'on t'a fait, je donnerais ma vie volontiers. S'il est un moyen sur terre d'effacer le péché d'autrui, si le renoncement, les austérités, les prières peuvent faire une compensation d'une âme à l'autre... Elle s'arrêta comme frappée d'une pensée subite ; puis se parlant à elle-même, elle dit : Oui, ce sera ainsi. »

Elle se décide à entrer au couvent et devant elle qui part, un soir, Émile s'écrie :

« Voilà donc qu'elle, pure de ces choses, s'en va sur les chemins à travers le crépuscule hâtif, portant au front le rayonnement de son abnéga-

tion et de ses pensées! Est-elle forte? est-elle faible? son sacrifice aura-t-il des répondances célestes? existe-t-il, comme elle le croit, de mystiques échanges? Ou bien n'en peut-il rester que la grandeur d'un exemple et l'influence toute humaine d'un noble renoncement? »

Quelle était sa pensée réelle sur ce point? Il ne le dit jamais explicitement; mais que de fois son âme fut hantée par le souvenir de ces expiations volontairement acceptées pour ceux qui devraient expier et qui ne le font pas. Avec un frisson il exprima même un jour le vœu que jamais personne ne fît un tel sacrifice pour lui, car la vie ne lui serait plus qu'un long supplice. « Il me semble, assura-t-il, que je ne pourrais plus goûter aucun plaisir si je savais qu'au même moment quelqu'un se prive et souffre pour moi. » De quels sacrifices donc n'aurait-il pas été capable si, le voile du doute se déchirant enfin, il eût pu apercevoir le mystère de la Rédemption! Déjà cette phrase de saint Paul : « J'achève dans mon corps ce qui manque à la passion du Christ!» l'avait, à la première lecture, fortement frappé, et il en parlait fréquemment.

Quel que soit le motif qui les y pousse, c'est toujours vers le cloître qu'Émile dirige ses plus pures héroïnes, et Clara, que répète-t-il, il faudra faire « très précieuse — encore plus précieuse », ne sera pas une exception à cette règle. Mais combien de différences entre ces vocations religieuses qui au premier abord sembleraient uniformes! Pour ce qui concerne celle de Geneviève Arlet, je voudrais seulement faire remarquer une nuance délicate peut-être, mais d'autant plus intéressante au point de vue psychologique. Ce n'est pas en premier lieu l'amour fraternel qui pousse Geneviève au cloître, c'est pour la victime de son frère qu'elle veut d'abord se sacri-

fier, par un sentiment de justice qu'Émile a trouvé plus noble et plus élevé.

Le manuscrit très volumineux existe en entier ; mais dans son journal Émile écrivit en mai 1912 au sujet des œuvres des débutants :

« Le plaisir soit d'imaginer, soit de penser est si vif quand on s'y livre pour la ou les premières fois qu'il fait facilement illusion sur la qualité de ce que l'on pense.

« Prendre une personne, lui donner telle physionomie, tel caractère, la faire agir, mouvoir comme une personne vivante, c'est une vraie volupté ; on ne songe pas encore à la nécessité de lui faire avoir une conduite rare, originale, émouvante.

« Il faut commencer par se blaser sur ce premier plaisir qui dupe. »

Après réflexion, il ajouta :

« Il y a du reste beaucoup d'écrivains qui ne se sont jamais blasés ; ils demeurent incapables d'un triage et d'un choix, notamment parmi les descriptifs. »

Connaissant sa pensée sur ce sujet, ne serait-ce pas une véritable trahison envers sa mémoire que de donner maintenant au public ce qu'il n'a jamais jugé à propos de faire paraître lui-même ? Pour ne citer qu'un exemple des corrections qu'il aurait certainement faites s'il avait repris ce roman pour le publier, il me montra un jour par la portière du wagon, comme nous venions de Paris

ensemble, l'endroit précis de la ligne, près de Pougues, où il voulait faire se suicider le comte d'Omeuse. Ce dénouement mélodramatique, cet homme ruiné se précipitant d'un express en marche pour échapper à la fureur de ses créanciers lui parut dans la suite tout au plus bon pour des feuilletons populaires, genre d'ouvrages qu'il ne se résigna jamais à écrire. Il était trop sincèrement et trop profondément artiste pour consentir à faire de son talent un usage vulgaire et pour ne pas chercher avant tout la perfection de son art, qu'il estimait beaucoup plus que les biens matériels. De sa part, alors qu'il connut la gêne et qu'il en souffrit, cette probité littéraire n'est pas, il me semble, sans grandeur.

Je vais toutefois citer deux passages de cette ébauche de roman. Le premier sera emprunté au *Récit d'Isabelle;* c'est l'analyse faite par Isabelle elle-même de l'âme de Geneviève et de la sienne, alors qu'elles étaient pensionnaires ensemble.

« J'ai vécu six années avec elle dans ce couvent et je puis dire que, pendant ce temps, sur notre amitié pas une ombre n'a passé. Elle est ce que j'ai connu de meilleur au monde, je lui étais soumise en tout et bien que tant d'événements, depuis, soient survenus, bien qu'elle ait pu, avec raison, me mépriser ou même me maudire, la joie qui, pour moi, rayonne de ce souvenir est encore intacte et ne s'est point ternie.

« Peut-être même y eut-il trop de lumière sur ce temps que j'ai passé près d'elle, car la vie m'a été ensuite plus lourde à porter. Alors, je n'obéissais qu'à elle que j'aimais et qui lisait le

fond de mes pensées, et c'est pourquoi, depuis, j'ai toujours eu l'air rebelle, car je n'ai pu me soumettre à ceux qui ne me connaissaient pas. Alors je menais une existence pour ainsi dire idéale, où les circonstances matérielles et extérieures avaient peu de part et où les événements ne naissaient presque que de son cœur et du mien. Au regard de sa sensibilité merveilleuse, les incidents des jours se nuançaient à l'infini : aussi, lorsque, plus tard, j'ai été privée de ce reflet de son âme, tout m'a paru terne et désenchanté.

« J'étais sûre que mes sentiments, dès que je les lui confierais, s'enrichiraient d'échos imprévus et prendraient chez elle une nouvelle vie ; et plus j'allais loin en moi et vers mes secrets, plus j'étais certaine de la rencontrer. Seulement, tandis que j'avais l'esprit inquiet, mouvementé, plein de heurts et de hasards, on eût dit qu'elle, rien ne l'atteignait : elle comprenait, devinait, savait, mais c'était par une sorte de générosité naturelle et par une expérience merveilleuse. Elle était constamment calme et pareille, tandis que moi, toujours hésitante entre la joie et les larmes, je me jetais d'un extrême à l'autre pour de légers motifs.

« Aussi, la voyant supérieure et plus haute, je me suis étonnée parfois qu'elle m'eût donné

son amitié, et comme un jour je lui demandais pourquoi elle m'avait ainsi préférée, elle me répondit que c'était parce que j'avais une âme libre et mobile, que c'était là une chose très rare et le bien le plus précieux. Elle, comme moi et mes autres compagnes, nous étions persuadées que nos destinées étaient écrites au ciel — ou le monde ou Dieu — et nous cherchions en nous les signes de la vie pour laquelle nous étions nées. Elle me disait donc que, tandis que pour un grand nombre de personnes, un tel choix est de peu de prix et souvent de peu de sens parce qu'elles ne disposent que d'une faible partie d'elles-mêmes, — pour moi, au contraire, la vie de mon âme dominerait ma vie, qui était véritablement à donner et appartiendrait toute à son destin. »

Le second passage est extrait d'*Un petit Monde;* c'est une description de Nevers un jour de foire :

« Par ce matin de janvier, le temps était radieux. C'était un jour de marché ou de foire : la ville semblait avoir, comme par enchantement, rompu ses habitudes d'immobilité et de monotonie. On ne voyait qu'un peuple affairé : des paysans en blouse bleue, des paysannes en coiffe, avec leurs paniers au bras, des magasins débordant de monde, des files de petites charrettes

traînées par des ânes à l'air tranquille et sérieux; parfois aussi de grosses et maladroites carrioles campagnardes qui, lancées à fond de train sur le pavé des ruelles, allaient buter d'un trottoir à l'autre; un tumulte incessant d'où montait une rumeur de conversations, mêlée au bruit traînant des sabots; enfin, tout cet aspect immémorial et charmant des abords d'une foire. A travers la foule, une grande circulation d'animaux: des bandes de moutons serrés en tas; des porcs toujours grognant, obstinés à quêter quelque aubaine, le groin au ras du pavé; des bœufs placides que rien n'étonne, courbés sous le joug. Par-dessus tout cela, une lumière éclatante et pure, un doux soleil d'hiver, délicat, coloré, un dôme d'azur clair, lamé de nuages blancs, sur lequel, dans les rues tortueuses, se découpait nettement le profil des pignons anciens. Au sortir des cités d'Italie et « des étranges pays », comme disent les gens de cette province, on se sent le cœur plus à l'aise, le pied plus solide au milieu de cette vie des campagnes françaises qui a une physionomie si particulière et qui est, dans l'ensemble, si avenante, si aimable.

« On les devine, ces paysans, rudes à la besogne, d'esprit pratique, pleins de bon sens, grande masse immobile, solide et sérieuse. »

Ces campagnes du centre de la France dont Émile parle ici avec tant d'affection lui devinrent toujours plus chères et il comptait leur consacrer de longues pages dans un de ses prochains livres. Depuis plusieurs années il rassemblait des matériaux en vue d'un ouvrage qui aurait eu pour titre *Scènes et Fragments* et se serait composé de souvenirs de voyages, de souvenirs d'enfance et de réflexions morales et philosophiques. Cet ouvrage étant resté à l'état d'ébauche, il n'y a pas lieu de s'y arrêter longuement ; aussi en donnerai-je le plan tout de suite, quoiqu'il soit postérieur aux deux romans qu'Émile a publiés. Il comprenait sept grandes divisions : 1° Nature : paysages ; 2° Enfances ; 3° De la vie privée ; 4° Vie de province ; 5° Vie morale ; 6° Philosophes et philosophie ; 7° Du malheur et de la pitié.

La dédicace en était prête et s'adressait sans nul doute à M. Georges Salles :

« A vous, mon ami, je dédie ces pensées, à vous qui en avez été le confident continuel ; je les ai ici réunies, masse encore confuse, sorte de matériaux pour une œuvre future ; il faudra trier, choisir, édifier ; c'est comme le legs de ma jeunesse à l'âge mûr ; on voit déjà des indications et des promesses ; fûts de colonnes tronqués, ruines ou commencements.

« Nous trouvions indifférente et banale la vie qu'il faut vivre ; tentés par l'idée de destinées plus héroïques, tantôt les croyant vaines, inutiles, dangereuses, ne croyant qu'à ce qui est, tantôt pensant à des valeurs plus hautes, dignes d'être désirées ou même montrées. Vous recon-

naîtrez ici les pensées issues tantôt de cet effort et tantôt de ce doute ; vous y trouverez les deux aspects, à la fois la méfiance à l'égard de tout ce qui chante trop haut ou gémit trop haut, ce qui aspire trop haut ; en même temps la méditation, la volonté, le plein vol, une haute tension... »

Émile avait indiqué que le paragraphe des paysages, dans lequel il devait faire une place à l'Italie, se rapporterait spécialement au centre de la France ; « le reste, dit-il, sera là pour le faire mieux ressortir. »

De ces paysages du centre de la France il écrit :

« Point de désespoir, de détresse, de mélancolie vaporeuse ; cependant, quelque chose qui saisit l'âme, s'y enfonce et qui, si l'on s'attardait, donnerait le vertige : il faut revenir à l'image dont ces lignes heureuses et claires consolent du regret qu'elles pourraient suggérer. »

Un peu plus bas, il continue :

« Il s'y mêlait des profondeurs d'enfance ; ce paysage lumineux et sensé, cet adieu sans larmes, tout baigné du matin... dans ces brouillards qui font oublier le monde, apparaissait comme l'image de la jeunesse. »

CHAPITRE XVIII

« Amour promis. » — Jugement de l'auteur. — Notes sur l'analyse psychologique.

Les deux romans qu'Émile a donnés au public sont des romans d'analyse, intéressants surtout par la précision de l'étude psychologique et le charme des descriptions.

« La trame de tels récits, écrit René Doumic, n'est autre que l'étoffe même de nos sentiments. Le mouvement ne vient que de la progression du travail intérieur. Il s'accomplit, ce travail, lentement, sourdement, et à notre insu, mais d'ailleurs sans interruption, sans trêve, et soudain il se révèle et nous apparaît à nous-mêmes... Il va sans dire qu'un tel genre de récits ne s'adresse qu'à une élite. Ceux qui n'ont aucune part à cette vie intérieure n'en peuvent goûter la minu-

tieuse description. Mais il ravit ceux pour qui les choses de l'âme sont la grande affaire. »

C'est en grande partie à l'éducation donnée dans la famille qu'Émile attribue ses aptitudes spéciales et son goût marqué pour les analyses psychologiques. Il fait écrire par la sœur de Maurice que dans leur enfance ils ont entendu

« parler des caractères des autres avec une subtilité, une perspicacité pour démêler les intentions, observer les gestes, deviner les sentiments derrière les attitudes, rappeler les anecdotes. Nous aimions beaucoup cela, ajoute-t-elle, et y avons beaucoup appris. »

Ailleurs, après avoir indiqué qu'il se propose d'étudier l'influence sur le frère et la sœur des conversations de psychologie tenues dans la famille, Émile fait cette remarque :

« Il en est resté chez moi le goût des lenteurs, des longueurs à ce sujet, les détours, revenir, recommencer; curiosité, patience, tout éclaircir. »

A ce besoin d'étudier l'âme des autres, il convient de joindre le goût de l'analyse personnelle, légué à Émile par ses grands-parents, — dont les mémoires révèlent l'application constante à se connaître, à se perfectionner et dans certains cas à se tourmenter eux-mêmes par des recherches trop subtiles ou des scrupules exagérés. En vivant près d'Émile il était facile de constater que son esprit était généralement absorbé par l'une ou l'autre de ces études d'âme. Remarquant tout ce qui se disait

autour de lui, interrogeant quand il ne saisissait pas lui-même le mobile d'une action, tâchant de se renseigner sur les caractères qu'il ne pouvait connaître directement, il enrichissait sans trêve son trésor psychologique. Pourtant il n'obtenait pas toujours des renseignements aussi précis qu'il les eût désirés et s'étonnait de voir des âmes, et parfois celles qui le touchaient de plus près, se dérober sciemment à cette perpétuelle analyse. En lui ce besoin était tellement inné et profond qu'il ne comprenait pas qu'il pût, en le satisfaisant, porter les autres à se refermer et même à étouffer en sa présence tout mouvement ou paroles spontanés.

Notons d'ailleurs qu'il est impossible de désigner parmi les personnages de ses romans une seule figure qui soit un réel portrait. On retrouve bien dans chacun d'eux des traits parfaitement connus de son entourage, mais si mêlés et confondus avec d'autres, et parfois d'une manière si déconcertante, qu'Émile n'a visiblement jamais cherché à reproduire une personnalité complète.

Ceci s'explique très facilement de la part d'un imaginatif qui n'avait abandonné les études historiques pour le roman qu'afin d'être plus libre de créer. Ses incessantes observations psychologiques ne lui fournissaient qu'une sorte de moule dans lequel il coulait ensuite ses pensées, ses impressions et ses rêves.

Il écrit lui-même au sujet des romans psychologiques :

« Art. — Une puissante impression d'art est obtenue dans le roman par deux moyens : une analyse psychologique réelle et poignante, ouvrant de larges horizons, prenante, captivante ; une action dramatique large et en même temps bien enchaînée, faisant entrer des circonstances, diverses situations, personnages,

paysages, enfin le monde extérieur dans une contexture entraînante.

« L'union, la fusion de ces deux moyens doit produire de très hauts effets. »

Bien qu'*Amour promis* et *Laure* soient tous les deux des romans uniquement psychologiques, il existe pourtant, au point de vue moral surtout, une grande différence entre eux. Chacun n'étant guère que l'étude très minutieuse d'une seule âme reflète dans son ensemble le caractère du héros principal. Ainsi puisque André est un dilettante et un individualiste, *Amour promis* portera la marque de son égoïste et cruelle recherche de soi; Laure au contraire aspirant de toute son âme, malgré sa sensibilité tourmentée, à la perfection morale, donnera à l'ouvrage qui porte son nom un réel cachet de grandeur et de noblesse.

« Jamais, écrit René Gillouin, au sujet d'*Amour promis,* jamais l'enchevêtrement de contradictions sans issue inhérentes à la passion qui se prend pour objet suprême et fin dernière de la vie n'a été démêlé d'une main plus subtile et plus sûre.

« Jamais enfin les ruineuses conséquences du dilettantisme égotiste appliqué à la vie réelle n'ont été mises en une plus impitoyable lumière. »

Émile fit lui-même dans son journal une critique sévère de ce roman.

Avant de donner ses propres appréciations, extrayons de nouveau quelques lignes de l'article de René Doumic :

« Le jeune homme inquiet dont Émile Clermont nous conte la déplorable aventure est un fervent de l'analyse. Il tente d'y convertir Hélène, la jeune fille dont il fera sa victime. « Vous avez en vous, lui dit ce fâcheux directeur de conscience, un grand nombre de sentiments qui vous sont communs avec les personnes qui vous entourent et qui même vous ont été inculqués par elles. Mais vous en avez d'autres qui vous sont propres, que vous ne devez qu'à vous-même. Attachez-vous à connaître et à développer ces derniers; vous arriverez ainsi à une vie plus personnelle et plus profonde. » Donc, le conseil qu'il lui donne, c'est de se singulariser. Il l'engage dans les voies de l'individualisme. Aussi combien nous approuvons Hélène lorsque se repentant d'avoir été une trop fidèle disciple, elle constate l'effet de ces dangereuses leçons... La qualité de l'enseignement lui a ouvert les yeux sur le mérite de son professeur : « Il y a en vous quelque chose d'incertain et de fuyant : on dirait que vous ne cherchez partout que des occasions de faire vibrer vos pensées... sans doute vous souhaiteriez aimer : vous avez l'air de vous livrer dans vos paroles; vous le voudriez peut-être mais, au fond, vous restez attentif et glacé... Je me demande si vous ne restez pas en dehors de ce que vous éprouvez. » Le

portrait n'est pas flatté, mais il est criant de ressemblance. Hélène, pour en avoir déjà souffert, a bien vu l'égoïsme foncier de ces natures trop occupées d'elles-mêmes et qui y rapportent tout l'univers. C'est aussi le jugement de l'auteur, et c'est pourquoi son récit, commencé en idylle, se termine en roman de Stendhal. »

On peut s'étonner qu'Émile, d'ordinaire si délicat, ait donné à son premier roman cette fin brutale.

Mais, outre que cette étude d'une âme de dilettante et d'individualiste serait en réalité incomplète si elle ne montrait les conséquences fatales de ces jeux cruels d'une sensibilité maladive, Émile lui-même en indique la raison en 1912, au cours d'un rigoureux examen de conscience. Il avoue qu'il lui a fallu deux ans pour arriver à reconnaître sincèrement le motif qui l'a poussé en cette circonstance et pour se blâmer d'y avoir cédé.

« Sur *Amour promis*. — J'ai déjà écrit dans un précédent cahier sur ce roman. Je crois que j'ai omis de dire ceci, touchant sa vérité, que c'est un livre de rancune. Là est la caractéristique peut-être la plus profonde intellectuellement. Et cela dans un sens très nietzschéen ou, avec plus de précision, antinietzschéen. Une rancune contre la vie et particulièrement ici contre l'amour. Et à cet égard non point noble et désintéressée tant s'en faut, mais aiguë, cherchant où se blesser, cherchant à justifier, à fonder, à répandre, à autoriser cet aigu ressenti-

ment... Mais la déception que j'ai connue n'est point celle que j'ai décrite. »

Aucune note n'explique clairement de quelle déception il s'agit, mais Émile ajoute :

« La profondeur de mon sentiment et de mon désespoir relève un peu et honore le pessimisme exprimé. »

D'autres raisons peuvent sinon justifier ce dénouement, ou pour mieux dire la trame même du livre, car il n'est pas justifiable, du moins expliquer comment Émile l'adopta. L'époque où il écrivit *Amour promis*, n'était-elle pas celle où le mot « amoralité » venait de faire fortune? D'illustres devanciers ne lui avaient-ils pas donné l'exemple sans que personne songeât à les en blâmer : leur talent littéraire suffisant à leur faire tout pardonner. Il est à remarquer d'ailleurs que si quelques rares critiques se plaignirent de ce dénouement, un grand nombre d'autres l'approuvèrent sans restriction. Un d'entre eux, et non le moins célèbre, alla jusqu'à dire qu'il avait éprouvé un véritable soulagement en voyant que l'auteur ne s'embarrassait pas de « scrupules bourgeois », scrupules qui, selon lui, auraient gâté tout l'ouvrage. Comment ne pas excuser un peu le jeune écrivain qui n'eut pas, dès son premier essai, une force d'âme suffisante pour oser se montrer plus vertueux que ses maîtres?

Mais s'il est un reproche qui fut sensible à Émile, c'est celui qu'on lui adressa d'avoir, dans cet ouvrage, fait preuve d'égoïsme et de dureté. Il se mit à s'analyser sur ce point avec une impitoyable lucidité. Voici le résultat d'un de ses examens :

« J'ai pensé autrefois en souriant qu'on se

trompait en prétendant que j'étais dur, parce que je sais au contraire tous les sentiments, et je doute pourtant à présent.

« Car j'ai déployé de plus en plus l'imagination des sentiments plus que les sentiments eux-mêmes, et ils se trouvent mal à l'aise dans la vie réelle, à part, à l'écart, déshabitués, étrangers. Et puis il y a autre chose : il y a le dur regard, je ne le nie pas, l'acceptation que la réalité soit dure, aucun étonnement quelque dure qu'elle soit.

« Et puis ceci encore que je n'ai pas connu, la douceur; que si j'avais l'âme tendre, douce, délicate, je suis resté dans une solitude où aucune douceur étrangère n'a pénétré, ceci se retrouve dans mes livres où les sentiments sont durs, où la tendresse même est dure, où les molles rêveries sont dures, parce que toujours en rapport avec une vision dure, un long souvenir amer. »

Plus tard, jugeant sans doute l'attitude tyrannique d'André vis-à-vis d'Hélène, il écrivit cette simple ligne : « Un besoin de savoir sa puissance qui devient un besoin de tourmenter. »

Ailleurs encore il écrit :

« Je me juge durement : égoïste, sec, dur, n'ayant que des idées de sentiments. Cependant des commencements de sentiments, justes,

exacts, riches, profonds, des étincelles éclairant des abîmes, des cimes, mais aussitôt évanouis, ne laissant qu'une poussière et l'idée d'eux-mêmes. »

Cette incapacité d'éprouver un sentiment réel il l'attribuait au dilettantisme dont il ne pouvait arriver à se dégager : « Quand les choses ont pris un aspect d'art, elles ont épuisé pour moi leur capacité de se renouveler et de me toucher encore. »

Et sous ce titre : « Sur l'amour », il écrivait en 1912 la note suivante :

« La grande amertume qui m'en est venue... C'est pourquoi à présent une sorte de joie intime : mais tout cela si mêlé au passé, si près de se briser contre mon long savoir, ma longue habitude des déceptions, mon regard froid, ma connaissance de l'amour par la déception. Une perpétuelle, une minutieuse enquête, une proximité de l'ennui et de la lassitude ; un geste toujours prêt pour écarter, pour finir, trop averti, sachant trop ce qui peut manquer pour ne pas l'apercevoir d'abord ; l'ayant trop su, y ayant trop pensé. »

Revenant une autre fois sur *Amour promis :*

« Hélas ! s'écrie-t-il, que de mal je me suis fait ! Et sans doute pas seulement à moi ! Et cela renaît toujours et c'est même étrange que je ne m'en aperçoive qu'ensuite... Un tel ouvrage,

si plein de vérité, eût dû m'amener à une réforme intérieure : je l'ai cru quelquefois, mais il se trouve qu'en fait cette réforme, dans tous les cas importante, je vois qu'elle n'a pas eu lieu. »

Ce jugement était d'ailleurs une pure exagération à l'époque où il fut porté, c'est-à-dire un an avant la guerre. Je n'en veux comme preuve que les lignes suivantes, où Émile se plaint amèrement d'avoir dû causer une souffrance, inévitable pourtant :

« Cette peine que j'ai faite m'est une obsession : le souvenir m'en revient tout à coup avec intensité, avec un immense regret... Cela ne se pourra oublier : plus j'y pense, plus c'est terrible. »

A la même époque, avec une mentalité déjà bien différente de celle de sa crise de dilettantisme, il écrivait : « Dès qu'on aime on voudrait pouvoir créer autour de l'être aimé une atmosphère de pureté. »

Mais quelques lignes tirées du roman lui-même n'exprimeront-elles pas mieux encore cet état de rêve et d'incertitude qui le rendit pendant quelque temps incapable d'éprouver une émotion sincère et profonde :

« Au bas d'un mur une large vasque de pierre pleine jusqu'au bord recevait un filet d'eau jaillissant de la bouche d'un faune joufflu. Ce jet mince et brillant tombait avec un bruit monotone et soulevait des vagues minuscules sur lesquelles jouaient des reflets clairs. Plus bas,

on voyait le fond du bassin, noirâtre, avec des pierres et de la mousse. . . . . .

. . . . . .

« Hélène semblait rêveuse, absente : elle s'inclina au-dessus de la fontaine, et elle y trempa distraitement sa main, que le froid fit pâlir. Ses ongles rosirent un peu. De la mousse qu'elle effleurait monta une quantité de petites bulles, qui s'attachaient à ses doigts comme des perles tremblantes, puis venaient expirer à la surface de l'eau. Je m'étonnais pendant ce temps de la sécheresse amère de mes pensées. . . .

. . . . . .

« Ainsi penché sur cette fontaine comme on se penche sur ses souvenirs je percevais ce contraste mélancolique qui fait que le bonheur échappe à qui veut le saisir dans le présent. Je m'arrêtais à ce point de rencontre entre ce qui est et ce qui n'est plus, et je regardais la main diaphane d'Hélène qui, glissant sans les déranger parmi toutes ces apparences, en faisait monter des perles. »

Mais ce n'est pas seulement au point de vue moral qu'Émile jugea son œuvre; il en fit aussi à différentes reprises la critique littéraire ; voici ce qu'il en dit :

« Fin de 1911 : A propos de l'analyse. — Je n'ai plus sur sa valeur esthétique la même opi-

nion qu'il y a quelques années. Quand j'ai écrit *Amour promis,* j'étais avant tout séduit, touché par le désir d'analyses d'ordre intime et de caractère suggestif : aller, dans les recoins et les détours extrêmes du cœur, chercher des nuances, des vérités, de menues perceptions, les tirer au grand jour, les exprimer avec une réalité saisissante : gagner, posséder le lecteur ainsi; d'autre part, situer dans un cadre extérieur esthétique ces perceptions menues; enfin les enchaîner dans une suite dramatique... Et il me semblait que le drame dans ces conditions devait avoir une force entraînante, un éclat incomparable, car il se passe à la fois chez le lecteur sensible et hors de lui; il réalise en pathétique et en beauté ce qui est au fond de son cœur.

« Certes, actuellement, j'ai l'idée d'un art en partie différent; en ceci surtout différent que je n'aime plus ces bribes de vérité délicate, frêle, ces petits détours du cœur, généralement mesquins, calculs de l'égoïsme, petites lâchetés, petites sécheresses, petites misères...

« On excelle en France en ce genre d'analyses, il y a toute une école de psychologues pour ainsi dire naturalistes, amis du médiocre et du petit; on excelle à exprimer avec une vérité et une sûreté déconcertantes les mesquineries du

cœur comme si elles étaient la dernière et suprême vérité. Et dans *Amour promis* il y a beaucoup de celà.

« Or je n'aime plus cette vérité-là ; c'est avant tout un jeu d'esprit. Maintenant, en lisant des livres fondés sur cette analyse exacte et minuscule, j'ai une sensation désagréable, le froid du scalpel, et par-dessus le marché sous le regard médical d'hommes qui ne croient que ce qu'ils voient !...

« L'acuité, ajoute-t-il, n'est pas la profondeur, ne suffit pas pour le profond regard... Donc un regard plus ample. »

Il termine cette longue note, que j'ai dû abréger un peu, par cette ferme déclaration :

« Cette sorte de piège, cet appât, cette offre de vérités plus menues et faciles pour conduire à des vérités plus hautes, cela ne sera plus dans ma manière. »

De l'analyse il écrit encore un peu plus tard : « Ses pointes sont aiguës et blessantes ; c'est un art cruel. »

Et dans son carnet de guerre :

« Sur les analystes et les chercheurs de sentiments : sans doute quelque chose de simplifié, d'élargi après la guerre. Avoir rencontré quelque chose de plus grand que l'amour, la sensualité et toutes les délicatesses du cœur et

de l'âme ; s'être senti perdu dans une généralité, je ne parle pas d'une âme collective, mais s'être senti une très petite chose perdue dans la mort immense, sentir que la mort plane, qu'on n'est rien devant elle. »

Puis, quelques pages plus loin :]

« Après tant de recherches délicates ou inquiètes, fragiles, menues, extrêmes, tout à coup ce grand vent d'orage, ce vent brutal. »

Et il continue :

« Moi qui étais si sensible aux nuances des saisons, que devient ce souci délicat devant cette tempête, cette rafale, ce vaste péril?... »

Et plus tard, après avoir dit que dans *Amour promis* « il se trouve quelque chose de chétif », il ajoute :

« Aux livres d'avant la guerre ou n'ayant pas subi l'influence de la guerre il manquera une marque : il y manquera le sens de ce qui est vraiment important, essentiel, de ce qui est le vrai tragique, de ce qui est grave, essentiel. La petite analyse pourra être rénovée par un sentiment de grandeur et de pathétique et autrement orientée peut-être. »

CHAPITRE XIX

« Laure. » — Plan. — But. — De la pureté et de la paix.

« Le roman de Laure, écrit René Doumic, nous présente, transposé, dans un type de jeune fille, un caractère de même espèce, mais de qualité très supérieure. Frêle et souffrante elle aussi, Laure est, par nature, repliée sur elle-même et concentrée en une sorte de timidité silencieuse. Hâtons-nous de dire que chez elle la singularité est synonyme de distinction : ce qui la fait différente des autres, c'est une rare élévation morale. Elle veut mettre dans sa vie quelque chose qui lui donne du prix, et que tout s'y passe non pas seulement sur un autre plan, mais sur un plan supérieur. Elle aspire à la perfection. Belle âme devant Dieu, mais mal adaptée aux exigences

du commerce humain. Elle est toute en contradictions, oscillant d'un sentiment à l'autre sans pouvoir se tenir à aucun. Gagnée à l'attrait mystique des choses infinies, elle semble faite pour la vie religieuse et pourtant elle n'a pas la vocation. Elle aime un jeune homme dont elle est aimée, et, pour lui avoir donné l'impression d'être trop différente de lui, elle le laisse se détacher d'elle et, comme le Clitandre des *Femmes Savantes*, reporter sa tendresse sur une autre Henriette. Elle se sacrifie pour sa sœur; et plus tard, constatant pour quel médiocre résultat elle s'est sacrifiée, elle en éprouve de la déception, comme si le sacrifice devait toujours avoir sa récompense! Elle entre au cloître, et y étant entrée surtout pour chercher une diversion à son chagrin, elle ne peut y rester. Elle s'essaie de nouveau à la vie laïque; et pour quelques jours qu'elle a passés dans le ménage de sa sœur, elle risque de l'avoir à jamais brouillé. Nulle part elle n'est à sa place et dans son cadre. Cruel effet de cette disposition inquiète qu'elle a apportée en naissant. Heureuses celles qui ont accepté la vie avec simplicité. »

Un plan, heureusement conservé, nous permettra de saisir dès l'abord les idées directrices, le concept philosophique de ce livre auquel Emile consacra deux années de travail :

« Du renoncement, de son sens, sa valeur, ses formes, ses possibilités ; dans la 4e partie, autre renoncement, intelligence, acceptation plus vaste. Tragique de la connaissance, contraire à la vie, particulièrement de la connaissance dans l'ordre moral.

« Réalité d'un monde spirituel : Y a-t-il un monde spirituel transcendant, supérieur, auquel on peut toucher par certaines idées, auquel on peut s'élever ?

« Comment on peut s'accommoder de l'idée que le monde n'a pas une réalité propre et a cependant une valeur ; haute raison ; extérieurement influence de ce monde spirituel, par exemple : le mariage chrétien.

« De la pureté et de l'idéal ascétique : idée poétique que Laure s'en fait ; comment le détachement n'y suffit pas et que c'est une idée d'art.

« De la pureté et de la douleur ; montrer cet idéal comme esthétique. Dans la dernière partie s'arrêter devant l'infini. »

Sur une autre feuille volante il écrit :

« Pour ce qui concerne la réalité d'un monde spirituel voici deux attitudes qui sont l'opposé de la spiritualité, mais qui sont difficiles à conserver pour un esprit ayant de la profondeur naturelle, lequel veut voir au delà et passer

outre : 1° la vie courante, commune, banale, sans retour sur elle-même ; 2° le monde et la vie comme spectacle, la nature comme spectacle, comme images sans insister, comme tableaux, scènes, un voyage à travers la vie. »

A la suite, Émile étudie une autre question aussi capitale pour lui.

« De même pour ce qui concerne la pureté, c'est une question de savoir si la pureté mystique répond à une réalité, une valeur de réalité, si elle répond soit à une volonté divine, soit à une essence profonde des choses, ou bien si ce n'est, comme le veut Nietzsche, qu'une résultante de l'idée de péché, le péché étant conçu comme cause de la souffrance, la pureté comme un dérivatif à la souffrance, sans grandeur, sans vérité, sans perfection ; si l'idéal ascétique a une vérité. »

Bien souvent, dans ses notes, Émile revient sur ces deux questions et en cherche la solution, mais quelquefois, dit-il, leur sens pathétique lui échappe ; à d'autres moments, il l'éprouve avec une grande force.

La lecture de ce plan ne suffit pourtant pas à élucider le problème de la dernière partie du roman, cette dernière partie qui désenchanta un si grand nombre de lecteurs. Nous pouvons certainement découvrir une des raisons qui amenèrent Émile à donner à son œuvre un dénouement aussi décevant dans le fait que la composition de *Laure* avait duré trop longtemps et demandé trop de travail. Une sorte de lassitude s'empara de lui

à la fin, accrue par son désir de se consacrer entièrement à la philosophie. Mais il faut aussi remarquer qu'il avait évolué pendant ces deux années et ne pouvait s'astreindre à penser absolument comme il l'avait fait au début de l'ouvrage ; il s'était dégagé de l'art et de l'idéalisme pour aller vers le rationalisme ; l'histoire de *Laure* en subit le contre-coup, et le plan indique clairement le chemin de ses pensées. C'est ainsi que nous avons vu Laure au début du roman, âme inquiète, mais généreuse, chercher à mettre dans sa vie « quelque chose qui lui donne du prix, quelque chose de mieux que ce que la plupart des gens y rencontrent » ; nous l'avons vue aspirer vers les choses infinies et pour se rendre capable de les posséder se condamner à un renoncement complet de tout désir humain ; et pourtant nous la retrouvons, lasse de cet infini qui faisait l'objet de ses aspirations les plus ardentes, et parlant de ses efforts infructueux « comme si elle était à bout de porter un grand fardeau ».

Presque à la dernière page du livre, elle juge ainsi sa tentative :

« A présent, je suis trop renseignée sur le monde et sur moi... N'essayez plus de me tirer de l'exil où j'étais prédestinée... Je n'ignore plus à présent que ce qui vient de ces profondeurs désorganise nos vies chétives ; j'ai appris cela dans la douleur, dans la solitude et près de la mort, et j'ai été, moi aussi, instruite peu à peu à arrêter mes pensées au bord de l'infini. »

Ainsi Laure, au terme de son évolution morale, aboutit à cette formule qu'Émile avait déjà adoptée au sujet de l'art pendant son séjour à Munich en 1912 ; elle aussi s'arrête devant l'infini. Cet arrêt n'implique

aucunement la négation de l'infini, mais l'affirmation découragée de l'impossibilité où se trouve la nature humaine de s'aventurer seule dans ces régions. Comme le fait très justement remarquer le baron Ernest Seillière dans sa profonde et subtile étude sur *Laure*, cet aveu est « gros de conséquences » !

« Eh ! quoi, écrit-il, serait-ce donc là le fruit de l'insertion dans le réel de ce monde de la pure morale que Kant nous a montré, vague reflet du Paradis chrétien, par delà les limites de l'expérience humaine? Fruit lamentable en vérité ! »

Mais l'aveu désolé de Laure n'indique pas seulement une sorte de faillite du kantisme; Laure a d'autres regrets que celui d'avoir cru à l'impératif catégorique, d'avoir suivi aveuglément les ordres de sa conscience personnelle, ce commandement plus âpre et plus exaltant qui l'entraînait loin des sentiers communément battus et trop faciles ; cet aveu montre en outre chez l'auteur un désabusement profond au sujet du savoir souverain qui donne la puissance, du savoir tragique au sens nietzschéen de l'expression.

De bonne heure Laure a su ce que beaucoup ne prennent pas la peine de savoir parce qu'ils ne veulent pas y penser : que les choses s'écoulent incessamment et nous échappent.

« A l'âge de 14 ou 15 ans, explique-t-elle, j'avais une mélancolie affreuse de vieillir, je trouvais tragique de voir que tout s'en va, aussi je ne pouvais pas comprendre que les autres personnes n'eussent pas l'air de s'en soucier et qu'il

n'y eût pas sur leurs pensées, sur leur conduite l'empreinte d'une vérité si certaine ; cela m'offusquait, je me disais que pour moi il n'en saurait être ainsi... Et, en effet, maintenant encore (c'est au début du roman que Laure s'exprime en ces termes), il me semble qu'il est beaucoup mieux, qu'il est plus noble de posséder ce savoir au fond de soi : dans l'esprit, tout s'en ressent, cette idée et certaines autres qui sont au même rang, par leur présence, même voilée, rendent les sentiments plus larges, plus vrais ; on dirait qu'à leur clarté commence un autre monde riche et varié, plein de la mémoire des choses infinies. »

Ce savoir permettra à Laure, elle l'espère du moins encore à ce moment-là, d'ordonner son existence, de soulever son âme et sa vie au-dessus des banalités ordinaires ; il lui donne une certaine autorité sur ceux qui s'approchent d'elle, une certaine domination morale qu'elle aime et qu'elle désire, presque à son insu.

Comment, dix ans après, va-t-elle juger ce « savoir » ? Elle vient imprudemment d'apporter le trouble dans la maison de sa sœur, ce qui lui cause un immense regret, mais pourtant, écrit Émile,

« Cette constatation, quoique très amère, ne la révolta point ; elle s'y soumit comme à une nécessité désormais inéluctable. Il lui apparut avec évidence qu'elle avait apporté en naissant et ensuite traîné partout un certain savoir sur la

vie qui était un savoir dangereux. Sur cette connaissance fatale, à la fois science et inquiétude, elle avait osé, ici, devant des yeux préparés à bien voir, faire des confidences trop secrètes et lever un coin du rideau ; mais, à l'avenir, elle ne voulait plus répandre autour d'elle le trouble qu'elle ressentait. »

Le savoir souverain est devenu un savoir fatal et Laure est désenchantée de tout ce qui, autrefois, donnait du prix à sa vie.

Mais, pourra-t-on objecter, Laure a essayé aussi de la vie religieuse ; elle était donc chrétienne et catholique, et le cloître non plus n'a pas su donner à son âme la paix que le monde lui refusait. A cette objection, le baron Seillière répondait dans l'article cité plus haut :

« Cependant elle a aimé et bientôt subi une profonde déception d'amour. Alors, par une sorte d'évolution rétrograde — puisque le mysticisme kantien n'est que le mysticisme chrétien, distillé pour ainsi dire, séparé de ses racines et de ses cadres — cette kantienne ira vers le mysticisme chrétien, plus souple, plus accueillant, plus plastique. Elle ne recueillera pas, toutefois, les bienfaits de cette discipline régulatrice qui lui permettrait d'employer utilement dans la vie la force d'enthousiasme dont le germe a été déposé en elle. Et il faut dire que cette étape chrétienne, peu développée par l'auteur, pourrait

être absente de sa vie sans que le cours de cette vie en fût grandement modifié. »

Émile portait le même jugement sur l'introduction de l'élément chrétien dans la vie de Laure, comme en témoigne la note suivante :

« Laure. — L'idée du royaume, c'est-à-dire d'un monde différent du monde, supérieur à celui-ci, auquel on accède par le renoncement et par une vie purement spirituelle dès cette vie, fait le fond du livre. Est-il bien légitime de mêler ce royaume très chrétien avec cet au-delà de l'univers dont Laure a conscience ou entend les appels dès sa jeunesse? Le monde de la haute spiritualité et le monde de la haute connaissance (connaissance tragique) n'est-il pas un peu trop aisément mêlé avec ce monde uniquement chrétien? Du reste, la troisième partie pourrait laisser entrevoir ce doute. »

Lui non plus ne considérait donc pas Laure comme une chrétienne, ou plutôt il s'était aperçu peu à peu que, malgré son désir de la rendre telle à une certaine période de son existence, il n'y parvenait pas. Comment l'aurait-il pu? N'avait-il pas entrepris de parler là de réalités qui lui étaient complètement inconnues? Arrêté lui-même au seuil de la vie spirituelle par le manque de foi, s'il lui était relativement facile d'imaginer les sentiments de Laure tandis qu'elle oscillait entre le monde et Dieu, comment lui eût-il été possible de la suivre au delà? Et si quelques esprits peu avertis ont cru voir dans Laure

une mystique chrétienne déçue par la vie religieuse, l'auteur même de *Laure* n'a pas partagé cette illusion.

Comment décrit-il son héroïne à l'âge de 20 ans?

« Elle avait l'âme forte, tendue, ardente, elle haïssait toute chose médiocre et elle aurait élu, si elle avait pu, une existence héroïque. Mais comment? En se donnant à quelle entreprise, à quelle œuvre? Elle ne le savait pas... Elle n'avait reçu d'influence extérieure que pour apprendre à se fier à ses propres aspirations; aussi, ce trésor des sentiments infinis se trouvait chez elle avec une marque merveilleuse et pure et une destinée indécise. »

Ailleurs, il note expressément que pendant sa vie de pension :

« Il n'y avait pas chez elle ces élans de piété assez ordinaires aux jeunes filles dans les maisons d'éducation catholiques. »

Puis il ajoute, confondant encore à cette époque les élans de piété avec une foi profonde :

« Elle était croyante parce qu'on l'était autour d'elle. »

Pourquoi donc Émile l'a-t-il fait se tourner vers le mysticisme chrétien ? D'abord parce que, avec sa longue et riche tradition de désintéressement et de sainteté, c'était pour lui la forme la plus haute du mysticisme et qu'il lui plaisait de nimber de cette pure auréole le front de son héroïne. Mais c'est aussi parce que sa thèse, qu'il exprima souvent et qu'il avait reçue de Kant, était,

comme nous l'avons déjà vu en partie, que l'âme humaine n'a aucun moyen de pénétrer dans les régions de l'absolu et que toute tentative sincère est d'avance, quelle qu'elle soit, condamnée à un échec. Il s'en expliquait dans une lettre écrite peu après la publication de *Laure*.

« Pour ce qui est de la paix en Dieu, il y a bien des choses à distinguer. D'une manière générale, mon raisonnement se tient dans un cercle d'où je pourrais ne pas vouloir sortir; je prétends que les personnes qui sont tourmentées par l'infini avant d'être pieuses le sont encore après et que, si elles trouvent la paix, c'est précisément parce qu'elles n'étaient pas réellement tourmentées par l'infini; sinon ce tourment aurait continué. Que veux-tu dire là contre? Je suis inexpugnable dans mon raisonnement; tout exemple vient échouer là. »

Or ceci est loin d'être exact et il serait facile de rompre le cercle clos de ce raisonnement. Les personnes tourmentées par l'infini avant d'être pieuses ne peuvent-elles pas, en effet, se diviser en deux catégories : chez les unes, ce tourment provient d'un manque de certitude au sujet de la réalité de cet infini vers lequel elles se sentent presque invinciblement attirées; il est clair que la foi, leur en donnant une assurance positive, doit forcément les apaiser. Chez les autres, ce tourment est provoqué par un conflit aigu entre deux attraits de l'âme : l'aspiration vers les biens éternels et l'amour plus ou moins passionné des biens sensibles; là encore le tourment cesse quand la victoire de l'attrait supérieur est décisive,

ou du moins il s'atténue dans la proportion même où cette victoire s'affirme. Le cas de Laure semble toutefois un peu plus compliqué, car à l'époque où elle part pour le cloître, elle est croyante, pure et généreuse ; or la paix, au lieu de se faire progressivement dans son âme, la fuit, au contraire, à mesure qu'elle cherche à s'avancer dans le détachement. Mais ne serait-ce pas par suite d'une erreur qui met l'infini lui-même tout à fait hors de cause ? Laure l'avoue à sa sœur Louise : ce qui la fascinait, c'était l'espoir de vivre « dans un monde de clarté splendide et de joie très haute ».

Or il suffit d'ouvrir un livre spirituel, l'*Imitation* par exemple, pour voir combien ces heures d'éblouissement sont rares, même dans la vie des saints ; les désirer ardemment, c'est donc entretenir en soi un ferment d'inquiétude, c'est se condamner à ne connaître jamais de paix profonde. Mais cette première leçon donnée aux débutants par l'expérience des siècles, Laure était trop individualiste pour la comprendre et l'accepter ; et c'est pourquoi elle se trouva bientôt « écrasée, malade, dans une tension trop forte de l'esprit, sans abri, sans refuge, tantôt inondée de rosées mystiques, tantôt errant sous des cieux mornes ».

Puisque nous cherchons la réponse aux questions soulevées par ce livre, interrogeons ceux qui parlent d'après leur propre expérience. Saint Bernard proteste contre le reproche adressé à la vie religieuse de ne pas donner à ceux qui l'embrassaient le bonheur, le « centuple » qu'elle leur avait promis. « Non, mes frères, disait-il, ce centuple n'a jamais été refusé à ceux qui pour Dieu et de bonne foi ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion, mais je n'y ai point vu de juste trompé ni délaissé. » Et Bourdaloue, reprenant la même pensée, proclamait du haut de la chaire : « Ce centuple, c'est la liberté d'esprit qui nous affranchit de la servitude du monde... Ce centuple c'est la paix intérieure de la cons-

cience, c'est la joie de nous voir dans le chemin le plus sûr et le plus droit qui conduit à la vie, c'est la douceur d'une sainte société... Le dirai-je? ce centuple, ce sont les croix mêmes que nous avons à porter et qui, par l'onction de la grâce, non seulement s'adoucissent dans la religion, mais y tiennent lieu de consolation... Ce centuple est encore quelque chose au delà de tout ce que je dis ; c'est ce que je ne puis exprimer ; c'est ce qui fait que tout le monde et toutes ses pompes ne me touchent point, que je me passe aisément de lui, que ses établissements, ses prospérités, ses honneurs, ne sont même pas des sujets de tentation pour moi. »

Laure ne connut pas cet apaisement et ce bonheur, parce qu'elle n'entra pas au couvent avec une vocation véritable. Émile eût voulu qu'elle en eût une et se montra même froissé de ce que le départ de Laure pour le cloître fut communément attribué à sa rupture avec Marc. « Croyez-vous donc, nous dit-il un jour, que je ne sois pas capable de concevoir une vocation religieuse autrement que comme la suite d'un chagrin d'amour? Je considère au contraire cette idée, communément répandue dans le monde, comme très vulgaire. »

De même qu'il avait cherché à se renseigner sur la vocation religieuse afin de pouvoir en donner une à Laure, il avait beaucoup questionné pour savoir quels motifs plausibles expliqueraient son départ du couvent. C'est parce qu'il ne reçut aucune réponse qui le satisfît que cette partie du roman est si brièvement traitée. Il préféra laisser dans l'ombre toute cette partie de la vie de son héroïne plutôt que d'avancer à propos de questions aussi graves des opinions peu fondées ou des données inexactes. Le silence qu'il a gardé sur ce point, et qui a étonné certains critiques, est tout simplement de sa part une marque de respect pour la vie religieuse et une nouvelle preuve de sa probité littéraire.

Et certes on ne peut que le louer de cette réserve alors que des écrivains et en particulier parmi les protestants (tels que Hall Caine : *Le Chrétien*) tracent les tableaux les plus déconcertants et les plus faux de la vie ascétique ou mystique et en donnent des descriptions si fantaisistes que l'on est en droit de se demander si l'auteur lui-même les a prises au sérieux et n'a pas eu simplement pour but de faire une caricature de tout ce qui touche au catholicisme.

Mais si Émile n'avait aucune preuve que la vie religieuse ne donne pas la paix qu'elle promet, pourquoi affirme-t-il qu'il en est ainsi ? Encore une fois, ceci rentrait dans sa thèse. cette thèse désolante, conséquence logique de l'enseignement philosophique qu'il avait reçu dès l'enfance ; thèse si fortement établie dans son esprit, qu'il répondit un jour à l'objection qui lui était faite que, quelle que fût la nature de Laure, si elle avait la vocation religieuse, elle pourrait dans un couvent trouver le bonheur et la paix, par cette phrase décidée : « C'est possible, mais comme d'après moi, une âme comme la sienne ne doit pouvoir trouver la paix nulle part, pas plus au cloître qu'ailleurs, je l'en ferai sortir. » Sur ce point Émile avait parfaitement raison : le tempérament de Laure semble peu propre à la vie religieuse. Il y a en elle trop d'individualisme, trop de sensibilité et même trop de raideur. Comment ne pas voir aussi que dans ses désirs d'héroïsme il y a beaucoup d'orgueil, et dans ses élans vers l'infini beaucoup d'impressionnabilité, car ils la laissent toujours brisée et défaillante, et c'est généralement l'épuisement et les larmes qui suivent les aspirations de son âme vers ces régions pour elle inaccessibles. De plus, elle est romantique en ce sens que, comme elle le dit elle-même, elle recherche le côté tragique de chaque événement.

« J'avais par avance, explique-t-elle, le senti-

ment très obscur qu'il y avait dans la douleur quelque chose à ma mesure, à ma convenance, et où, pour ainsi dire, je me complairais. »

Quant à sa vocation religieuse à proprement parler, elle est imprécise parce qu'Émile n'avait pas encore compris ce qu'il vit si clairement ensuite : que la base de toute vocation religieuse est un sentiment profond d'adoration et d'amour. C'est ce sentiment qu'il donnera à Clara autour de la vocation de laquelle devaient s'ordonner toutes les scènes de son dernier roman. Mais on s'aperçoit vite qu'il manque à Laure. En premier lieu, elle n'adore pas et on peut dire que l'idéal très élevé auquel elle sacrifie tous ses désirs de bonheur terrestre est un idéal qu'elle s'est créé à elle-même ; ce n'est pas à la volonté divine qu'elle cherche à obéir.

Peut-on dire davantage qu'elle aime véritablement ? Si elle vient au Christ, n'est-ce pas plutôt pour se faire consoler de sa propre souffrance que pour souffrir avec Lui et pour Lui ?

Je citerai simplement à l'appui de ce que je viens de dire cette page, si belle d'ailleurs, où Émile décrit Laure assise sur le bord du chemin, et évoquant le souvenir du grand crucifix rencontré un jour de Pâques en Bretagne. Elle songe à la douleur infinie et continuelle du Christ, et son âme souffrante trouve un soulagement dans cette pensée :

« Alors, s'étant abandonnée, perdue dans ce sentiment universel, elle éprouva une sorte de délivrance, un oubli merveilleux et bienfaisant : c'était comme si le Christ, en échange de ce don profond, avait pris pour Lui toute peine terrestre, tandis qu'Il faisait briller au loin, dans

les voies de son amour, une allégresse à laquelle rien ne ressemblait. Ainsi apparaissait aux yeux de Laure qu'il pût être à la fois la douleur et la joie, entre l'une et l'autre anneau et perpétuelle alliance. C'est pourquoi bientôt cette vision éclatante, levée sur le chemin de ses larmes, ce printemps et sa jeunesse enchantée lui semblèrent, dans le lointain du passé qui les idéalisait, s'accorder avec la souffrance du Christ, émaner d'elle, s'irradier autour; et elle voyait les mouettes blanches qui le couronnaient de leur vol comme des oiseaux mystiques de son royaume. »

C'est à cette heure que Laure conçoit l'idée de la pureté mystique :

« Elle en subit l'attrait splendide; être intacte, close, à jamais sans souillure, être sur la terre une passante, une étrangère aux yeux distraits, solitaire, blanche, légère, âme profonde ne vivant que de sa vie d'âme; son regard ne pouvait descendre assez loin dans ces abîmes de l'oubli du monde. »

Or cette pureté, quelque belle qu'elle soit, est d'un ordre négatif; l'amour divin seul l'eût rendue positive, vivante en quelque sorte, et combien plus belle encore! Laure, dans son élan vers la pureté, n'était donc pas réellement poussée par des motifs surnaturels, les seuls

qui eussent pu lui faire accepter et aimer les sacrifices quotidiens de la vie du cloître.

Combien Clara, cette autre mystique, devait être différente de Laure! Sa vocation religieuse, datant presque de son enfance, lui donne de continuelles aspirations, non plus vers un vague infini, mais vers Dieu, et ce n'est aucunement par un amer désenchantement du monde qu'elle veut le quitter, car Émile dit à ce sujet :

« (Écrire) quelques pages sur Clara, sa vie double : d'un côté, le monde, obligation, dévouement; de l'autre, vie religieuse. »

En attendant que l'heure vienne pour elle de faire un choix définitif entre ces deux vies, elle sait parfaitement les allier l'une à l'autre.

C'est que Clara n'est plus ni une kantienne, ni une dilettante; c'est qu'un profond changement vient de s'opérer dans l'âme d'Émile au moment où il esquisse ce dernier portrait, changement que, quelques lignes plus loin, il exprime en ces termes :

« Maurice se tourmente à plaisir, développe sa personnalité — (alors) l'infini fuit. — Puis il éprouve une douleur vraie, réelle, il a besoin d'en triompher; il se met à agir, à rendre service, il oublie les petits plaisirs de la souffrance, il classe les choses; il en prend une vue plus juste, plus nette, plus claire, plus belle, plus heureuse. »

L'infini avait fui devant Maurice comme devant Laure, à l'heure où l'individualisme les absorbait en eux-mêmes, de nouveau l'infini se rapproche de Maurice dès qu'il

commence à s'oublier, et c'est pourquoi sur le front Émile aboutit à cette conclusion exactement opposée à celle du roman de *Laure* et qu'il exprime catégoriquement; il en arrive à

« l'idée d'une équivalence nécessaire, d'un refuge, d'un autre royaume. »

CINQUIÈME PARTIE

Le Philosophe.

CHAPITRE XX

Plan du traité de philosophie. — Influences : Kant, Nietzsche, Bergson. — Notes sur l'intuition.

Pendant les deux années qui précédèrent la guerre, Émile s'adonna presque exclusivement à la philosophie. Il remania jusqu'à sept fois le plan du traité qu'il préparait et qui aurait eu pour titre : *Questions de morale, questions de méthode.* Il en commençait une dernière transformation en juillet 1914. — Voici le septième plan (daté de mars 1914) :

« 1re partie. — Connaissance de soi.

1er chapitre : Questions de méthode.

2e chapitre : Ame et Destinée.

3e chapitre : Dons de l'esprit — se terminant comme le 2e par une apothéose de l'intelligence.

« 2e partie. — De la culture intellectuelle — dirigée dans l'ensemble contre l'intuition.

« 3e partie. — Adaptation des notions précédentes à l'art, à la morale et à la religion. »

Il ajoute :

« Là montrer qu'il y a des parties irrationnelles de l'âme et indiquer une autre notion de la raison que celle de la raison connaissante (dans la 2e partie il y aura application de cela, jusqu'à ce triomphe de la raison qui est la vision pure, c'est-à-dire pur esprit de connaissance) et l'équité. »

Dans quel esprit entreprit-il cet ouvrage, ses notes permettent de s'en rendre compte. Ce qu'il se proposait, c'était « simplement jeter des clartés sur les problèmes philosophiques ».

Mais ces clartés qu'il voudrait ne devoir qu'à lui-même, il les sentait aussi incertaines qu'insuffisantes. Alors que serait son livre?

« Un livre de doutes, du plus grand doute. Tourner autour des questions, regarder dessus, dessous, les déplacer, peut-être les supprimer.

« Quelle tendance? trouble, nébuleuse, inquiète! Non pas héroïque, mais prudente, indécise entre la sagesse et la conquête, sur le plan et avec la volonté du plus haut savoir.

« Du dangereux, du capital, du décisif! »

Ouvrage « dangereux ». Cette pensée plus d'une fois le préoccupe :

« Regardons et pesons, dit-il. Destiné peut-être à avoir de l'autorité autour de moi, après moi, je ne voudrais pas que cette autorité pût avoir des conséquences mauvaises. »

Et il en arriva même à conclure un jour que si ce traité pouvait faire du mal à d'autres esprits, il ne le publierait pas. Ainsi se sentait-il tour à tour attiré et rebuté par ces questions qui lui causaient de perpétuelles déceptions, déceptions qu'il eût voulu épargner à d'autres esprits :

« Je serai, écrivait-il, un maître toujours effrayé de ses disciples. »

Un jour, imaginant ce que, devenu maître, il pourrait dire à ses disciples, il écrivit ces lignes désenchantées :

« Du jour où, poursuivant jusqu'à leur limite les sympathies de ma nature, j'eus trouvé la formule de ma pensée, je m'imaginai que j'allais aborder à cet infini dont ma jeunesse avait rêvé. En ce temps-là je versai des larmes sur le monde et malgré mon succès je sentis se faire en moi un grand vide. Comme la vie reprend après la mort des êtres aimés, elle recommença à couler par delà ce qui avait été l'objet de toute mon existence. Hélas! elle coule encore, perpétuel problème, et moi, il ne me reste plus qu'à continuer, je suis limité par ce que j'ai créé! J'ai

épuisé ma raison de vivre, je suis las d'avoir réussi et je souffre d'un mal que je ne comprends pas. »

Et ailleurs :

« Des disciples? Qui sait, peut-être, plus tard. Mais dans cette perspective lointaine, rien de captivant. Il me semble qu'ils ne seraient pas assez purs. Je sais trop ce que c'est que de n'être pas pur. »

L'ouvrage d'Émile, quelque dangereux qu'il eût pu être pour certains esprits, en aurait probablement éclairé quelques autres à cause de la sincérité profonde avec laquelle tous les sujets étaient abordés. Il aurait été pour les lecteurs une invitation à réfléchir par eux-mêmes, et à réfléchir loyalement. Qui sait à quelle conclusion l'auteur serait arrivé, même sans la guerre, par l'étude consciencieuse des questions qu'il se proposait d'indiquer sans les résoudre catégoriquement?

Cette solution chacun devait s'efforcer de la trouver, et c'est à cette recherche qu'il voulait pousser ses lecteurs. Il écrivait en 1913 :

« L'état où vivent la plupart des gens vis-à-vis de la connaissance me paraît chaque jour plus extraordinaire. Comment se fait-il qu'on n'ait pas un besoin primordial de classer au moins ce qui se passe dans l'esprit, de savoir ce qu'est l'intelligence, ce qu'est l'inspiration, ce qu'est le savoir, ce qu'est la prière. »

Il indiquait aussi très clairement dans quel esprit il entreprenait cette étude en écrivant ces lignes :

« Un titre : De quelques conditions essentielles de l'esprit philosophique. Être naturellement capable d'admettre que toute chose pourrait être autre qu'elle n'est — c'est-à-dire, en cela, une haute liberté, le jeu de l'esprit sur le monde. — On peut dire qu'inversement la lourdeur même de l'esprit est faite d'une acceptation de toutes choses telles quelles, sans l'idée qu'elles aient seulement besoin de se justifier. Avoir le sentiment très net que le domaine de la philosophie est d'autre espèce que celui des sciences ; qu'elle ne consiste pas à coordonner le savoir scientifique, mais qu'elle a un domaine propre où la réflexion joue d'une autre manière. Et qu'il est impossible de réduire ce domaine à un examen des sciences ; car les questions capitales ne s'y réduisent jamais, notamment la moralité.

« C'est un don propre, spécial. »

Sur le même sujet, il écrivait ailleurs :

« Ce qu'est la connaissance ; elle porte précisément sur ce qui échappe aux sciences, ce qui dépend du don philosophique propre ; par suite, la moralité dans la mesure très haute où elle est conçue comme devant s'adapter, répondre à l'ensemble des choses. La moralité, le domaine par essence émouvant et sacré, troublant,

sublime, prodigieux, centre du monde, du moins certains le sentent ainsi.

L'exposé des idées personnelles d'Émile serait incomplet si nous ne rappelions rapidement l'action exercée sur lui par Kant, Nietzsche et Bergson.

La philosophie de Kant avait été la première présentée à son esprit et il en avait adopté sans réserves certaines données; nous avons vu à travers toute sa vie cette influence profonde se révéler aussi bien dans sa conduite que dans ses idées. Il est intéressant de savoir quel jugement il en vint à porter sur ces doctrines qu'il avait tant admirées.

« Le kantisme, écrit-il dans ses notes de philosophie, ne faisait que formuler la contradiction en termes d'absolu. Ce n'était en aucune manière une solution ! »

Jugement qu'ailleurs il explique ainsi :

« Kant est un protestant qui a cherché surtout à sauver le fond de sa notion héréditairement morale du monde, à se reposer dans un *absolu à sa convenance*. Il a opéré la grande scission de l'univers qui va probablement influer pendant des siècles et peut-être pour toujours sur l'usage de la raison, de l'esprit humain. »

Plus tard il écrit encore :

« A travers le XIX^e^ siècle, le kantisme s'est pour ainsi dire réalisé de plus en plus comme classification de la science et de l'absolu. Tendance croissante à organiser le monde pour y

vivre et à mettre en dehors du connaissable les tragédies essentielles s'il en est. »

Et enfin :

« Que reste-t-il à un esprit de nature métaphysique quand il a nié la religion et le monde des choses en soi ? Que reste-t-il ? Peut-être l'art, peut-être l'intellectualité à la manière de Gœthe : en tout cas, pas la spéculation proprement dite. »

Il reconnaît aussi que les théories de Kant n'ont pas peu contribué à former en lui la mentalité de l'auteur d'*Amour promis*, car il constate :

« Que la distinction kantienne instituant deux ordres bien différents entre l'apparence et la réalité et refusant connaissance à la raison donnait à la liberté libre cours au moment précisément où la sensibilité allait, avec le romantisme, régner sur les âmes. »

Et ailleurs, parlant du trouble des sensibilités modernes :

« Trouble particulièrement ressenti depuis le commencement du XIX^e^ siècle où une dissociation profonde s'est faite entre la vie intellectuelle et la vie sensible, particulièrement éprouvée, exprimée, symbolisée en Allemagne.....

« ..... Jusque-là, la sensibilité était tenue pour dépendante de la raison, pour une forme infé-

rieure et un peu trouble de l'intelligence, telles furent les théories intellectualistes. Mais au commencement du XIXe siècle la sensibilité s'est libérée ; elle est devenue égale, quelquefois supérieure, souveraine ; elle a voulu régner sur l'âme, être elle-même un savoir plus haut. La philosophie kantienne, axe sur lequel a tourné toute la pensée philosophique, sinon légitimait ce mouvement, du moins le permettait. Ainsi, grand écoulement de sensibilité et la sensibilité spécialisée, acceptée comme telle avec tous ses extrêmes. »

L'influence de Nietzsche avait été sur lui au moins aussi profonde que celle de Kant ; de longues pages auraient donc été consacrées à étudier ses théories, théories dont Émile se dégageait de plus en plus, même avant la guerre. Sans aborder immédiatement le sujet de « la pitié » qui se rattache surtout aux questions morales, citons seulement quelques notes indiquant l'intérêt qu'Émile prenait à toutes les conceptions de Nietzsche.

« Nietzsche. — Grand problème de sa jeunesse : fonder une culture ; la même question se pose actuellement ; il y a une foule de jeunes gens cherchant confusément une culture, c'est-à-dire une grandeur pour l'esprit, mais il n'y a point de maître qui ait façonné cette culture, ouvert des voies, assigné des buts...

« C'est un homme « scientifiquement mort »

disaient les philologues allemands, en détournant les élèves de son cours en 1872. »

L'étude de la rupture entre Wagner et Nietzsche l'attirait tout spécialement et il chercha souvent les causes de « cette trop fameuse querelle ».

« Nietzsche et Wagner. — Nature de ses doutes : si c'était le tragique wagnérien lui-même qui fût sans réalité... si l'infini s'évaporait en sensations nerveuses, s'il fallait renoncer. »

La théorie du « retour éternel » l'avait violemment ému ; sous cette impression, il écrivit les lignes suivantes :

« Nietzsche a eu la volonté réaliste de la vie ; mais son esprit trop avide d'infini a multiplié cette réalité imprégnée d'immensité par l'idée du retour éternel. Être renseigné, averti, savoir ce qu'est le réel, savoir qu'il est tout le réel, qu'en plus il ne reviendra jamais, qu'il n'est pas fils d'une nécessité si profonde, si grande, mais un périssable mélange de hasard et de nécessité, que l'esprit lui-même ne reviendra pas — on arrive ainsi à un point de désespoir et d'épouvante qui ne se peut supporter, l'esprit revient en criant ; cependant c'est là ce qu'il faut admettre, accepter, presque *vouloir : trahunt forta quem non ducunt.* — Ce que l'on peut se permettre c'est de ne regarder que quelquefois,

même qu'une fois, et de savoir ensuite sans aller aux sources de ce savoir. »

Mais ce qui le fit, peu à peu, se séparer de Nietzsche, c'est qu'il le trouvait incomplet, dur, intransigeant, n'ayant pas le sens des graves problèmes d'ordre moral.

« Nietzsche, écrit-il par exemple, n'a pas eu toute la perception des problèmes chrétiens ; s'il avait eu le sens profond de la sensualité et de la vie de l'âme dans le temps, il aurait eu, en divers points, une autre attitude à l'égard du christianisme. Nietzsche n'a pas eu le sens intime et profond du péché... Il n'a pas connu, par l'intérieur, les drames de la nature et de la sensualité... Lui, esprit sans remords, sans cette étrange et sourde présence. »

Ailleurs il écrit encore :

« La principale injustice de Nietzsche envers le catholicisme est de l'avoir ignoré. Il se vante, dans la préface qu'il ajouta sur le tard à son *Origine de la Tragédie,* que le fait catholique est ignoré, qu'il passe par-dessus. Il doit y avoir du parti pris... Cette aversion est de celles qu'on prend dans un voisinage trop immédiat; fils d'un pasteur, entouré de protestants aux idées morales arrêtées et chétives et point contrôlées, il en garda une aversion profonde pour leur religion. Platitude, mépris de la vie et de la joie.

des esprits sans ailes et sans liberté, voilà ce qu'il se mit à haïr. — Il est fâcheux qu'il n'ait pas passé par-dessus cette prévention pour regarder dans leur intimité quelques grands esprits chrétiens. »

Mais ce qu'il lui reprochait peut-être le plus au point de vue intellectuel, c'était de vouloir juger de toutes choses :

« Comment, écrit-il, Nietzsche, qui avait un sens si net des valeurs aristocratiques, n'a-t-il pas éprouvé que c'était une disposition d'esprit vulgaire, primaire, que de penser à propos de tout ! »

Lui, au contraire, eût voulu marquer des limites à la pensée, à la raison, et cela par amour de la vérité. Pour le même motif, il avait pris la résolution, quoi qu'il pût lui en coûter, de savoir, s'il le fallait, renoncer à l'ambition de donner sur un sujet quelconque des solutions extrêmes et de se contenter honnêtement et simplement d'une solution moyenne, *in medio,* ajoute-t-il lui-même.

Il écrit encore de Nietzsche :

« Que pour Nietzsche le *critérium de vérité* se trouvait sur un certain plan de généralité, universalité avec détermination des valeurs. Alors éblouissement, mais ce sentiment du vrai s'est appliqué aux objets les plus divers et aux opinions les plus contradictoires.

« Chez Nietzsche, toute impression germait, montait, s'épanouissait en idée générale. C'est

une méthode dangereuse, involontaire du reste. Il y a des impressions qui ne méritent pas de devenir idées, de s'épandre tout à coup comme une généralité.

« Le tourment d'âme, l'inquiétude que soulève ce problème ne prouve rien en faveur du problème (ni toujours en faveur de celui qui est tourmenté). Rien en faveur du problème, car il peut très bien n'être qu'un faux problème. Ainsi la liberté et l'idée de cause qui ont tant torturé Nietzsche. Et de même la célèbre conversion de Renan reposait-elle sur des raisons qui ont duré ? »

Un des buts principaux de l'ouvrage de philosophie d'Émile étant, comme son plan l'indique, de montrer la supériorité de l'intelligence sur l'intuition, nous nous attacherons donc surtout à voir comment il se dégagea des théories de M. Bergson dont il avait, d'abord au lycée Henri IV, puis à l'Ecole normale, subi si fortement l'influence. Longtemps il fut un de ses plus fervents disciples, et une respectueuse affection l'unit toujours à son ancien maître, dont les témoignages de sympathie lui restèrent très précieux.

Et pourtant il se vit peu à peu, en conscience, obligé de se séparer de lui par les idées et même d'attaquer ses théories. Que reprochait-il donc à l'intuition bergsonienne ? C'est ce que nous allons essayer de voir à l'aide de quelques-unes de ses notes. Citons auparavant ces brèves lignes dans lesquelles il oppose Bergson à Kant :

« L'intuition bergsonienne rompt l'antinomie entre le monde des phénomènes et le monde

métaphysique instituée par Kant et qui a été à la base de la philosophie romantique. »

Ses aspirations vers l'au-delà, durement comprimées par les théories de Kant, avaient donc accueilli d'abord avec sympathie la nouvelle doctrine et, d'autre part, M. Georges Salles nous dit que :

« L'attachement qu'Émile avait eu pour les théories de Bergson était dû, en grande partie, à ce que celui-ci avait placé la liberté dans l'épanchement régulier de la vie intérieure. — Il avait reçu cette idée avec joie. — Se sentant déterminé par sa nature profonde, il avait été heureux de pouvoir trouver dans cette détermination même une source de liberté. »

Mais, en 1912, voici ce qu'il écrivait au sujet de la liberté bergsonienne :

« Il y a une fatalité latente au fond de la liberté bergsonienne ; on s'en apercevra bien quelque jour : le côté négatif de sa théorie est parfait et réellement libérateur ; mais dès qu'on veut donner à cette liberté un contenu, une direction, ne serait-ce que pour s'approfondir elle-même, elle est menacée de fatalité beaucoup plus que les doctrines ordinaires de la liberté.

« Inattaquable tant qu'elle considère la liberté comme une force psychologique capricieuse, analogue à une inspiration libre, un jeu des vagues au-dessus de la mer. Mais faisant appel à

la plus grande fatalité, à une fatalité qui ne compose plus avec la volonté, qui ne laisse plus de place à la volonté, puisque fatalité et liberté se confondent. »

Le point de vue négatif de la doctrine qu'il semble, dans cette note, admirer sans réserve ne lui paraît pas ailleurs absolument parfait, car il écrit :

« Je n'apprécie pas beaucoup les analyses d'ordre négatif de Bergson. Il montre toujours qu'on passe d'un concept à un autre pour revenir au premier quand le second devient absurde, qu'on transporte dans l'un ce qu'on a pris dans l'autre, etc., un jeu de passe-passe de la pensée qui finit par donner l'impression que l'auteur lui-même aime par trop les jeux de passe-passe.

« Il y a aussi chez Bergson une habitude d'esprit ou, si l'on veut, un postulat fondamental, c'est que l'esprit est la mesure des choses : que ce qui est réduit à néant dans l'esprit par une habile critique est aussi annihilé dans l'univers, qu'on a escamoté les réalités quand on a fait glisser les idées dans sa manche. »

Émile se pose aussi cette question :

« Bergson offre-t-il un point d'appui, une satisfaction à une âme vraiment tourmentée? »

Et il répond sans hésitation : « Non. »

Et à son sujet, parlant de la confiance à accorder à un maître en philosophie, il écrit :

« On voudrait, pour aller à lui, rencontrer les avenues par lesquelles il s'est vaincu lui-même. »

Mais revenons à l'intuition proprement dite et à la critique qu'en fait Émile dans ses notes de philosophie.

Il écrit d'abord :

« L'intuition n'a de sens clair, précis, positif que dans le psychologue ; alors il y a appréhension directe et toute pure d'un donné ou du moins il y a possibilité de cette appréhension, et il y a progrès, éducation dans le sens de cette possibilité. »

Au point de vue psychologique il juge donc la culture de l'intuition très utile.

« Reconnaître chez autrui si toute l'âme est claire et vivante, s'il y a des recoins où l'on n'est jamais allé, des dieux termes qu'on n'a jamais remués, des bornes au coin des champs — ou bien si tout y est vivant, frais, fluide, si tout est capable de liberté et de jeu... A distance du premier coup, flairer. »

Puis encore :

« Il serait intéressant de montrer l'influence de la psychologie bergsonienne sur l'analyse psychologique, soit philosophique, soit artistique, soit morale. De l'opposer à celle de Taine, Bourget, d'en montrer le retentissement dans le roman. »

Mais à part cela et dans d'autres domaines il trouve fort dangereuse cette suprématie accordée à l'intuition et il écrit (début du chapitre sur les dons de l'esprit) :

« Ne pas traiter en elle-même la question de l'intuition, mais plutôt la limiter.

« Témoigner dans l'ensemble une grande méfiance à l'égard de l'usage de ce terme; dire qu'on ne lui voit de réalité précise que dans le sens de perception du psychologique, mais comme perception du métaphysique, c'est un grand hasard de l'affirmer.

« Qu'il y ait des esprits intuitifs, cela ne fait pas de doute, mais que ce soit plus qu'un mode d'opération de l'esprit parmi d'autres, c'est douteux. Il y a des esprits dont la nature est de procéder par appréhension directe et immédiate, et non par manœuvre logique ; mais qu'à cette marche de l'esprit réponde une pénétration dans le réel en soi, rien ne le prouve; et c'est sans doute un préjugé comme il y en a tant sur la haute vie de l'esprit, qu'on veut toujours mêler de métaphysique. Ce qui semblerait prouver cela, c'est qu'il y a eu beaucoup d'esprits intuitifs et de belle qualité, et le bagage de ce qu'ils ont laissé est pourtant minime. Intuition et erreur vont de compagnie aussi bien que logique et erreur. »

Ailleurs Émile reprend, en la développant davantage, cette comparaison entre les esprits logiques et les esprits intuitifs :

« La différence entre l'esprit intuitif et l'esprit logique, c'est que l'un percevra très vite à des nuances délicates et sûres ce qui est et ce qui est simplement apparences, ce qui est possible et ce qui est impossible ; au lieu de raisonner, d'argumenter, il en aura le sentiment instantané et juste. C'est là une affaire de tact, de doigté, d'habitude pour laquelle on a plus ou moins de dispositions naturelles aussi. Qu'on appelle cela intuition si l'on veut, l'expression est juste et bonne pour distinguer d'une autre sorte d'esprits, mais il n'en faut pas conclure que l'intelligence se transporte par une sorte d'opération singulière dans le réel ; des indices aussitôt interprétés, une familiarité avec ce réel, notamment quand il s'agit de psychologie (soit d'individus, soit d'assemblées, soit de foules), l'imagination prompte et bien adaptée de la réaction qui convient, tous ces procédés d'ordre habituel de l'esprit sont suffisants pour rendre compte. Ce qui subsiste évidemment, c'est qu'il y a des rangs d'esprit et cela n'est pas sans mystère ; mais encore est-ce moins nuageux que l'intuition, et surtout cela ne suppose pas cette dangereuse affirmation d'un

rapport étroit et intime entre l'esprit et un réel absolu. »

Cette étude critique de l'intuition il voulait non seulement la faire pour son propre compte, mais encore y intéresser d'autres esprits, comme il le dit dans les lignes suivantes :

« Intuition. — Chez tous les esprits qui ont le souci de penser à nouveau, il y a une nature d'intuition particulière... Il serait nécessaire de déterminer le point exact où se joignent leurs idées. Voilà une étude logique d'espèce nouvelle que je signale aux plus subtils, aux plus amis des problèmes. — Nécessité d'une critique de l'intuition, peut-être les plus graves résultats en découleraient au point de vue de l'histoire de l'esprit. »

Puis, répondant à des objections probables, il écrit :

« Aux critiques de l'intuition sera toujours faite cette objection facile que ce qui est d'ordre intuitif doit être perçu, et ce qui manque au critique, c'est précisément l'aptitude initiale; l'intuition étant par définition hors des prises de l'esprit logique; en soupçonnant l'intuition vous serez toujours repoussé dans la classe médiocre des esprits logiques.

« Ce n'est pas une raison toutefois pour ne pas rechercher quelques déterminations préci-

ses, et pour ainsi dire objectives, les limites de fait de l'intuition. »

Cette question le préoccupa jusque sur le front; car voici, extraite de son carnet de guerre, sa dernière et suprême pensée à ce sujet :

« Philosophie. — Le grand problème moderne dans les questions de connaissance est celui de l'intuition. Grande œuvre de Bergson ; mais il n'a pas marqué les limites précises, c'est-à-dire un usage précis de l'intuition.

« On le montrerait bien par son œuvre propre et encore plus par son influence. Donc une limitation des intuitions. Voilà pour le point de vue de la connaissance. D'où grandes conséquences au point de vue esthétique et moral. »

Et il ajoute : « à indiquer fortement. »

Au point de vue de la morale qui devait découler de la philosophie de Bergson et sur laquelle le maître n'avait donné aucune indication précise, il fait cette remarque :

« La morale qu'on aperçoit surgissant de la philosophie de Bergson a bien l'air d'être dépouillée de notions chrétiennes. »

Ailleurs il en expose plus nettement le danger :

« Périls des esprits intuitifs : mollesse, désabusement, ne plus rien éprouver qui ait du prix : tout comprendre, tout justifier, tout

aimer, tout dédaigner. Imaginer au lieu d'éprouver ; un éclair, puis l'imagination s'en empare ; une figure de sentiment, un sec et sûr reflet. L'intuition ne fait pas la générosité d'âme, ni même une sensibilité féconde ; très souvent les milles facettes aiguës empêchent un beau reflet large, l'ampleur. »

Mais au point de vue intellectuel, le danger ne lui semblait pas moins grand, il écrit : « L'aptitude à percevoir intuitivement doit comme toute autre aptitude se développer et se porter souvent sur des données qui ne sont pas précisément réelles. »

Aussi dit-il encore : « On ne voit pas les esprits intuitifs ne pas se tromper. »

C'était donc pour lui une source sûre et fatale d'erreurs que d'accorder la suprématie aux « parties irrationnelles de l'âme. » Et c'est pourquoi il voulait que le dernier chapitre de la première partie se terminât par le « triomphe de l'intelligence, comme contemplative, comme régulatrice, comme acceptant et voulant la nature humaine ».

C'est pourquoi aussi il voulait exprimer nettement et fortement cette affirmation précise :

« Qu'il subsiste un usage de la raison ou du moins que le mot raison a un sens et désigne un ensemble de manières d'être qui l'emporte comme valeur et comme connaissance sur ce que désigne le terme intuition. »

CHAPITRE XXI

De la culture. — Des méthodes françaises et des méthodes allemandes.

L'ouvrage de philosophie d'Émile étant resté à l'état d'ébauche, il nous est impossible d'en donner même une simple analyse; nous devrons nous contenter de citer quelques-unes de ses notes en essayant de dégager par ce moyen ses pensées les plus profondes à un triple point de vue : culture intellectuelle, religion et morale.

Laissant de côté les questions purement de « méthode », indiquons seulement que dans le chapitre des « Dons de l'esprit » il se proposait d'abord d'insister sur une idée qui lui était chère et dont il nous a maintes fois parlé : c'est que le plus petit don n'est pas d'une autre nature que le génie et que le don est supérieur à ce qui est acquis.

Il se proposait aussi d'étudier l'origine de la tragédie et son développement et comptait, si je m'en souviens bien, insister sur ce point : pourquoi s'en tenir toujours à exciter les deux passions indiquées par Aristote : la terreur et la pitié? pourquoi la tragédie ne chercherait-

elle pas à éveiller d'autres sentiments : l'admiration par exemple? Parlant de la tragédie antique, il écrit :

« Ce qu'il fallait pour émouvoir, c'étaient des catastrophes plus qu'humaines, c'était la fatalité, c'était la vengeance des dieux. C'est pourquoi la terreur et la pitié étaient nécessairement de rang tragique. A présent, au contraire, il faut dépasser la terreur et la pitié; tout art fondé sur elles devient suspect et misérable. La pitié est tombée trop bas; elle est d'usage trop courant. Il n'y a qu'une seule forme haute et digne de la pitié dans l'art, c'est la pitié pour ce qui est supérieur, la pitié pour les héros, pour ce qui est plus grand que nous, pour ce qui est proche des destins. »

Reprenant, après Nietzsche, l'étude de la tragédie grecque, il voulait montrer combien l'esprit apollinien avait été supérieur à l'esprit dyonisien.

« Nature titanique et barbare de l'esprit dyonisien. Le monde homérique naît et grandit sous l'influence tutélaire de l'instinct de beauté apollinien; comment cette splendeur fut engloutie par le torrent dyonisien envahisseur. »

Dans le paragraphe de l' « Art », il se proposait d'étudier Néron, qu'il appelle « le plus cruel artiste », Louis II de Bavière, Gœthe et Shakespeare. Entre les œuvres de Shakespeare, celle qui l'avait le plus frappé et dont il voulait spécialement parler était *La Tempête*. Après

l'avoir étudiée avec soin en septembre 1912, il écrivit dans son journal :

« Rechercher la paix de Shakespeare, brisant ses baguettes et sa puissances — et l'art, tout l'art, les jetant dans les eaux, comme inutiles, comme troublants?... Lui, le grand évocateur, le grand artiste, drame, histoire, féerie, poète, l'homme qui avait créé un univers, qui était un univers, qui réalisait les intentions voilées, cachées, profondes de la nature (Gœthe). Les jetant dans les eaux, avec un regard apaisé, après avoir fait naître un simple et naïf amour. L'homme qui a eu le secret de toutes les grandeurs pour les autres et pour lui ; le plus magnifique jugement sur l'art chez l'artiste le plus magnifique. »

Pour ce qui concerne plus directement la culture intellectuelle il commence par indiquer les conditions de la véritable connaissance :

« Que la véritable connaissance est une connaissance sous l'angle et sous l'aspect de la métaphysique, c'est-à-dire se situant dans l'univers et touchant à ce qu'il y a de plus essentiel dans l'univers. »

Ailleurs il définit la culture véritable comme devant procurer à l'homme une vie supérieure à la vie moyenne et commune « une grandeur soit dans l'ordre de l'action, soit dans l'ordre de la spiritualité ».

Mais là nous le verrons, comme dans toutes les ques-

tions philosophiques, hésiter et douter, quoiqu'il ait écrit :

« Dans les choses de l'esprit n'est grand que ce qui est invincible, ce contre quoi on ne peut rien. Rien d'arbitraire, rien de voulu, mais des expressions invincibles. »

Pour être à même d'user de ces expressions il lui eût fallu d'abord des convictions invincibles, convictions qu'il ne possédait pas ; il s'en plaint dans la note suivante :

« Le malheur d'enseigner est d'être amené presque nécessairement à prendre le milieu entre les opinions ou théories en présence. Cela devient un penchant inconscient, un vice d'esprit, une destinée de platitude; le sentiment immédiat que la vérité est faite d'un certain accord des opinions en présence, en éloignant ou réduisant les contrastes. M. Bergson parle d'un M. Jourdain qui aurait pu croire qu'il y a une troisième façon de s'exprimer que la prose; c'est une chose qui arrive presque nécessairement dans les Universités; dans le conflit des doctrines on s'imagine qu'il y a une sorte de matière neutre, intermédiaire, faite de concordances.

Dans une autre note il expose avec quelle difficulté et quels efforts il est parvenu à croire en la réalité du monde spirituel :

« Importance et nécessité d'un monde spiri-

tuel; le premier positivisme a négligé cette nécessité qu'il faut maintenir à présent.

« Pour moi, n'ayant pas commencé par la foi, par les vastes croyances, par aucune foi; ayant bâti moi-même, pierre à pierre, lentement; méfiant, scupuleux; arrivant un jour dans les jardins mystiques pour m'en séparer aussitôt; jetant seulement un regard au delà; puis bornant, établissant. Médiocre construction peut-être; est-ce conquête, est-ce lassitude? est-ce une aurore, est-ce une fin? un commencement ou un adieu?

» Mettre auparavant comment je suis arrivé peu à peu à l'idée d'un monde spirituel, lentement formée, en doutant, puis n'en doutant plus, mais étant venu par les voies de l'hésitation et du doute. »

Au point de vue de la culture deux civilisations étrangères l'intéressaient spécialement, et il aimait à les comparer à la civilisation française; dans le présent chapitre nous verrons donc ce qu'il pensait, soit avant, soit pendant la guerre, de la culture allemande, et dans le suivant ce qu'il admirait dans la culture grecque.

En juillet 1912, il opposait ainsi méthodes françaises et méthodes allemandes.

« En France, non seulement une bien plus longue tradition, mais réellement une tradition : d'analyse, de force, de clarté, en particulier d'analyse, c'est-à-dire goût de réalité, de vérité,

de loyauté, de connaissance et de clarté. En Allemagne, point de tradition, des génies épars et extrêmement méconnus, mais d'une largeur, d'une puissance métaphysique, d'une valeur créatrice... Des hommes à qui parle l'univers, ouverts aux voix les plus profondes, génies allemands et pourtant peu allemands tout à fait séparés du publie allemand, tout à fait incompris en Allemagne. »

En novembre de la même année il revient sur ce sujet :

« La masse des Français qui pensent, ou même qui ne pensent pas, sont actuellement imbus d'idées allemandes sans qu'ils s'en doutent pour l'ordinaire. Comme en d'autres temps l'Europe a été imbue d'idées françaises. La haute culture et même la moyenne sont depuis un demi-siècle très germanisées. L'idée d'évolution, la notion de développement qu'on porte partout, qui est la méthode investigatrice, qui est aussi la foi politique, cette idée si contraire à la logique, à la subtilité dont fut plein l'esprit français à ces belles époques, est d'origine allemande; de même la science par accumulation, elle aussi si contraire à l'esprit français, à la science d'un Claude Bernard, d'un Comte, à l'esprit cartésien, qui a envahi les

laboratoires et notamment les études philologiques. »

A la suite de cette note il avait écrit ces quelques lignes de Nietzsche : « L'Allemand est à son aise parmi les voies furtives qui mènent au chaos, et il aime les nuages, car toute chose aime son symbole. L'Allemand n'est pas; il devient, il se développe. C'est pourquoi le développement est la trouvaille propre de l'esprit allemand, celle qu'il a jetée dans le vaste empire des formules philosophiques. »

Ailleurs il écrit encore :

« Deux idées venues d'Allemagne constituent la base du verbiage démocratique; l'idée d'évolution et l'idée de science par accumulation (Nietzsche). Idées opposées à l'essence du génie français manifesté aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. »

Et peu après :

« En France, une grande tradition et un noble héritage d'analyse profonde et de clarté d'âme. »

Cette culture allemande il en voit en France, et surtout dans l'Université, la fâcheuse influence par l'abus des méthodes historiques.

Il écrit :

« En histoire, sentiment d'évolution — et ce sentiment bien loin de pouvoir fonder une culture y est le premier et principal obstacle. »

Et plus loin :

« Ce chapitre a pour objet de montrer qu'il

n'y a pas de culture véritable à attendre des études ou des méthodes historiques. »

Il indique une des conséquences de ces méthodes dans cette phrase mélancolique : « Notre temps, temps de grande mémoire et de faible personnalité », et dans cette autre : « Notre temps dénué d'œuvres capitales. »

« Les intelligences techniques, écrit-il encore, y sont plus répandues que l'intelligence tout court. »

« L'histoire, reprend-il ailleurs, a perdu toute force de commandement, elle a perdu sa puissance d'instruction ; elle n'enseigne plus qu'elle-même, mais ni philosophie, ni traditions. »

Il ajoute que :

« C'est un arbre dépouillé, dépouillé tout au moins des espérances dont on l'avait couronné. »

Et il termine une note sur Bismarck qui, malgré sa dureté, avait été méprisé de Nietzsche lui-même, parce qu'il y avait en lui « quelque chose de brutal, de barbare, de grossier », par cette affirmation :

« Bismarck ne compte pas au point de vue de la culture; Nietzsche en eut immédiatement la sensation, de même qu'il sentit tout de suite que cette Allemagne nouvelle créée par Bismarck, en dépit de tant d'espérances, n'existait pas au point de vue de la culture. »

Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher de ces notes

celles qu'il écrivit sur son carnet de guerre; à plusieurs reprises il répète sous une forme ou sous une autre cette affirmation :

« Qu'on ne saurait trop le répéter, qu'il n'y a, comme le dit Nietzsche, qu'un style dû à la France. »

Il examine aussi longuement la mentalité de l'Allemagne dans la note suivante, à laquelle il a donné pour titre : « Influence de la tradition classique en Allemagne. »

« L'Allemagne a cherché en tous sens et même en des sens contradictoires des autorités et des justifications ! être à la fois Rome et les Barbares, Rome, la puissance, l'impérialisme, le succès; César, la force militaire qui crée un empire universel et sur tout met sa marque. Être aussi la masse barbare germaine qui met fin au monde latin décrépit. Elle a entretenu les deux traditions, orgueil démesuré, à la fois Rome mettant fin aux royaumes grecs, finis, pourris, pervertis, en décadence, et en même temps la masse barbare et jeune qui met en ruines le monde latin épuisé ! ô Siegfried jeune ! »

Après avoir ainsi exposé la double ambition contradictoire de l'Allemagne, Émile montre l'atavisme barbare se réveillant dans le peuple allemand pour le lancer sur le monde latin.

« A l'un des termes elle a pris la brutalité, la

barbarie, l'idée, le sentiment, la volonté d'être la masse, quelque chose d'immense, d'inépuisable, qui se déverse par millions d'hommes, qui submerge, avec cette arrière-pensée probablement très confuse que quelque chose de nouveau comme civilisation va en sortir, quelque chose de nouveau, de frais, de jeune, par conséquent de meilleur; l'idée que le reste de la terre et notamment les pays de civilisation latine sont épuisés, taris, desséchés, que des profondeurs de la masse germanique va s'épandre un monde nouveau. Un certain gemüth allemand, une certaine naïveté venue des anciens âges allemands et dont il restait quelques traces, quelquefois même sous forme de rouerie, dans chaque officier allemand même raffiné et perverti, quelque chose comme une bonhomie, un attendrissement, une poésie et quelquefois aussi dans certains cas une profondeur... (à peu de distance, à peu de frais, s'y délectant, s'y baignant, s'y justifiant, cela a été la vertu de l'Allemagne, chose pour nous si peu compréhensible). »

Émile montre ensuite que le véritable effort de l'Allemagne était avant tout dirigé contre la France, car, plus que toute autre nation prenant part au conflit, nous représentions en face de la Germanie le monde latin qu'elle rêvait de détruire.

« Du reste, c'est bien sous cet aspect que le

conflit gardait le plus de sens, la Germanie barbare contre un monde latin délicat et raffiné; qui était le monde latin dans la lutte? la France; c'était un aspect fragmentaire de la lutte, puisque le monde slave n'y figurait pas, mais c'était une justification historique, une raison d'espérer chère au cœur allemand. »

Il précise sa pensée en exposant les faits par lesquels au cours de la guerre se sont affirmées les barbares méthodes allemandes :

« Malgré tout, l'aspect peut-être le plus vain pour ce qui nous concerne; toujours en face du monde latin les profondeurs barbares et démesurés de la Germanie; toujours ces impressions de masse en face de moyens plus mesurés et étroits, ces masses dévalant de Belgique, ces masses jetées sur l'Yser, ces immensités de combattants que la Germanie versait à une mort certaine. Puis les déluges d'artillerie. Ces immenses tranchées, cette garde montée autour de l'empire et de ses conquêtes. Et cet effort vers l'énorme, comme canons, etc., et cette brutalité, tout ce sang versé, les pillages, le génie non civilisé de la Germanie, un esprit primitif, énorme, premier, cette discipline non point précisément sans âme, mais mécanique, uniforme, antiindividuelle, ne permettant qu'un seul sentiment, un seul effort. Les moyens les

plus épouvantables, aucune peur du sang répandu; l'horreur des batailles exaltée, aucune humanité, quelque chose de contraire à l'humanité. »

Cette dureté que Nietzsche a tant contribué à développer dans le cœur des Allemands causant maintenant à Émile, qui en voit les sanglantes conséquences, une aversion sans mesure, disciple trop idéaliste que les doctrines du maître admiré jadis vont littéralement tuer et qui a conscience de son rôle de victime, il écrit :

« Très peu de sentiments humains dans les notes et carnets allemands; ainsi en Champagne nos obus jetaient l'incendie, puis tiraient sur les fuyards; noté par un officier allemand : « Je les hais, mais j'admire. » Ces spectacles d'épouvante où l'homme n'est plus rien, où les fléaux monstrueux déchaînés par lui l'écrasent lui-même sans pitié, spectacle d'horreur monté par les hommes, le plus parfait que la terre puisse porter, cela dilate l'âme allemande et fait horreur à la nôtre. »

Puis il ajoute :

« C'est bien la barbarie wagnérienne, l'homme inexistant devant ces voix simplifiées venues d'une nature infinie. »

Il analyse ensuite ce que l'Allemagne a voulu imiter dans les conquêtes de la Rome antique :

« Idée que la force est le signe de la supério-

rité. Cela, idée venue de l'antiquité romaine, où l'on vit en effet à l'approche de Rome tout s'effriter, s'avilir, et finalement s'effondrer quand arrivaient les légions romaines.

« Les Allemands, pour beaucoup de choses si précis, se sont contentés des analogies historiques les plus vagues. C'est si étrange cette idée n'ayant pour elle que la longue gloire de la guerre et signifiant quelque chose seulement dans cette mesure où les âmes trop avilies refusaient la lutte et cédaient dès la rumeur des légions, sinon absurde; amplifiée, portée plus loin, n'a aucun sens, aucune signification morale de la force. »

Puis il distingue un second point de vue auquel l'Allemagne s'est efforcée d'imiter Rome :

« Autre aspect : l'organisation à la romaine, le génie de l'organisation reconnu comme la marque latine et appliqué à la masse barbare. Les rouages, le soin méticuleux ; cela transformé essentiellement en méthode scientifique. La méthode scientifique, voilà la marque allemande d'organisation qui devait être en regard du grand style romain. Science inhumaine et barbare, science sans humanité; le style des œuvres latines était d'art et d'humanité. A cet égard, tradition bien plus certaine chez les peuples latins.

Un style qui fut l'expression de la puissance bien plus que sa condition. »

Et il termine cette longue note, une des dernières qu'il écrivit en 1916, par cette affirmation catégorique :

« Aucune équivalence avec la culture. »

Sur le même sujet on trouve çà et là dans son carnet de guerre des notes comme celle-ci :

« De la tradition de la guerre comme un sport noble... et comment l'Allemagne n'en a presque rien laissé subsister ; c'est une affaire qu'il faut réussir, tous les moyens sont bons, il n'y a ni générosité, ni honneur, ni pitié, toutes ces parures de la force qui avaient existé surtout en France ; mais délation, espionnage, mensonge ; faire sauter par des traîtres et des espions les manufactures de l'ennemi, etc., etc. »

Et quelques pages plus loin :

« Qu'il ne faudra plus nous vanter les qualités morales allemandes comme après 70. »

Pensée qu'il complète par les lignes suivantes :

« Idée non inexacte que la force est simple et primitive. C'est en ce sens la vertu allemande, quelque chose de primitif que la civilisation n'a pas altéré. »

« La culture allemande » était donc devenue pour lui une expression vide de sens.

De la France, au contraire, il écrit :

« Il n'y a pas eu de jeunesse plus généreuse, hardie, héroïque, digne des plus grands siècles ; je ne crois pas qu'il y ait jamais rien eu de plus clair, plus résolu, meilleur gardien de la culture française. Une sorte d'unanimité résolue, en même temps capacités, intelligence, loyauté, fermeté ont fait des cadres excellents.

Et enfin, résumant en quelques mots sa pensée sur les deux civilisations en présence sous ce titre : « Méditation à Vingré », il écrit :

« Ici s'arrête la masse criminelle, à cette ligne marquée par les fusées et les canons. »

CHAPITRE XXII

De la culture grecque. — De la notion d'âme. — Du héros et du saint.

Si, même avant la guerre, Émile avait déjà affirmé la supériorité de la culture française sur la culture allemande, la culture grecque lui semblait à cette époque supérieure à toutes les autres. Il se proposait d'en faire une étude approfondie et très personnelle, beaucoup d'écrivains s'étant, d'après lui, complètement trompés en parlant des Grecs, et cela pour s'être servis d'ouvrages de seconde main ou de traductions imparfaites, au lieu de recourir aux textes eux-mêmes.

Un des objets principaux de cette étude devait être ce qu'il appelait le pessimisme grec. En famille, il en parlait souvent. Il disait que c'était commettre une grave erreur que de se figurer les Grecs insouciants et heureux. Il a laissé sur ce sujet une page presque achevée :

« C'est bien à tort qu'on parle de l'optimisme des Grecs, à moins qu'on entende par ce terme

simplement l'amour passionné de l'existence. Il est vrai que les Grecs n'ont rien conçu de plus beau qu'un large épanouissement de la vie dans la lumière et dans la joie ; ils n'ont pas imaginé qu'il pût exister un bien supérieur à celui-là, ni même un bien d'une autre sorte ; mais précisément ce trésor d'une vie splendide et libre se trouve interdit aux hommes ; à peine y peuvent-ils participer quelquefois, et encore n'obtiennent-ils qu'un bonheur empoisonné. Car pour eux toute vie implique anéantissement, la jeunesse déjà contient et annonce la décrépitude. Ils sont ignorants et faibles, chantent sur l'Olympe les Muses dans l'hymne homérique à Apollon Pythien ; ils ne peuvent trouver de remèdes contre la mort, ni de défense contre la vieillesse. Adorateurs de la vie, ils sont voués corps et âme à un principe de destruction ; épris de la lumière du jour, ils sont destinés aux ténèbres éternelles. Lorsque le peuple hellène s'est éveillé à la conscience, il n'a pas trouvé derrière lui un long héritage de tradition et de culture ; il s'est aperçu de son malheur avec une sorte d'innocence, et il a fait retentir une plainte dont rien par la suite n'a dépassé l'amertume et la force pathétique. Ce qui l'a frappé au premier chef, c'est que partout il y a pour l'homme limite, entrave. Jamais un désir assouvi, même

les plus fortunés des hommes ne reçoivent en partage qu'un mélange de bien et de mal où le mal l'emporte; pas un d'entre eux ne peut triompher, s'arroger la puissance, dresser la tête au-dessus des autres sans être aussitôt frappé et abattu. Partout encore impuissance, un perpétuel jeu de la fatalité qui semble se plaire à détruire. Et de plus, par leur faute même, ils laissent grandir dans leur cœur l'orgueil qui leur fait passer les bornes de la justice, et la passion qui les pousse vers des abîmes; car, comme le dit Jupiter dans l'*Odyssée :* « Toujours ils nous accusent, nous les dieux, mais cependant ce sont eux bien souvent qui, par leur insolente folie, vont chercher la souffrance en dehors même de leurs destins. »

Ce héros grec passant son existence à lutter et à souffrir, puis écrasé à la fin par le destin ou par les dieux était souverainement sympathique à l'âme d'Émile, il considérait même l'admiration pour cette lutte vaillante, soutenue malgré la menace d'un sûr et fatal dénouement, comme la marque non équivoque d'une âme haute. Rappelons qu'il frappa de cette empreinte la physionomie de Laure.

Regardant autour de lui, il crut retrouver à notre époque des traces du stoïcisme antique dans la conception du « surhomme », et il se laissa pendant quelque temps fasciner par le « héros au regard dur » de Nietzsche. Les figures symboliques des opéras de Wagner exercèrent aussi sur lui un puissant attrait, Siegfried, surtout, Siegfried jeune, avant le réveil de Brunehilde.

Dans la vie réelle c'est, de nos jours, Napoléon qui lui semblait personnifier le mieux la figure du héros d'épopée, et cela en raison de la grandeur de ses dons intuitifs et de la puissance de sa volonté ; peut-être aussi de son échec final.

Il se proposait de tenter une comparaison entre le héros et le saint, comparaison qui, à ce moment-là, eût été à la gloire du héros. Le saint devait être placé au faîte, eût-il semblé, de la grandeur humaine, puis le héros plus haut encore.

Une douloureuse page d'Émile, écrite en mai ou juin 1912, sans doute à une époque de grande détresse morale, expliquera en partie le motif de cette préférence :

« Il faut beaucoup de courage pour accepter le monde sans Dieu, sans destinée, sans règle immanente, sans volonté dans l'univers, mais simple, dépouillé, nu, pour qui est né avec le secret des tourments métaphysiques, beaucoup plus difficile qu'un monde à l'image de l'homme, adapté à ses besoins, avec une règle qui doit le satisfaire en tous cas, un père qui veille sur lui et dans la conscience duquel s'enregistrent ses actions ; enfin l'espérance d'un état où l'inquiétude métaphysique elle-même, toute détresse de l'infini, détresse de ce qui ne peut être possédé, aura son terme et son repos... Croire qu'il n'y a pas de justice qui combine et compense, mais que ce qui est est tout entier réalisé, sans au-delà, sans plan suprême — c'est peut être le plus lourd poids qui se puisse porter. »

Pour supporter, sans fléchir, ce poids accablant, il cherchait à se faire stoïque et dur, à se former sur les grands modèles de l'antiquité païenne; puisqu'il ne pouvait espérer devenir un saint, ne devait-il pas se forger une âme de héros? Il serait même plus exact de dire que cette antithèse entre le héros et le saint qui occupait constamment son esprit était le résumé de ses luttes les plus profondes, de ses plus douloureuses angoisses. Jusque dans ses élans d'admiration vers le héros grec, ne sent-on pas le regret mélancolique de splendeurs inaccessibles, le doute aussi au sujet de la suprématie de cette grandeur tout humaine, doute qui lui fit écrire un jour :

« 1910. Arrêter ses regards, ne pas les laisser aller vers l'infini, c'est peut-être, malgré tout et en fin de compte, affirmer une incapacité métaphysique. »

Ainsi, pour lui, le héros était le type idéal de l'humanité païenne, de même que le saint était le type idéal de l'humanité chrétienne, distinction capitale qu'il voulait établir fortement dans tous les esprits, car de grandes conséquences devaient en être tirées au point de vue intellectuel et moral. Cette distinction, ou plutôt cette opposition, il en trouvait la source dans les notions opposées du christianisme et du paganisme sur la nature même de l'âme ; quelques passages d'un chapitre ébauché ayant pour titre *Ame* feront comprendre sa théorie. Pour lui, l'étude de l'âme repose toute sur ceci :

« Il y a contraste entre deux conceptions de la nature humaine, conflit entre deux sortes d'âmes, l'une exilée sur terre, l'autre fille de la terre.

« La première conception est chrétienne. Son

point essentiel est que l'âme, par sa substance, est étrangère au monde terrestre, qu'elle y est exilée, que sa patrie est ailleurs. Elle se voit elle-même comme le lieu d'un conflit. Toute sa vie morale s'ordonne autour de cet axe. »

A l'appui sont cités ici quelques passages de Pascal insistant sur « grandeur et misère, déchéance et relèvement » :

« Très différente est la notion d'âme qui a régné dans les grandes périodes de culture antique. Sans doute, certains passages de Platon et certaines traditions des cultes orphiques laissent entrevoir l'idée d'une nature composite, d'une chute et d'une régénération. Pourtant, dans l'ensemble, notion différente, qui présente l'âme comme le point supérieur de réalisation du monde; la fleur du monde, le splendide aboutissement de la vie naturelle. Conception qui a trouvé chez quelques philosophes seulement une forme explicite, mais est restée, en général, flottante, irréfléchie.

« D'une si profonde opposition en une question où tout l'homme est engagé devaient nécessairement résulter les attitudes pratiques les plus différentes.

« Si l'esprit est étranger dans le monde, si l'âme est une passante d'autre espèce, d'autre race, il y a plus de grandeur dans le renoncement.

Mais s'il y a parenté profonde entre l'esprit et le monde, si l'âme est l'aboutissement de la vie naturelle, il en résulte autre direction pour la culture, pour la vie intellectuelle et morale.

« Par l'influence encore agissante des philosophes, historiens, poètes grecs et romains, la notion antique imprime ses traces dans la conscience moderne. D'elle relèvent certaines estimations morales qui, en dépit de leur origine, se sont établies dans les esprits de formation chrétienne et qui y sont cause de troubles, d'incertitudes, de conflits intimes dont la nature et la solution échappent tant qu'on ne remonte pas jusqu'aux principes d'où ces contradictions sont issues. Toutefois, à quelques exceptions près, on peut dire que la conception chrétienne de l'âme est à l'égard de la vie spirituelle moderne comme un centre d'où l'on domine toutes les avenues ; car, bien que le plus souvent inconsciemment acceptée, elle définit l'image que, depuis plusieurs siècles de culture européenne, l'homme se fait de lui-même, qu'il se donne ou non pour chrétien. Aussi est-elle la source invisible de ses jugements et, dans l'ordre moral, la clef de voûte de presque tout ce qu'il a bâti.

« Pascal a dit avec beaucoup de vérité que « toute la morale est dans la concupiscence et « dans la grâce. » Qu'on examine, en effet,

toutes les conceptions surgies de nos jours, chrétiennes ou non, et aussi bien toutes les opinions morales courantes, on n'en trouve pour ainsi dire aucune qui ne repose sur l'idée de ce même conflit fondamental.

« C'est un immense changement de point de vue qu'on doit opérer si on veut se donner le spectacle d'une âme d'une autre sorte ; pour cela, à vrai dire, c'est presque la notion d'elle-même qu'il faudrait oublier quelques instants. A la conception d'une dualité fondamentale, il faudrait substituer l'idée d'unité de la nature et voir dans l'âme l'expression supérieure de l'être, l'achèvement du corps. Tout entière dans la ligne de la nature, elle obéit à l'inspiration de sa spontanéité profonde ; elle se déploie sans règle, ignorante du devoir et libre du péché. Son idéal ne descend pas des cieux ; il est l'image d'une nature humaine accomplie. Ardeur de vivre, élan, audace, actions éclatantes, sagesse, voilà les joyaux dont elle se pare. Au faîte de cette grandeur, la figure du héros, antitype du saint, couronnement de la nature terrestre, le plus haut point où celle-ci puisse parvenir.

« Idéal qui, à plusieurs reprises, a séduit Wagner et qu'il a incarné dans la figure de Siegfried, rêve émouvant qui a peut-être surtout de la splendeur poétique, idéal de pureté, à vrai

dire assez incertain. Parce qu'il a écouté seulement la voix des choses, Siegfried est désigné pour conquérir l'anneau symbolique de la toute-puissance.

« La conception chrétienne de l'homme et des choses aboutit et se résume dans une sorte de rupture avec le monde, dans un renoncement dont la grandeur a trouvé son expression suprême dans le type de l'ascète et dans cette autre figure non pas différente, mais plus complexe : le saint. »

Et dans le même chapitre il écrivait, au sujet du saint :

« On n'exagérerait pas beaucoup en prétendant que le type du saint, type assez varié du reste, et riche, et souple, demeure dans l'ensemble la figure idéale qui domine la moralité contemporaine, même lorsque celle-ci semble le plus libérée du christianisme. Les sentiments moraux que la société civile honore au premier rang, penchant au sacrifice, à l'abnégation et ceux aussi que notre époque revendique comme son trésor propre, sentiments de solidarité et de fraternité, trouveraient leur réalisation parfaite dans des formes de la sainteté. Les moments vécus d'une histoire morale quelconque, faute, repentir, sentiment d'une offense faite à une réa-

lité supérieure, puis volonté meilleure, joie et liberté, ces étapes successives qui caractérisent la conscience morale dès qu'elle commence à se manifester, fût-ce dans l'esprit le plus laïc ou même le plus rudimentaire, toute cette richesse presque innée de la conscience actuelle ne fait que reproduire, en la démarquant, l'histoire chrétienne typique et capitale du péché et du relèvement ; rapprochée de sa forme originale et parfaite, elle introduit en des profondeurs sacrées, c'est l'âme perdue ou sauvée, un drame au pied des autels. »

Étudiant de plus près l'idéal chrétien, Émile écrit encore :

« L'idéal de l'âme qui passe sur la terre sans qu'aucun souffle ternisse sa splendeur, qui a brisé ses attaches avec le monde et pour ainsi dire supprimé le contact entre les choses périssables et son indestructible essence, qui ne connaît plus d'autres liens que les liens tout spirituels d'amour et de charité, cet idéal, avec ses nuances et ses conséquences infinies, dépend directement de la vision de l'âme comme une étrangère céleste.

« A ce sentiment de pureté les désirs de la chair doivent être nécessairement en particulière opposition, car ils constituent l'attache la plus

forte et la plus matérielle avec la créature. De là le prix inestimable de la chasteté. »

Plusieurs fois, même dans son journal, il revient sur ces deux manières opposées de considérer l'âme. Tantôt, se plaçant surtout au point de vue de la conception grecque, il écrit :

« L'esprit, ou l'âme si l'on veut, a le don d'adaptation, de souplesse, de floraison, de création, le plus étonnant qu'il y ait dans la nature, où cependant tout est adaptation, souplesse. En ce sens vraiment point extrême de la nature, bourgeon le plus délicat. L'esprit crée là où il insiste, là où il s'arrête spontanément naissent des sentiments, des idées, des images, des forces. »

Tantôt, attiré davantage par la conception chrétienne, il fait cette réflexion :

« Une notion très chrétienne est la notion d'âme : l'âme ayant son existence, sa nature, sa vie propre, très différente des notions grecques ; l'âme, achèvement et expression du corps. Un nombre infini de conséquences dérive de cette seule notion. En particulier, ces expressions : don de soi, don total, etc., dérivent de cette notion. »

Pouvoir opter définitivement pour l'une ou pour l'autre de ces conceptions lui paraissait de première nécessité ; à la fin de 1912, après s'être demandé s'il

était possible d'exclure la métaphysique de la morale, il écrivait :

« Si l'on considère la culture supérieure, il semble que le sens de la destinée, de la valeur du monde et de sa fin ne peut être mise de côté ; cette culture supérieure doit s'y rattacher par quelque façon, c'est-à-dire par quelque façon prendre position à l'égard de ces problèmes et des sentiments qui s'y rattachent. La culture supérieure est précisément pour une très grande part une formation des sentiments en face de l'infini.

« Que pour le premier point, bien des objections troubles et nébuleuses comme celle sur la variabilité de la morale seraient écartées. »

Prendre position à l'égard de ces problèmes, voilà ce qu'il souhaitait faire et ce que, en toute loyauté, il sentait lui être impossible. Mais l'incertitude d'esprit dont il souffrait venait-elle uniquement de causes intellectuelles ? Et dans la comparaison citée plus haut entre l'innocence païenne et la pureté chrétienne ne sent-on pas aussi le secret tourment d'une âme qui, n'arrivant pas encore à rompre des chaînes tyranniques, voudrait se persuader que cette rupture n'est pas indispensable et faire cesser par là toute lutte et tout remords ? Tentative inutile, incapable de produire un apaisement véritable, comme Émile l'avoue dans ces lignes :

« Je ne suis pas dans les voies qui mènent à la paix ; pour cela, il faudrait aller vers la foi, vers une foi, tandis qu'au contraire... »

Il écrit ailleurs au sujet de la « liberté d'esprit » :

« Si on lutte contre la sensualité, on prend *son point d'appui* dans des sentiments qui *mènent au christianisme.* Une fois le conflit terminé, une liberté intellectuelle est acquise et une liberté mûrie, chargée de paix. Ainsi pour tout ce qui est passion. C'est en ce sens qu'en se purifiant, elles libèrent le regard intellectuel. »

Les fluctuations de son esprit se trahissent encore dans la note suivante sur l'ascétisme...

« Je préfère une sagesse plus large, plus acceptante qui se place au cœur du monde et de la vie. Mais ceci conçu et même dit et même intellectuellement pratiqué, si je rencontre une personne de disposition authentiquement ascétique, pratiquant un renoncement véritable et y ayant destiné sa vie, cela est une profondeur.

« On ne peut en douter, c'est une profondeur ; au regard de l'esprit, superficie et apparence ; comme réalité, comme pratique, une profondeur. »

Les héros de Wagner, Siegfried entre autres qui devait, pendant la guerre, lui arracher cette exclamation : « Non, point cette grandeur », ne l'avaient-ils pas déjà à demi déçu lorsqu'il écrivait :

« Siegfried encore plein de désir ne peut être le héros parfait. Au dernier acte, Siegfried

désire encore, et au lieu du héros définitif on sent qu'il entre dans l'ère des recommencements.

« Il faut bien, de toute façon, arriver au héros qui ne désire plus ou bien le monde et l'héroïsme lui-même n'ont point de sens. Chaque œuvre de Wagner lègue à la suivante ce même problème, cette conception de perpétuel recommencement de l'ordre naturel et de la perpétuelle inutilité des héros.

« Il y a attente et annonce continuelle du messie : pendant la colère de Wotan, cette agonie pleine d'annonce et d'aurore, cette descente dans les abîmes : puis l'union de Siegfried et de Brunehilde, qui fait penser que le cycle n'est pas clos, qu'il viendra un héros prodigieux.

« Beaucoup plus de désordre dans le *Crépuscule*. La déchéance de Siegfried, le renoncement à la puissance, l'or rendu aux Filles du Rhin, l'écroulement des temples, annonces d'un Wagner autre dans le déchaînement des situations et des thèmes exploités à outrance. Nietzsche en fut bouleversé. Là, assurément, rien de pur ; c'était précisément l'écroulement, le chant du cygne du monde impur, troublé, désordonné.

Pendant la guerre, sa définition même du héros

changea ; voici celle qu'il en donne dans un conte que nous transcrirons plus loin :

« Pour un héros, il faut toutes les qualités humaines : bravoure, générosité, détachement, mais *sous l'angle des questions éternelles et d'une pensée plus qu'humaine.*

Le héros grec n'était plus l'idéal qu'il se proposait à lui-même. Napoléon aussi avait, en face des horreurs du champ de bataille, perdu son prestige à ses yeux ; il se demande si le droit des nations n'est pas au-dessus de toutes les ambitions personnelles. Il écrit dans son carnet de guerre :

« Napoléon avait donné l'exemple de la mort des nations. S'attaquer aux parties vitales. Rien de vénérable, tandis qu'avant il y avait les royautés vénérables. Lui, ce parvenu avec un seul droit qui était révolutionnaire, et une seule histoire, l'antiquité. On avait déjà vu sombrer la Pologne et la politique du XVIII^e^ siècle excusait à l'avance Napoléon. Mais, auparavant, on humiliait, on diminuait, on n'anéantissait pas. »

Non seulement Émile, pendant la guerre, changea d'opinion au sujet des héros qu'il avait le plus admirés autrefois, il en vint aussi à considérer la sainteté comme au-dessus de l'héroïsme. Il trouva d'abord que la France, au point de vue de l'héroïsme, n'avait rien à envier à la Grèce païenne. Il écrit dans son carnet de guerre : « Il y a plus de courage que dans l'antiquité. » D'autre part, le dernier attrait qu'il donne à Maurice, c'est l'attrait vers

la sainteté, et dans ses lettres ce mot revient souvent sous sa plume. Il voudrait que les officiers fussent tous des saints, parce que la sainteté apprendrait à porter le poids redoutable de l'autorité sans se laisser corrompre par elle.

Ainsi, tandis que l'image si splendide, autrefois, du héros antique pâlissait peu à peu dans son esprit, celle du saint se dressait toujours plus lumineuse devant lui, et il écrivait de Maurice :

« Lui-même dit qu'il n'a pas le sens du sacré, il n'a jamais été introduit dans cet univers ; il n'a pas le don premier ; il redoute même en lui les effets de la religion ; mais il en admire le magnifique épanouissement : la sainteté. »

CHAPITRE XXIII

Étude d'une âme de saint.

Cette étude de la sainteté, Émile se proposait de la faire non seulement d'une manière générale, mais encore d'une manière très particulière par l'analyse de l'âme de quelques grands saints.

« Quel ne serait pas l'intérêt de quelques bonnes monographies d'ordre intime datant des grands moments de l'esprit humain, des débuts du christianisme : par exemple une judicieuse psychologie de saint Augustin, quelque exacte description de l'âme d'un saint, d'un réformateur, d'un humaniste, d'un artiste.

« Il faut pour cela le don de l'analyse des sentiments et inclinations, de la rencontre de ces sentiments avec les idées et du juste écho qui en résulte.

« Combien de fois chez les saints du moyen âge on voit le monde et le ciel entrer en lutte, continue-t-il, tout en regrettant que « ces crises d'âme hautes et violentes » n'apparaissent que « sous des formes mal définies. »

Il écrit encore :

« Il faut admettre qu'il y a une nature humaine et que cette nature humaine se révèle avec quelques-unes de ses déterminations principales chez les individus les plus doués en profondeur. De là l'importance des études de psychologie individuelle, qui sans cela serait pure curiosité, tandis qu'elles peuvent donner des indications véritables pour la connaissance. »

Ailleurs il expose comment il comprend ces analyses psychologiques :

« On ne peut se contenter, quand on raconte les saints, les philosophes, artistes, etc..., de leurs habitudes, leurs caractères ; ce n'est pas là qu'est la psychologie instructive, mais elle est dans la façon dont leur esprit s'est rencontré avec le beau, le bien, le vrai, la divinité, la manière dont ils l'ont aperçue, sentie, éprouvée ; les indications sont rares, or c'est là ce qu'il faudrait précisément, une psychologie proprement dite des sentiments supérieurs, faite de réalités vécues, éprouvées, de préférence chez les plus

grands, parce que chez eux les perceptions vont plus loin, sont plus révélatrices. »

Dans une autre note il indique un des points de vue les plus intéressants auxquels cette étude pourrait se faire :

« Comment les grands saints ont répandu sur toute la vie chacun principalement une vertu. Saint Ignace, l'obéissance (et, à ce propos, rapprocher l'obéissance avec ses échelons et sa haute source, de l'exaltation et de sa source avec toutes les conséquences qui en découlent), saint François, la pauvreté, une vertu capitale orientée vers Dieu et capable de s'insinuer dans tous les moments de la vie. Les grands saints ont rajeuni et recréé une vie spirituelle. »

Parmi tous les saints, celui dont l'étude approfondie le tentait le plus était saint Ignace.

M. G. Salles explique ainsi cette préférence :

« Ses premières recherches intellectuelles avaient consisté dans des études sur les moyens de discipliner la vie intérieure. De là était venue tout d'abord la curiosité qu'il avait prise à la lecture des livres de Barrès. De là surtout son goût pour les grands directeurs de conscience, tels que Ignace de Loyola. »

L'attrait qu'Émile éprouva pour saint Ignace et qui alla toujours en augmentant remontait à sa sortie de l'École Normale. Un livre assez peu religieux eut sur lui cette influence inattendue : il en retira un vif désir de connaître saint Ignace. Il se procura le livre des *Exer-*

cices qui l'enthousiasma. « Saint Ignace, déclara-t-il après avoir terminé sa lecture, est certainement un des plus grands génies qui aient existé. » Deux pages ont longtemps conservé les marques qu'il y avait mises : celle qui traite de l'examen de conscience et celle qui traite de l'élection. Les méthodes d'élection surtout lui avaient paru admirables, et c'est peut-être de cette époque qu'il faut faire dater l'estime profonde qu'il a toujours manifestée depuis pour les vocations religieuses ; avoir un jour dans sa vie su choisir délibérément, et en s'appuyant sur les principes les plus hauts, la voie du renoncement lui apparut dès lors comme le plus sublime degré où s'élevait la liberté humaine. Que de fois il me parla de la grandeur du choix raisonnable et libre de ce qui est le plus opposé à la nature et de la beauté d'une vie où de telles élections se renouvellent sans cesse. « Mais, d'autre part, quel dommage, répétait-il, quand la routine vient à se glisser dans des existences où tout devrait être libre et sublime. » Et c'est en grande partie à saint Ignace et à ses méthodes d'élection qu'il dut lui-même cette recherche délibéré du plus haut qu'il poussa si loin pendant la guerre.

Il n'en resta pas à ce premier contact avec saint Ignace. Il voulut d'abord visiter l'endroit même où le fondateur de la compagnie de Jésus avait prononcé ses vœux, et au retour de sa visite résuma en quelques lignes les impressions qu'il venait d'éprouver. Après avoir fait une description rapide et très elliptique de l'église Saint-Pierre de Montmartre, il ajoute :

« Impression vive que font tous les lieux où il y a eu une rencontre positive entre la haute spiritualité et le monde ; vastes et sublimes élans, appel héroïque, espoir de façonner le monde, de le pétrir. Vision sur Paris, étroite enceinte,

capitale de l'esprit et du savoir austère, mais aussi déjà lieu des élégances, des luxures raffinées, de la perdition, centre où affluent l'or et la puissance.

« Saint Ignace, besoin de conquête, d'héroïsme, ancien chevalier; cette conquête du monde par la spiritualité, sentiment psychologique puissant chez saint Ignace et des grandeurs de l'esprit, de la domination de l'esprit et par l'esprit. »

Deux ou trois ans plus tard, il m'écrivit soudain un jour qu'il était en retraite. Je connaissais trop son besoin excessif d'impressions, à cette époque surtout, pour avoir grandes illusions au sujet du motif qui l'avait poussé en cette circonstance et du résultat qu'il fallait en attendre. Quand je le revis peu de temps après, il m'expliqua que, ayant quelques jours de liberté, il s'était brusquement décidé à aller à Mours, je crois. Il n'avait même pas pris la peine de choisir une retraite destinée à des intellectuels et se trouva ainsi dans un milieu qui n'était pas du tout le sien. Il écouta pourtant consciencieusement les instructions et se promena dans le jardin avec les autres retraitants, qui avaient, me dit-il, l'air si honnêtes et si convaincus qu'il s'était promis pour sa part de ne jamais attaquer ou tourner en ridicule une foi si sincère. Il m'expliqua aussi que, pour ne scandaliser personne, il était parti avant la messe de clôture, prétextant l'absolue nécessité dans laquelle il se trouvait de rentrer à Paris par le premier train.

Il avait pris des notes qu'il conserva soigneusement et dont voici quelques extraits. Il les commence en citant les phrases de saint Ignace qui l'avaient frappé le plus :

« L'âme emprisonnée dans ce corps mortel... et moi, corps et âme exilé dans cette vallée de larmes... » « Dans la plénitude des temps, l'archange Gabriel fut envoyé à Marie. »

Puis celle-ci, qui l'avait ravi dès la première lecture :

« Je verrai Notre-Dame et l'ange qui la salue. »

Il étudie ensuite les *Exercices*, semaine par semaine, étude purement intellectuelle du reste ; il cherche surtout à voir la part que saint Ignace accorde à l'imagination et aux émotions, et dans quel but il le fait. Il écrit, par exemple :

« Il faut composer à son gré par l'imagination le lieu (de la méditation), à son gré, afin de s'y plaire plus que s'il était imposé, se représenter soi-même toujours présent à ces scènes qu'on imagine, soi-même obscur et chétif, de sorte qu'il y a exaltation de l'individu, c'est *pour moi* que Dieu a fait cela, *pour moi* qu'il est venu sur terre, qu'il a souffert, mais il est vrai dans le but de soumettre davantage l'individu à la volonté divine. »

Et il ajoute : « Comparer au culte du moi. »
Puis il fait cette réflexion :

« Ces exercices supposent la foi intérieure, une volonté robuste, une nature chez qui les associations d'idées et de sentiments n'ont pas été désorganisées. Chez X... cette désorganisa-

tion a eu lieu, chez lui donc cette méthode n'a rien à faire, pas de possibilité d'indifférence totale. »

Plus tard, dans les notes destinées à son ouvrage de philosophie, revenant sur ce sujet, il écrira :

« Il ne faudrait pas connaître les *Exercices* sans avoir la foi ; on ne peut les comprendre ; les arguments ne pèsent plus leur poids.

« Sûreté pour démêler les symboles, les images, les vérités qui sont le plus capables d'agir sur les âmes, les plus marqués de grandeur. Remarquer cependant lesquels sont préférés, comment est interprétée la souffrance du Christ. Remarquer la libération des formules, le retour à quelque chose de profond ; jamais de mauvais grain, jamais de formulisme ; tout est *direct, sûr, profond...* »

« Comment chez Pascal il y a la science délaissée par la foi, la raison vaincue ; et comment chez saint Ignace il n'y a rien de pareil, accord de la raison et de la foi, les mystères lumineux (texte à citer).

« Mouvement, allure spirituelle, image de la grandeur, sentiment continuel de la grandeur. Comparer ce sublime avec celui de Pascal, qui est d'un autre ordre et pour ainsi dire sans valeur pratique. »

Ses notes de retraite continuent par l'étude de la méditation du *Règne*, une de celles qui l'avaient toujours frappé le plus.

Il écrit :

« Passer d'un roi temporel au roi éternel; saint Ignace recommande la précision dans les choses imaginées. Tout cela suppose la foi ; il faut être sûr que Jésus-Christ appelle ; c'est une façon de déployer ce que chaque croyant porte en lui. Incontestable grandeur de la comparaison présente. »

Il poursuit :

« La première semaine a été une purification ; la deuxième doit aboutir au renoncement. Sa grandeur est qu'elle donne à choisir entre le monde et Dieu ; elle présente sous plusieurs formes cette comparaison entre le monde terrestre et le monde divin ; elle les suppose et aussi elle fait passer de l'un à l'autre. Elle montre un trait d'union d'un monde à l'autre. »

Il s'arrête aussi spécialement aux méthodes d'élection, puis relève cette affirmation de saint Ignace :

« Il faut que chacun sache qu'il avancera dans les choses spirituelles à proportion qu'il se dépouillera de son amour-propre, de sa volonté propre et de son propre intérêt. »

Et il ajoute encore : « A comparer avec le culte du moi. »

Il termine cette assez longue étude par deux phrases significatives :

« Je m'aperçus vite que je n'arrivais pas à me séparer de moi-même... J'avais du bonheur à sentir près de moi la prière d'autrui. »

Le principal résultat de cette retraite fut de lui donner un désir plus vif encore d'étudier saint Ignace, et il se documenta sur les livres les meilleurs pour obtenir des renseignements précis et pouvoir ainsi se former une opinion personnelle. Cette étude ne fut jamais faite complètement; voici une indication à ce sujet (plan du chapitre sur la religion):

« Religion et sentiment de l'infini. — Attitude générale du catholicisme à l'égard de la mysticité. Il lui a conservé son caractère de supériorité exceptionnel et sacré. Telle a été l'œuvre de saint Ignace qui a touché très juste et a su s'opposer très nettement à Luther sur ce point essentiel. »

« La volonté de saint Ignace très nette : régler la mysticité, la canaliser, en faire le point de départ d'une organisation catholique hiérarchisée : ne pas l'exclure, au contraire, mais en faire un instrument, un moyen; ne pas l'abandonner aux inspirations particulières. La première des vertus est l'obéissance. Soldats du Christ contre le démon. Maintien de la personne humaine, de son action, de ses œuvres.

« Tout autre avait été le courant protestant : Luther, esprit de grande perception métaphysique, plus spontané, plus original, plus personnel. « Je me sentais très digne », sorte de dignité devant l'infini, devant l'essence du monde, sentiment qui était d'autre sorte que catholique et qui dans un esprit discipliné aurait dû céder, et aurait peut-être cédé. Mais ce fut le contraire. »

Ailleurs, Émile avait fait cette remarque :

« Luther a senti peser sur lui le poids du monde, il s'est senti sans Dieu. Ignace, au contraire, n'a jamais senti pareil poids, car pour lui il y avait toujours Jésus. »

C'était donc, comme il le répète à plusieurs reprises, l'obéissance telle que saint Ignace l'avait définie et enseignée, qu'Émile voulait tout particulièrement étudier et faire ressortir. Il avait lu avec grand intérêt la *Lettre sur l'obéissance* adressée par le saint aux scolastiques de Coïmbre, et avait été frappé de la logique rigoureuse avec laquelle étaient tirées les conclusions. « Seulement, avait-il ajouté, après avoir exprimé son admiration, quoique je trouve cela très juste, je ne me sens pour ma part aucun attrait vers l'obéissance. » Le souvenir de cette affirmation prononcée du ton le plus convaincu évoque dans ma pensée l'image d'une scène bien plus récente.

C'était pendant la guerre, Émile traversait Paris. En allant d'une gare à l'autre, il raconta avec émotion un trait qui l'avait profondément impressionné. Peu de

temps auparavant, il avait dû un jour, pour rejoindre son régiment, monter par hasard dans un fourgon d'artillerie. Quelques artilleurs, presque tous mariés et pères de famille, se trouvaient là, soignant avec beaucoup de dévouement un de leurs camarades malade. Ils avaient l'air calme et grave ; voyant monter un officier, ils lui firent place respectueusement, mais simplement. Peu à peu la conversation s'engagea. Où allaient-ils ? — Ils n'en savaient rien. On leur avait dit de monter là, ils étaient montés ; peut-être les dirigeait-on vers Salonique, peut-être vers la Serbie. Ils l'ignoraient.

Pas une plainte, pas une expression de regret ou d'angoisse ne leur échappa. Leur devoir était d'obéir ; ils obéissaient simplement, c'était tout. Lentement, gravement, Émile raconta ceci, puis il ajouta : « Quelle grandeur dans cette obéissance et ce dévouement total ! » Alors, spontanément une question monta aux lèvres de son interlocutrice : « Comment se fait-il qu'on puisse admirer l'obéissance militaire et ne rien comprendre à l'obéissance religieuse ? Le missionnaire qui, sur l'ordre de son supérieur, part pour un pays inconnu et lointain n'emportant avec lui que son crucifix, n'est-il pas aussi grand que l'étaient ces soldats ? » En d'autres temps, Émile eût peut-être réfléchi longuement devant une telle question ; mais ce jour-là, il répondit aussitôt : « Crois bien que ceux qui comprennent ce qu'il y a de sublime dans l'obéissance militaire comprennent et admirent aussi l'obéissance religieuse ; mais il y a peu d'âmes qui soient pleinement sensibles à la beauté de ce complet renoncement. » Puis il ajouta : « Non, il n'y a pas deux sortes de grandeur morale. »

Ce souvenir de la guerre en entraîne un autre, le dernier se rattachant à saint Ignace. En septembre 1915, Émile eut à opter entre son poste d'adjudant de bataillon et les cours spéciaux pour la formation des officiers. Sous-lieutenant, il serait plus exposé ; cette pensée ne

l'arrêtait pas. Mais se trouvant peu d'aptitudes pour la carrière militaire, passer cet examen, ne serait-ce pas aller à un échec? Une lettre reçue alors lui rappela une de ces règles d'élection qu'il admirait et dont il avait jadis recueilli le texte dans ses notes. C'est de là que je la transcris aujourd'hui :

« Je me représenterai un homme que je n'ai jamais vu ni connu, et lui désirant toute la perfection dont il est capable, j'examinerai ce que je lui dirais de faire et de choisir pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande perfection de son âme ; puis me donnant à moi-même les mêmes conseils, je ferai ce que je lui dirais de faire. »

Quelques jours après, Émile répondait que le mieux lui semblait être de faire de son côté tout le possible pour rendre le plus de services à son pays.

Il ne tarda pas à rejoindre le peloton des aspirants et, classé parmi « les aptes », il était, en octobre, nommé sous-lieutenant et quittait son régiment de réserve pour un régiment d'active déjà reformé deux fois, où il savait devoir être très exposé. Je ne veux pas dire que cette règle de saint Ignace suffit à le déterminer, mais simplement que, en face d'un péril plus grand de souffrance et de mort, il fit délibérément pour l'amour de la patrie une de ces élections sublimes dont la grandeur l'avait toujours attiré ; et que non seulement en rêve et en désir, mais en actes, il sut noblement choisir et vouloir « le plus haut ».

CHAPITRE XXIV

Inquiétudes religieuses. — De la raison et de la foi.

L'étude de la sainteté devait, par celle du mysticisme, se rattacher dans le plan d'Émile à la question de l'intuition; son but étant de faire une analyse précise des états supérieurs de l'âme :

« Ce qui manque, écrit-il, c'est une psychologie des états supérieurs. Et ce n'est pas faire une psychologie que réunir comme W. James un grand nombre de documents, pas plus que ce n'est faire l'histoire d'une époque que réunir les textes administratifs ou autres. La connaissance est d'autre sorte.

Avant de donner à ce sujet et sur la religion en général les différentes notes rapidement rédigées par Émile, n'est-il pas préférable, pour en mieux saisir la portée, de jeter d'abord un coup d'œil d'ensemble sur sa propre

évolution à ce point de vue depuis sa sortie de Normale en 1905 jusqu'à ces années 1912 et 1913, où il préparait son ouvrage de philosophie?

Il éprouva tout d'abord pour la religion un attrait fortement marqué, au souvenir duquel il écrivait en 1912 :

« A 26 ou 27 ans, j'ai perçu avec une grande force la valeur intime du christianisme et j'en ai été touché; mais de là à croire il y avait un abîme que je n'ai jamais eu l'idée de franchir. »

Vers cette époque il eut semblé par moment peu éloigné d'une conversion tant il vibrait facilement au simple rappel des vérités surnaturelles. Il avoua plus d'une fois que la seule présence près de lui de quelqu'un vivant réellement par la foi le touchait toujours jusqu'au fond de l'âme. Mais pourquoi ne répondit-il pas à ces sollicitations intimes? Pourquoi un esprit aussi droit que le sien ne se porta-t-il pas entièrement vers ce qu'il sentait être le meilleur? De semblables questions ne pourraient paraître embarrassantes qu'à ceux qui n'ont jamais vu de près une âme de dilettante et qui en ignorent la complexité. Combien la conversion devient plus difficile encore quand ce dilettante est un penseur qui cherche à satisfaire à la fois tous les besoins de son âme! et quand, de plus, s'analysant perpétuellement lui-même, il vit dans un état de mobilité incessante et n'ose faire fonds sur ses propres sentiments! Il écrit :

(1912) « Le fait même de réfléchir la vie implique à la fois une forte subjectivité tendant à une forte objectivité. Où est le point d'accord? »

Et ce point d'accord, par suite des habitudes de doute systématique auxquelles il avait été formé et dont nous l'avons déjà entendu se plaindre si souvent, il ne pouvait

le trouver sur aucun sujet, pas plus dans le domaine des vérités religieuses et morales que dans les autres ordres de connaissance.

Il ne faut pas l'oublier, une conversion réelle lui eût demandé à cette époque de très grands sacrifices, et c'est en partie parce qu'il se rendait compte des profonds changements qu'elle devait amener dans sa vie qu'il réfléchit si longuement. Ceci n'est pas une simple conjecture. Parlant un jour d'un jeune écrivain, je ne sais lequel, qui prétendait avoir été converti par une vision et dont la conduite continuait à laisser beaucoup à redire, il demanda si cette conversion semblait sincère ; puis il ajouta : « Je n'y crois pas non plus. Pour moi, une conversion doit amener une transformation complète et prendre toute l'âme. »

Un changement radical et profond comme celui-ci ne laissait pas que de l'effrayer. Quelquefois, il disait bien en plaisantant : « Je commence comme saint Augustin, qui sait si je ne finirai pas comme lui ? » Mais dès que le sujet était traité plus sérieusement, il se hâtait de l'écarter ou bien s'en irritait. Un jour, une de ses sœurs, à sa grande surprise, le mécontenta beaucoup. Elle venait de lire dans un auteur spirituel que lorsque Dieu inspirait à une âme le désir de prier pour la conversion d'une autre, ceci donnait grandement à espérer qu'il voulait, par cette intercession, accorder la conversion demandée. Elle ajouta qu'elle avait été ravie de cette pensée, parce que, étant poussée fortement à prier pour qu'il se convertît et devînt un saint, elle espérait bien maintenant le voir se transformer peu à peu. Elle s'attendait évidemment à ce que cette naïve confidence provoquât une taquinerie ; mais Émile, cette fois-là, ne plaisanta pas du tout. Son visage s'était assombri et ce fut avec une sorte d'indignation contenue qu'il protesta au nom de sa liberté de conscience. Pourquoi vouloir à tout prix le convertir ? Faudrait-il donc que, malgré lui, il en vînt

à changer de vie, parce qu'il plaisait à une de ses sœurs de prier dans ce but ! C'est en vain qu'elle lui fit remarquer que, s'il n'avait pas la foi, il devait lui être absolument indifférent qu'elle priât ou non pour lui. « Non, dit-il, je n'ai pas la foi ; mais je ne veux plus que tu pries pour moi ; cette pensée m'est insupportable. » Dans la suite, il se plaignit de l'obstination de sa sœur à divers membres de la famille, leur demandant d'insister afin qu'elle cessât toute intercession en sa faveur. C'était vraiment comme s'il se fût débattu contre une influence mystérieuse que, malgré lui, il attribuait à cette constante prière. Nous verrons plus loin combien il changea à ce sujet.

Ce conflit intime semble avoir atteint son paroxysme pendant le séjour qu'Émile fit à Munich après la mort de Didier. Les pensées que ce coup douloureux avait remuées en lui, sa tendance de plus en plus accentuée vers les études métaphysiques, en particulier ses recherches sur le problème de la connaissance, tout le ramène aux questions religieuses. A cette époque, les notes sur la religion se multiplient dans son journal. Il examine en tous sens les opinions contradictoires, interroge les philosophes les plus divers, puis passe, déçu, jetant sur le papier des phrases inachevées. Enfin, il se tourne vers le catholicisme et en vient même à se poser nettement cette question : « Pourquoi ne suis-je pas catholique ? » ajoutant aussitôt : « Problème qui vaut la peine d'être examiné une fois, peut-être vingt fois, problème à longue portée. »

Puis il répond :

« Mille petites causes agissent, mais pour prendre l'essentiel, voyons d'abord les difficultés d'ordre intellectuel. Ou plutôt d'abord et simplement j'exprime ceci que je ne suis pas

catholique ; cela vaut en fait et en droit ; on ne prend pas et on ne laisse pas la foi à sa guise ; l'ignorance exclue, on est ce que l'on est.

Il se décide pourtant à examiner la question de plus près et constate que les dogmes chrétiens l'exaltent à certains points de vue et qu'il apprend d'eux « infiniment ».

« Mais quant à leur affirmation dans l'au-delà, ajoute-t-il, elle reste pour moi quelque chose qui peut se défendre, mais non pas quelque chose qui appelle la certitude. Or je n'ai point l'esprit à me contenter de ce caractère négatif. Et si j'ai l'impression de grande réalité, devant certaines affirmations catholiques, je me sens en état de défense contre la tendance commune à étendre le sentiment éprouvé jusqu'aux déterminations dogmatiques. Je sens qu'il y aurait lieu à d'autres métaphysiques ; je veux du moins que le lien soit clair et d'un autre ordre que celui de l'émotion. Un certain trouble mystique devant des révélations profondes sur la nature humaine ne m'incline pas l'esprit ; là commence ma faculté métaphysique, ce n'est point là qu'elle finit. »

C'est toujours la même lutte sous des formes différentes.

A son âme « qu'appelle l'infini », la religion catholique offre une sûre promesse, garantie par sa longue tradition, de contact authentique avec le divin ; mais

son esprit, imbu de l'idée qu'il faut renoncer soit à toute certitude en pareille matière, soit à ces attraits vers l'au-delà, conclut qu'il est plus sage de se résigner à ce dernier renoncement, quelque douloureux qu'il soit, et de s'arrêter tristement « au bord de l'infini ».

Le voici donc qui s'écarte du catholicisme, mais ce sera pour y revenir encore, tantôt rebuté par ses exigences, tantôt attiré de nouveau par ses clartés. Aux autres doctrines il dit adieu après avoir constaté leur inanité ; de celle-ci il cherchera toujours davantage à sonder les profondeurs.

Le travail qu'il a entrepris pour soumettre sa sensibilité à l'empire de sa volonté l'y ramène plus encore ; ne l'avons-nous pas déjà entendu dire que « si on lutte contre la sensualité on prend son point d'appui dans des sentiments qui mènent au christianisme » ?

Conformément à la détermination qu'il avait prise à Munich, il se déclara pendant quelque temps l'adversaire résolu de toute sorte de mysticisme ; mais il s'aperçut bientôt que tous les mysticismes ne pouvaient être mis sur le même plan et confondus dans le même anathème... Sincère comme il l'était, il se décida à étudier sérieusement la question. Il lut, tantôt des ouvrages mystiques comme les œuvres de sainte Thérèse et la *Montée du Carmel* de saint Jean de la Croix, tantôt des ouvrages didactiques, en particulier les lettres de direction de Bossuet, dont il fit des extraits. Un ouvrage qui l'intéressa aussi spécialement fut *La Transcendance de Jésus-Christ,* par M. l'abbé Picard. En le lisant, il sembla, pour la première fois, comprendre que l'ascétisme chrétien n'est pas purement négatif, mais que l'idéal à atteindre, montré dans la figure du Christ, appelle, au contraire, les efforts de l'âme vers une perfection et une beauté positives ; cette pensée lui plut infiniment. Il fut surtout frappé par la phrase suivante (page 545) : « L'équilibre, telle est donc la note la plus exacte des

vertus du Christ. On ne s'en rend pas compte de suite, ébloui qu'on est par sa charité, ou par sa pureté, ou par sa patience. Mais plus on contemple son être et sa vie, plus on y aperçoit une discipline et un accord de toutes les facultés, etc. »

Avec sa tante, Émile se mit à lire les Évangiles et écrivit ensuite cette note, à la fin de 1912 :

« Il y a dans les Évangiles une certaine netteté et pureté de ton qui contraste fort avec toutes les exaltations troubles, même wagnériennes. Celles-ci en particulier, très, très loin. »

A la suite, il avait ajouté :

« Déplorable goût actuel de chercher une émotivité dans la religion. »

Ailleurs, après avoir écrit de Nietzsche :

« Il a eu de l'aversion pour les Évangiles qu'il trouve doucereux, fades, littérature de petites gens, »

il ajouta :

« Dans les Évangiles, cependant, un son pur et de haute qualité, et aussi une liberté, une variété d'opinions morales qui sent la haute race. »

Plus tard, il écrivit cette réflexion :

« Dans le Christ, point d'effort vers le détachement, point de luttes, de crises. Ame où la Galilée prolongeait ses jardins. Point de lutte

entre l'idéal ascétique et le développement spontané, entre la nature et la moralité. »

De l'*Imitation,* qu'il lut aussi vers cette époque, il avait fait des extraits. Voici quelques-unes des pensées qu'il a copiées dans son journal :

« L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre : la simplicité et la pureté. »

« Si vous étiez bon et pur au-dedans de vous, vous verriez sans nuages et comprendriez toutes choses : un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer. »

Et du livre lui-même il écrivit :

« Un livre comme l'*Imitation* brille toujours avec une fraîcheur incomparable. Les suites et enchaînements de sentiments, indiqués dans l'ordre où elle se meut, sont ceux qu'il faut encore subir. »

Émile ne se contentait pas de lire, il interrogeait très souvent sur ces sujets, et il le faisait généralement à brûle-pourpoint, afin d'obtenir une réponse spontanée. C'est ainsi qu'il demanda un jour assez soudainement si les extases et révélations étaient jugées nécessaires à une âme pour parvenir à la sainteté et si elle devait regretter de ne pas en avoir. La réponse ayant été négative, « En quoi consiste donc la sainteté? » demanda-t-il ; et quand il lui eut été expliqué qu'elle consistait uniquement dans la conformité et l'union la plus complète possible de la volonté humaine avec la volonté divine, il sembla éprouver un véritable soulagement : « J'aime mieux savoir cela, dit-il. C'est un terrain solide. »

Mais, résolu de n'arriver à la foi par aucune raison d'ordre émotif et n'obtenant pas encore la pleine conviction de l'esprit, c'était une violence de plus en plus grande qu'il faisait souffrir à son cœur, comme le prouvent ces quelques lignes :

« Chez les hommes de vie intérieure, le rôle de l'amour et le besoin d'aimer devient prodigieux.

« Il semble que presque chaque sentiment ou chaque rang de sentiment appelle un écho dans une autre âme, appelle à qui se donner. De là l'impossibilité d'aimer les choses et les êtres du monde, qui ne sauraient tout recevoir, de là l'amour divin. Et pour Nietzsche, sorte de désespérance profonde... Car je t'aime, ô éternité! »

Émile lui aussi connaît cette désespérance : la foi seule pourrait réellement le mettre en contact avec celui qui peut tout recevoir et tout donner en se donnant lui-même, et cette foi il ne l'a pas.

« Mais néanmoins, écrit-il, on pourrait désirer la foi, l'appeler, lui faire place libre, aménager son royaume. »

D'autres pages de son journal contiennent des lignes semblables, non loin de cette confession si saisissante de vérité :

« Je me sens dans la disposition essentiellement coupable à l'égard du catholicisme; l'insubordination de la connaissance...

« Historiquement, continue-t-il, cette insubordination est le premier caractère de la Réforme, surtout dans l'esprit de Luther. Il a fini dans un vague rationalisme diminutif... Luther a déplacé le point où la raison se rencontre avec le divin, mais en fin de compte l'a rabaissé. »

Ainsi condamne-t-il la voie où il erre encore sans trouver d'issue. Deux ans après, toujours sous l'étreinte du doute, il écrit :

(1913) « Par quoi nous sommes de notre temps... marqués par lui sans nous en rendre compte; cette atmosphère, cette liberté neutre. »

Cependant, de plus en plus, ce sont les fondements mêmes de la religion qu'il cherche à étudier, les preuves de l'existence de Dieu, par exemple; et si ces preuves n'obtiennent pas encore l'adhésion sans réserve de son esprit, il remarque toutefois que « démontrer la nullité des preuves de l'existence de Dieu n'est pas prouver que Dieu n'existe pas. »

La preuve qui prend une valeur particulière à ses yeux est « celle qui est tirée des causes finales ». Il écrit à ce sujet :

« Relier par les causes — et admettre en plus que la liaison de cause à effet n'est pas de pur hasard; admettre qu'il faut toujours des causes — relier par les causes, c'est l'usage certain de la raison; la deuxième affirmation est une généralisation de bon sens et d'expérience, et cela

croissant avec le perfectionnement de la connaissance. »

Puis il se pose cette question :

« Quel est le rôle de la raison dans la conception du catholicisme? Dans la tradition chrétienne, deux courants : accord de la religion et de la raison humaine; c'est la tradition la plus constante, la volonté la plus répandue, la plus longue. En face, l'enseignement plus dur de Pascal ; opposition de la raison et de la foi. D'où ces contradictions? D'abord, et dans leur forme pure et lointaine, d'une idée différente de la raison. Ce qui est au fond de la seconde tradition, c'est la notion d'un usage avant tout métaphysique de la raison; la raison donnant véritablement la connaissance. Or les vérités de la foi ne lui sont pas accessibles : donc, écrasement, destitution de la raison par la foi.

« La première conception, au contraire, a une notion moins absolue de la raison; c'est un instrument exact pour connaître l'univers, pour un usage pratique, humain, pour le côté humain du monde. Elle est juste dans l'univers donné, elle s'y applique, s'y reconnaît, s'y retrouve; et, capable de vérifier l'ordre et la raison du monde, elle est ainsi menée jusqu'à l'idée de la raison souveraine de Dieu. Mais

une fois là, elle n'a plus de contrôle sur ce qui dépend de Dieu. Donc un usage humain et pas d'usage divin.

« Cette conception est valable, se tient, se suffit. Mais qu'on remarque alors que la contradiction entre les deux doctrines est moins profonde que d'apparence. Dans la doctrine de Pascal, la raison a au moins le pouvoir de connaître sa faiblesse. »

Et en marge, ces lignes :

« Il y a tout de même un peu exagération et confusion à rapprocher trop cet usage de la raison avec l'usage de la raison théorique kantienne. »

Plus loin il dira encore :

« Même en admettant une raison autre que la raison théorique, il est douteux que sa perception soit proprement le divin. »

Ce passage est suivi immédiatement de cette parenthèse :

« A remarquer que saint Ignace prétendait à une vue rationnelle des mystères. »

Il est aisé de voir dans cet exposé ce qui répond à la doctrine catholique et ce qui cependant arrête au seuil de la foi un esprit cabré par la notion incomplète et faussée des sacrifices qu'elle réclame...

En étudiant davantage le catholicisme à ses sources les plus pures et les plus authentiques, il en serait venu,

sans nul doute, à saisir d'une manière plus adéquate le rôle de la raison, non seulement aux confins de la foi, mais sous l'égide de la foi. Il eût entendu nos derniers papes proclamer les nobles prérogatives de la raison dont la philosophie moderne l'avait découronnée, et il eût trouvé dans leurs enseignements une réponse singulièrement adaptée à cette remarque qu'il jette dans son journal :

« La raison est actuellement très malmenée, elle a fait si longtemps la guerre à la foi que, lorsqu'elle limite elle-même son usage, son autorité, la foi semble l'emporter d'autant. »

En 1913, toujours poursuivant ses réflexions, il écrit :

« Pour parler des rapports de la raison et de la foi, il faudrait d'abord définir la raison. »

La définition qu'il en esquisse ailleurs est celle-ci :

« Ce que nous appelons raison est une façon de connaître très générale et modifiable qui implique une vérification continuelle par l'intelligence et par le sentiment. »

Il a jeté quelque part cette remarque :

« La raison de Pascal n'est pas une raison scientifique, mais la raison antique. »

Et voici ce qu'il écrit quand il aborde la question religieuse à ce point de vue de la raison scientifique :

« L'opposition entre la science et la foi vient surtout de ce que la religion considère que les choses de l'âme importent infiniment plus que

les choses de l'esprit, que celles-ci servent peu aux premières. »

Puis il fait cette réflexion :

« Il est vrai, tout étonne, tout est absurde ; la foi n'est pas plus absurde qu'autre chose, le miracle ne l'est pas plus. Un poussin qui sort d'un œuf, c'est un événement aussi absurde et incompréhensible que la résurrection de Lazare — seulement l'un des phénomènes est conforme aux habitudes, l'autre est contraire à toutes les habitudes de la nature. »

Et voulant marquer les limites de la raison connaissante, il écrit :

« On croit comprendre ce qui est habituel et ne rien comprendre à ce qui est aussi surprenant, alors que, en réalité, on ne comprend ni l'un ni l'autre. Quel est le phénomène électrique compréhensible? et, pourtant, il faut être un philosophe ou un savant pour savoir précisément que l'esprit s'arrête sans comprendre à quelque endroit, devant quelque application de l'électricité. Et finalement quelle est la liaison causale compréhensible ? Comprendre, c'est être habitué lorsqu'il s'agit des phénomènes de la nature. »

Aussi s'étonna-t-il souvent de voir certaines personnes désirer absolument mettre la religion d'accord avec les

systèmes scientifiques ou philosophiques à la mode. Une hypothèse scientifique n'annule-t-elle pas la précédente ? un système philosophique ne renverse-t-il pas ceux qui se sont succédé auparavant ? La foi sera-t-elle donc à la merci de ces fluctuations incessantes ? car il fait cette remarque mélancolique :

« La partie philosophique, ou plutôt l'aspect philosophique d'une œuvre est la plus rapidement vieillie, démodée, passée. »

Son opinion s'exprime encore mieux dans la note suivante :

« La vérité actuellement n'a pas le droit de tomber de très haut ; ce qu'on lui demande en premier lieu, c'est de répondre aux aspirations de tous et de chacun. La religion même se fait insinuante, se plie, fait appel au sens intime de chacun ; s'il y a dans le sein du catholicisme une lignée qui incline en ce sens, il y a aussi la tradition qui ne permet pas le libre examen, qui ne fait venir qu'en second lieu l'assentiment.

« La conformité avec les goûts, avec la nature et les vues individuelles est secondaire ; elle est d'autre ordre que la vérité, qui s'en passe parfaitement et ne s'impose même pas par ces voies. Malgré tout, le libéralisme s'insinue, et des catholiques même admettent très bien que la religion soit affaire de choix, qu'on se détermine par des inclinations et des préférences, malgré ce que cela a de très choquant.

« Pour la raison elle-même, elle vient de moins loin, de moins haut, il faut qu'elle plaise, qu'elle réponde aux goûts, aux préférences.

« Une vérité d'autre nature que les penchants de l'âme sensible, voilà ce dont nous sommes le plus éloignés. Il faut qu'elle se vérifie par notre sens intime et nos aspirations. »

Il aspirait donc lui-même à cette vérité d'autre nature, cette vérité qui s'impose à l'âme et qui, du même coup, la libère en l'éclairant.

Il en vient à constater de plus en plus nettement que le rationalisme ne peut lui donner cette vérité.

« Quel sens, écrit-il, en 1912, quel sens a l'idée de valeur métaphysique en soi si précisément nous avons exclu l'idée de Dieu et l'idée d'une morale absolue ? »

Et, comme conséquence naturelle, c'est aussi de plus en plus vers les données chrétiennes que se tournent l'attention et les recherches de son esprit. Nous venons de le voir recourir à quelques-unes des sources les plus pures de l'enseignement religieux, à l'Évangile lui-même. Mais cette étude qu'il comptait approfondir avant d'en venir complètement dans son ouvrage philosophique aux questions religieuses, cette étude n'avait encore été que très fragmentaire. Aussi bien souvent se trompe-t-il complètement sur le sens même de l'enseignement catholique le plus élémentaire, parce qu'il ne le connaît ni dans son ensemble, ni dans l'enchaînement nécessaire et les rapports des notions entre elles. Il pose, par exemple, cette question : « Si la nature est mauvaise ? » et il répond : « Par rapport à la morale

catholique, il semble bien que oui », tandis que la doctrine catholique réprouve semblable proposition et établit une distinction essentielle entre la nature telle que Dieu l'a faite et le mal que le péché a introduit dans le monde. Dans bien d'autres cas, il interprète ainsi des questions de doctrine dans un sens très différent de celui de l'Église et même tout à fait contraire ; de sorte que, égarée dès le point de départ, la discussion en perd toute valeur et ne peut l'amener lui-même à une solution qui le satisfasse.

Cependant, l'âpreté même qu'il met dans cette lutte d'idées dont son esprit est le champ clos contribue à le rapprocher d'une religion hors de laquelle il ne rencontre décidement qu'incertitude et ténèbres et à lui faire comprendre ce qu'elle doit être. Il écrit :

« Qu'est-ce qu'une religion sans une forme et une formule déterminées de divin ? Jusqu'ici, et selon moi, ce n'est pas grand'chose. »

Pas de milieu pour lui et tout indique de quel côté il inclinera. De nouveau, le voici qui nous dit, du sein des ombres où il se débat encore :

« Ce qui est possible, c'est d'ouvrir les voies, de faire la place libre pour ce lieu de l'âme où la foi descendra. »

Il y travaille, plus peut-être qu'il ne le croit, puisqu'il s'efforce de se dégager des servitudes inférieures et d'acquérir la fermeté d'une volonté maîtresse d'elle-même. Et si ce travail eut ses longueurs et ses défaillances, nul ne s'en étonnerait, le vrai chrétien moins que tout autre. Il sait bien l'effort que demande toute vertu et il comprend les immenses difficultés que rencontrent ses frères encore privés des lumières, des espé-

rances, des forces surnaturelles de la religion. Cependant, il les voit aidés sans le savoir par les grâces que Dieu accorde à tous, mais surtout à ceux qui cherchent avec droiture la vérité et la justice :

« Dieu nous fait souvent du bien sans nous le montrer, dit Bossuet ; il aura l'éternité pour nous le dire. »

Cette parole, d'une vérité si profonde et si touchante, paraît bien s'être réalisée pour Émile, une lente christianisation s'opérait au plus intime de son être et le secours de la prière, que, dans un jour d'orgueil, il avait rejeté, exerçait sur lui une puissante attraction. C'est ainsi qu'un soir, en 1913, à l'heure où l'angélus venait de sonner, il alla retrouver dans une allée du jardin sa sœur qui s'y promenait seule, celle précisément dont les prières avaient, quelques années plus tôt, pesé si lourdement sur lui. Il lui demanda si elle priait ; puis il se mit à marcher silencieusement à côté d'elle, sans vouloir l'interrompre, comme si, ne sachant pas prier, il eût aimé, du moins, se sentir enveloppé d'une atmosphère de prières.

A peu près à la même époque, il écrivit dans son journal cette phrase significative, prouvant à elle seule sa croyance invincible au monde surnaturel :

« Moins sensible aux dogmes chrétiens qu'à cette montée formidable de prières. »

CHAPITRE XXV

Du monde surnaturel. — Du protestantisme, du déisme, de la mysticité sans foi.

Ce coup d'œil d'ensemble sur le mouvement des pensées d'Émile permettra de pénétrer plus facilement le sens exact de ses notes sur la religion. Le premier problème à résoudre est évidemment celui de la réalité d'un monde invisible et supérieur avec lequel la religion doit relier l'âme. En présence de ce problème qui l'angoisse, Émile écrit en 1912 :

« La question demeure de savoir si cet attrait de l'esprit correspond à une réalité, ou bien est une illusion. Y a-t-il un monde de la haute spiritualité? L'idée de substance, d'infini est-elle une vérité, ou bien est-elle une simple construction comme le voulait Locke ?

« Il est certain que la profondeur d'esprit est une marche dans le sentiment et dans l'idée vers

une certaine vérité du monde qui n'est pas l'immédiate, qui se déploie sous l'autre, et c'est une indication pour ceux chez qui cet attrait est très fort.

« Cette question, quoique jusqu'ici d'ordre intellectuel, se lie étroitement à la question du renoncement; c'en est la transposition dans l'ordre moral. Le renoncement en est la suite logique, la recherche du monde des substances et de l'infini. »

Dans ses notes de philosophie, revoyant ce problème en vue de l'exposer à d'autres esprits, il le creuse davantage, et pour en trouver la clef, il interroge le christianisme :

« Du monde de la vie spirituelle.

« Que là est l'effort de tout esprit de culture. Montrer que cela répond à un besoin profond des âmes à un moment donné, un revêtement spirituel du monde où les aspirations du temps trouvent leur emploi ou leur repos. Tel essentiellement le christianisme, un monde où trouvent à se déployer et à vivre les aspirations spirituelles.

« Insister sur le christianisme qui est l'exemple le plus facile des choses spirituelles, parce qu'il n'y a personne qui n'ait sur lui quelques vues. Montrer le monde spirituel chrétien; non seulement ciel, enfer, paradis; mais les rapports

avec Dieu par la prière qui dégage des événements du monde, met au-dessus... de plus les buts de la vie hiérarchisés, mis dans un rapport avec l'absolu, par là même grandis, ennoblis, sortant de leur ligne matérielle, le mariage par exemple; de même le travail... un contact avec l'absolu pour les meilleurs, un reflet pour les autres, des chants, des fêtes, un *sens du réel et de l'action dans le réel.* Toute une hiérarchie, tout un univers superposé à l'univers de la vie commune et matérielle, ce beau manteau de spiritualité que le christianisme a jeté du haut en bas de la vie. Une parure légère, un cristal. Indépendamment de ses prescriptions une autre vie de l'âme !

« Or, soit par influence ou hérédité chrétienne, soit plutôt par nature propre, il est des personnes pour qui une telle vie au-dessus de la vie, superposée à la vie, est une nécessité absolue; elles ne sauraient s'en passer.

« Cette vie spirituelle se définit en fonction de la vie commune; je n'entends pas nécessairement par là la vie grossière, la vie sans littérature, sans théâtre, sans musique; non, il s'agit d'autre chose, d'un autre sens secret, d'un besoin continu d'une vie de l'âme, un sens frêle et caché des destins. La vie commune telle que je l'entends ne se définit qu'en fonction de

cela par opposition, et des personnes ainsi douées ne sauraient se contenter de la vie commune.

« D'où un accroissement de valeur humaine. »

C'est surtout en face de l'idée, terrifiante pour lui, de la mort qu'Émile se pose cette question : « Y a-t-il vraiment un au-delà ? »

« Où poser son regard ? écrit-il ; toujours la grande question, sur l'homme qui descend au tombeau. »

Or son regard, lorsqu'il se pose sur la tombe que pour lui n'éclaire pas l'espoir, s'assombrit et se glace. Il sent alors « ce voisinage du néant, ces grands appels du néant ; immenses coups d'aile noirs dans le beau crépuscule limpide et apaisé ».

Et cette perspective du néant final lui cause un véritable tourment :

« Il est des gens qui, toujours et d'abord, jettent les yeux sur ce qui borne en chaque sens et limite la vie ; et il est bien certain que c'est un long tourment, quand on a de telles dispositions, de ne rien apercevoir et rencontrer par delà... Penser à la mort comme à une grave et capitale entrée dans le néant, la mort pénètre la vie, elle devient trop importante, trop essentielle, trop violente...

« La mort jette de longues ombres nocturnes sur la vie ; en revoyant après l'impression

qu'elle a faite, la vie semble un tableau aux lumières mêlées et violentes. »

Et ce tourment de l'âme continue, quoique la sensibilité se soit déjà pacifiée, au moins en un sens, comme il en convient dans ces lignes :

« Que la mort facilite les chemins de la mort ; que d'abord et dans l'enfance elle apparaît comme monstrueuse, lointaine, étrangère, horrible; mais à voir mourir ceux qui vous tenaient de plus près, elle devient proche et familière ; peu à peu les avenues s'aplanissent, elle peut même devenir aimée. »

Puis ses vues s'élèvent encore et la pensée de la mort lui devient un secours qui l'aide à établir en lui le règne de la volonté.

« Je souffrirais, écrit-il, à la pensée d'approcher de la mort en étant encore soumis aux désirs du monde. Je ne puis dire exactement pourquoi, mais toutes les fois que je pense à la mort, à un lit de mort, à mon lit de mort, à mon tombeau, le vœu de me libérer de l'esclavage des désirs me vient au cœur avec une absolue nécessité. Il me semblerait mourir trop jeune si je mourais avant de m'être démaillotté, délivré de cette pesanteur. »

Cette mort donc il en accepterait la perspective maintenant sans trop de révolte s'il savait bien à quoi elle conduit ; mais le redoutable mystère dont elle reste

enveloppée à son regard réveille par moments toutes ses anciennes impressions d'épouvante. Analysant ce qu'il en éprouve et ce qu'il en voit chez les autres, il écrit en 1912 :

« L'extrême nervosité devant la mort, la profonde impression devant le spectacle de la mort, la révolte, le sentiment d'injustice, le désordre dans les âmes — il semble que ce soient des sentiments d'origine presque récente. On ne voit guère ces extrêmes de sensibilité à ce sujet dans les siècles antérieurs au XIX^e siècle.

« Des causes sont faciles à indiquer ; mais cette histoire de la sensibilité est trop peu faite en général pour qu'un tel diagnostic ne soit pas plein d'hypothèses.

« L'idée de la mort comme l'accomplissement de la vie s'est enfuie ; la mort, même naturelle et tardive, semble toujours un coup subit, injuste, immérité.

« Il est certain que l'affaiblissement de la foi contribue à cette disposition.

« Plus de pessimisme général peut-être. Moins d'acceptation devant la vie et par suite moins d'acceptation devant la mort.

« Non pas seulement que l'affinement nerveux de la culture moderne rend la douleur plus sensible, mais d'une manière générale en croyant

supprimer la douleur on en a rendu le choc plus formidable. Dans notre vie la mort est une étrangère. »

Bienheureuses à ses yeux, les âmes à qui la foi permet de supporter sans fléchir de telles réalités. Un jour même cette exclamation lui échappa :

« Je comprends que si on a la foi on se fasse moine et on passe la vie dans les austérités, ne serait-ce que pour s'épargner les doutes, les tourments et les remords de la dernière heure. »

La pensée de cette heure suprême et décisive ne le quittait guère, et lui suggère des pages comme celle-ci :

« L'idée de la mort, de la brièveté de la vie, du néant final de tout effort, des espaces éternels — écrase la vie quotidienne, au point que chez ceux qui en ont une représentation authentique et profonde, cette vie semble impossible, éclate; tous les moments, tous les mouvements en sont une base trop fragile pour contenir ces pensées, les supporter. Il le faut cependant. Le problème conscient ou inconscient de toute culture véritable est dans l'accord de ces termes presque opposés. Toute haute philosophie. La religion catholique apporte une solution à cette difficulté, ou, ce qui est mieux peut-être, une série de solutions graduées selon le rang et les capacités ou aspirations de chacun. L'absolu du

renoncement et ses degrés. D'autre part un sens mystique capable d'auréoler et de spiritualiser les actions les plus grandes et aussi les plus ordinaires de l'existence. »

Qu'il le voulût ou non, le mouvement même de ses pensées le ramenait constamment vers la religion, et, malgré sa résolution très ferme de ne mêler à ses recherches intellectuelles aucun élément d'ordre sentimental, son sens artistique lui aussi le poussait vers le christianisme; sous ce titre :

« De la grandeur esthétique du christianisme ou du christianisme comme inspiration d'art »,

il écrivit :

« Il y a un grand art chrétien, se déployant sur un fond tragique et infini de la nature humaine. Il y a un art d'analyse chrétienne guidé par la notion d'âme et dirigé du côté des fatalités de la nature.

« Il y a aussi une délicatesse, une subtilité des sentiments dans l'ordre de la tendresse, de l'amour, dues au christianisme. Il a été créateur dans cet ordre. Il a fait distinguer des plans, des degrés, des profondeurs, des arrière-fonds divins à des sentiments humains, complexité, souplesse, enrichissement.

« Il y a un drame chrétien de l'âme perdue ou sauvée. Émergeant du drame il y a la musique et la poésie de l'âme purifiée. »

Ailleurs il fait cette constatation :

« L'individualisme lui-même et la vie selon la nature sont devenus plus difficiles depuis que le christianisme a enrichi et compliqué l'individu et la nature. »

Ici une question semble se poser d'elle-même? Émile se sentait attiré vers la religion et même vers le christianisme; mais était-ce bien dans le sens du catholicisme et du catholicisme romain que cette évolution profonde se produisait? Bien des notes données dans les chapitres précédents ont déjà en partie résolu ce problème. Il est à propos toutefois (et l'étude du traité de philosophie d'Émile nous y amène naturellement) de l'examiner plus complètement encore.

Nous l'avons déjà vu, ce n'était pas le protestantisme qui l'attirait; (chez les esprits protestants) « Orgueil insondable, décider du bien et du mal, et de l'essence des choses par ses vues propres. L'Église catholique a su maintenir une théorie sévère. »

Ailleurs il établit ce parallèle :

« Ignace et Luther. — Bien montrer les deux attitudes différentes : laisser l'impression que Luther a rabaissé, vulgarisé le divin; sectes innombrables; or l'idée d'un choix libre entre diverses religions et diverses façons d'adorer Dieu est ce qu'il y a de plus contraire au sentiment religieux d'adoration. »

Comme formes religieuses autres que le catholicisme romain pouvant répondre à son désir d'au delà et d'infini, je ne vois donc que le déisme ou un certain mysticisme vague ou bien encore peut-être un catholi-

cisme adouci, libéral, moderniste. Or sur ces trois formes sa manière de voir est exprimée à plusieurs reprises et sans ambages.

Au sujet du déisme, il écrit en 1913 :

« Montrer chez Renan une tendance croissante à aller vers une divinité impersonnelle, à admettre cependant une providence, à voir Dieu comme l'union du bien, du beau, du vrai, à en parler à sa guise, suivant ce qui convient, ce qui agrée; tendance de Michelet aussi. Il faut le dire, cela a été l'occupation noble des gens cultivés de toute la moitié du siècle de se communiquer l'un à l'autre ce qu'ils pensaient de Dieu. (Michelet après dîner). On lui ajoute une qualité, on lui en enlève une autre, suivant ses conceptions personnelles. Montrer cette familiarité, cette médiocrité, ce bon goût, cette idée que la raison révèle ce qu'il y a de mieux, comme une faculté chargée de ce soin. C'est bien ce qui domine dans le choix de la religion; plaît-elle ou ne plaît-elle pas? »

Parlant encore des qualités que les déistes attribuaient ou enlevaient à Dieu, il cite cette phrase de Renan dans *Ma sœur Henriette :* « Elle craignait que je refuse à Dieu la personnalité », et il ajoute :

« On ne pourra bientôt plus lire de telles choses sans en rire. »

Il avait déjà écrit en 1912, à peu près dans le même sens :

« Un grand mépris pour les chercheurs de religion. Que veulent-ils de plus?... Une religion nouvelle, parce que l'ancienne ne leur suffit pas, une religion à la mode?... C'est tout ce qu'on peut imaginer de lâche et de médiocre. Une religion à leur goût, à leur convenance, qui ait juste la dose de sentimentalité mystique qui leur convient et la dose de raison qu'eux-mêmes croient avoir... Vouloir que les choses essentielles, vraies, absolues, soient à leur mesure, à leur fantaisie... Tout cela dégoûte... »

Dans cette note déjà il attaque au passage la sentimentalité mystique sans fondement, mais combien plus encore ailleurs, ici par exemple (février 1913) :

« Cette religiosité sans idées claires, mysticité sans foi, une des plus lamentables conquêtes de notre temps!... C'est une mode de dix ans; cela ne durera pas davantage. Et au sens psychologique, c'est une perversité. Qu'on compare cette littérature actuelle avec le *Génie du Christianisme;* là c'est une exploitation littéraire de la religion; la religion prêtant à de belles créations esthétiques, à de beaux développements, à de « belles proses », etc. C'était déjà fort superficiel. Actuellement on va bien plus avant; ce n'est pas un plaisir littéraire esthétique, extérieur; on va jusqu'à la mysticité, on veut se donner les sentiments chrétiens les plus

aigus, les plus subtils, les plus exacts, — pourtant sans être chrétien, sans conséquences intellectuelles ou morales, par dilettantisme; et cependant avec sincérité, car on est persuadé que ce n'est nullement un jeu, qu'au contraire là est un état d'esprit supérieur, éminent, libéré, faisant participer aux plus hautes réalités; en fin de compte que la religiosité est supérieure à la religion. Tout cela résidu de Renan. »

En novembre 1912, il s'était élevé déjà contre « cette sorte de sensualité mystique qui est actuellement la religion des hommes sans foi », et il avait entamé le procès de cette

« Crise actuelle des sentiments religieux, la plus vaine qu'on ait jamais vue; une lassitude de l'esprit critique; quelque chose de mystique dans l'esprit, mais un mysticisme sans objet, une religiosité, la plus vaine chose du monde, même pas un déisme. Et pourtant cela point faux, au contraire authentique, réel, souvent d'un beau son... mais voilà... sans objet. »

Plus loin :

« Il faudrait en finir avec un mysticisme sans foi; il est besoin de quelque chose de plus dur dans l'esprit... De Pascal on apprend à avoir des positions nettes, à faire des sacrifices. »

A la suite d'une critique de la mystique moderne, « creuse et sans contenu », il avait écrit :

« Péguy, lui, penche vers un contenu catholique, mais penche seulement — singulière position moderne des sentiments mystiques auxquels les habitudes de la raison refusent un sens positif et un contenu, sorte de luxe de l'âme, pailleté, dangereux, phosphorescent, susceptible de créer une émotivité artistique. En somme, bien peu de chose. »

Dans la marge il ajouta, sans doute un peu plus tard :

« A vrai dire, Péguy ne penche plus, il a versé; il a pris la seule position nette, franche, honorable, plus nette que celle des chrétiens philosophes et mondains. »

De Péguy il écrira aussi dans son carnet de guerre :

« Transformé au jour de sa mort; un point final à son œuvre; tout à coup complète, détachée de la matière, détachée des choses terrestres, signée; un ensemble clos, vivant, achevé. »

Il fait ailleurs cette remarque très juste :

« Le mysticisme chrétien et en général le christianisme a formulé, et par là ramassé, groupé une foule de tendances désorganisées qui erraient auparavant par le monde, non accommodées au monde, il leur a donné une direction. »

Il considère donc la foi comme un heureux préservatif

contre les abus de l'émotivité religieuse, abus qui lui inspirent fort peu de sympathie :

« Du petit mysticisme. — Une certaine fadeur mystique, un certain fondu des sentiments à leur limite extrême, un flou, une demi-aurore mystérieuse, une facile détente des idées passant de leur forme arrêtée et dure à un certain vague en apparence plus compréhensif. Tout cela fort répandu actuellement, pour beaucoup d'esprits le signe même de la hauteur de pensées et de sentiments, cependant chétif, médiocre, à peine un résidu laïque des fortes déterminations religieuses. »

Et encore :

« Le mysticisme moderne semble pessimiste. Ce n'est pas une floraison du monde, spontanée, c'est bien plus souvent le besoin d'âmes souffrantes qui alors aiment les formes dures, les oppositions, les contrastes. »

Ailleurs :

« La fadeur mystique actuelle et même la religion *façon actuelle* sont un trop facile écho des besoins du temps. »

Il n'y a pas que la fadeur mystique qui lui déplaise, les exaltations violentes lui sont encore plus suspectes et les réformes religieuses basées sur de telles exaltations lui paraissent à la fois creuses et fallacieuses. Parlant

des hérétiques et des schismatiques, contre lesquels l'Église a dû lutter, il écrit :

« Peu d'entre eux sont des inventeurs... peu d'entre eux sont des intellectuels, et le lien entre leurs éblouissements lointains et les conseils précis et pratiques est souvent inexprimable en termes clairs. Peu sont capables d'une spiritualité propre ; leur besoin de spiritualité se précise et se formule par la parole chrétienne qu'ils croient comprendre d'une façon plus directe et meilleure. »

Après avoir montré que cette exaltation de l'âme au contact de la haute spiritualité de l'Évangile avait été, lorsqu'elle n'était pas disciplinée, la source « de toutes les révolutions et des schismes et des révoltes », il ajoute :

« L'Église a été admirable en tout temps dans l'art de graduer la spiritualité, de distribuer à chacun ce qui lui convenait, suivant son rang, sa tâche. Elle ne pouvait cependant aller jusqu'à réserver l'Évangile. »

Si donc il trouvait qu'il fallait « en finir avec un mysticisme sans foi, il comprenait aussi qu'il ne fallait pas dans la religion même placer les élans mystiques individuels au-dessus des principes de la foi.

« Ne pas considérer les exaltations mystiques ou esthétiques ou intellectuelles comme le plus haut point de la pensée de la religion ou de l'art ; ne pas considérer qu'il en est nécessaire-

ment ainsi ; ne pas laisser penser que tout enthousiasme spirituel a un contenu, que ces sortes d'intuition dans l'absolu ont par elles-mêmes une valeur. »

C'est pourquoi dans l'étude qu'il voulait entreprendre du clergé français il comptait faire ressortir clairement son attitude vis-à-vis du mysticisme, attitude qui lui était complètement sympathique : le mysticisme n'est pas interdit, mais il est contrôlé, et l'inspiration individuelle ne s'élève jamais au-dessus du dogme ou de l'obéissance. Par cela encore la religion est préservée de cette anarchie qu'il considérait comme un si grand mal. Mais comme, d'autre part, il savait admirer les purs élans d'une âme sincère chez qui le sentiment peut aider la foi, mais n'en prend jamais la place ! Il écrit par exemple :

« Je me souviens d'un jeune prêtre, un paysan, me disant qu'il n'avait eu que de loin, de très loin, la présence du Christ ; mais qu'il s'était montré à lui dans les derniers lointains de sa conscience le jour de son ordination. Touchante vérité, sincérité admirable. Je crois pouvoir me représenter ce lointain éblouissement dans une âme un peu fruste à ce jour capital, une lumière au delà de toutes les lumières, une brève vision sur le royaume ; des clartés de son âme se rejoignant en lui avec tout ce qu'il savait de profond sur la nature humaine et sur les au-delà du monde. »

CHAPITRE XXVI

Du catholicisme adouci. — Des rapports entre la philosophie et la religion. — Dernier plan de roman.

Les sympathies qu'Émile refusait au déisme et au mysticisme vague où allaient-elles ? vers les catholiques romains ou vers les modernistes ? C'est la dernière question à examiner. Voici comment Émile y répond en septembre 1911 :

« Quant aux efforts catholiques qui consistent actuellement à faire une place dans le dogme à l'usage moderne de la raison, à protestantiser le catholicisme, à adoucir, à voiler, à diminuer, c'est revenir à une vieille erreur, et pour mon compte si j'étais catholique je serais anti-moderniste décidé. Ce n'est point là que l'accord doit se faire entre la foi et la raison. »

Il ajoute en marge :

« Le catholicisme, d'une manière un peu

rude, choquante peut-être, a su maintenir ce principe que la foi n'est pas à la disposition de la raison ou des misères humaines. »

Puis il continue :

« Ceci avant tout me déplaît dans le protestantisme qu'il est un effort rationnel dans une direction fausse. Peu s'en faut, certes bien peu qu'il ne fasse le gros bon sens individuel juge de la religion ; à côté de cela et peut-être comme conséquence, la notion d'un usage purement moral de la religion. Le sentiment des distinctions dans tous ses usages a manqué au protestantisme. Aucun sens des différents emplois de la raison, des différentes valeurs même des raisons individuelles. Comme conséquence, point de tradition, point de bénéfice du passé, point d'agrandissement par l'histoire, à peine s'il reste quelque chose des plus sublimes contacts. »

Et dans la marge il ajoute :

« Regarder de près le rationalisme de Luther, le comparer à Pascal ; aussi à saint Augustin et à Bossuet de ce point de vue. »

En 1912 il écrivait dans le même sens :

« Attitude de la jeunesse intellectuelle à l'égard du catholicisme : « Je ne me sens pas « attiré ou attirée de ce côté, en ce moment du

« moins... J'ai d'autres tendances. » L'idée d'un choix en ces matières et d'un choix suivant les préférences de la sensibilité, les penchants, les goûts, signale un vrai dérèglement d'esprit... du moins le fait que cela puisse se dire couramment sans étonner personne. Le fond est un grand mépris non seulement pour la religion, mais pour la vérité en ces matières. »

Et, en marge, il ajoute : « En d'autres temps, cela paraîtra scandaleux cette liberté accordée aux esprits sans compétence. Il faudrait, dans ces matières, retourner la notion du respect. C'est une idée très étrange que chaque jeune esprit ait à se déterminer suivant ses préférences ; en fait, soit ; mais en droit, quelles notions en découlent ! »

Dans ses notes de philosophie, il écrit :

« La religion catholique a ce mérite de maintenir l'idée que la vérité dernière est d'autre nature qu'humaine. Tel est le sens, telle est la grandeur, telle est la force de sa tradition.

« Elle a travaillé à maintenir encore en quelques esprits, et comme une tradition vivante, cette opinion que les vérités supérieures et métaphysiques ne sont pas à la merci des inspirations individuelles et ne relèvent pas du bon sens de chacun, ce qui répond en tout cas à

cette opinion psychologique très fondée que la nature, les caractères et la valeur de ce qui est sacré ne sont pas relatifs au savoir intellectuel. »

Quand on lit de tels passages, ne semble-t-il pas qu'Émile n'est plus si loin d'admettre ces « déterminations dogmatiques » qu'en un autre temps il rejetait, de demander au Maître divin de l'Évangile ce que nul autre maître, il nous l'a dit, n'a pu lui offrir, d'accepter même ce magistère de l'Église dont il a su apprécier la sagesse, les grandeurs et les bienfaits ? N'a-t-il pas compris cette belle vérité qu'il note dans son journal : « La plus haute indépendance est la soumission à ce qu'il y a de plus haut » ?

Pourquoi donc ne s'est-il pas posé nettement sinon comme catholique, du moins comme partisan du catholicisme, alors qu'il écrit dans ses notes de philosophie : « En chaque cas, laisser apparaître la supériorité de la « tradition catholique » ? Il me semble pouvoir répondre d'abord qu'il ne voulait pas prendre rang officiellement avant d'être arrivé lui-même à une conviction qu'il pût croire pleine et définitive.

En attendant, il continue ses recherches où s'accroît son admiration pour les maîtres de la pensée catholique, en particulier pour Bossuet. Il écrit à son sujet :

« Montrer la raison dans le grand clergé français ; elle était dans leur manière d'être, dans la tenue de leur pensée, dans leurs principes d'éducation, dans la solidité de leurs jugements, dans leur méfiance à l'égard du sentiment et des évidences sentimentales. Là et aussi dans une justification terrestre des dogmes est la partie rationnelle possible de la religion. »

Il est aisé de retrouver ici les caractères de ce qui l'attire et aussi de ce qui lui reste sujet d'étude.

Une autre raison, d'ordre différent, l'empêchait de se joindre ouvertement dans la vie publique au parti catholique, raison tout entière formulée dans une phrase de son journal en 1913; bien que singulière au premier abord, elle est, en réalité, facile à expliquer :

« Beaucoup de sympathie pour le catholicisme, peu pour les catholiques en général. »

Que reproche-t-il donc à certains catholiques ? Surtout de ne pas mettre assez leur vie en rapport avec leurs croyances, de ne pas chercher à devenir des saints, de se contenter d'une honnêteté naturelle, sans renoncement et sans vie intérieure, ce qui en fait, nous dit-il souvent, et l'expression n'est, ce me semble, pas de lui, des « catholiques pitoyables ». Vers la fin de 1912, il avait écrit :

« Il faut bien se rendre compte et ne jamais oublier que les arguments qu'on décoche contre la plèbe catholique ne valent rien contre saint Ignace, Pascal ou Bossuet. En fin de compte ne valent rien contre la doctrine. »

Son admiration et sa sympathie allaient donc aux plus augustes représentants du catholicisme, mais il n'en avait aucune pour ceux qui n'étaient guère catholiques que de nom.

Dans son plan de roman, il écrit, d'autre part, confondant un peu, selon la tendance actuelle, et comme le montre clairement la seconde partie de la phrase, la vie supérieure de l'âme au sens purement humain du mot avec la vie surnaturelle :

« Beaucoup sont pieux et n'ont jamais eu le

sens profond, riche, générateur de la religion ; beaucoup touchent à l'art, s'y intéressent, créent eux-mêmes, jouent, exécutent et pourtant y sont étrangers profondément ; d'autres, au contraire, sans talent d'exécution touchent l'âme. — Maurice avait le sens de l'âme des choses en général et, ce qui est plus rare peut-être, l'âme vivante au bien. »

Une âme vivante aux vérités religieuses, cherchant le sens profond de toutes les pratiques de la religion et en alimentant sa vie intérieure, voilà ce qu'il eût voulu trouver dans chaque catholique ; mais, sur ce point, son exigence était, il faut bien le reconnaître, trop absolue pour être entièrement réalisable, les vérités de foi dont s'alimente la vie surnaturelle échappant précisément, à moins de cas exceptionnels, à cette vive perception par l'esprit et par le sentiment dans laquelle il voyait une réelle supériorité. Dans ses notes de philosophie, il écrit encore :

« Il faut marquer en outre que le besoin de spiritualité plus ou moins grand dans la morale, de haute vie spirituelle dépend de la qualité morale des esprits ; *ils vont plus ou moins loin dans ce sens, chacun selon son rang.* »

Cette idée de la hiérarchie des esprits et de leurs aptitudes supérieures avait d'autant plus large place dans les théories d'Émile qu'il éprouvait en lui ce besoin de haute vie spirituelle toujours inassouvi. Mais je ne crois pas me tromper en attribuant à Nietzsche ce qui, dans ses appréciations, prend un caractère de dureté et de dédain pour les petites âmes, la plèbe des esprits qui lui

semble vouée à une irrémédiable médiocrité. N'est-ce pas Nietzsche qui fait à la religion le singulier reproche de donner un reflet de spiritualité à des existences misérables qui en elles-mêmes ne sont rien dans l'ordre des valeurs ?

Une nuance de même genre se retrouve à la fin d'une note de juin de 1913, où Émile confesse la valeur sans égale de la religion au simple point de vue du plus noble apanage de l'humanité :

« S'il devait y avoir une disparition totale de la religion, en France par exemple, cela m'apparaîtrait comme un événement déplorable... cela à cause de la diminution certaine de la valeur humaine, ce qu'il est de plus précieux. Attitude difficile à justifier quand on ne croit pas et qui ne s'accorde qu'avec cette idée que ce n'est point la religion même qu'on apprécie, mais la forme par laquelle ont le plus de chance de se maintenir une culture supérieure des sentiments, un regard sur la condition humaine et au-dessus de cette condition, un sens des valeurs supérieures, des sentiments illimités, de la vie profonde du cœur. Toutes ces choses bonnes auraient mille chances de disparaître. Voilà ce qui fait craindre, mais il y a tout un bagage médiocre. »

Il est très probable que, échappant de plus en plus à l'emprise de Nietzsche, Émile en serait venu à supporter même ce bagage médiocre qui accompagne forcément tout ce qui est mêlé d'humain. Lui qui avait découvert des héros dans les hommes du peuple se battant à ses

côtés, comment n'aurait-il pas compris que ces héros pouvaient réaliser un autre idéal, le saint, ce chef-d'œuvre propre de la religion ?

Tout ceci se relie très intimement au sens profond du plan d'*In Memoriam*. Ce plan, il est facile de s'en rendre compte, n'est que l'enveloppe d'une étude philosophique sur « les états supérieurs », selon son expression, et ses héros sont, au fond, des symboles, des idées personnifiées. Maurice, le philosophe rationaliste, Clara, l'âme mystique, représentent, à n'en pas douter, les deux attraits opposés de l'âme d'Émile, ces deux attraits au conflit desquels nous avons si souvent assisté.

C'est donc par l'analyse de ce plan que nous parviendrons le plus sûrement à connaître lequel des deux l'emportera finalement sur l'autre, dans la conscience du penseur tout au moins. L'étude de ce plan nous révélera encore l'attitude d'esprit d'Émile vis-à-vis du catholicisme, pendant la guerre surtout.

Tantôt il écrit que Clara était offensée de ce que Maurice ne considérât la religion que comme « un ornement du monde », tantôt il lui fait souhaiter ardemment que Maurice devînt pieux, et il ajoute « qu'elle semblait le désirer infiniment ». Ailleurs il écrit que Maurice et Clara avaient tous les deux les doctrines de Pascal, avec, de plus, chez Clara « un surcroît merveilleux ». Il y avait donc entre eux une base d'entente, mais c'était tout. En relisant ceci, Émile ajouta (l'écriture est différente) ce mot poignant :

« Lui semble chercher en gémissant. »

Plus loin :

« Maurice avait atteint la perfection raisonnable, accordant droit à tout ce qui existe et surtout à ce qui est infiniment précieux, comme ce sens du sacré et la tradition religieuse de Clara. »

Et plus loin encore :

« La religion est un joyau, la merveille du monde. »

Mais puisqu'il voulait précisément étudier dans ce roman « les rapports d'une attitude positive avec le monde mystique », quels doivent être, d'après lui, ces rapports ? Pour répondre à cette question je n'ai qu'à indiquer la simple et noble intrigue qu'il a esquissée dans son plan : Clara, dont le nom s'est trouvé plusieurs fois au cours de ce récit, est fille d'un peintre, du maître de Maurice. Tous les deux « sortent de l'art ». Mais tandis que Maurice a l'esprit positif, Clara possède au plus haut degré le sens du sacré et de grands dons mystiques. Elle est attirée vers la vie religieuse ; d'autre part, elle aime Maurice. Pendant quelque temps elle hésite, croyant à la possibilité d'une « union dans la foi ». Mais l'abîme qui sépare leurs deux natures est trop grand : Maurice ne se convertit pas : elle ne peut l'épouser. Alors, entre l'amour divin qui l'appelle au cloître et son amour pour Maurice commence une lutte douloureuse. Elle ne peut entrer au couvent « avec ce grand mensonge » d'un amour humain qui la partage :

« Dans ce cas, — remarque Émile — contrairement au thème ordinaire de l'entrée au couvent par amour, c'est un oubli par amour de sa destinée, une nouvelle alliance avec les choses terrestres. »

Et cette alliance, à cause de sa nature et de ses désirs, est « conçue par elle comme une faute, comme un péché ». Et Émile ajoute :

« Chez elle alors, silence de la foi ; plus d'effusions mystiques ; une désespérance profonde. »

Que va faire Maurice? J'avoue que je n'aurais pas deviné la conduite héroïque qu'Émile va lui donner et qui nous entraîne si loin, si loin d'*Amour promis*. Maurice « maudit sa force séductrice et se sent instrument de mort pour un être révéré ». Il faut donc « qu'il remette Clara dans la voie droite de sa nature et de sa destinée », et il doit pour cela, quelle forte expression empruntée au vocabulaire de l'ascèse chrétienne, faire disparaître la créature. Donc, lui, créature, obstacle, doit disparaître. Il pense d'abord au suicide, mais Clara elle-même le retient : « Cela n'est pas permis », dit-elle. Et sur ces entrefaites, la guerre éclate, « un grand drame naissant de cet autre drame et le dépassant » ; Maurice la salue comme une libératrice et s'offre à cette mort qu'elle lui annonce et qui sera telle qu'il la lui faut : le sacrifice dans toute sa noblesse.

« A cette heure-là, poursuit Émile, grand branle-bas du monde, veillée des armes et toutes les légions en marche, et les déchirements, les adieux partout, partout ; alors, en ces heures les plus solennelles qui aient été vécues, les plus grandes choses en question, en péril, une fièvre d'héroïsme dans toute la France. »

C'est à cette heure-là, à cette heure sublime, que Maurice va dire adieu à Clara. Elle s'incline d'abord légèrement en avant, puis elle se redresse peu à peu et Maurice la revoit telle qu'il la désire : « une sainte de vitrail, grandie, redressée, ayant retrouvé sa fermeté ».

Sans doute elle lui dit qu'elle préférerait mourir elle-même, car Émile ajoute :

« Il lui expliqua qu'il fallait bien qu'elle vécût avec tout ce trésor sacré. »

Et cependant il dit encore :

« Il faudra qu'elle ait bien compris qu'il ne reviendrait pas et que c'était à cause d'elle. »

Du front Maurice n'écrira qu'une fois ; il fera son devoir jusqu'au bout, pourtant sans s'exposer inutilement au danger, car, dit Émile :

« Il ne veut, ni ne choisit la mort ; mais l'événement étant tel, on sent qu'il va mourir. »

Puis il tombera pour la France à la bataille de la Marne :

« En cet instant suprême, prédestiné, glorieux — être mort là, en ce lieu des destinées, à l'heure sublime — à cette heure critique du monde — mort élu parmi les morts. »

Tel est le couronnement donné par Émile à l'évolution de son héros qui, après avoir renoncé à Clara, se sent « poussé vers la sainteté et poussé vers la mort », couronnement qu'il exprime encore par ces deux phrases caractéristiques :

« Jusque-là, Maurice avait admis le sacré ; maintenant il se sacrifie pour lui. »

« Maurice aspire à la sainteté — voit celle qui était sainte s'en écarter — alors, sentiment qu'il doit disparaître. »

CHAPITRE XXVII

Recherches morales. — Analyse de la conscience moderne.

Le plan d'*In Memoriam* ne fut composé qu'en l'été de 1915 ; mais les idées qu'Émile y expose sont si clairement le résultat des recherches faites en vue de son traité de philosophie qu'il m'a semblé ne pouvoir mieux le placer qu'en cet endroit. Ceci permettra de suivre plus facilement l'évolution de son esprit et de voir comment lui, « ce fils du plus grand doute », ne pouvant pénétrer encore dans ces « jardins mystiques », qui lui paraissent maintenant si beaux, juge qu'il est de son devoir de tout sacrifier jusqu'à la vie, pour conserver aux âmes qui le possèdent ce trésor sans prix qu'est la religion ou, selon sa propre expression, pour « sauver la sainteté ».

Il reste à parler des notes de philosophie d'Émile concernant directement la morale. Dès son séjour à Munich, en 1911, il avait, sous l'influence de Nietzsche, et surtout de l'ouvrage intitulé *Par delà le bien et le mal*, cherché à se dégager peu à peu des idées courantes pour

pouvoir aborder ces questions avec « le maximum de liberté possible ». Il arriva toutefois peu à peu à cette conviction : « que la liberté totale, complète de l'esprit est un mensonge ».

Quel que fût son désir de parfait désintéressement, il n'était pas non plus sans se demander, et avec quelque inquiétude, s'il apportait à ces recherches les dispositions essentielles selon lui : un réel désir de connaître la vérité et la plus complète probité intellectuelle.

« Ce serait une question pour moi, écrit-il, de savoir si je suis vraiment tourmenté par les problèmes moraux... J'ai du goût à exercer une faculté qui se meut aisément, qui notamment s'émeut aisément ; et de plus avec justesse, je crois, et qui volontiers recherche dans ses propres richesses des éblouissements pareils à ceux qu'elle rencontre souvent parmi les pensées de quelques autres.

Un peu plus loin il ajoute, se jugeant lui-même :

« Doutant, curieux, toujours menacé de ne l'être plus. Retombant sans cesse, même parmi mes doutes, sur une sorte de continuité et de profond art intérieur. »

Ce besoin involontaire d'être artiste, même dans des recherches aussi graves, lui causait quelque scrupule et il s'efforçait de s'en défendre.

« Aversion pour les doctrines qui considèrent la morale comme un art, quelque chose de médiocre, d'égoïste, de limité, de contenté. Une

œuvre d'art est un objet égoïste qui réclame de grands soins, et où tout s'achève, se termine, qui doit se suffire, qui a ses contours. Faire le bien en artiste, dilettantisme inévitable : l'art alors l'emporte sur le bien ; c'est une supériorité inutile, et je ne puis apercevoir autre chose que quelqu'un content de soi. »

Quant à l'objet qu'il se proposait dans cette étude, nous le trouvons d'abord exposé dans la note suivante :

« La grande question morale sous son aspect intellectuel sera celle-ci : Où arrêter, où poser son regard? Que l'homme lui-même par la nature a été placé à un certain point de vue du monde; son regard, son œil se pose à un certain point de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. »

Une note plus longue, sorte de plan de son traité, nous renseignera davantage :

« Questions de morale. — Questions de méthode.

« Peut-être débuter en montrant ignorance sur le bien et le mal, et terminer ce premier paragraphe par le caractère pathétique de ce point de la connaissance. Les jardins du bien et du mal près toujours du berceau de la race.

« Cela avec une volonté de clarté et de liberté,

s'adresser à des esprits libres, qui ne veulent pas d'obscurité dans ce domaine ni de révélation. Construire avec des éléments terrestres, et si c'est impossible, du moins connaître les autres éléments au juste.

« Sans esprit systématique, apporter de côté et d'autre des doutes, des réflexions, des tentatives de connaissance et de vérité. La clarté et l'ordre sont déjà une conquête.

« Très brièvement indiquer la différence entre les degrés de morale : les confusions, les domaines se mêlant. Rapports de la métaphysique et de la morale, question capitale, essentielle.

« Morale religieuse tout entière fondée sur la métaphysique, morale de l'utilité n'a au contraire aucun rapport avec la métaphysique. »

Là encore, ce n'est pas une doctrine qu'il pense formuler, ce n'est même pas une attaque qu'il veut diriger contre les doctrines morales, et en particulier contre la morale catholique ; il écrit au contraire :

« Rêverons-nous d'une si grande aventure que de délivrer la conscience humaine de l'idée de péché ? Une tâche splendide pour des débutants. Mais je n'ai point d'enthousiasme pour ces entreprises.

« A l'égard du péché et des notions chrétiennes (idée du mal moral, pureté, péril de l'âme),

je ne me sens pas d'hostilité décidément. Si je veux les soulever comme un pan de rideau, c'est pour la liberté plus grande de l'esprit simplement. »

Ailleurs, luttant en quelque sorte avec ses doutes, il écrit encore :

« L'idée d'une délivrance par un amendement intérieur a-t-elle encore un contenu? Pour nous, sceptiques et pessimistes, nous ne le croyons guère.

« Quoi? les terreurs de l'au-delà? s'en soucie qui veut bien. Le mal de l'infini? sans doute, sans doute ! Aux esprits qui en sont tourmentés le mieux est d'offrir une répondance, un écho, un moyen de vivre, grand mal si l'on veut, grande noblesse aussi. Il y a le péché, mais faut-il être démodé pour s'en prendre au péché, et même aux notions religieuses. »

« Donc, rien à changer, rien de grand, rien de vaste ! »

Et plus loin :

« L'idée d'une grande, d'une profonde réno vation intérieure nous est étrangère. Plutôt l'idée d'un accommodement. »

Mais il lui est impossible de se résigner à cet accommodement, et il en vient même à faire ce singulier aveu :

« Pourquoi n'êtes-vous pas chrétien? Je ne pourrais plus délibérer sur le bien et sur le mal. La plus haute tentation, la plus vaste, la plus dangereuse... Revenir donc à ces jardins, à ces endroits mystérieux et défendus. »

Ainsi de son propre aveu, les difficultés d'ordre moral lui semblent entre le christianisme et lui une barrière plus difficile à franchir que les difficultés d'ordre intellectuel.

Ailleurs encore il écrit :

« Tous les problèmes moraux restent encore posés, ou peuvent être examinés en fonction de la nature ou de la grâce... Mais ne peut-on pas rompre cette opposition? N'y a-t-il pas place pour une autre vue sur la nature? »

« Peut-être, mais dans un sens non chrétien... grec gœthien plutôt. Y a-t-il dans le christianisme une théorie de l'achèvement de la nature par la grâce? »

On peut regretter qu'Émile, après avoir posé cette question, n'en ait pas cherché la réponse et n'ait pas eu ainsi l'occasion d'étudier de près cette doctrine de l'achèvement de la nature par la grâce, qui est le principe même de l'ascétisme chrétien.

Du moins, lui semblait-il que susciter en d'autres esprits un désir de lumière était un devoir pour lui. Aussi écrit-il :

« Quand on voit la longue suite de mensonges dans tous les degrés de culture venus d'un

critérium défectueux de la vérité d'ordre métaphysique, on voit bien que ce serait faire une œuvre bonne que de porter là un esprit de discernement.

« Qui donc fera cette subtile critique, actuellement la plus capable de débarrasser le monde des faux dieux ? »

Ailleurs, il écrit encore :

« Qu'il y a une tâche à accomplir ; de la distinction, de la clarté dans les jugements moraux.

« Combien de drames de conscience, à tous les étages de conscience sont nés simplement de notions fausses ! »

Et il se pose cette question :

« Quel est le contenu de la conscience morale actuelle ? »

question d'autant plus opportune selon lui que :

« On est frappé de la médiocrité et niaiserie de la plupart des questions morales soulevées dans la presse, au théâtre, etc. Pour quelqu'un habitué aux recherches morales, il est évident que les arguments s'entrecroisent dans une profonde obscurité, dans un local sans air ; qu'on ne remonte jamais aux sources et aux principes. »

Examinant de plus près le problème, il analyse comme il suit la conscience moderne :

« Analyse de la conscience moderne. — Il faudrait préciser ce qui, dans des esprits modernes, correspond à ce déracinement hors de la religion et de la métaphysique. Un certain goût mystique évidemment qui a cherché sa satisfaction dans l'art. »

Il expose dans les lignes suivantes la méthode à suivre dans ces sortes d'analyses :

« Utilité de l'analyse morale et en quoi elle consiste : à trouver la maxime véritable des actions et des jugements moraux; chose délicate dans une conscience morale complexe et chargée comme est la nôtre. Du reste, sur laquelle on se trompe aisément même dans les cas simples; dans les actions qu'on loue, soit dans le présent, soit dans le passé, combien sont souvent ignorées les raisons véritables du mérite, non qu'on ne puisse les apercevoir, car, au contraire, une fois découvertes, tout le monde s'y ralliera aussitôt; mais il faut une certaine expérience délicate de cette sorte d'analyse pour tomber juste. »

Il désire que chacun exerce, pour connaître les motifs qui le portent à louer ou à blâmer une action, sa propre faculté d'analyse, afin de ne pas se faire illusion sur un point aussi délicat, œuvre très difficile selon lui :

« Une action morale actuelle n'est pas psychologiquement simple ; mais c'est, au contraire, un désordre inexprimable, un fouillis de notions mal jointes, souvent contradictoires, une forêt inextricable.

« Une action morale catholique a, au moins, cet avantage d'être claire, d'être intellectuellement épuisable, une fois donnée la doctrine ; commencement, degré, perfection, motifs, tout est ordonné et compréhensible, suivant un plan limpide. Mais prenons un acte moral quelconque accompli suivant la morale non strictement catholique, suivant la morale commune, que de notions y sont mêlées, accueillies malgré des origines opposées et une diversité extrême de nature !

« Il faudrait s'entendre sur ce qui est bien ou mal, et l'on ne sait plus, et indéfiniment. On le sait bien, dans ces discussions il y a toujours un point où la nuit commence, où l'on entre dans les ténèbres. »

A ce propos, Émile, dans son journal, en 1912, analyse longuement, trop longuement même pour que je puisse citer le passage en entier, cette phrase dite par une petite fille de 8 ans à une religieuse garde-malade :

« Quand vous étiez au couvent, votre devoir était d'aller à la messe ; maintenant, votre devoir est de ne pas y aller. »

Et il commence son analyse par ces mots :

« Un abîme de réflexions devant cette parole. »

Admettant le fait que la petite fille répète ce qu'elle a entendu dire, il se demande au nom de quels principes on peut faire un devoir rigoureux à une religieuse de manquer la messe pour ne pas retarder d'une demi-heure les soins à donner à un enfant simplement délicat.

« Exprimée par la supérieure du couvent, écrit-il, cette idée est compréhensible ; elle est logique particulièrement si cette religieuse est envoyée par la supérieure : en soignant l'enfant, en veillant sur lui, elle remplit un devoir saint, voulu par celle qui, pour elle, représente le Christ ; elle prie encore.

« Mais chez les parents du malade, l'idée devient tout autre chose. Quoi au juste ? Que s'y mêle-t-il d'abord d'éléments chrétiens ? »

Il se demande si les parents considèrent le devoir d'obéissance de la religieuse ; mais, dit-il, « cette idée ne les regarde pas ».

« Et, surtout, la notion de la valeur sainte de l'obéissance chrétienne n'est pas communément comprise ni répandue. Toutefois, ajoute-t-il, l'appel à cette notion de la part des parents, fait de bonne foi, constituerait un cas psychologique plus compliqué, surtout de la part

d'incroyants. Mais, que ne voit-on pas dans ces domaines ? »

Poursuivant son analyse, il finit par conclure qu'au fond, dans le jugement des parents, une seule idée compte, c'est qu'il y a contrat. Mais alors pourquoi ne pas être franc avec soi-même ? Et il termine par ces lignes qui résument bien sa pensée :

« Cette notion est déjà par elle-même complexe ; un vulgaire contrat de salaire créant l'idée d'un devoir total, devant lequel tous les autres devoirs s'effacent, même ceux qui pour une religieuse constituent les obligations essentielles de son état. Avec, à l'arrière-plan, l'idée que d'une religieuse consacrée à la vie morale on peut attendre plus encore que d'une autre.

« On voit donc s'entremêler des notions qui n'ont aucun rapport propre entre elles et qui finissent par former l'idée d'un devoir rigoureux. Sans compter le caractère choquant, indécent de ceux qui veulent qu'il y ait un devoir à bien les servir, qui ne voient pas ce qu'il y a d'inconvenant à mêler une notion de valeur absolue, la conscience, les dieux, à leur bien-être particulier. Qu'on y pense, n'est-ce pas quelque chose d'immense, de stupéfiant ? »

Émile voulait étudier à la fois la conscience chrétienne qui se laisse attaquer, à son insu, par des principes étrangers au christianisme et la conscience laïque qui sait moins que toute autre par quels principes réels

elle est guidée. Après avoir déjà vu au sujet de la religion ce qu'il pensait de la morale catholique et ses exigences à son endroit, il nous reste maintenant à voir ce qu'il pensait de la morale courante qui ne s'appuie sur aucun principe surnaturel.

Dans cette étude il faut, je crois, tenir compte un peu de son tempérament personnel, épris de perfection, d'idéal et d'héroïsme. A ces nobles tendances, la poursuite de la sainteté correspond éminemment; aussi l'attira-t-elle dès qu'il se fut dégagé des illusions des sens. Mais à qui n'a pas la foi les routes qui mènent vers la sainteté sont fermées. Émile s'en aperçut vite et eut souvent des accès de désespoir devant « ces beaux jardins » qui lui étaient interdits. Il se retourna alors du côté de la morale qu'on lui avait enseignée ; mais elle ne répondait à aucune des aspirations profondes de son âme ; aussi, dans un mouvement de révolte, il se proposa de jeter par terre et de briser ce moule étroit qui gêne l'âme sans la façonner à rien de sublime. Du reste, il fit toujours à ce sujet une distinction capitale : certaines vertus sont absolument indispensables au bon ordre d'une société ; il va de soi qu'elles doivent être conservées ; il demande seulement qu'elles soient présentées alors pour ce qu'elles sont, comme vertus sociales. L'homme, dit-il, n'a pas le droit de demander davantage à l'homme. Une conscience particulière n'a rien à imposer à une autre. Par conséquent, si lui, par exemple, préfère la morale grecque, pourquoi ne se formerait-il pas d'après elle, tant qu'il ne contrevient pas aux lois de son pays? Et pourquoi n'adopterait-on pas généralement la morale grecque avec son développement harmonieux de toutes les facultés, son amour de la beauté et son sentiment d'une liberté très haute en face de tous les destins contraires? Pourquoi pas cette morale plutôt que la morale laïque courante sans élan, sans noblesse, sans idéal?...

« Qu'y a-t-il de haute spiritualité dans la morale pratique ? »

se demande-t-il, et il répond :

« Pour cela, il paraît assuré que le grand effort moral a toujours été une pénétration plus grande des deux sphères. Tel a été aussi le grand effort du christianisme, une pénétration de la vie par la haute spiritualité : pureté, charité, fraternité, vie de l'âme, tous ces principes pouvaient rayonner jusque dans le détail de la vie ; ils se trouvaient susceptibles d'une exacte application pratique ; de là leur force unique et la grande révolution qu'ils ont entraînée. Ils étaient susceptibles de degrés, c'est-à-dire de se dégrader par nuances. Ils avaient aussi un côté de vérification humaine et séculière.

« Le christianisme est peu pratiqué, même parmi les nations chrétiennes. Cela est d'évidence courante. Les vertus d'hommes modernes sont à peine chrétiennes.

« Il y a eu d'autres spiritualités que la spiritualité chrétienne qui se sont insinuées dans les préceptes de la vie courante et ont laissé des traces, notamment la spiritualité stoïcienne.

« Or quand on discute de problèmes moraux particuliers, il faudrait savoir de quoi l'on parle ; apprécie-t-on d'un point de vue chrétien, d'un

point de vue d'utilitarisme social, d'un point de vue stoïcien ou païen ? Voilà ce dont il faudrait se rendre compte d'abord, mais nul n'y songe, sauf ceux qui, par profession, sont chrétiens et qui l'emportent conséquemment tout de suite par la netteté de leur attitude. »

Et il résume en cette brève note la manière mélancolique dont le problème se pose à son esprit encore obscurci par le doute :

« A choisir entre une doctrine religieuse toujours de cinquante ans en retard et une morale laïque qui compte plus de prédicateurs que de fidèles. »

CHAPITRE XXVIII

De la conscience laïque. — De la pitié. — De la tenue et du tact. — De la justice.

L'étude de la morale moderne non chrétienne devait aboutir à un nouveau problème, le plus grave de tous pour des esprits droits, mais rationalistes, problème que, du reste, Émile ne prétendait pas résoudre : quel est le fondement de cette morale et en quoi oblige-t-elle les consciences individuelles ? Si la loi morale vient de Dieu, l'idée de péché est claire, elle est logique ; ce n'est pas à cela qu'Émile voulait toucher. Mais il se demandait à quoi correspond la notion de faute chez ceux qui n'ont pas de foi et comment s'est formée la conscience laïque. Il écrivait, en 1912, dans son journal :

« La conscience, avec les attributs qui lui sont communément accordés, paraît bien être une invention de J.-J. Rousseau. Certes, il y avait eu, avant Rousseau, une notion très exacte et très précise de bonne conscience, même beaucoup

plus précise que celle que l'on a eue depuis : à savoir que l'homme qui est en règle avec Dieu, le Christ et les hommes, qui a accompli sa tâche devant Dieu — ou qui a reçu l'absolution de ses péchés, a une bonne conscience. D'autre part, nul n'a jamais douté qu'un sentiment d'impulsion au bien, de répugnance à l'égard du mal ne dérive couramment de l'éducation, de la naissance, des habitudes, des lectures, etc., ou ne puisse en tout cas être formé par toutes ces causes.

« Mais de là à former une notion de la conscience qui en fasse comme une faculté particulière de discerner le bien et le mal, presque et mystérieusement infaillible, une parcelle de connaissance divine accordée à l'homme comme la plus haute partie de la nature, se suffisant à elle-même, à la fois règle, récompense, châtiment, enfin cette laïcisation de la conscience pour en faire quelque chose de quasi divin, d'adorable : « O conscience ! voix sublime ! etc... » quel abîme ! On connaît la fortune de cette notion qui s'est répandue dans tout le déisme du XIXe siècle et qui même a fait la principale force et le principal orgueil des athées, qui est un des principes de la vie morale : la conscience qui pourrait prononcer contre Dieu même !... »

A cette conscience si sûre d'elle-même Émile ne recon-

naît pas, en tout cas, le droit de légiférer et de juger de la conscience des autres.

Sous ce titre : *De la sottise d'une casuistique mondaine*, il écrit :

« Pour une casuistique, il faut un principe de classification nette; au point de vue de l'Église, qui a ce principe, la casuistique a été un moyen de jugement; de là des distinctions d'espèce et de motifs. Cela ne signifie plus rien du tout quand il n'y a pas de principes, ou plus exactement quand il y a un mélange de tous les principes. »

Si nous nous reportons à la fois à son plan de roman et au passage cité plus haut au sujet d'une religieuse garde-malade, nous verrons quelle doit être selon lui l'attitude d'un philosophe en présence de cas de conscience qui lui sont étrangers.

Dans le plan de roman, d'abord nous pouvons remarquer que pour Maurice les luttes morales de Clara doivent paraître causées par un scrupule. Et pourtant que fait-il? Va-t-il la railler? ou tout au moins lui représenter, au nom de la raison, qu'elle peut aspirer moins haut?... Bien loin de là : il sent au contraire que son devoir est de la rétablir « dans ce qui fait sa noblesse » et de l'empêcher à tout prix de fléchir en descendant de la hauteur où la veut sa propre conscience.

Si nous nous reportons d'autre part au passage transcrit dans le chapitre précédent, comment ne pas affirmer qu'Émile trouvait complètement immorale cette prétention de vouloir faire céder des consciences obéissant à une loi positive devant un caprice ou un devoir arbitrairement imposé. Sans doute bien des personnes peuvent

dire : Pourquoi nous gêner pour laisser accomplir un devoir que nous ne considérons pas nous-mêmes comme un devoir? C'est très possible, mais en faisant fléchir une conscience on diminue la valeur morale de l'individu : en en faisant fléchir un grand nombre, on abaisse le niveau moral de la société. Et puis si chaque conscience humaine s'érige arbitrairement juge des devoirs des autres, où s'arrêtera-t-on sur cette pente? Émile faisait remonter la création de la conscience laïque à J.-J. Rousseau. Est-ce la sienne qui va servir de modèle?

Nous pouvons en outre remarquer que dans les deux cas que nous venons d'examiner, c'est devant un devoir religieux, un devoir de perfection évangélique que la conscience du philosophe s'incline. Dans le cas de la garde-malade il s'agit d'un devoir imposé par la règle, devoir rigoureux en quelque sorte ; mais pour Clara c'est tout autre chose. Le sacrifice complet de lui-même que va faire Maurice a principalement pour but de permettre à Clara de reprendre avec Dieu ces rapports directs que le trouble de son âme avait interrompus. Il le dit expressément :

« Maurice, dans la religion, aime cette rupture, ce désintéressement, ce détachement; mais il honorait ainsi en Clara quelque chose qui n'existait plus... »

Pensée qu'il complète par ces mots :

« Regret d'avoir brisé la destinée de Clara : il veut disparaître par un sentiment de justice, pour entretenir la sainteté. »

Et en même temps il prend bien soin de faire dire par Germaine :

« Pur, je crois que tout ce qui se passa était pur, il cherchait autre chose. »

Ce qu'il explique par ceci :

« Lui, admettait très bien qu'elle fût pieuse; il la trouvait très bien ainsi, avec un sens profond du sacré; c'est ce qu'il aimait en elle. »

Ces rapports ont donc une valeur réelle, intrinsèque, indépendante du dévouement auquel ils peuvent donner naissance, en dehors de tout « rendement social », idée vulgaire contre laquelle Émile s'éleva souvent : n'admettre pas d'autre vocation religieuse que celle qui permet à tous les égoïstes, croyants ou incroyants, d'être soignés avec plus d'abnégation et de sollicitude et moins de frais. Cela encore, pour employer sa propre expression, c'est l'idée commune; mais quel égoïsme dévoile-t-elle! quel oubli complet du « sens du sacré »! C'est le renversement de tous les principes, car ce n'est plus l'homme aimé et servi pour l'amour de Dieu, c'est Dieu servi pour l'homme, Dieu passant après l'homme!...

Émile voulait du reste étudier, mais je ne puis citer toutes ses notes ici, cette opinion courante actuellement, qui prétend qu'un acte n'a de valeur que par rapport à l'utilité de la masse, opinion qu'il jugeait absolument fausse.

Cette confusion entre le bien et l'utile, il la trouvait déjà dans la philosophie grecque :

« Toute la philosophie morale de la Grèce s'est débattue dans cette confusion ou cette distinction du bien et de l'utile; la recherche de la morale ne peut être que la recherche du souverain bien; mais si le souverain bien n'est pas

le souverainement utile, n'y a-t-il pas contradiction à préférer le bien?... On voit très bien la position chrétienne par rapport à cette question rationnelle et tout humaine. Quant à la question grecque vue en elle-même, elle n'a pas de solution si l'on tient absolument à une position morale du problème. »

Dans la conscience moderne, cette importance excessive accordée aux œuvres sociales lui apparaît comme un signe certain de l'affaiblissement du sens métaphysique; il juge :

« Que la capitale importance des idées humanitaires ne peut prévaloir que dans des époques de faible spiritualité. Il faut que la notion de la primauté de la valeur de l'âme ait fléchi. »

Il s'étonne que les philanthropes actuels prétendent rompre complètement avec le christianisme, alors que les principes sur lesquels se base leur dévouement sont, qu'ils en conviennent ou non, purement chrétiens.

(1912) « La question de la pitié, de la charité, du dévouement social, écrit-il, est la pierre angulaire des discussions sur la morale, présentement. Même dans les esprits non chrétiens c'est actuellement la grande vertu, mutualité, solidarité, etc., et c'est la vertu de notre temps, dont personne ne doute, émanée du christianisme. »

« Si l'on veut se séparer du christianisme, il

faut aller jusque-là; de même si l'on veut douter de la morale en général. »

Essayant, à la suite de Nietzsche, de se séparer du christianisme et de douter de la morale, Émile lui-même s'était efforcé pour un temps d'aller jusque-là, d'étouffer en lui toute pitié et de devenir dur. Souvent, à travers ses notes, on trouve des traces de cette lutte systématique contre la pitié pour arriver à une stoïque possession de soi, et ceci eut dans sa vie intérieure une importance capitale. Peut-être ne serait-il pas exagéré de voir dans cette lutte contre la pitié une des principales causes des résistances qu'il opposa à son attrait vers le catholicisme. Nietzsche, en effet, il ne convient pas de l'oublier ici, dans son dédain orgueilleux pour tout ce qui était faiblesse ou compassion, alla jusqu'au blasphème et ne s'inclina même pas devant la divine et volontaire faiblesse qu'il aurait dû adorer. C'est aux âmes d'esclaves qu'il laissait le culte d'un Dieu pleurant sur la misère humaine et s'abaissant, pour les relever, jusqu'aux hommes les plus misérables.

Émile subit fortement cette action et ses yeux, qui d'instinct, en des jours de souffrance et de deuil, s'étaient tournés vers le crucifix, s'en écartèrent pour un temps. Quand on y regarde de près, ceci étonne de sa part, même si l'on ne tient pas compte des aspirations de son cœur qu'il comprimait. Lui qui découvrit un mensonge inconscient dans l'attitude de Nietzsche, apparemment préoccupé de former des héros et au fond cherchant uniquement à trouver une grandeur qui lui fût accessible à lui, petit professeur à Bâle, comment ne découvrit-il pas un autre mensonge dans cet orgueil insensé, dans ce refus opiniâtre de toute compassion même divine? « Il n'y a pas de grandeur sans vérité », répète-t-il à plusieurs reprises; mais là, où donc est la vérité? serait-ce dans la négation de la faiblesse humaine? Mais y a-t-il

besoin d'avoir vu de près les horreurs d'un champ de bataille pour savoir combien l'homme est impuissant et faible devant la souffrance et devant la mort? Cette constatation ne peut-elle pas se faire à toute heure? La vérité serait-elle dans la prétention à se passer de toute sympathie et de tout soulagement? Quel est l'homme sincère avec lui-même qui voudrait affirmer n'avoir jamais ressenti en des heures plus sombres que les autres un besoin impérieux d'amour et de compassion? et quel est le chrétien, si peu croyant qu'on le suppose, qui n'ait, dans ces heures sombres où la sympathie humaine ne lui suffisait plus, cherché un refuge suprême auprès du crucifix?

Et pourtant Émile, non sans peine, mais à force de combats contre lui-même, se laissa gagner par cette doctrine fausse et desséchante. La guerre devait sur ce point le faire rompre complètement avec le passé; mais comme déjà ses yeux s'étaient ouverts sur la valeur des théories de Nietzsche en 1913 et 1914! A ce moment, il écrit, au souvenir d'une scène dont la lecture avait produit sur lui une profonde émotion, cette courte note (1913) :

« Sur ce visage on lit avec respect une sage pitié. (Saint Ignace et les lépreux.) De l'infini du sentiment de la pitié. Une sage pitié est une pitié limitée, et limitée par le savoir. Ici c'est un savoir religieux, c'est la confiance en Dieu, en une réparation future, en une volonté suprême qui ayant voulu cela n'a pu vouloir quelque chose qui fût absolument mal. Mais quel savoir d'ordre laïque, quelle science, quelle sagesse pourront limiter la pitié? »

Revenant plus longuement sur le même sujet, il écrit encore en 1913 ou 14 :

« Une sage pitié ! Supposer une scène, des lépreux : le saint s'avance vers eux, mais son regard a en même temps ce reflet de lumière, cet arrière-fond de clarté si fréquent dans les tableaux du moyen âge, non l'extase mais la pensée des mondes invisibles. C'est là ce qui fait une sage pitié, une pitié mesurée et limitée. Quel autre regard, quel autre reflet d'en haut limitera la pitié?

« Qu'on songe qu'il y a pour servir l'humanité d'autres fins à suivre que les fins humanitaires ; non point des fins cruelles et antihumanitaires, mais simplement science, découverte, etc., justice, sans que la pitié soit le principe inspirateur. D'autres buts que l'on regarde ; la pitié à demi délaissée, la vue ailleurs. Peur de la pitié ; ou du moins non livré à la pitié.

« Condamner la pitié est absurde ; la faire l'idéal de l'humanité et le premier des sentiments a des conséquences lâches et abominables. Lui faire une place, sa part, c'est encore très peu. (Il faut) la sentir illimitée, et la borner par des fins qui ne la contredisent pas. »

Il n'est pas besoin de souligner la profonde et belle justesse de cette conclusion ; mais dans cette note, où l'on

sent qu'Émile a déjà repris possession de sa propre personnalité, il est une phrase à relever spécialement parce qu'elle constitue un dernier reproche, reproche grave à la conscience moderne :

« Faire de la pitié l'idéal de l'humanité et le premier des sentiments a des conséquences lâches et abominables. »

Il signale dans la littérature une de ces dangereuses conséquences :

« Signe du temps présent. — D'un relâchement de la faculté de juger par une certaine bonté d'âme. Ne pas vouloir voir la réalité telle qu'elle est parce qu'elle froisse, parce qu'elle est dure; parce que celui qui la montre ainsi n'a pas de cœur... En fin de compte, le plus pénible mensonge, le plus odieux fardeau pour qui a le sentiment de la propreté dans les opérations intellectuelles, sans parler du goût du vrai, goût subtil, délicat, dont la présence se révèle même dans les plus vaporeuses fictions. »

Il accorde d'ailleurs dans les questions morales une confiance très limitée aux littérateurs, comme en témoignent les lignes suivantes :

« D'ordinaire un honnête bourgeois comprendra ce que sa fille ou son jeune fils peuvent lire; sur le même sujet, un philosophe est inquiétant; un esthète n'en a plus l'idée. »

Par la littérature ces principes corrupteurs, qui glorifient la lâcheté devant les passions, pénètrent dans

les esprits et dans les mœurs ; cet affaiblissement général du caractère, Émile le déplore hautement, non seulement parce qu'il abaisse l'idéal humain, mais encore parce qu'il menace le bonheur même de l'individu et de la société ; aussi écrit-il dans son journal :

« Il ne faudrait pas tant pour qu'il y eût moins de malheur dans le monde, pour que la condition humaine fût un peu supérieure. Le niveau où son créateur a placé l'humanité, la faiblesse où il l'a laissée l'entretiennent dans un état bien misérable.

« Il ne faudrait pas qu'il y eût tant de lâcheté devant les désirs : qu'il y eût cette fatalité, ces capitulations, ces faiblesses, ce souverain, cet insatiable plaisir. Combien alors moins d'abandons et de perditions, moins d'insécurité dans l'amour, dans les amitiés, dans les devoirs ! Un rang de plus, et c'est comme tout un étage de déchéances et de calamités qui s'en va de dessus le monde. »

En face de ces capitulations répétées de la conscience, son esprit se repose dans le souvenir de la pureté chrétienne :

« De l'idée de pureté. — Que c'est, comme le renoncement, une tendance qui satisfait un besoin d'esprit métaphysique. Accepter l'esprit, exclure la matière. Une marque de l'infini, une prise de l'infini.

« Dans l'existence et la pratique, et notam-

ment chez la femme, de l'attitude à l'égard de la sensualité dépend une manière d'être à l'égard de toutes les facultés nobles. »

Et à la fin de 1913, revenant sur cette idée de pureté féminine qui lui était chère, il écrit ces lignes délicates :

« Jeune fille. — Cette beauté de l'ignorance, de l'inexpérience, de toute une partie du monde qui ne doit point être sue : fleur merveilleuse ; cette chose rare et parfaite, et menacée. Jeunes filles françaises bien élevées — une merveille réalisée — réservées, délicates, ignorantes.

« L'habitude, le tact, le sens de ce qui convient et de ce qui ne convient pas ; tous les sentiments sous une forme pure, idéale. Ignorance enveloppée du plus sûr savoir. »

Cette sorte de laisser-aller facile qui se manifestait de toutes parts lui semblait de plus constituer pour chaque nation et pour la France en particulier un danger grave. En janvier 1912, il écrit :

« Il semble qu'en France, pour un nombre infini de choses, le temps soit venu du laisser-aller. Il y a plus de tenue, plus de sévérité de tenue extérieure dans les autres capitales de l'Europe qu'à Paris, plus de bonne tenue personnelle, de maintien, notamment chez les hommes ; en France, le ton est à l'indulgence en ces matières ; on pardonne aisément, on prend les gens comme ils sont ; on trouve que les

choses vont toujours. Que cette élégance extérieure ne recouvre pas à l'étranger une vulgarité de fond plus grande, c'est à discuter, et, pour mon compte, je le crois. Mais la pente est dangereuse et le moment peut venir où l'éducation des sentiments elle-même pourrait en souffrir. Ceci est une des choses dont le besoin se fait le plus sentir en France ; de la sévérité dans la tenue. »

En 1913, il donne une définition de ce qu'est pour lui « la tenue ».

« De la tenue, différenciation faite entre ce qui est au dedans de vous, ce qui vous appartient intimement, et ce qui appartiendra aux autres, ce qu'ils auront le droit de pénétrer et de connaître ; la conscience du droit à leur refuser le savoir sur soi, une bienséance née de ce sentiment, une politesse, une sociabilité ainsi établie ; longue volonté de commandement sur soi, et même grandeur.

« Comment concilier avec spontanéité, générosité ? La bonne tenue n'est pas le mensonge, c'est la victoire sur soi, c'est l'empire. »

Cette vertu il en fait la compagne du tact qu'il définit à son tour comme il suit :

« Le tact, savoir souverain ; c'est le bon sens, la délicatesse appliqués à la conduite. Le sens

d'une certaine harmonie; juste où cela commence, juste où cela finit. C'est le savoir dans tout ce qui est d'ordre pratique, de l'ordre, de l'action ou de la création. »

Et du bon sens, il écrit :

« Le bon sens comme une fleur inconnue, l'adaptation, la justesse, le sens de ce qui existe, de ce qui est vrai et modelé sur le réel. »

Dans une autre note, sous ce titre : « *La France est malade de contentement de soi* », il exprime plus longuement les inquiétudes que lui causait l'état actuel des esprits :

« La vie pleine, contente, déborde, on voit une assurance dans la vie, dans la vie égoïste, la vie satisfaite, qui a dû rarement être dépassée; les classes bourgeoises sont bourrées de bon sens, de préjugés, riches et si contentes!... « La France, a écrit Nietzsche, déjà si malade dans sa volonté. » A cet égard il ne se trompe point; il n'y a plus en France de volonté publique — pas d'idéal, vivre simplement. On cherche parmi les autres peuples qui donc a une volonté. On ne voit pas non plus, si ce n'est une volonté de puissance, de commandement sans plus; mais en France il en était autrement jadis, à toutes les époques, et c'est pourquoi la différence est plus sensible... s'il y a un fléchis-

sement dans les ambitions nationales et collectives, les ambitions individuelles du moins ne manquent point. On voit à chaque pas des troupes d'arrivistes, enragés de succès, de réputation, d'argent, sacrifiant tout à leur but, incroyables de patience et de ruse, et l'on demande des professeurs d'énergie, et l'on dit que la jeunesse n'a plus de volonté ! On se plaint des sensibilités maladives ! Il y a d'étranges aveuglements !

« Quelques âmes sont blessées par cette vie immédiate, pleine, directe ; il y a des vocations religieuses aussi fréquentes qu'autrefois, peut-être plus fréquentes (?), mais qui étonnent de plus en plus. On ne pose pas de questions à la vie, pas d'au-delà, d'arrière-plan, d'infini...

« La République s'est un peu brouillée avec la morale, parce qu'elle a craint qu'il ne s'y mêlât sournoisement, clandestinement, quelque élément divin. Cet objet ne lui dit rien qui vaille. Exemple des manuels scolaires où l'on a remplacé les préceptes moraux par des affirmations géographiques : La Seine passe à Paris, etc. »

En mars 1913, dans son journal il note :

« Écrire une fois sur la morale laïque, fondée par la troisième République. Cela n'existe pas,

ce n'est pas même à critiquer ; réellement cela n'existe pas dans l'esprit même des fondateurs. Que veulent-ils ? Que prétendent-ils ? cela est insaisissable ; il ne faut pas essayer de les pousser. Réellement ils ne savent pas ; j'ai interrogé, j'ai vu les livres, je n'ai pas vu une idée claire, une intention précise...

« Cela est d'un creux invraisemblable, et sur tout cela l'autorité de l'État, immense en France. »

Ailleurs, sur une feuille volante, il consigne cette réflexion que la République doit s'attendre à « d'étranges retours », car on ne peut supprimer à sa guise et par un décret les préoccupations métaphysiques des esprits.

Ce fléchissement des consciences l'inquiète non seulement pour la France, au sujet de laquelle il fait encore cette remarque mélancolique.:

« Il faut qu'un gouvernemement ait de la grandeur »,

mais pour toute l'Europe et l'on pourrait dire pour tout le monde civilisé. En 1913 il écrit :

« Sans l'épouvantail de la guerre où serait l'Europe ? Où serait la France ? La guerre seule peut mettre un frein aux rivalités régionales, aux appétits particuliers, par la grande épouvante de ses menaces. »

Puis, peu de temps avant le commencement de la guerre, il formula ses inquiétudes au sujet de l'avenir

dans une page dont les prévisions se réalisent avec une vérité saisissante :

« Jamais une époque plus molle et plus pacifique et ayant plus soigneusement, plus savamment, plus amoureusement forgé l'outil de destruction et d'asservissement.

« Et non pas la révolution dont on nous menace, qui n'est qu'une volonté d'accroissement de cette organisation et de cette paix, qui est de la solidarité intensifiée, devenue violente pour se parfaire et se réaliser, mais des bouleversements d'autre sorte. — Peut-être quelque longue et terrible tourmente, qui apportera un but, un idéal, c'est-à-dire une volonté de tout autre race que celle qui nous occupe, le mépris de la douleur, le sacrifice égoïstement exigé, et par une grandeur d'ordre non moral, qui exalte et qui veut être obéie.

« Peut-être quelque fléau de Dieu, quelque nouvel Attila, quelque Napoléon. On s'imagine trop qu'une carrière dévastatrice et créatrice comme fut celle de Napoléon est impossible, alors que jamais cela ne fut plus facile et que rien n'est plus près du plus grand bouleversement que la confiance en la plus grande paix.

« Certes l'arme est prête — et l'enclume aussi.

« Une paix pour l'organisation, pour la solidarité, l'assurance mutuelle ; nous ne concevons plus d'autre paix, ni même de guerre autre que pour protéger cette paix. Et nous voyons tout idéal, tout avenir réussi, comme la réalisation de cette fin ; mais il n'en sera certainement pas ainsi. Qu'on se représente dans cette société ainsi organisée le pillage d'une ville par des bandits — il y a la morale, la religion, la société ; il y a le malheur habituel ; mais voilà le malheur formidable, le malheur qui vient de l'homme, l'homme autrement façonné pour la violence, le despotisme, la ruse, la conquête. »

Quelle est donc encore une fois, pour lui, la grande vertu morale celle qui aurait pu épargner à l'humanité tous ces fléaux, celle que, sur le front, il donnera au suprême degré à son héros ? C'est la justice dont il écrivait au printemps de 1914 :

« Cette vertu des vertus, l'esprit d'équité, la suprême justice. Une justice qui tient compte de tout l'univers. »

SIXIÈME PARTIE

L'Artiste.

CHAPITRE XXIX

Dernières années. — Nouvelles aspirations vers l'art. — Souffrances morales.

Les recherches d'Émile, en vue de ce traité de philosophie, occupèrent la majeure partie de son temps pendant les deux années qui précédèrent la guerre ; nous n'avons qu'à rappeler les événements extérieurs de son existence à la même époque avant de chercher à savoir dans quel état d'âme il se trouvait au moment précis où la guerre éclata.

Parmi ces événements, il en est un surtout dont il convient de dire un mot ici : ce fut la candidature d'Émile pour le grand prix de littérature de l'Académie. Beaucoup de critiques considérant *Laure* comme un chef-d'œuvre et les encouragements lui ayant été prodigués de toutes parts, il semblait vraiment pouvoir compter sur les suffrages des académiciens, aussi sa déception, surtout après sa seconde tentative pendant l'hiver de 1913-14, fut-elle très vive. Je ne transcrirai pas toutefois

les pages de son journal, où tout ce qui se passa à cette époque pour lui est raconté en détail, car c'est uniquement l'histoire de son âme que je me suis proposé de faire, et l'influence que les événements extérieurs ont eu sur sa vie morale est le seul point de vue auquel j'aie à les considérer ici. Et, d'ailleurs, lui qui, pendant la guerre, écrivait de son héros : « Maurice est maintenant au-dessus de tous les drames », à combien plus forte raison devait-il être lui-même à cette époque au-dessus de ce qui fut non un drame, mais une simple déception !

Moralement, l'épreuve lui fut très bonne et, autour de lui, on s'étonna de la patience et du calme avec lesquels il sut prendre cette déconvenue. Voici ce qu'il en dit dans le style plein d'humour qui lui était habituel pour ses lettres de famille :

« Je regrette de ne pas t'avoir écrit plus tôt à la suite de la lettre reçue à Paris après mes avatars académiques et qui était pleine de profondes réflexions sur l'incapacité où nous sommes de juger les vraies conséquences et valeurs des choses humaines.

« Malgré que de telles considérations, par un côté, ressemblent beaucoup à celles du renard de la fable devant les raisins, renard élevé en philosophie et religion, elles ont aussi leur vérité positive dont il faut apprendre à se contenter. Il est certain que parmi les difficultés de carrière que j'ai éprouvées, celle qui m'a causé le plus vif désagrément et même désolation, c'est mon échec à l'agrégation ; et, cependant, c'est à lui, me semble-t-il, que je dois tout ce

que j'ai fait depuis et peut-être ce que je ferai dans la suite.

« A vrai dire, pour le prix de l'Académie, je ne me soucie plus du tout de l'aventure; parfois, un certain ressentiment me vient à l'esprit, puis je n'y pense plus.

« Ici, même vie calme, retirée, solitaire, méditative, cloîtrée, édifiante, où tu me vois progresser à chacune de nos rencontres, de même tante Louise. »

Il ne se laissa pas plus décourager qu'irriter par cet échec et se consacra seulement d'une manière plus exclusive à la philosophie, qui l'attirait davantage et où il pensait devoir mieux réussir. Pendant ces deux années, il passa son temps soit à Montaigu, soit dans le Midi, soit encore à Sèvres, avec son ami M. Georges Salles, ou enfin à Paris, chez son frère.

Une de ses grandes joies fut la naissance de son neveu Guy, surnommé « Moineau », auquel il témoigna toujours la plus vive affection. Il aimait beaucoup les enfants et de nombreuses pages de son journal sont consacrées à l'étude qu'il en faisait.

Au commencement de 1914, il s'occupa beaucoup de Guy, qui tint une grande place dans son existence. Il jouait avec lui, assistait à sa toilette et l'observait attentivement. J'ai trouvé dans son journal la page suivante sur la « Toilette de Bébé » :

« Immédiatité d'impression ; toilette du soir ; avant de le coucher, on le débarbouille ; dès qu'il a de l'eau sur la figure, il crie ; on enlève

l'éponge, il ne crie plus ; on la remet, nouveaux cris ; juste le temps du supplice.

« Mis debout devant une cuvette pour se laver les mains ; étonné qu'on lui permette cette opération qui fait son bonheur ; se demande ce qui arrive, plonge les mains dans l'eau d'un air apeuré ; puis, quand la petite main s'enfonce, il relève la tête avec des éclats de rire ; même opération pour l'autre main ; ensuite, une joie. Puis désespoir quand on enlève la cuvette, cris perçants, cris affreux ; cela n'a aucune importance ; on ne s'en soucie pas plus que s'il ne criait pas ; ce désespoir se termine tout à coup par l'approche d'un nouveau plaisir. »

Et plus tard, sur le front, l'oncle Émile n'oubliera pas plus Guy que Guy ne l'oubliera ; et, à chaque passage à Paris, si bref soit-il, il voudra revoir son cher neveu et la petite sœur qui devait être sa filleule. Et maintenant encore Guy parle souvent de son oncle Émile. Il ne comprend pas bien comment il se pourra qu'il ne revienne jamais, et il demande « quand son oncle Émile ne sera plus mort qu'on lui dise que Moineau a continué à beaucoup l'aimer pendant ce temps-là ».

De plus en plus Émile cherchait à simplifier son existence extérieure ; au lieu de faire des voyages, le plus de voyages possible, il s'installait seulement de manière à travailler librement et avec activité. La vie qu'il menait chez notre tante en particulier était tout à fait calme et régulière. Lui-même, dans la lettre que j'ai citée plus haut, la qualifie « d'édifiante », ce qu'il ne dut pas faire sans un sourire.

Les habitants du village, qui ne le connaissaient guère que pour le voir passer à bicyclette ou descendre à la poste, lui accordaient cette sorte d'estime que procure à la campagne le fait d'être tenu pour un travailleur aux habitudes sobres et régulières. Il passait beaucoup de son temps avec ma tante, lisant et causant avec elle et la mettant au courant de ses pensées et de ses projets, car le besoin de sympathie, le désir d'être compris et encouragé était extrême chez lui. Très souvent, le soir, vers 11 heures, il redescendait de sa chambre, où il s'était retiré de bonne heure pour travailler, afin de lire à son complaisant critique ce qu'il venait d'écrire et lui demander son avis. Il recevait facilement toute objection et n'en rejetait point sans la discuter, ce qui montrait combien il était sincère dans sa recherche de la vérité.

Cette simplification extérieure correspondait très exactement aux efforts qu'il faisait pour arriver à se pacifier, selon le plan que lui-même, sans espoir du reste de le réaliser jamais, s'était tracé en janvier 1912 :

« Des jours égaux, unis, paisibles, voilà ce que je n'aurai jamais. Il les faudrait pour cela si vides, si vides que je ne le peux pas imaginer. Tout ce qui y entre y entre pour les troubler. L'amour et l'amitié même ne peuvent y entrer que pour les troubler. »

Et ensuite plus explicitement :

« Être maître de mes goûts, de mes idées, des images qui m'entrent dans l'esprit, me maintenir sur le plan d'idées où je voudrais vivre, n'être pas dépendant de l'extérieur, de moi-

même, me gouverner enfin, voilà ce que je ne peux pas; ce qui serait pour moi la paix et sans doute le bonheur. Mais, parce qu'il n'en est pas ainsi, j'ai le sens toujours très réel et très vif d'un certain ordre de fatalité. »

La vie par elle-même lui offrait peu de satisfaction :

« Je ne suis réellement pas, écrit-il, de ceux que la vie contente; ce qu'on entend par la vie, son train quotidien, ses relations, sa monotonie, sa diversité, rencontres, conversations, incidents. Véritablement, je suis un étranger. »

Il ne cherchait pas à se mêler à ce qui se passait autour de lui et s'isolait de plus en plus; il devenait, pour employer sa propre expression, « spectateur de sa propre vie », ce qu'il explique ainsi :

« Non au sens de se regarder vivre, mais sentir que le courant de l'existence qui emporte nécessairement, qui reprend chaque matin devient de plus en plus quelque chose d'étranger, quelque chose qui a longtemps duré, dont on n'attendait pas une si longue durée. Une répugnance à agir, à compter sur sa vie pour entrer dans la réalité d'une action. »

Cette solitude qu'il affectionnait ne devait pas être complète, sans quoi elle devenait une véritable souffrance.

C'est encore à M. G. Salles que j'emprunterai les détails suivants :

« Bien souvent je l'ai entendu m'exprimer quel grand effort exigeait de lui l'accomplissement de sa tâche quotidienne ; c'est avec peine qu'il reprenait chaque matin son ouvrage à l'endroit où, la veille, il l'avait laissé. Peu à peu l'entrain revenait. Mais s'il n'avait pas ensuite, pour se délasser, la société d'une personne qui lui était chère, s'il se retrouvait seul avec ses réflexions, il ressentait bien souvent une profonde angoisse.

« Pour rendre ses pensées légères, il avait besoin d'une affection, de la société de quelqu'un qui le comprît ; c'est pour cela qu'il avait finalement renoncé à la solitude et qu'il demeurait, la majeure partie de l'année, soit à Montaigu, auprès de sa tante, soit ailleurs, dans la compagnie de son frère ou dans la mienne. »

Pourtant cette solitude complète, il la recherchait parfois, et au sujet de la souffrance qu'elle lui imposait M. Salles écrit :

« Alors qu'il demeurait dans un village des environs d'Hyères, je suis allé passer deux jours avec lui. — Nous y avons fait ensemble quelques promenades, mais nous sommes surtout restés de longues heures assis sur un petit promontoire d'où l'on domine le beau golfe. Il m'y a entretenu de ses derniers travaux et je me rap-

pelle avec émotion ce magnifique défilé d'idées et d'images passant dans ce vaste décor.

« Avant ma visite, il était demeuré là seul pendant deux ou trois mois, et comme je lui demandais quelles y avaient été ses distractions, il me répondit : « C'est d'aller me promener sur « le bord de la mer. J'y saute de rocher en « rocher, je fais des ricochets sur l'eau... C'est « puéril, mais c'est aussi bien mélancolique. « Il faut, je vous assure, beaucoup de courage « pour résister à un pareil isolement. »

« Au moment de mon départ il devint très sombre et il me dit tristement : « Si une autre « existence était possible, croyez bien que je la « mènerais volontiers. »

Ce qu'il cherchait dans la solitude, dans l'absence momentanée de toute sympathie, il le dit dans les lignes suivantes :

« Pousser à l'extrême les tendances profondes de sa nature, se mettre seul en face de l'univers, le connaître suivant sa sensibilité, s'y sentir comme un étranger, un passant dédaigneux qui promène les yeux sur l'auberge où il est par hasard tombé, se sentir capable du grand dégoût, de la grande pitié, d'une mélancolie souveraine et pure. »

Quelles tristes pensées l'assiégeaient lorsqu'il était ainsi livré à lui-même ! il voyait devant lui :

(1912) « La perspective lointaine et pourtant certaine de jours énormément tristes. Il y en eut déjà de tels, beaucoup de tels; que n'ai-je connu ?

Et rappelant ces souvenirs mélancoliques, il écrivait :

« Ces visions du passé qui s'appellent l'une l'autre, qui s'éveillent comme un triste feu d'artifice éclairant çà et là des plaines livides, me donnent dans la bouche un goût de cendre et dans le cœur une aspiration à ne pas être. »

Ailleurs il peignait en deux phrases les continuelles oscillations de son âme :

« Allant alternativement du désir de meubler son expérience au dégoût du contact avec la vie. »

« L'esprit sans cesse sillonné d'éclairs et de pressentiments. »

Depuis deux ans il luttait avec acharnement et persévérance pour conquérir cette paix qui lui échappait toujours — cette paix basée sur le contrôle absolu de soi-même et qui, par la pureté, libère l'esprit. Mais comme cette paix qu'il avait fuie jadis se faisait désirer à son tour ! Comme l'esprit d'Émile, au milieu de ce conflit perpétuel, gémissait des incertitudes qui l'enténébraient encore, comme son âme trouvait lourd le fardeau des tendances passées qui, se réveillant soudain, se faisaient parfois sentir dans toute leur violence! La philosophie, le stoïcisme ne pouvaient-ils pas lui assurer la paix? Il semble qu'il ait traversé une nouvelle crise morale peu

de temps avant la guerre. L'art qu'il avait voulu délaisser pour la philosophie prit, pendant quelques mois, sa revanche. Ne serait-ce pas parce que la philosophie, à laquelle, dans un généreux désir de vérité et de libération de l'esprit, il avait tout sacrifié, n'avait pas répondu à son attente? La vérité? Il semblait n'en avoir approché souvent en de hardis coups d'aile que pour sentir davantage encore la soif de la posséder. La liberté d'esprit ? C'était pour lui comme une insaisissable chimère ; lorsqu'on s'est débarrassé de tout ce qu'on croit être préjugés, peut-on se débarrasser aussi de soi-même, de ses inclinations profondes, sources secrètes de tant de jugement, surtout alors qu'aucun principe inébranlablement établi ne vient contrebalancer leur influence.

Il écrivait et non sans mélancolie :

« Je m'aperçois déjà que par le mouvement naturel de mes réflexions chaque livre nouveau efface ou même annule, en tout cas amoindrit singulièrement la portée philosophique du précédent. »

Et il ajoute :

« Cela pour apprendre à être plus artiste. »

Que pensait-il donc de l'art à cette époque ? Il établissait d'abord la distinction suivante entre deux genres d'art :

« Petit art qui reflète ce qu'il a vu ; grand art, créateur et puissant qui ajoute au monde, force vivante de l'esprit. »

Et c'était ce grand art, cet art plus puissant, en même temps que plus pur, qui excitait son ambition. Il sentait

que son attitude personnelle vis-à-vis de l'art avait changé.

« Dans la jeunesse, écrit-il, on veut être artiste pour dire ce qui pèse sur le cœur, pour se délivrer des souffrances ou des mélancolies. Mais plus tard on se tient plus loin de soi ; l'art prend une sorte d'existence personnelle, une vie à part. »

Parfois il lui semblait que les mots n'étaient pas capables d'exprimer ce qu'il éprouvait :

« L'art, les pensées s'en vont, s'effacent; ce que j'éprouve ne serait capable que de musique. La littérature est grossière ; il faudrait au moins cet état d'émotion dramatique, à partir duquel peut commencer, même dans une œuvre littéraire, une grande musique, des sonorités primitives, des intérêts immenses, une sublime harmonie. »

Ce n'était, en aucune manière, le désir du succès qui le poussait ainsi vers l'art, car dans son journal on trouve cette note :

« L'idée de succès m'est tellement étrangère, loin de moi, indifférente, jamais entrée dans mon esprit. Avoir du succès, c'est pénétrer dans cette société parisienne pour laquelle je n'ai que de l'aversion et du mépris, car tout y est faux, il n'y règne, à aucun dégré, l'esprit de mesure et de propreté. Je ne tiens pas non plus à

répandre mes idées, que je crois plutôt dangereuses. »

Ce n'était même plus le dilettantisme qui lui faisait rechercher la beauté et la perfection dans l'art, c'était un désir plus noble qu'il exprime en ces termes :

« Croyance en la beauté... Sur la valeur de l'art à ce point de vue; oui, quelques moments d'enthousiasme; mais à part cela, qu'est-ce que la beauté? sans doute on aime un grand frisson éveillé dans d'autres âmes...

« Peut-être le plaisir le plus profond que je pourrais avoir est celui d'ennoblir spirituellement d'autres hommes. Alors un sentiment de puissance réelle, de fécondité réelle, de joie; mais plaire, simplement plaire, quel dégoût!... Libérer du monde, libérer d'attaches matérielles!... »

Il en était donc arrivé à considérer l'art sous son jour le plus haut, à voir en lui un moyen de soulever d'autres esprits au-dessus des préoccupations vulgaires et de les ennoblir en les purifiant.

Pour ceux qui l'entouraient il était clair, dans les premiers mois de 1914, que l'art commençait de nouveau à s'emparer de lui; un souvenir personnel m'aidera à préciser le sens dans lequel se produisait cette réaction. Par une lumineuse après-midi de printemps nous étions allés faire une promenade dans les environs de Montaigu; nous nous assîmes bientôt. Devant nous s'étendait un de ces jolis et calmes paysages bourbonnais qui nous étaient si chers. Émile me parla d'abord assez longuement de ses

projets, et surtout des héros grecs. Et puis, peu à peu les arbres en fleurs et l'aspect souriant des prairies le ramenèrent du pessimisme grec à la douceur de cette journée printanière. Il en vint alors à me dire qu'il voulait écrire une sorte de conte, à moitié réel, à moitié féerique. Une jeune femme devait arriver en plein hiver dans un palais; je ne sais plus exactement les détails de l'histoire; mais lorsqu'elle ressortait quelques heures après, le printemps, par miracle, était déjà venu. Lentement, à plusieurs reprises, me montrant de la main le paysage baigné de fraîcheur et de clarté, Émile me répéta : « Alors c'était le printemps. » Il semblait que ce mot eût pour lui un son magique et que son âme fût en complète harmonie avec le gracieux décor qui nous entourait. Quelle vie nouvelle sentait-il donc monter en lui?

J'ai trouvé dans son journal les lignes suivantes, datant de cette époque et qui m'ont rappelé plus vivement encore cette dernière promenade à Montaigu et notre dernière conversation paisible :

« Printemps : Mai, pluvieux, froid; le printemps vient quand même, ou du moins les blés poussent, les bourgeons viennent, les lilas se garnissent de feuilles, les violettes, les pervenches apparaissent; mais cela sous la pluie, le froid; elles ont l'air de se tromper de saison; on ne les voit pas, mais on les plaint, frileuses. Puis tout à coup un jour de soleil; dans ce décor le printemps apparaît; car le dieu était prêt; il s'était installé sans qu'on y prît garde; par un coup de baguette magique on se trouve en face du printemps, le roi merveilleux de ces choses. »

Je ne saurais guère ce qui se passa ensuite dans son

âme jusqu'à la mobilisation si son journal ne me fournissait sur ce sujet de précieuses indications.

Dans ses lettres, dans l'une surtout datée de Roscoff, il me disait seulement qu'il était décidé à ne plus voyager, parce qu'il avait retiré des voyages toute l'utilité qu'il pouvait en attendre. Il comptait dorénavant partager son temps entre Montaigu et Paris. D'après ses notes intimes il est clair qu'il souffrait beaucoup à cette époque. Dans son carnet de guerre, il écrivit, sans doute en juin 1915, ces lignes significatives :

« Me rappeler que l'an dernier je n'en pouvais plus ; c'était une fin, un terme, plus d'issue, une exaspération des nerfs qui me rendait malade, muré de toutes parts. »

A la suite il avait ajouté : « Si calme cette année, peut-être amoindri? » Et dans une lettre, écrite à peu près au même moment, il avait fait aussi allusion à cette violente crise d'âme de l'année précédente. C'était surtout alors le cœur qui souffrait et à un tel degré que le bonheur ne lui semblait plus possible. Il écrivait en mai ou juin 1914 :

« Compter les jours heureusement passés, grain à grain ; il n'y aura rien de plus, quand bien même mis en tas ils font un ensemble misérable. »

Puis quelques jours après :

« Au fond, il y a eu toujours beaucoup d'espérance dans ces joies momentanées, beaucoup d'espérance dans ma tristesse, précisément cette espérance qui s'en va... »

L'imagination intensifiait ces souffrances qui ne lui laissaient presque aucun repos. Un jour il décrivit une sorte de rêve qui avait dû produire sur lui une impression terrible. Il commence par ces mots :

« Être loin, ignorer, ne plus être... Mais toujours une pensée revenait invincible, silencieuse, inévitable, toujours, toujours... Une fois c'était dans un demi-sommeil, où il y avait un peu de paix; l'imagination, comme une fée, conduisait dans un parc, et comme il y avait de la paix dans cette image, elle était accueillie avec douceur. »

Ici Émile fait la description du parc, qu'il interrompt brusquement par cette exclamation :

« Horreur! Effroi! A la place où il était ce fut comme s'il se levait tout à coup une horrible tempête, et sa bouche s'emplissait de sang. »

Enfin le sentiment de la douleur finit par l'envahir à un tel point qu'il écrivit dans son journal cette phrase désespérée :

« L'acceptation définitive d'un sort malheureux. Définitif, entendu, réglé; ne plus rien faire pour le bonheur. »

CHAPITRE XXX

Voyage en Bretagne. — Apaisement. — Derniers travaux.

Arrivé à cette extrémité de souffrance morale, Émile ne voyait plus pour lui qu'une chose possible, se raidir contre la douleur et accepter la vie avec cette dureté et ce stoïcisme qui sont parfois les seuls refuges que puissent trouver une âme très vibrante. Sur cette volonté ainsi tendue, quelle influence aurait pu avoir la guerre? Il est difficile d'en juger; il est probable pourtant que l'épreuve eût été plus lourde encore à porter. Heureusement la détente se produisit avant cet instant redoutable. Le journal d'Émile a seul révélé le secret de cette transformation d'âme accomplie à Roscoff en 1914.

Mais avant de citer la page destinée à en conserver le souvenir, suivons d'abord un peu Émile dans ce dernier voyage qu'il fit en Bretagne seul et si tristement.

A Tréguier, la statue de Renan l'arrête. Il en fait une longue description et discute à loisir les trois phrases gravées sur le socle : « Rien de grand ne se fait que par la science et la vertu. — La foi qu'on a eue ne doit pas

être une chaîne. — L'homme fait la beauté de ce qu'il aime et la sainteté de ce qu'il croit. »

« Qui donc, s'écrie Émile après avoir copié ces phrases, qui donc a choisi ces pensées pour les inscrire là? Trois idées de primaire, bredouillage et gâchis...

« Phrases prises bien à tort, continue-t-il, pour l'évangile d'une démocratie primaire et têtue, comme la solide base d'une culture où rien n'entre de divin; beauté, amour, sainteté, foi, tout cela comme un tas confus de choses élevées qui se muent l'une en l'autre comme on veut. C'est vraiment l'esprit d'erreur, à moins de le prendre sous son autre aspect qui est celui de l'ironie dédaigneuse, qui n'accorde même pas un examen sérieux et un esprit d'analyse et de discernement. Bien pauvres d'un côté, bien méprisantes de l'autre.

« Mais lui, le malicieux, comme il se serait moqué de ceux qui mettaient ces pauvretés en lettres d'or et de ceux, combien nombreux, qui ont adopté avec une conviction naïve, pour penser d'une manière élevée, ces procédés arbitraires et lâches... Cette manière de penser a fait école; il y a eu un style révolutionnaire pour nous très perceptible; il y a eu le ton de la philosophie du XVIII^e siècle, il y a eu le ton de la pleurnicherie morale, les affirmations

vagues et sonores où se mêlent en tas les mots de solidarité, charité, sainteté, amour, beauté, devoir; on pique au hasard... sans songer que cette grandiloquence pompeuse est une injure à toute vérité et qu'il n'y a pas d'élévation sans vérité. »

De Tréguier Émile se rendit à Trégastel, puis à Roscoff. Parmi les descriptions semées dans son journal, en voici une qui montrera une fois encore combien son âme s'harmonisait facilement avec les paysages doux et brumeux :

« Brume sur la mer; la brume s'éclaire et devient bleue; le soleil la rend bleue en la traversant, et légère, tamisée, imprégnée de soleil, amollie, arrondie; l'île de Batz apparaît noyée dans cette douce brume, son église et ses maisons touchées par le soleil, comme si les vapeurs bleuâtres s'entr'ouvraient justement pour la laisser voir. Douceur et rêve.

« La brume continue à s'élever, la mer semble polie comme si une surface unie de lumière argentée s'étalait au-dessus, jusqu'aux lointains de l'horizon où elle se confond avec la brume; des rochers noirs trouent çà et là cette surface, et sur l'un d'eux une bande de mouettes blanches est posée.

« Doux éclairage lumineux et fondu.

« Heures parfaites. »

Comme Émile ne se mêlait généralement que fort peu aux personnes qu'il rencontrait à l'hôtel, il vivait en voyage dans une solitude presque complète. Aussi pendant son séjour à Trégastel passa-t-il de longues heures au bord de la mer, contemplant, rêvant, méditant. Au retour d'une de ces promenades solitaires, il écrivit les pages suivantes :

« Il est midi, la mer est basse, hérissée de rochers rougeâtres, en forme de piliers. Les flots sont calmes, unis, miroitants ; l'immobilité sous le ciel, un silence immense... Tout est délicieux, aspect heureux, brillant, limpide. Penché sur une nappe d'eau laissée dans l'excavation d'un rocher par la mer en se retirant. Là merveilles ; peut-être 70 centimètres de long, 10 centimètres de profondeur avec un endroit plus creux. Une eau limpide, transparente, claire, jolie, immobile, et là un entassement de vie extraordinaire, un grouillement, c'est un petit univers au milieu de ces rochers desséchés. Des algues brunes, d'autres jaunes ; des goémons, rubans unis, polis, vernis, rougeâtres, des mousses d'une délicate et fine chevelure vert clair lumineuse, peignée et brillante, tout cela entremêlé, nuancé par l'eau même, fouillis de formes et de couleurs, flottant, tapissant une partie du bassin. Et combien d'animaux ! peu à peu on les voit apparaître ; plusieurs poissons noirâtres de la grosseur des goujons, mais avec

une tête plus forte, plus trapue, plus bestiale et des yeux noirs presque saillants ; d'autres beaucoup plus petits, avec pourtant une belle collerette rouge et le dos doré. Craintifs, à mon approche, d'un mouvement brusque qui bat l'eau bruyamment, ils vont se réfugier dans les mousses. Des crevettes en grand nombre, si transparentes, si légères, si fines, qu'on les voit à peine ; un vif coup de queue, comme un ressort qui se détend, et les voilà au loin ; elles tournent, virent, flottent, font des rondes au soleil.

« Combien de coquillages de formes multiples, combien d'animalcules rouges, noirâtres qu'on voit nager ou grimper le long des rochers ; à mesure qu'on regarde, on en voit, et une loupe dans chaque goutte d'eau en montrerait d'autres à l'infini. Ces êtres de petite taille ne font aucune attention à moi ; ma grosseur doit dépasser leur capacité visuelle ; seuls les crabes et les poissons un peu gros m'avaient aperçu quand j'arrivai ; les poissons se sont blottis dans les algues ou dans les rochers ; ils ne font plus un mouvement, et je vois leurs yeux noirs qui ne cessent de m'épier. Mais pour le reste, comme je n'ai pas troublé l'eau et comme je n'ai pas commis d'acte de sauvagerie, tout prend sa vie normale et coutumière.

« Et alors, très vite, l'aspect de lumière, de

jeu, de beauté, d'émerveillement disparaît; on voit toute la vie se manifester exclusivement dans des formes élémentaires et terribles. Tous ces êtres ne sont occupés qu'à une chose, à se pourchasser et à se détruire les uns les autres; ils cherchent leur nourriture, et tous, tant qu'ils sont, ne se nourrissent que de chair vive. Sous les apparences de la beauté il ne règne que la faim et l'épouvante. La première remarque que j'en fis fut occasionnée par une poulpe...

« Qu'on songe que toutes ces bêtes, même les plus gracieuses, sont des monstres énormes, difformes et épouvantables par rapport à de plus petites. Aussi la peur est souveraine, chacun se garde et tremble; dès qu'un incident se produit, tout se cache, fuit, la poulpe rentre ses bras, et change de couleur, les coquillages ferment leurs portes ou se collent aux rochers; les poissons frémissent; tout le monde fait le mort, et cependant on voit partout la vie qui palpite et tremble.

« Voilà un autre aspect de ce monde enchanté: quand on est resté une heure ou deux à plonger son regard dans ces abîmes merveilleux de la vie, on sent d'un côté qu'on pourrait les regarder sans fin, et toujours voir et apprendre, mais aussi une tristesse, une répugnance, quelque chose de douloureux, d'étouffant, de limité. Oh!

songe surprenant! une pensée se détache de toutes ces bêtes; je regarde ces mousses brillantes, ces grottes dans le rocher rose; oh! quelle merveille que parmi tous ces êtres un être apparaisse dégagé de l'animalité, doué de contemplation et de savoir et d'autres sentiments que ces sentiments de bestialité; une âme sonore, vive, créant dans le monde un rang de réalité supérieur. Tel fut l'univers avant l'apparition de l'homme, un tel déchaînement de formes primitives et brutales, rien que cela, pas d'autre réalité, et pourtant il y avait autre chose dans l'univers, il y avait bien autre chose... »

Ce dernier mot marque le nœud de toute cette contemplation de la vie d'êtres inférieurs et il aboutit à reconnaître la nécessité d'un être supérieur, préexistant au monde visible, à l'âme humaine elle-même.

Cette âme humaine, dont Émile saluait dans l'univers l'apparition lointaine avec un tel tressaillement d'enthousiasme, posait toujours devant lui le même problème troublant. Était-elle l'étrangère céleste dont le vol doit monter jusqu'aux espaces éternels ? ou bien, produit le plus merveilleux de la nature, devait-elle être confinée uniquement aux régions accessibles à la seule raison? Il se le demandait encore; et, sans doute, dans l'état de souffrance aiguë où il se trouvait alors, incliné vers le pessimisme et le désespoir, comme il devait penser à ces héros grecs qu'il admirait tant! comme il devait rêver se faire une âme haute et dure comme la leur, bornant volontairement son horizon et ses désirs! Mais une pro-

fonde émotion, une émotion religieuse vint soudain l'arracher à ce découragement sans issue. Il est à Roscoff :

« Ce matin, Fête-Dieu. Je suis allé à la messe. Émotion. J'ai vu la procession ; deux fois la foule agenouillée ; une fois en face de l'église, au reposoir ; le Saint-Sacrement porté par un prêtre sous un dais, tous les hommes à genoux ; bannières, le drapeau français et sonneries, chants, trompettes. Puis, une autre fois, encore près d'une chapelle ; la chapelle était ouverte, des cierges au fond ; partout, draps étendus, fleurs, buis. Fleurs et dessins par terre ; un coup de vent les dispersa. Belle émotion ; je pensais à Œdipe, à cette sphère de justice et de raison, et je me disais qu'il y a d'autres effusions ; or sont-elles interdites, ou bien pourront-elles s'accorder aussi, prendre rang ? Je pensais à quelque grand chagrin possible, et je me disais : il y a deux rangs dans l'acceptation ; ou bien, c'est ainsi, il faut supporter, être digne, fort, distant, savoir souffrir ; oh ! puis ceci : un pardon, un consentement, quelque chose de l'âme qui s'incline, qui veut bien ; qui chérit encore, mais d'une autre façon où il n'y a plus ni désir, ni amertume, ni regret, une bienveillance, un accord, un vœu, un adieu, quelque chose d'extrême et d'adouci, où l'âme se fond dans un autre ordre de l'amour et de la douleur ; non plus avec cette

résistance, cette âpreté, mais déliée, donnée, transfigurée, ayant cherché une place et un rang hors du monde. »

De nouveau soulevée au-dessus du monde visible, son âme aspirait de toutes ses forces à ces hautes sphères où la raison seule ne pouvait l'introduire et dont il avait voulu douter. En présence de cette foule agenouillée et priante, lui-même, venu là poussé par quelque force secrète et certainement avec un sentiment de profond respect, avait subi l'influence douce et mystérieuse de la blanche hostie qui faisait courber tous les fronts. En face d'elle, il avait compris, ou plutôt senti l'abîme qui sépare le stoïcisme de la sainteté ; l'un est le triomphe de la volonté et de la raison humaines livrées à leurs propres ressources et se développant librement selon l'ordre de leur nature ; mais l'autre, la sainteté, c'est l'essor de l'âme au-dessus de toutes les passions purement humaines, au-dessus de l'orgueil et de la raideur comme au-dessus de la sensualité ! c'est le vol joyeux et libre d'un esprit qui, au delà des apparences sensibles, séduisantes ou pénibles, voit toujours de divines et merveilleuses réalités. Dans la sainteté, il n'y a plus de pessimisme, plus de dureté, plus d'amertume, il n'y a plus qu'amour et pureté et cette joie paisible que donne la ferme espérance.

Émile, en cet instant, passa de l'ordre humain à l'ordre divin, et son esprit, rompant avec ses habitudes passées, plaça définitivement le saint au-dessus du héros. Là dut commencer la dernière étape qu'indique son plan de roman : « A la fin, un attrait fort et prédominant pour la sainteté ».

Ce fut sa dernière préparation avant la guerre. Quand il revint de Montaigu, il paraissait très paisible ; il annonça à sa tante qu'il allait remanier tout le plan de son ouvrage de philosophie, qui ne correspondait plus à

ses idées actuelles ; il se mit aussitôt à l'œuvre avec grande énergie. Mais il ne put donner que trois semaines à ce travail, que la mobilisation vint brusquement interrompre. A son départ, il laissa sur sa table de travail, avec des notes de philosophie, l'ébauche d'une nouvelle dont quelques pages seulement sont écrites et dont le plan n'est pas indiqué. Sur la couverture se lit ce singulier fragment de conversation : « Peux-tu reconnaître les églises de loin ? — Pourquoi cette question ? — J'ai un ami qui « sent » les églises de loin. C'est un abbé mystique. » Cette phrase, si étrange sous la plume d'Émile, n'a pas été jetée là sans réflexion, car en passant devant une église il avait un jour réellement posé cette question sous la forme suivante : « Peux-tu me dire immédiatement si le Saint-Sacrement est dans cette église ou non ? » Sa sœur, grandement surprise d'une telle demande, l'interrogea à son tour sur ce qui l'avait motivée. Il lui répondit avoir lu de certains mystiques qu'ils sentaient, même de très loin, la présence du Saint-Sacrement ; le cas était-il exceptionnel ? ou bien ce sens était-il répandu parmi les fidèles ?

Sur la même page, on lit encore : « N'as-tu jamais songé à te faire religieuse ? — Eh bien, et toi ? — Oh ! moi, c'est différent, je n'ai pas la foi, mais quand on l'a, pense donc, c'est logique... »

Parmi ses papiers se trouvait aussi le plan à peine ébauché d'une pièce dramatique ; le théâtre l'avait à plusieurs reprises vivement tenté. C'est une comédie qu'il se proposait d'écrire, mais le fond en eût été grave, par instants tragique, la tournure de son esprit ne lui permettant pas de s'arrêter longuement au côté superficiel et léger de la vie et des événements.

Enfin, quelques phrases éparses, écrites dans un style très poétique et réunies sous le nom de *Julia*, semblent les premiers matériaux du conte que, au début du printemps, il avait projeté d'écrire.

Si nous consultons maintenant les premières pages du carnet sur lequel il écrivit ses notes de guerre, nous y trouvons l'indication suivante :

« *Contes à Lili.* J'avais voulu réunir beaucoup d'histoires et événements autour d'un groupe de personnes à la campagne; vie de province, réflexions, contes, conversations. Ceux-ci pouvaient être lâchés, repris, suivis, pendant des années, servir de trame et de noyau, former le centre de nouveaux événements. Ce projet a été abandonné comme tant d'autres après avoir amusé et excité l'imagination pendant quelque temps... Ceci pour expliquer ce titre de *Contes à Lili :* Lili était une fillette de 6 à 7 ans qui jouait un certain rôle, occupait une certaine place dans ce milieu. — Petit profil net, caractère assez entier, personnel, petit pas ferme, malicieuse. — Elle était mise en extase par des contes. Elle avait une vieille bonne qui en avait appris par cœur, les disait de mauvais gré et à force d'être priée. De là, une série de quelques contes qui venaient prendre leur place çà et là dans cette trame si vaste. »

Était-il destiné à prendre place dans cette trame le conte symbolique dont le plan suit immédiatement et s'ouvre par ces mots : « Il y a là-dedans une foule de choses que tu ne comprendras pas, personne ne le peut », et par cette réplique, sortant sans doute de la bouche de Lili : « Commence, cependant » ; de toutes

façons, je puis, ce me semble, le transcrire ici ; mais ce n'est évidemment qu'une ébauche.

« Tous les héros du Graal sont morts ; seule, la fille d'Arthur est endormie. Les héros sont morts... il n'y a plus de héros depuis bien longtemps ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas eu de pureté — pour un héros il faut toutes les qualités humaines : bravoure, générosité, détachement, mais sous l'angle des questions éternelles et d'une pensée plus qu'humaine ; il faut, en même temps, quelque grande œuvre à accomplir... Donc, plus de héros purs, tous morts ; elle endormie, fille des héros.

« Elle représentait l'amour, essence des choses, appel suprême des âmes que l'héroïsme semble exiler, récompense divine.

« Donc sur un rocher, robe de pourpre, mer brumeuse de Bretagne, mer infinie ; des nains y fabriquent des chaînes, petits hommes qui s'ennuient, dansent entre eux, font un tour, puis soufflent leurs flambeaux.

« Les nuages pendent aux parois comme un dais, magnifique décor, armure, robe d'or. — Mais il y a un trésor plus merveilleux, le plat de Joseph d'Arimathie (ici ton de profonde confidence).

« Un jour arriva un fils de la Germanie qui faillit emporter dans ses bras nos légendes ; il

était accompagné des oiseaux des forêts; il s'était forgé lui-même une énorme épée; il avait écouté certaines voix profondes de la nature; il avait été instruit aussi de certaines choses mystérieuses et surprenantes... mais il ignorait la nouvelle valeur du sang. — Alors comment aurait-il mérité la fille d'Arthur, d'Arthur dont toute la chevalerie avait été fondée précisément sur la valeur nouvelle du sang, tout à coup devenu précieux, le sang mystérieusement apporté d'Orient. Lui n'avait rien su, rien connu ; il avait traîné son char dans le sang; il n'avait pas su cet immense changement opéré dans le monde et à cause duquel s'était élancée la légion des compagnons d'Arthur, à savoir le prix nouveau du sang. Avec cela il jeta un regard de convoitise sur les trésors; c'est pourquoi les nains l'arrêtèrent; ils l'auraient même enchaîné, le Germain épais, s'il ne s'était débattu. Depuis, morne silence... immobilité... »

Cette dernière phrase est inachevée. Est-ce la mobilisation qui l'interrompit ? Aucune date ne permet de répondre à cette question.

Il semble plus probable que ce plan fut écrit sur le front, alors qu'Émile avait pu voir le Germain épais, ignorant la valeur nouvelle que le christianisme avait donnée à la vie humaine, se précipiter sur nos trésors avec des yeux pleins de convoitise. Hélas! pour que le barbare pût être enchaîné et rendu incapable de nuire,

pour que nos pures traditions chevaleresques fussent sauvées, les doux rêveurs de France durent courir à la frontière et donner leur vie.

Mais ces rêveurs avaient conservé intact en leur âme l'amour de la patrie. Au premier appel, ils se trouvèrent prêts à partir et purent même saluer avec enthousiasme l'occasion qui leur était offerte d'accomplir une œuvre virile. Émile lui-même, si peu incliné qu'il se sentît vers l'action, n'avait-il pas écrit cette phrase ardente au sujet de Diane chasseresse :

« Retraites profondes où il faut relancer les cerfs, rougeurs du matin, fanfares dans l'aube, ardents départs pour la chasse de Latone, aurores vaillantes où toute volupté paraît misérable, élan généreux de l'action qui brise les liens du plaisir. »

SEPTIÈME PARTIE

Le Soldat.

CHAPITRE XXXI

Mobilisation. — Premières impressions au dépôt et sur le front.

« Tu peux être sûre que j'aurai fait tout ce qui devait être — ni baissé, ni enfui, ni fléchi ; pas de violence d'ailleurs... »

Telles sont les dernières lignes que du front Maurice devait écrire à sa sœur et il ajoutait, ne voulant point qu'elle le crût supérieur à ses compagnons d'armes :

« Ils sont tous ainsi ! Non point avides, convoitant, comme les races conquérantes, mais détachés et sachant si bien mourir ! »

Comme ceci résume bien la vie d'Émile lui-même pendant la guerre : le devoir accompli sans faiblesse jusqu'au bout, jusqu'à la mort ; la pitié pour la souffrance des autres devenant de plus en plus grande ; le respect

et l'admiration pour ses frères d'armes l'amenant à s'oublier complètement. Il ne nous reste qu'à voir comment s'est poursuivie et achevée cette évolution.

Quoiqu'il ait écrit à propos des sentiments qui soulevaient la France au début de la guerre : « Grandeur héroïque de sacrifice chez tous », son intention n'était point de traiter la dernière partie de son roman comme une tragédie. Au contraire, il dit expressément :

« Toute cette fin pourrait être traitée d'une manière simple, mesurée, limpide, qui ferait contraste avec quelques violences dans la partie précédente ; ici, aérienne, légère, en fresques, sans pathétique — Le dire — Une musique légère ; point d'éclats, point de phrases — Évitant tout excès ; presque choqué par les drames. »

Ailleurs, il écrit encore :

« Dans la deuxième partie, tout est tragique ; ici, plus de tragique, une autre atmosphère... »

Pourquoi ce choix qui peut paraître étrange ? Simplement parce que son héros devait graduellement arriver à une parfaite purification, à un parfait détachement, et être mis, par là même, « au-dessus de tous les drames ». Pour respecter son désir, c'est avec la plus grande simplicité que sera racontée cette partie de sa vie, la plus émouvante pour ceux qui l'aimaient.

Le décret de mobilisation le surprit peu : depuis quelques jours il ne se faisait plus aucune illusion sur la tournure qu'allaient prendre les événements. Dès qu'il avait lu dans les journaux le texte exact de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, jugeant la guerre inévitable, il avait commencé à s'y préparer. En l'absence

du maire appelé le premier au dépôt, il insista pour que le tocsin fût sonné immédiatement après l'affichage de l'ordre de mobilisation, afin que les paysans qui travaillaient dans les champs fussent avertis sans délai. Son émotion était grande, mais ce qui l'inquiétait avant tout c'était de savoir comment la mobilisation allait s'effectuer, et si chacun comprendrait bien la nécessité de mettre toute la bonne volonté possible au service de la cause commune.

Cette inquiétude le fit descendre de nouveau à la mairie dans la soirée; il voulait se rendre compte de l'état d'esprit qui régnait dans le village. On s'étonna autour de lui de l'énergie et de la chaleur inaccoutumées avec lesquelles il parla à ceux qu'il rencontrait. Ce n'était pas que le patriotisme manquât dans cette population foncièrement honnête et bonne, mais bien des gens ne comprenaient guère pourquoi il fallait aller se battre. Si l'Autriche et la Serbie avaient des démêlés entre elles, en quoi cela regardait-il la France ? Émile tâcha de leur expliquer clairement le but des menées allemandes qui l'indignaient profondément.

Ce soir-là, lui, ordinairement si sobre de gestes et de toute manifestation extérieure d'émotion, frappa brusquement sur la table : « C'est une infamie ! s'écria-t-il. Des voleurs de grand chemin n'auraient rien fait de pire ! L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie a été un véritable guet-apens. Cet odieux complot est impardonnable. »

Et dans sa bouche, alors qu'il avait autrefois tant aimé et admiré l'Allemagne, ces mots de révolte et d'indignation avaient une signification particulièrement forte. Et combien ce dégoût de l'Allemagne augmenta pendant la guerre, à mesure que ses dernières illusions tombaient l'une après l'autre ! Que n'est-il là pour l'exprimer lui-même et pour l'entretenir dans notre génération et dans celle qui va suivre ! Cette belle œuvre de puri-

fication de la conscience européenne arrachée au joug allemand, combien, d'après ses notes de guerre, elle l'eût attiré !

Émile ne partit de Montaigu que le surlendemain de la mobilisation. Lorsqu'il nous quitta il était complètement maître de lui, maîtrise qu'il n'avait pas dû obtenir sans quelques efforts, car il semblait vraiment bien peu fait pour l'armée et le champ de bataille.

Uniquement occupé des choses de l'esprit, il ne prenait guère d'exercice violent et n'avait pour cela aucun goût ; d'autre part, sa sensibilité aiguë que le moindre contact mettait en vibration, et qui trouvait de la souffrance même dans le plaisir, dès qu'il était un peu vif, frémissait à la perspective de douleurs probables, peut-être très grandes, peut-être intolérables. Avec cela, l'horreur du sang, l'horreur de faire souffrir un être quelconque, était si grande qu'après de rares essais il avait renoncé à chasser ; la pitié que les douleurs morales ou physiques des autres excitait en lui était aussi telle que, malgré ses efforts pour se raidir, il avait récemment écrit qu'il concevait bien « qu'on pût mourir de sa pitié ». Enfin il se sentait, au point de vue littéraire et philosophique, capable d'accomplir une grande œuvre qu'il fallait du jour au lendemain laisser inachevée, incomplète, presque informe, sans même l'espoir de pouvoir jamais la reprendre.

Sans doute il avait écrit plusieurs fois qu'il ne fallait pas rechercher la gloire, qu'il fallait même, par amour de la vérité, « fuir les chapelles où l'on encense », parce que, à chaque génération, il n'y a guère que deux ou trois noms qui surgissent du milieu des autres et passent à la postérité ; mais pourtant puis-je penser qu'il n'eut pas un regret en voyant se briser d'un seul coup toute espérance de devenir célèbre un jour ?

S'il était encore si impressionnable, qu'avait-il donc obtenu de lui pour prix de ces trois années d'efforts

constants ? Tout simplement ceci : sans une plainte, sans une récrimination, sans même exprimer de l'horreur ou de l'effroi, dès qu'il vit clairement son devoir, il se disposa à l'accomplir entièrement et sans retour sur soi. Il faudrait connaître son tempérament d'artiste et d'intellectuel comme nous l'avons connu pour comprendre quel degré d'héroïsme exigea ce simple accomplissement d'un devoir dont tous les détails lui eussent été odieux s'il ne les avait vus sous un jour très élevé.

Une seule exclamation lui échappa au sujet de cette vie studieuse qu'il devait interrompre : « C'est la même chose dans tout le cours de l'histoire, nous dit-il. Les nations civilisées croient pouvoir vivre en paix, réfléchir, étudier, faire fleurir les arts ; mais non, les Barbares sont là, à la frontière, qui viennent pour tout détruire. »

Depuis ce jour-là les Allemands ne furent plus pour lui que des Barbares : « Un peuple de jouisseurs », écrit-il dans son carnet de guerre, sans rien d'idéal. Combien loin du héros dédaigneux ! et ailleurs : « La guerre — la menace de mort ; l'arrivée des Barbares a mis toutes choses en question par la racine. »

Je me rappelle que la veille de son départ il me dit, en me serrant la main avec émotion : « Jusqu'ici nous n'avons connu que la paix, une période sans secousses ; maintenant nous allons vivre une heure historique, une grande heure qui comptera dans l'histoire du monde. » Et ce caractère grandiose de la lutte qui commençait l'aida à s'oublier complètement lui-même.

Il décrivit ses impressions de la première heure dans son carnet de guerre ; malheureusement il perdit le premier carnet et les notes suivantes, très elliptiques, simple mémento, furent écrites plusieurs mois après :

« Génération passant au feu d'une sublime

épreuve; une heure où tout était tragédie; instant de méditation, de purification, où chaque geste, chaque phrase se déroulait sur un plan supérieur, où tout était digne d'être noté, digne de l'histoire, des chaumières aux usines. Personne qui n'ait de cette heure un souvenir grandiose, ineffaçable, chaque mot qui fut dit était dans une sphère de valeur extraordinaire; pas un lieu banal. Tout était remis en question, une insondable catastrophe; la mort aux ailes déployées, large comme le ciel, non pas la chauve-souris de la mélancolie et de l'accablement, mais la mort utile, les libérations, les destins de la gloire. »

Il dit ensuite qu'il éprouva d'abord une vive répugnance devant « ces visions de souffrance et de sang »... « l'horreur de la guerre et les craintes de l'Allemagne; la haine de cette hypocrisie brutale, mais aussi crainte de sa force et de la France fragile et divisée. »

Pourtant quand il lui fallut faire les premiers pas, il s'écria : « Tant mieux ! »

« J'arrêtai une voiture de paysan. Je vis un beau regard vaillant; alors je fus ranimé, j'eus une première vision, une première espérance des œuvres libératrices...

« Trois jours après je partis. Il y avait foule à la gare vers deux heures; tout le monde animé, résolu, vaillant, on eût presque dit, aimant la guerre. Quelques vieux; l'un d'eux avait un

mouchoir comme ballot : « Voilà tout ce que j'ai, dit-il ; je ne demande que des balles et du pain. » Et partout ceux qui cherchaient à monter dans le train criaient : « Nous voudrions bien arriver à l'heure.. »

« C'était le même enthousiasme né spontanément dans les moindres hameaux, accord, unisson, sentiment très doux d'honorer ceux qu'on n'honorait pas jusque-là, toute cette masse populaire qui semblait médiocre et qui donnait tout à coup cet exemple et cette leçon de patriotisme. »

Quand il rejoignit son dépôt à Saint-Étienne, il fut d'abord logé à Valbenoite, dans l'ancien couvent des Maristes transformé en caserne, et au souvenir de l'accueil que reçurent là les mobilisés il écrivit :

« Combien de bienveillance, de bonne volonté, de dévouement chez les bons frères laïcisés, en habits civils ; combien serviables, émus, tremblants aux nouvelles, pris cœur et âme. Un regret alors en voyant cet attachement total pour la France qui avait été dure envers eux et ne leur permettait pas de porter la robe noire de leur vocation sous les arbres de leur parc. Une injustice !... En ces jours d'union on eût voulu leur faire des promesses. »

Pendant son séjour au dépôt, Émile s'efforça, avec un véritable acharnement et un soin scrupuleux, de remplir ses devoirs de sergent, malgré ses nombreuses répu-

gnances. D'une de ses lettres datée du 15 août je détache les lignes suivantes :

« Je suis assez fatigué des exercices et travaux que j'ai dû faire et pour lesquels je n'ai ni goût ni entraînement ; par exemple, faire nettoyer et aménager les chambrées, commander des corvées pour le balayage et la soupe, faire habiller des hommes. J'espère en tout cas m'aguerrir peu à peu. »

Il partit sur le front au commencement de septembre, alors que se livrait la bataille de la Marne. Il nous écrivit qu'on lui avait offert de rester au dépôt comme sergent instructeur, mais qu'il lui avait semblé meilleur de laisser les postes de ce genre pour des hommes mariés.

L'extrême concision des notes relatives à son départ pour le front rend leur transcription à peu près impossible. Je n'en détacherai que quelques lignes :

« A Versailles, nous commençâmes d'éprouver je ne sais quoi d'angoissé et de tragique... Vers 11 heures du soir, arrêt dans une gare immense que je n'ai pas reconnue ; le projecteur de la tour Eiffel et ceux des forts causèrent une grande et haute impression tragique. Gare déserte et noire ; on alla chercher de l'eau. »

Émile comptait, après la guerre, raconter ses souvenirs dans un ouvrage qui eût eu pour titre : *Fragments d'histoire et de méditation*, et dont le récit de la procession du Saint-Sacrement à Roscoff eût formé le premier chapitre.

« Une procession à Roscoff. Clairons, tam-

bours, drapeaux. — Le groupe des jeunes gens avec leurs chapeaux noirs à rubans. — Vision grande des périls. Draps, fleurs, autels, agenouillements, larmes. — Moi, si occupé, si chargé, si éloigné des choses simples, si tourmenté. »

Il y a, dans son carnet de guerre, des notes relatives au rôle joué par son régiment, le 238e d'infanterie, dans les batailles de la Marne et de l'Aisne. Mais je ne citerai pas ces notes ici, puisque Émile les développa en rédigeant l'historique de son régiment et que cet historique est complètement achevé.

Sur son carnet, Émile indique la conclusion qu'il voulait donner à ces *Fragments d'histoire*.

« Fin : impression que la pitié, la vie humaine ont disparu devant quelque chose de vaste, terrible, inhumain, un mur d'airain, une misère sans bornes. Pensée qui, entre les innombrables visions de la guerre, évoque celles-ci : deux cérémonies, deux messes dites en plein air. »

Voici ce qu'il écrit sur ces deux cérémonies :

« Je suis allé à la messe, dimanche, à Vingré. Visages miséreux, impression de grande détresse, de tant de périls. « Je suis chrétien !... » Oh ! combien frêle, combien triste et immense pourtant cette voix chrétienne au milieu de la sauvagerie et des catastrophes présentes et des maux imminents ! — C'était au lendemain de l'affaire de S... Une autre fois, à M..., j'avais assisté à la messe ; soleil de novembre, on enterrait à côté. »

C'est surtout dans ses lettres que je pourrai trouver quelques détails sur ses premières impressions en arrivant au front. Il nous écrivit d'abord qu'il était à la poursuite des Allemands et traversait des champs jonchés de cadavres. Un peu plus tard, une de ses lettres commençait par ces mots :

« J'ai vu avec beaucoup de chagrin que mes longues lettres ne vous étaient pas arrivées ; peut-être dois-je être précisément plus bref. J'aurais pourtant beaucoup aimé être en communion de sentiments avec vous pendant cette bien terrible épreuve. Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'est la guerre. Je suis intact jusqu'ici et me portant bien... C'est de la tranchée que j'écris... Vous revoir?... »

Et cinq ou six jours après :

« La situation, ici, semble aller vers le calme ; un calme passif pour l'infanterie qui ne peut plus, de part et d'autre, que se blottir dans les tranchées, où les artilleurs tâchent de jeter des obus à la dynamite pour les faire sauter ; en attendant ce moment agréable, il n'y a qu'à rester immobile et à ne pas se faire voir... Un bruit dans les couloirs parallèles à la tranchée ; on mène à l'infirmerie un blessé, une balle dans le bras ; c'est un homme de ma compagnie ; il y en a chaque jour quelques-uns de touchés ; on entend parfois des cris s'élever devant soi, der-

rière soi, dans une tranchée voisine; puis, de nouveau, c'est le calme plat. Les premiers jours de mon entrée dans la guerre avaient été épouvantables; on se battait avec fureur sur ce plateau où l'on semble avoir maintenant renoncé, de part et d'autre, à se faire plus que ces petites méchancetés consistant à tuer ou à blesser des hommes. On a amené depuis quelques jours, chez nous, des canons dont les obus font voler, en tombant, des colonnes de terre et de cailloux, fouillant ainsi les tranchées. On voit cela avec horreur...

« Je suis bien heureux de me sentir étroitement uni avec vous tous dans ces moments; si la guerre dure plusieurs mois, ce qui est probable, comment espérer échapper indéfiniment? Personne ne l'ose; chaque combat est une hécatombe. »

Au commencement de novembre, il fut nommé adjudant de bataillon, et c'est pendant qu'il remplissait ce poste qu'il fut chargé par le colonel de rédiger l'historique du régiment. Le 11 novembre, il nous écrivait :

« Je te dirai qu'on attend par ici incessamment ce qu'on appelle un coup de torchon : cela va être terrible et, comme toujours, faire des hécatombes. Après cela, et si je m'en tire, il y aura peut-être une période de tranquillité; je vous écrirai tout de suite après cet événement. »

Ce jour, qu'Émile pensait devoir être pour lui le dernier, marqua dans sa vie morale une étape nouvelle. Au moment où le signal de l'attaque allait être donné, un paquet lui fut remis. Le défaisant à la hâte, il eut la surprise d'y trouver un crucifix. Un an après, il frémissait encore au souvenir de l'émotion intense que cette vue inattendue lui avait causée. Le vœu formulé tant d'années auparavant auprès du lit de mort de son père avait été exaucé : par une rencontre providentielle, le crucifix venait, à cette heure d'attente tragique, se mettre, comme de lui-même, entre ses mains. En lui apportant une consolation et une espérance, ce crucifix lui demandait un acte de foi formel, car sur la carte qui l'accompagnait se trouvaient écrites deux phrases de l'Évangile :

« Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » (Matthieu, 11, 28,)

« Pierre dit à Jésus : « Seigneur, à qui irions-nous ? « Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons « cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le « Fils de Dieu. » (Jean, 6,6. 70.)

Ce fut donc bien le Christ, le Fils de Dieu, qu'Émile reconnut en acceptant le crucifix. La lettre qui suivit de près cet envoi portait expressément qu'aucune allusion n'y serait jamais faite, afin de ne pas peser sur son acceptation. Il se contenta de répondre qu'il gardait le crucifix et l'avait mis dans son sac, ajoutant que là se trouvaient tous ses objets précieux et qu'il ne le lâcherait qu'au dernier moment. Pendant de longs mois, il ne fut plus ensuite, entre ses sœurs et lui, question de ce crucifix ; mais dans son carnet de guerre se trouve écrite en grosses lettres cette exclamation :

« Le Christ de L... »

Puis, au-dessous, celle-ci trahissant sa profonde émotion :

« Le paquet se défait !... en quel moment !... »

CHAPITRE XXXII

L'artiste pendant la guerre.

Nous avons eu déjà l'occasion de voir combien fut profonde la transformation opérée dans l'âme d'Émile par ses dix-huit mois de campagne; il nous reste donc simplement à étudier un peu plus en détail, à l'aide de ses notes et de ses lettres, ce que devint sur le front l'artiste, le philosophe — et l'homme enfin, l'homme de rêve devenu homme d'action. Partout nous constaterons les mêmes traits essentiels : simplification, purification, apaisement, oubli de soi.

Dans l'artiste plus de dilettantisme. Si nous en croyons quelques-unes de ses notes, l'art aurait même perdu à ses yeux sa valeur unique, sa beauté singulière; le tragique, au sens où il avait jusque-là employé ce mot, aurait lui-même pâli, se serait effacé devant la réalité terrible. Et nous pouvons, à travers ses étapes successives, suivre l'évolution qui se produisit. Voici d'abord ce qu'il écrivit dans son carnet de guerre en novembre 1914:

« Pendant cette furieuse canonnade, pour

une fois, pour la première fois, en un instant, j'ai éprouvé le sentiment de la grandeur et de la beauté sauvage de la guerre. Partout autour de moi des paysages d'automne somptueux et sévères, mais je n'ai plus jamais cette impression que quelque chose manque, que l'heure est vide : il y a assez, peut-être trop, de tragédie. »

Deux ou trois mois plus tard :

« Il y aura moins d'angoisse dans la vie courante après la guerre ; on éprouvera un sentiment de plénitude. Sera-ce lassitude après ce grand effort? non (cela viendra) plutôt, je crois, d'avoir touché au grand tragique, au tragique réel, d'en avoir eu l'âme débordée. Une fois suffit ; moins de misérables tourments. »

Et quelques pages plus loin :

« Le tragique s'éloigne d'un degré, il est plus pur ; une catastrophe ne sera jamais plus le tragique, ni la mort, ni un accident ; alors, où sera le tragique ? C'est pour nous le plus grand problème, étant donné ce que nous sommes ; où réside le tragique? Car le tragique existe ; il n'y a pas que des choses simples, banales, de même plan, mais aussi de grandes rencontres. Alors où réside le tragique?

« J'ai cru, il y a une dizaine d'années, que le

tragique se trouvait même dans les petites choses, même dans les choses quotidiennes et vulgaires ; et je pense maintenant qu'il ne réside même pas dans les grandes. Mais y a-t-il une vraie nature du tragique? Oui, en ce sens : pour un esprit sans médiocrité, averti, fort, profond, il faut bien qu'il y ait quelque part du tragique, qu'il y ait plusieurs plans des choses. »

La pacification s'accentuant, il écrit :

« Les émotions terribles et puissantes du champ de bataille ont amené le grand calme des nerfs, l'apaisement au lieu de l'irritation, gêne, souffrance, malaise, ne savoir que faire, que devenir, être blessé partout, être à bout du temps, et débordé par l'art. »

Un peu plus loin :

« Une génération qui aura vécu de tragédies, quelle autre trempe ! avoir passé par les suprêmes dangers et plus encore avoir vu le courage fleurir autour de soi! Génération qui aura été spectatrice des plus grands maux! »

Voici l'analyse la plus approfondie qu'il fit de ses derniers sentiments vis-à-vis de l'art :

« Devant la réalité tragique de la guerre, aucun sentiment d'art, l'art perçu toujours comme une parure ; non pas essentiel aux

choses, mais y ajoutant, un peu superflu, un point de vue.

« Ceci vient peut-être d'une extrême vieillesse et fatigue; ou bien, au contraire, est-ce une manière très intellectuelle, raffinée, intelligente d'être artiste, au lieu de se mouvoir dans l'art? Et pourtant cela était vrai aussi pour moi bien des fois que tout se mouvait dans l'art, mais cela n'avait point de signification, point de fin, point de sens, point de repos. Étrange, lassante parure qui s'évanouit au son des canons.

« Alors la réalité est sentie à plein, d'une autre manière, comme une Némésis impitoyable. »

Pourtant, s'il n'était plus « débordé par l'art », comme il restait bien toujours l'artiste aux perceptions vives, à la sensibilité facilement émue et résonnant longuement! La moindre note de son carnet de guerre, si hâtivement écrite qu'elle soit, le révèle tout entier :

« Bruits de bataille à Q...

« Par un matin très chaud, roulement continu jusque vers 2 heures de l'après-midi; impressionnant, fortes explosions par-dessus; grondements.

« Repris le lendemain soir; grande violence, succession ininterrompue d'éclairs, on entendait même des fusils. On distingue les petits

canons, les gros. Qui l'emporte? Cela serre le cœur. »

Nous le retrouvons encore dans celle-ci :

« Promenade un soir dans les tranchées; alerte; clair de lune; capotes grises, immobiles, belles tranchées nettes; une vue sur les prairies, les eaux à un angle de la tranchée. Retour, tonnerre de l'artillerie. »

De temps à autre il crayonne rapidement une description à laquelle il sait toujours communiquer de la vie :

« Angle de la rue Pépin-le-Bref, rue Louis-le-Débonnaire, rue Charlemagne, rond-point, de petites maisons, des jardins, avec une énorme porte massive et superbe, parmi les débris d'un ancien couvent, gros murs çà et là; quartier de Saint-Médard, un des endroits vénérables du monde. Institut de Saint-Médard, beaux jardins, ruisseaux allant vers l'Aisne; une crypte, architecture romane, des tombes, de vieilles inscriptions latines en relief, lesquelles prennent d'admirables reflets de lumière, par le contre-jour, lumière lisse, jolie, délicate, qui rend l'écriture déliée, fantaisiste, moulée, vivante. On y voit que les prêtres ensevelis là, quand? aux VI^e^ et VII^e^ siècles, avaient des vertus sans nombre... Une nef, des chapelles latérales étroites prenant jour sur des jardins; pénombre. »

Parfois il se livre davantage quand la scène qu'il a sous les yeux s'harmonise avec ses désirs de beauté les plus profonds :

« Admirable paysage un soir sur Soissons vu de l'aval de l'Aisne ; la rivière douce, unie dans ses rives lourdes de verdure ; une plaine unie entre les lignes de hauteurs ; haute verdure ; luzerne, ayant poussé comme elle a voulu ; soir de juin chargé et beau. Grand ciel limpide déjà assombri ; à l'horizon de la prairie vaste se dressent les trois églises, leur profil sombre et net, fort sur la nappe unie du ciel, dans le beau soir désert. Deux tours hautes et dentelées s'émacient vers le haut — une tour robuste avec une plate-forme, avec le beau corps massif de la cathédrale — une autre à droite plus petite. »

Un jour même, en dépit des spectacles funèbres qui se présentent sans cesse à ses yeux, voici que la douceur cachée dans son âme se réveille et s'épanche à la vue d'un jardin en fleurs :

« Doux jardin fleuri ; une terrasse ; au bord de la terrasse, une allée de roses, rien que des roses, bien alignées ; au-dessus, longues rangées de tulipes, bandes de verdure, bouts de pelouse ; quelques massifs au tournant des allées ; à côté, la maison vieillote, sa cour, encore des rosiers aux murs. Crépuscule vaporeux, brume légère d'après la pluie. Le jardin petit, coquet, fleuri,

riche, abondant, paré, luxueux, prodigue, régulier, profond, épanoui, entouré d'une ceinture de grands arbres sombres au dessin splendide; la ligne haute, altière, qui descend, s'avance, recule, remonte, ligne unique et sinueuse. »

Et, de plus en plus, l'artiste éprouve le besoin d'embellir sa vie intérieure pour y trouver un refuge dans les jours de détresse ou de monotonie :

« On devrait avoir dans un coin de sa mémoire toujours prêtes à paraître, ainsi qu'un luxe magnifique, les belles images de sa vie, les plus belles visions que l'on a aperçues; cela même enrichit le passé, donne une plus belle idée de la vie, car si monotone qu'ait été l'existence, il en est bien peu où ne se soient gravés quelques majestueux ou formidables tableaux. »

Immédiatement au-dessous il ajoute cette réflexion, prouvant qu'à ce moment-là il ne séparait plus dans sa pensée la recherche du beau de celle du bien :

« Pour la perfection complète il faut la plénitude d'âme et c'est le plus rare de tout. »

Il cherche à classer dans sa mémoire toutes les belles images de sa vie... Et, comme il lui faut un décor, il se représente la scène du premier acte de *Parsifal* en ajoutant :

« Entrée au cœur du monde ; les paysages énormes défilent; chant sublime de la dernière réalité. Les initiations merveilleuses. »

Puis il commence :

« Voilà la plénitude, accord de l'âme et des images extérieures. Celles-là très peu nombreuses, quelques minutes simples et surprenantes.

« Un degré au-dessous, simplement de belles visions, avec quelque chose dans le cœur qui palpite et se blesse ; le sentiment d'un manque, d'une défaillance, d'une lassitude, de détourner la tête. Je ne sais quel soupir des derniers lointains.

« De celles-là, très grand nombre ; plutôt beauté aride, un peu sèche. Et, au-dessous, simples visions d'art, de paysages, scènes, émotions, et même grandeur ; le nombre en est infini. »

Il expose ensuite les avantages qu'il voit à ce « recensement merveilleux ».

« Peut-être, même au point de vue de l'art, ne serait-ce pas un mal que de faire ce recensement merveilleux ; on n'y aboutirait jamais, c'est inépuisable, c'est un trésor sans fond. La mémoire et surtout l'imagination s'enrichissent de tout ce qu'il aurait, des profondeurs endormies, ramené un moment à la clarté de la surface. »

Dans ce défilé d'images symboliques venant réveiller

« des profondeurs endormies », il en est une qui n'a point pris sa place. Aussi Émile va-t-il l'évoquer à part et terminer par elle :

« Mais où placerai-je une église à l'heure où le crépuscule tombe, où le jour s'efface aux vitraux, où la clarté devient molle et diffuse, où tout est douceur fondue, où les lumières perpétuelles prennent un éclat insolite, où tout est enveloppé de la mémoire d'une autre présence? »

Et comme l'artiste en même temps reste bien Français ! A chaque instant dans son carnet de guerre nous trouvons des exclamations comme celle-ci :

« Le tact n'a qu'une patrie. C'est ce qui nous rend la France irremplaçable.

« Cette délicatesse du toucher de l'âme, cette adaptation continuelle, cette souplesse, cette imagination. »

L'artiste n'était donc pas éteint en lui ; l'art avait simplement changé d'aspect à ses yeux. De nouveau il s'était essayé, mais dans un but différent et qui n'était plus chimérique, à se dégager des apparences des choses, non pour se replier sur lui-même, mais pour rechercher au delà de ces apparences séduisantes ou terribles les réalités qu'elles cachent et profiter de tout pour atteindre la perfection. Si ses illusions personnelles au sujet de la primauté de l'art étaient tombées, il n'avait garde de s'en plaindre ; au contraire, à cette époque, il écrivait dans *In Memoriam :* « Toute déception n'est que vérité. » Pourtant si l'art n'est qu'une parure, s'il ne

peut et ne doit servir qu'à orner la vérité qui sans lui paraîtrait peut-être trop froide, en est-il pour cela à dédaigner ? Émile ne le jugeait pas ainsi, car il écrivait encore que pour Maurice transformé « l'art était maintenant perçu comme un bien, l'amour comme un bien ».

Pour ne pas revenir ici sur les plans de roman qu'Émile traça pendant la guerre et que nous avons déjà étudiés, je vais seulement donner le plan d'une sorte d'épopée en prose à travers lequel, bien que ce ne soit qu'une ébauche, on sent déjà vibrer toute son âme d'artiste et de Français :

« *Sur la matière d'histoire magnifique qu'offre la guerre,* insondable, une surface de merveilles et des profondeurs pour toujours, la plus somptueuse, vaste, éclatante histoire (et quand un recul esthétique s'y ajoutera !) Quelle épopée aux scènes détachées, successives, saillantes, phases magnifiques, ombre et lumière, avec l'aspect divers des moments, la physionomie particulière des peuples.

« Cette déclaration de guerre, ces plans de bandits, ces subterfuges, ces atermoiements, quand les événements roulent avec fatalité depuis que la première pierre a été décrochée, jusqu'à un précipice immense, à un dénouement qu'on n'osait avant considérer. Cette chose énorme, ce torrent qui gonfle d'heure en heure.

« Puis l'attaque de la Belgique, le deuxième crime; cette étonnante, cette héroïque, cette vaillante défense de Liége, ces premiers coups

de canon sonores dans l'univers attentif, ces premières surprises de la gloire, cette chose définitive, cette forteresse vaillante et imprévue contre tout le flot montant de la Germanie, jeunesse de la guerre, drapeaux dans le vent. Puis la bête faisant irruption en Belgique, toutes les bêtes de l'Apocalypse, tous les fléaux du monde; tout à coup révélée la face horrible de l'Allemagne, le sang, le carnage, tous les instincts lâchés, cruauté, sang; toute cette monstruosité en marche, hypocrisie, mensonge, avidité, brutalité, cruauté, ivrognerie, tout ce qu'on avait senti sourdre depuis le premier jour du mensonge, venir, monter, cette ignominie ! Comme un abcès qui crève et s'étale. Comme si quelque puissance souveraine s'était plu à faire apparaître cette irruption de barbares forcenés au milieu du peuple pacifique, riche et paisible.

« Et puis ce mensonge passant les bornes, ce mensonge qui admet qu'on ne saurait trop mentir, c'est la Belgique qui méditait d'attaquer l'Allemagne, et toute la science et toute l'intelligence de ce pays tout à coup serves des plus grands mensonges.

« Non, ce n'était point ce héros dur auquel vous pensiez dans vos rêves ; ce n'était point ce héros enveloppé de musique, annonciateur des mondes, écouteur d'infini, indifférent au mal

pour un plus grand destin, mais simplement le mal lâché sur la terre. Non point cette grandeur.

« Puis l'avalanche sur la France, le choc, le désastre, Charleroi, les assauts inutiles, les canons pris, le soir de la folle bataille sous un soleil de désastre et de feu.

« Puis le torrent, l'envahissement, la France perdue, cette marche furieuse, rapide, cette invasion comme on n'en avait jamais vu. Émotion. Attente de l'univers; grand drame; une illustre nation allant mourir. Puis le choc à côté de Paris déjà battu par le flot, centre d'un monde. Grandeur calme de la France; ivresse du vainqueur. Encore une fois quelle épopée! l'incendie, le sang, l'ivresse, le flot énorme, épandu, submergeant du crime. Enfin l'arrêt, le choc d'arrêt auquel la France croyait de toute son âme, mais que l'univers n'espérait plus. Victoire hésitante et balancée; il s'en fallut de si peu que la force monstrueuse et brutalement organisée l'emportât sur un plan net et malicieux. Joffre sut représenter, perpétuer la manière et le génie de la France. Elle sortit du piège; on vit le monstre qui avait mis son pied lourd et trop assuré dans un piège et qui pardessus tendait sa gueule avide, retirer son pied qu'il n'eût point dû sortir, s'écarter blessé et

surpris, s'en aller de plusieurs pas et allonger un peu plus loin sa masse énorme et difficile à remuer, se barricader.

« Puis nouvel assaut irrité, énorme, pris de plus loin ; des masses qui arrivaient en chantant, se jetaient dans la mort ; les plaines couvertes de sang, puis les inondations où s'arrêtèrent les assauts. Les grandes fêtes de la douleur et de la mort. Les grandes plaines de la mort telles qu'on n'en avait jamais vu. Un Virgile conduisant un Dante ; souvenez-vous des épopées. Ici est la mort. Ce blocus énorme comme celui de Napoléon. »

De ces plaines, où régnaient la douleur et la mort, Émile voyait surgir, comme une tige féconde, une nouvelle conception du droit des nations, plus humaine et plus haute ; il en saluait l'apparition.

« Il fallait peut-être tout ce sang, tous ces carnages, et aussi ces crimes et cette avidité pour que naquît dans l'univers un nouveau droit. Alors, pour la première fois, on vit presque une universelle alliance. Il fallut, sans doute, tout ce sang à sa naissance pour qu'il vînt tant de fées à son berceau. Le sentiment d'une humanité. »

Pour que ce sentiment nouveau éveillé par les crimes allemands pût établir son empire universel sur les âmes, ne fallait-il pas d'abord que l'épée monstrueuse qui avait

voulu asservir l'humanité fût à jamais brisée, brisée par la défaite complète de l'Allemagne? Cette défaite, Émile la voit d'avance, et il s'écrie :

« L'épée s'est brisée dans les batailles. Ce n'est pas le héros qui l'a mise sur son genou et l'a ployée.

« On a vu, pour la première fois, s'assembler les cités, comprenant, pratiquant un nouveau droit. Le crime contre les nations, voici ce qui naissait du monde, la fleur qui montait du sang des batailles. Consolation.

« Ce n'était pas la peine d'avoir forgé cette sublime épée pour dire comme un bandit : « Je « prends ce qui est à toi pour en jouir. » Voilà, voilà, avilie l'épée! »

CHAPITRE XXXIII

Le philosophe pendant la guerre.

Au cours de la guerre, à la lumière des événements, Émile apprit beaucoup. Il estimait surtout précieux d'avoir acquis une idée plus nette et plus haute du droit naturel dans ses applications aux rapports des peuples entre eux, dans les limites qu'il pose aux ambitions individuelles ou nationales, dans la règle qu'il donne à l'usage de la force pour le service de la justice.

Il voyait dans le mépris de ces principes la source des odieux excès qui maintenant lui faisaient prendre en horreur l'Allemagne, ses doctrines et Nietzsche en particulier. Il avait autrefois, sans grande émotion, rencontré, au milieu de beaucoup de théories de Nietzsche qui lui paraissaient séduisantes, des phrases comme celle-ci : « Qui atteindra quelque chose de grand s'il ne se sent pas la force et la volonté d'infliger de grandes souffrances? Savoir souffrir est peu de chose : de faibles femmes, même des esclaves passent maîtres en cet art. Mais ne pas succomber aux assauts de la détresse intime et du doute troublant quand on inflige une grande dou-

leur et qu'on entend le cri de cette douleur — voilà qui est grand, voilà qui est une condition de toute grandeur. »

Incapable de mettre en pratique ces théories barbares, Émile avait pu, en temps de paix, s'imaginer qu'au-dessous de cette dureté impitoyable se trouvait peut-être vraiment quelque grandeur. Mais sur le champ de bataille, en face des douleurs inouïes causées à des êtres humains par l'ambition effrénée d'un peuple qui a pris de telles phrases au sérieux, comment n'aurait-il pas senti la révolte gronder dans son être et renversé les idoles allemandes que son idéalisme avait élevées ?

A chaque instant ce sont des cris de pitié ou d'horreur qui lui échappent :

« Sensation de l'inhumain, sans grandeur si haute, quelque chose cependant qui dépasse l'homme, mais plutôt abîme d'horreur, livide. »

« Douloureux sentiment en voyant monter à l'assaut ces pauvres gens; le cœur serré !... »

« Dures journées ! Dures nuits ! Un blessé crie en face... La nuit à creuser — sommeil glacé — ô triste aurore !... »

Et plus loin, après avoir écrit qu'il assiste à une suffisante tragédie, il ajoute :

« Quand, à cette tragédie, la douleur se mêle et à des cris, il y a quelque chose en moi qui se déchire et se brise. »

Ailleurs :

« Ces hécatombes, ces outils effroyables !

Pauvres petits hommes qui s'avancent au milieu de cette tourmente! »

Par un effort généreux, il arrive à dominer ces impressions déchirantes; mais s'il le fait c'est qu'il a reconnu, comme il le dit lui-même,

« Qu'il y a plus de courage à aider à supporter la douleur par sa présence qu'à s'éloigner. »

Quant à la dureté chère à Nietzsche, il en porte ce jugement suprême :

« Sur la pitié : qu'il n'y a pas de grandeur dans cette dureté où il n'y a plus d'humanité. »

Ailleurs il écrit :

« Nietzsche. — L'Aigle et l'Agneau. — Y a-t-il un troisième point de vue? Nietzsche n'a jamais songé à l'humanité. »

« L'humanité est précieuse en soi — et non par la puissance. »

Revenant une autre fois sur le projet d'épopée dont nous avons donné le plan, il écrit :

« Vers la fin, l'épée brisée par la guerre, par l'alliance et la victoire de l'univers, son alliance contre la plus puissante épée. Donc l'épée brisée par la défaite, non pas généreusement, volontairement brisée. Puis la naissance du droit nouveau suscité à travers l'humanité, non pas faiblesse du fort, ligue contre le fort, mais dignité, volonté. »

Et il ajoute :

« Mettre auparavant combien déçus les amis de l'ancien esprit allemand, terrible corruption. Médite des biens de la terre, pas de détachement sublime. »

Il développe plus longuement sa pensée dans la note suivante :

« Déchaînement de brutalité, changement de point de vue sur le plus humain. Idée qu'il peut exister une valeur humaine en dehors de la puissance de la plus grande puissance, de la volonté de puissance. Non pas si vaine cette volonté de s'unir entre plus faibles pour protester, pour empêcher, pour qu'il y ait un droit; non plus cette idée que c'est la morale des médiocres, mais bien ce sentiment qu'à côté d'un déchaînement barbare et grandiose il y a des grandeurs plus humaines. Quelque chose de plus clair, plus délié, plus fin, de métal plus trempé, plus ouvragé... Tant de signes de ce précieux courage, froid, mesuré, sévère, digne, s'épanouissant sans aucune volonté de puissance... La Germanie barbare. »

Ce qu'il complète par cette note :

« L'Allemagne énorme... son habile ennemie profitant des fautes, les utilisant aussitôt; un réseau d'alliances. »

Et par celle-ci :

« La France, dont on a souvent dit qu'elle représentait une cause universelle; en ce cas particulièrement. Grande chose, comment ce conflit particulier entre elle et la Germanie s'est épanoui tout à coup en une cause pour laquelle lutte tout l'univers. Magnifique floraison. Toute la terre contre l'Allemagne; au lieu de ce petit conflit entre la France légère et vaniteuse et la robuste Germanie. »

En parlant de l'Allemagne, il dit encore :

« Cette démence germanique... ne pouvant plus faire un pas, porter un coup à son ennemi sans bousculer quelqu'un d'autre. »

Et ailleurs :

« Ce qu'il y a de terrible, d'immense, de barbare dans la Germanie. »

Cette dernière réflexion se trouve au-dessous de la phrase suivante, si pleine en sa concision :

« Sur le plateau en avant du... Méditation... — senti la grandeur du droit, non sa faiblesse. »

Un autre jour, il médite sur l'avenir réservé à la guerre :

« Avenir de la guerre. La guerre scientifique est celle contre laquelle on aura le plus vite l'idée de se prémunir. Lutter pour les biens de la terre qui sont grands; peut-on espérer qu'elle

cessera jamais? Mais ce qui en donnera le plus tôt l'idée, c'est que quelque savant puisse, en inventant un moyen de destruction horrible, tout à coup devenir maître des choses. Cela se verra peut-être, cette royauté de fait, si formidable. »

Sa note la plus récente à ce sujet fut écrite sur l'avant-dernière page de son carnet de guerre. (Idée de la force primant le droit) « Idée barbare qui stupéfia l'Europe civilisée quand on vit un État se conduire à la manière des bandits ».

En face de l'Allemagne brutale, il admire la France qui se défend avec tant d'héroïsme :

« Devant l'histoire, qu'elle sera belle la France de 1914 — pure. »

Au souvenir de la bataille de la Marne, avec un tressaillement d'allégresse, il salue

« Cette aurore d'une nouvelle ère du monde, ce matin où la France était sauvée. »

L'héroïsme de ses compagnons d'armes lui inspire la page suivante, où l'on sent vibrer toute son âme :

« On ne dira jamais assez le martyre de ceux qui se sont trouvés aux lieux célèbres et difficiles de cette guerre : l'Hartmann, Notre-Dame-de-Lorette, Ypres, etc. Il faut un sacrifice de soi qui dépasse tout ce qu'on a pu voir, l'acceptation de la mort, l'attente de cette mort d'un instant à l'autre, ou, pire encore, de blessures épouvantables, dans des conditions d'horreur,

nuit, incendie, explosions, asphyxie, fatigues, sans repos, sans vivres, dans la boue, sans abri. L'arrivée formidable des obus, la perspective constante d'être mis en pièces : horreur tragique, la vue des cadavres, une méchanceté formidable autour de soi, et cependant tenir. Un spectacle comme on n'en a jamais vu, un péril comme on n'en a jamais connu, un bruit comme on n'en a pas entendu. Debout au milieu d'une catastrophe, attendant un danger plus grand encore. Cela, des jours et des nuits... »

Et, s'il avait écrit avec chagrin :

« Crise du nationalisme mondial, l'idée de l'espèce humaine s'efface ; quand pourra-t-on revenir à la générosité ? »

il avait fait peu après cette constatation :

« Chez les soldats français, pas de haine, générosité ou faiblesse. Un peu les deux. Cela constitue bien le sentiment général de la France pour qui la lutte a été une nécessité. »

En admirant la générosité du soldat français, même à l'égard de ses pires ennemis, il redoutait toutefois les effets d'une faiblesse imprudente. Au cours d'une de ses permissions, on émit devant lui l'opinion que les trois quarts des Français auraient presque tout oublié au bout d'un an ou deux de paix et recevraient les Allemands à peu près comme par le passé ; et cela simplement parce que la prudence et la réserve demandent une force

de volonté dont, actuellement, peu de gens semblent capables.

Les yeux d'Émile s'assombrirent aussitôt et son visage revêtit une expression de tristesse inoubliable :

« Croyez-vous cela possible? dit-il. Mais alors, à quoi bon tant de sang? tant de sacrifices? Si l'on n'a pas encore compris que tout Allemand, même involontairement, est un espion, que de leur part tout est mensonge et trahison, si les relations doivent reprendre comme autrefois, avec autant de légèreté, d'imprévoyance et de laisser-aller, à quoi bon tant d'héroïsme?... »

Et, certes, il est aisé de comprendre cette douloureuse impression. Qu'y a-t-il de plus dur que de sacrifier sa vie pour quelqu'un qui, dès que vous serez mort, oubliera tout, tendra les bras à son ennemi et se laissera, malgré votre héroïque dévouement, tranquillement assassiner? Peut-être dira-t-on qu'il est à propos de pratiquer le pardon des injures. Mais ne serait-ce pas le cas d'appliquer ici la méthode qu'Émile proposait pour l'examen des questions morales un peu épineuses? Ne serait-il pas bon de chercher à voir clair en soi-même et à savoir quel est le principe qui fait agir?

Le pardon des injures est une vertu héroïque, impliquant une réelle et glorieuse victoire sur soi-même, et n'excluant ni la justice, ni la prudence. Est-ce cette haute vertu chrétienne qui fait que quelques personnes attendent avec impatience la fin de la guerre pour pouvoir reprendre des bonnes allemandes? Qu'y a-t-il de plus odieux que de cacher son égoïsme sous le manteau d'une vertu sublime? De grâce, que ceux qui n'ont pas souffert directement de la guerre laissent le pardon des injures à ceux qui ont vraiment quelque chose à pardonner et qu'ils sachent plutôt faire de petits sacrifices d'intérêt propre ou même d'affection particulière, pour ne pas trahir la France et les héros qui sont morts pour elle.

Cette faiblesse préoccupait beaucoup Émile quand il songeait à l'avenir, mais que dire de son indignation quand il apprenait qu'en pleine guerre des relations illicites étaient entretenues avec l'ennemi et, ce qui plus est, que le gouvernement fermait les yeux sur ces trahisons ou les jugeait de la manière la plus bénigne !

« Lâcheté du gouvernement, comparée à la dureté envers les soldats : accapareurs ou ceux qui ravitaillent l'Allemagne à peine punis et la mort pour un soldat qui s'est endormi à son créneau ! »

Lui, qui n'avait jamais fait de politique, commençait à se préoccuper davantage de ces questions : il se demandait, et non sans inquiétude, dans quelle direction allait s'orienter la France après la guerre.

« Il ne faudra pas avoir trop de jeunesse et de joie en France après la guerre ; il faudra penser davantage à ceux qui sont morts. On dit trop : Nous bâtirons une maison nouvelle, libre des mauvais songes du passé. Il ne faudra pas qu'il y ait trop d'insouciance et trop de fêtes... Pour ceux qui réfléchissent, est-ce une France nouvelle, une base nouvelle de la culture, de l'instruction, de la philosophie qu'il faut trouver ? Il y aurait plus de grandeur, malgré les apparences, à revenir simplement aux choses interrompues. »

Précisant davantage sa pensée, sous ce titre : « Situation faite aux partis politiques par la victoire », il écrit :

« Que le fait d'avoir écarté la menace allemande donnera libre cours aux passions politiques.

« La grande masse nationale aura conscience d'avoir sauvé la France : elle réclamera ses droits démocratiques de façon plus impérieuse ; d'autre part, une armée moindre sera une moins grande garantie contre les tentatives révolutionnaires. C'est pourquoi on eût voulu en France une sage restauration du principe d'autorité, une classe gouvernante éclairée et sage.

« C'est là (pendant la guerre) que tout se décidait, là que se faisaient les amitiés nouvelles, là que se forgeait l'avenir, pierres, fondations, assises nouvelles. Maintenant l'épée gigantesque est essuyée au revers des nuages. »

Sans aucun doute, maintenant qu'il avait, sur le champ de bataille et dans les tranchées, pris contact avec la nation, Émile se serait intéressé aux affaires publiques, il se serait mis tout entier au service de la France qu'il rêvait de voir de plus en plus grande et de plus en plus belle. Mais lui qui avait salué avec tant d'enthousiasme le début de la « guerre libératrice », pourquoi commençait-il à douter des résultats moraux qu'elle devait amener, car cette exclamation douloureuse lui échappe :

« On disait au début : Quelle vie plus belle nous préparons à ceux qui viendront après

nous!... Mais maintenant un lourd voile commence à tomber sur l'avenir; non, ce n'est pas cette splendeur, ce ne sera pas cette aurore. »

Pourquoi? Oh! il le dit lui-même. C'est qu'il avait espéré que le danger commun, la douleur supportée en commun, le dévouement des uns, l'héroïsme des autres auraient eu raison de l'égoïsme général et que l'oubli généreux de soi et de ses propres intérêts devant un intérêt supérieur aurait amené enfin le règne de la justice. Or, ce règne, il ne le voyait guère s'établir et, comme il le dit dans une de ses lettres, ceci constituait encore sa plus grande souffrance. Dans *In Memoriam*, il écrit de Maurice :

« Indiquer que ce qui le choquait le plus, c'est l'injustice, l'injustice universelle et totale. Il éprouvait une peine profonde devant tout ce qui n'a pas accompli son destin. »

A la suite, il ajoute :

« Pour lui, il pensait que l'esprit humain vaut mieux que le monde, ou du moins qu'il est ce qu'il y a de mieux dans le monde. »

N'est-ce pas à cette époque qu'il concevait tout ce plan de roman, résumé de ses longues recherches philosophiques, dans lequel nous avons vu son héros, poussant jusqu'aux dernières limites l'amour de la justice, s'offrir à la mort pour « remettre dans la voie droite de sa nature » une âme appelée à la vie religieuse, magnifique symbole de l'attitude que, au simple nom de la justice, la philosophie doit garder envers la religion, « ce joyau du monde ».

Pourtant, s'il avait des heures d'angoisse en son-

geant à l'avenir, la confiance revenait bientôt, car il n'aurait pu supporter de douter vraiment de la France. Comment douter d'elle après avoir vu tous les prodiges d'héroïsme et de dévouement auxquels la guerre avait donné lieu? Le bien ne l'emporterait-il pas sur le mal ? La générosité n'arriverait-elle pas à vaincre l'égoïsme et l'injustice? Du reste, c'était beaucoup moins la jeunesse pleine d'ardeur et d'enthousiasme qui le préoccupait que la génération précédente, celle de l'arrière, celle qu'avait formée Renan.

Aussi avait-il conçu le projet d'écrire un nouveau livre de philosophie et d'histoire, sous ce titre : *De la guerre libératrice*. Sans doute il voulait y montrer la France intellectuelle délivrée du joug de l'Allemagne; voici le début du plan du chapitre IV :

« Cette face monstrueuse et diabolique apparue tout à coup comme celle de l'Allemagne. Alors il est apparu qu'il y avait à travers l'univers une humanité. — Naissance difficile et tragique sous les coups du malheur... »

Mais ce n'était point là son unique but; il voulait montrer aussi, et peut-être avant tout, la France arrachée enfin au joug despotique du sectarisme et du doute et redevenue elle-même, c'est-à-dire croyante, héroïque et généreuse. Et c'est pourquoi le premier chapitre devait traiter : « De Tréguier, de Renan et de la Réforme intellectuelle et morale ». Faisant allusion à la réflexion suivante qu'il avait ajoutée au-dessous de la description de la statue de Renan dont il a été question plus haut :

« Évoquer d'un côté Renan enfant allant à l'école par ces rues — et beaucoup plus tard

cette cérémonie, ces habits noirs envahissant la place, venus le dresser sur son piédestal... »

il s'écrie :

« Combien supérieure à la réforme préconisée la réforme qui a eu lieu réellement, allant bien plus au cœur des choses, bien plus loin que ce qu'il désirait, demandait, prévoyait. La bravoure, une immense générosité, tant de sang répandu... (Mesurer) l'intervalle qui les sépare d'un bout de cette place à l'autre ; autre attitude qui se dresse, autre effort, autre allure. (Ici) c'est une immense plaine, au soir d'un désastre, aux rayons déclinants d'un jour ; près d'une pièce d'artillerie, un officier ; soir héroïque, lumière sublime, grandeur sublime de la guerre...

« Génération qui réclame déjà ses statues ; non point vague groupe, mais des figures précises et les plus symboliques. — Race prédestinée par ses antithèses et par la gloire ! »

CHAPITRE XXXIV

Le dilettante pendant la guerre.

L'étude des pensées d'Émile telles que ses notes et son plan de roman nous les révèlent ne suffit pas à elle seule pour donner une juste idée de la transformation complète opérée en lui. Que fut comme soldat, comme officier, le dilettante raffiné d'autrefois ? C'est ce qu'il nous reste à voir.

Loin de le porter à se raidir contre la pitié, sa sensibilité, plus oublieuse d'elle-même, le fit compatir presque avec tendresse aux souffrances de ses compagnons d'armes. Il chercha autant qu'il était en son pouvoir à diminuer les peines et les fatigues de ceux qui l'entouraient, et sur l'une des dernières pages de son carnet de guerre, il constate qu'il a fait de réels progrès en « indulgence, bienveillance et bonté ». Son ordonnance a raconté que, pendant les nuits d'hiver, il allait parfois relever lui-même les sentinelles qu'il souffrait de voir si longtemps exposées au froid.

Dans cette indulgence et cette bonté il n'y avait plus aucun dédain, mais de l'admiration et un véritable respect.

C'est avec enthousiasme qu'en octobre 1915 il nous parla des soldats de son régiment, le 238e d'infanterie. « Je ne me doutais pas, nous dit-il, de ce qu'était le peuple de France. J'ai pu voir chaque jour des actes admirables. Pour ces hommes-là, générosité et sacrifice semblent des choses toutes simples, des vertus spontanées. »

Il nous raconta, en particulier, l'histoire d'un mineur de Saint-Etienne qui, apprenant qu'on avait découvert un rameau de mine allemand, s'offrit pour aller le faire sauter. « S'il s'agit d'aller chez les Boches, dit-il, j'en suis. » Il avait quatre enfants. Il partit avec un sergent, mais ils arrivèrent trop tard ; les Allemands firent sauter leur mine les premiers et les deux hommes furent tués. Ce fait impressionna vivement Émile ; il l'a noté dans son carnet de guerre :

« On prévient le sergent Beauplet : il annonce qu'il montera. Un autre mineur se propose. Il vient demander un revolver. Longue attente. Il part... Une heure après nous apprenons qu'on a coupé les fils et mèches. Encore une heure ; une explosion, deux hommes pris... On retire Beauplet encore chaud ; grand clair de lune... Les Allemands ont fait exploser un pétard... Enterré le lendemain matin. Toute la nuit j'éprouvai un regret désolé. Mort si simple et si belle. « Je descendrai une caisse de poudre allemande ce soir... » Brave garçon ! Je le revoyais mangeant debout sa pauvre gamelle au coin de la cour !... »

Dans ces notes, Émile exprime souvent le désir qu'on s'occupe davantage du moral des troupes en campagne;

il demande qu'on relève leur courage par de bonnes paroles et que l'on tienne compte, plus qu'on ne le fait, de l'extrême bonne volonté et de la docilité d'enfant de tous ces hommes rudes et simples, mais dont la conduite lui paraît sublime.

Dans ses lettres, s'il s'abstient de toute plainte au sujet des privations qu'il endure, il s'apitoie souvent sur le sort des simples soldats. La dernière fois qu'il vint à Paris, comme on lui demandait s'il avait bien tout ce qui lui était nécessaire : « Oh oui ! répondit-il, et même plus qu'il ne me faut, mais je veux savoir s'il n'y aurait pas moyen d'aider les hommes qui sont vraiment pauvres. » Et il raconta qu'un des soldats de son régiment avait économisé sur sa solde, d'un sou par jour à cette époque, cinquante centimes pour les envoyer à sa femme; on s'en était aperçu parce que, naïvement, il avait mis la piècette blanche dans une enveloppe : « N'est-ce pas touchant ? ajouta Émile, et que de privations étaient représentées par cette somme minuscule! »

Ce point l'intéressait spécialement et le poussait à la générosité, car la guerre avait amené l'épanouissement de ce sens des grandeurs de la pauvreté dont nous avons vu déjà si fortement le germe en lui. Il avait cette fois connu pour de bon, pendant la bataille de l'Aisne surtout, toutes les gênes de la pauvreté, la fatigue, le froid et la faim. Mais ces privations lui avaient seulement arraché, au lieu d'une plainte, cette exclamation enthousiaste :

« De la misère au régiment, si facile à supporter ! Il ne s'y mêle aucun sentiment de déchéance, d'infériorité : pas de mépris. Glorieuse misère! Partager l'huile d'une boîte de sardines, la belle pauvreté !... »

Dans son plan de roman il y revient aussi, et d'abord

par cette brève indication qui pourrait paraître singulière au premier instant :

« Riches dans l'enfance — à ce moment tourmenté ; pauvres plus tard — sérénité »,

indication qui s'éclaire toutefois par l'ensemble, la pauvreté étant un des éléments de ce dégagement parfait, de cette haute liberté auxquels il veut faire parvenir son héros.

Cette pauvreté dont il voit autour de lui, dont il pratique lui-même la généreuse acceptation, lui devient chère, il la voit belle, il l'exalte :

« Oh ! la belle misère noble! la plus belle des pauvretés, si bien acceptée, si cordialement prise ! »

Et enfin son amour de la pauvreté augmentant de plus en plus, il termine le plan lui-même par cette exclamation, jetée au travers de la dernière page, comme si tous les désirs de son âme eussent trouvé là leur suprême expression :

« Moi qui ai toujours tant aimé la pauvreté ! »

Cette perfection complète qu'il voulait donner à Maurice, il s'efforce de l'acquérir lui-même. Ses notes de guerre sont parfois de véritables examens de conscience; il s'interroge en particulier sur ses devoir d'officier. Tantôt, il écrit cette réflexion :

« Rien de noble et de grand comme un vrai chef militaire qui se sent responsable de la prodigieuse autorité mise entre ses mains; mais quel dégoût quand ce n'est qu'un moyen de l'égoïsme! »

Ou celle-ci :

« Le désintéressement est de l'essence du commandement; un chef égoïste et avide, c'est déjà une corruption... La puissance pour la jouissance, tout est déjà compromis.

Tantôt, relevant une observation qu'on vient de lui adresser :

« Pourquoi avez-vous donné à vos hommes ces explications que vous ne leur deviez pas et qui risquaient de vous amoindrir? »

Il ajoute :

« Je le faisais pour la justice. »

Cette parfaite justice demandait encore que tout intérêt personnel, toute recherche d'un plaisir quelconque fût sacrifié au bien de la patrie. Aussi, dans une de ses lettres, se plaint-il vivement de ceux qui, en face de l'ennemi, peuvent penser à autre chose qu'à faire entièrement leur devoir, et il termine par ces mots :

« Et pourtant ce serait bien le moment qu'ils apprennent à faire quelque chose ceux qui n'ont jamais songé qu'à s'amuser avant la guerre. Je mets de l'humeur à parler de cela, mais, vraiment, j'en suis indigné. »

Et, cependant, comme il était devenu plus indulgent dans ses jugements ! comme il était porté davantage à excuser les défauts des autres ! Il écrivit un jour cette réflexion un peu surprenante de sa part :

« Il est peu d'hommes tellement mauvais qu'ils ne présentent quelque surface acceptable. »

Ailleurs il fait cette citation :

« Napoléon au sujet du général Bertrand : Il faut bien savoir aimer ses amis avec leurs défauts. »

Ceci ne veut pas dire qu'il fût devenu très communicatif, très liant ; il rappelle au contraire dans une de ses dernières lettres combien il s'est toujours montré difficile pour ses amitiés, et avoue qu'il n'a pas changé sur ce point ; que, quelque estime qu'il ait pour les officiers qui sont auprès de lui, il ne parle intimement à aucun d'eux ; intimement, non sans doute, car ses pensées intimes il ne les confiait qu'à son carnet de guerre ou aux feuilles de ce plan de roman qu'il composait alors, mais avec cordialité et bonne humeur.

Quand il vint en permission, chacun autour de lui s'étonna du changement que révélait son extérieur : sa démarche était ferme et assurée, ses yeux résolus, sa physionomie en général calme et souriante. Il se montra aussi plus affectueux, plus expansif, s'intéressant aux affaires de tous au lieu de se tenir à l'écart comme d'ordinaire, et cherchant à resserrer davantage les liens de famille.

Le secret de ce changement il nous l'apprend par ce bel aveu :

« Maurice comprit que l'exemple le plus sain n'était pas celui du désordre et de la souffrance, mais celui de la joie... et ce fut la fin des tragédies. »

Pour aider et encourager les autres il rompit définitivement avec le dilettantisme et s'éleva, au moment où il avait réellement le plus à souffrir, « au-dessus de tous les drames ». Il écrit dans *In Memoriam* que la sœur de Maurice doit, à un moment précis de la vie de son frère,

« sentir le pessimisme illimité, total auquel il se livre avec une sorte de joie », ou plutôt, ajoute-il, il le lui dit, mais elle ne comprend pas ». « Pourtant, écrit-il plus loin, il viendra une heure où elle éprouvera à son tour dans toute sa force le sentiment du pathétique de la vie et une immense détresse. » Elle viendra à son frère comme à un refuge, « voulant être pareille à lui dans la souffrance ». Mais parvenu alors à la sérénité complète, il lui dira simplement : « Ma sœur, il n'y a plus de tragédies. » Puis il saura trouver « de bonnes paroles » pour calmer son chagrin, « n'étant plus comme celui qui ne sait pas, mais comme celui qui sait et qui peut consoler ».

Ailleurs il écrit encore que Maurice, frappé par une vraie douleur, « l'accepte entièrement, puis se relève avec un sourire ». Et çà et là, comme l'expression d'un remords qui a besoin de s'épancher, cette phrase revient : « Il se reproche son égoïsme. » Non seulement Émile se reprocha cet égoïsme d'autrefois, mais il fit mieux, il le répara, et pour le réparer il se donna sans compter. « La vie supérieure, écrit-il, serait d'aider à la vie. » Et c'est alors que par cet oubli de soi, la paix se fit progressivement en lui, cette paix qu'il avait vainement cherchée auparavant.

Se rappelant ce qu'il était l'année précédente, il écrit en juin ou juillet 1915 :

« A côté de ce que j'étais l'an dernier, nerveux, tendu, blessé, irrité par toutes choses, venu à l'extrémité, ne pouvant plus vivre; et maintenant si corrigé, guéri, un grand calme revenu.

« Cette grande atmosphère de tragédie; peut-être cela. »

Au sujet de cet apaisement qu'il sentait se produire en lui il donne des détails précis dans une longue lettre datée du 13 mai 1915 et dont le style est moins elliptique que celui de ses notes. Nous en extrayons le passage le plus caractéristique :

« Je ne suis pas malheureux du tout; j'ai eu de mauvais jours pendant l'automne et l'hiver; maintenant quelquefois aussi de temps en temps. Je ne puis me livrer à aucune occupation intéressante et je suis parfois rabroué de façon désagréable. Tout de même je ne voudrais pas être ailleurs et tant que la guerre durera.

« Il est vrai qu'il y aura encore des périodes terribles comme à l'automme et qu'on recommencera quelque jour à marcher au milieu d'obus et de balles qui jetteront en quelques instants la moitié des effectifs par terre. Mais enfin pour le moment c'est calme ici, et la possibilité d'un danger assez vague laisse absolument indifférent. Je te dirai même que je passe des jours bien moins intelligents, aigus, réfléchis que l'an dernier, à la même époque, mais aussi bien plus calmes, tranquilles moralement, paisibles. Je vois passer les jours sans souci avec des occupations constantes qui ne me plaisent pas, mais dont je sens tout à la fois la nécessité et en somme la valeur. Je ne pense pas à grand'chose, mais je suis bien moins ner-

veux; j'ai bien moins de sensations d'art, mais plus de paix. Quand je pense à l'état de sensibilité où j'étais en mai, juin et juillet de l'an dernier, il me semble que c'était comme une impasse et que j'étouffais. C'est une autre réalité, une autre dureté, bien plus authentique. J'ai en plus cette impression suffisante d'assister sans cesse à une grande tragédie qui élève suffisamment la signification des paysages et des jours.

« Je dors paisiblement, profondément, ce qui ne m'arrivait plus; je me laisse bien moins troubler par les événements, ce à quoi on arrive assez vite, me semble-t-il, quand on a passé souvent par des événements qui pouvaient vous coûter la vie...

« Je n'ai rien lu depuis bientôt un an, rien écrit, jamais médité; abêtissement, disent tous les gens, et c'est bien possible; attente aussi peut-être, sommeil réparateur et fécond pour le cas où la vie reprendra. Je n'en sais rien; je ne m'en soucie pas énormément, ou du moins je m'en soucie énormément quand j'y pense, mais je n'y pense guère. L'avenir est si incertain; d'abord personne ici n'est assuré de vivre, et puis que sera la vie en France dans quelques années, la vie matérielle et morale?... Au revoir, à quand? »

Et dans une de ses dernières notes il revient sur cette simplification d'âme :

« Analyser effets de la guerre : simplification d'âme. Que l'autre aspect a aussi sa valeur ; il renaîtra, recommencera ; c'est une anxiété superflue, fille de la paix. »

Et il ajoute au-dessous :

« ... car il faut bien voir que les buts de la guerre sont plus faciles à déterminer que les buts de la paix. »

Cependant, il ne convient pas de l'oublier, cette paix ne provenait en lui ni d'engourdissement de la sensibilité, ni d'indifférence. Nous avons vu combien il était resté artiste, même dans la vie monotone et lassante des tranchées, et comment il avait poursuivi, jusque dans les heures les plus tragiques, le fil régulier de ses méditations. Son impressionnabilité même n'avait pas disparu ; il la dominait seulement et surtout en s'oubliant pour penser aux autres. Mais que de fois on la sentait encore frémir sous l'armure de courage dont il s'était revêtu ! Je n'en donnerai qu'un exemple. En allant rejoindre son nouveau régiment, il eut, nous dit-il, un frisson lorsqu'il apprit qu'il devait se diriger vers Tahure. Mais il ajouta aussitôt avec un sourire qu'il était très heureux d'être nommé officier. Il se sentait sûr ainsi de rester ferme jusqu'au bout pour donner à ses hommes l'exemple du courage.

C'est ainsi, toujours en pensant aux autres, qu'il arrivait à se dominer. Je crois l'entendre encore dire, lors d'une de ses permissions :

« Quand la douleur frappe, il faut l'accepter, il faut tout accepter. Il ne faut pas de cris, de larmes, ni de

révolte dans la douleur ; il faut la subir grandement et noblement. Et, du reste, qu'est-ce qu'une douleur individuelle en cette heure où toute la France souffre? Pour moi, j'ai tant vu souffrir, j'ai tant vu mourir, qu'une douleur personnelle me paraît maintenant peu de chose. »

D'autre part, il ne pouvait se détacher l'esprit des scènes émouvantes auxquelles il avait assisté et dont le souvenir le troublait encore à chaque instant. Quelques-unes sont indiquées dans son carnet de guerre ; mais je ne parlerai que d'une seule, de la dernière. Il avait été chargé d'exercer ses hommes à lancer des grenades ; un d'eux lâcha la sienne dans la tranchée même ; trois soldats furent tués. Émile, quoiqu'il ne fût pour rien dans ce douloureux accident, ne put jamais s'en consoler. Quand nous le vîmes, au commencement de février, il nous raconta tout au long ce qui s'était passé ce jour-là et nous dit quel effort immense il avait dû faire sur lui-même pour recommencer dix minutes après à faire faire cet exercice. Il ajouta :

« Dans la vie, qu'est-ce qui pourra me coûter maintenant ? »

Sur son carnet de guerre il se contenta d'écrire :

« Accident terrible et douloureux le 14 janvier. Je n'ai pas besoin de l'écrire, je me le rappellerai toujours. Je montai brusquement par le côté au-dessus de la tranchée ; puis je m'approchai et me penchai au-dessus et je vis toute cette horreur... On continua à lancer des grenades. »

Une autre fois il nous avait écrit :

« Nous avons changé de pays ; cela sent davan-

tage la guerre... On va entrer dans la fournaise. Tant mieux, si cela pouvait amener une conclusion et l'espérance de la fin. En général, je ne crois pas qu'on craigne la bataille, je veux dire la vraiment grande bataille qui pourrait amener des conséquences. Et pourtant quelle horreur ! quelle vision d'épouvante ! cela dépasse ce que l'on lit... »

Dans une note un peu plus longue, il résume ses impressions sur sa vie dans les tranchées :

« Tranchées de V... (janvier 16).

« Longue, longue circulation de nuit dans les boyaux avant d'arriver, le long d'une tranchée allemande conquise ; abris profonds entrevus au bas de longs escaliers ; air formidable de cette tranchée, massivité, puissance ; ce même aspect partout, vraies forteresses, air de burg moyen-âgeux. Nos tranchées bien plus frêles, grêles, menues et toujours avec un laisser-aller dans les choses qui ne sont pas immédiatement visibles.

« Relève au petit jour, sans bruit ; je place mon monde. Mon abri, petite grotte à 3 mètres sous terre, blanche, exiguë, un peu de paille pour m'étendre, une caisse de grenades comme table. Une toile de tente ferme l'entrée, une toile trouée qui ne bouche pas partout. Les matins, après quelques heures de sommeil, je me réveille

transi ; cependant il ne fait pas froid, mais temps humide.

« Service de nuit, généralement la première moitié de la nuit. Nuits obscures ; longues veilles fatigantes ; marcher lasse ; s'arrêter, on est glacé. Je vais de guetteur en guetteur, à la fin très lassé. De temps en temps, un coup de fusil avec un sifflement qui est comme un échappement de gaz ; on sent la balle s'éloigner, puis long écho sur les pentes. Une grenade ; éclatement violent. Longs silences, de nombreuses fusées lancées par les Allemands viennent au-dessus de notre tranchée ; lumière éblouissante, mais qui se déplace très vite, changeant les ombres, de sorte qu'on ne peut voir que des lignes très générales. On entend des pas, une ronde, une parole brusque à une sentinelle. Un coup de fusil part. Je fais lancer une grenade ; en face, un certain bruit, quelqu'un qui se hausse, puis une grenade éclate près de notre tranchée. Brusquement, sifflement et éclatement soudain en tonnerre : ce sont nos batteries qui canonnent la ligne ennemie ; les obus passent très près de nous et éclatent tout près de la tranchée, parfois dedans, quelquefois même en arrière.

« Rares réponses de l'artillerie allemande ; une nuit, rafales successives de quatre obus ;

toutes les heures, plusieurs de ces rafales passant en tempête très peu au-dessus de nos têtes et éclatant derrière ; vent terrible et rapide.

« Malgré tout, belle sensation ; finirait-on par aimer le danger ? Au moins faut-il danger mortel.

« Lourd sommeil, profond, et cependant les membres brisés en se réveillant. »

Lui qui avait eu de la mort une terreur si profonde, en était-il arrivé vraiment à ne plus la craindre ? Si la terreur instinctive demeurait encore, elle était dans tous les cas dominée, presque éteinte. Rappelant une conversation tenue pendant la guerre, il écrit :

« Je crois l'entendre me dire :

« Ces grandes tourmentes, ces grands triom-
« phes de la mort mettent la mort à son rang.
« On s'habitue trop à voir la vie tranquille, pro-
« tégée, suivant un cours normal ; alors la mort
« devient une injustice monstrueuse, une sur-
« prise ; ici, la mort familière, sans impor-
« tance. »

Peu de temps avant la guerre, au retour d'une visite chez une personne malade, il avait écrit ces lignes émouvantes :

« Misère infinie de la mort qui approche, insondable ! Pleurer sur la nature humaine. Lamentables journées, nuits sans sommeil, corps perdu de faiblesse. La santé fait presque

honte et comme on la sent fragile. Qu'apprendre là, sinon à accepter la mort et la douleur qui y conduit, cela pour être égal, pareil, de même race, par charité et profonde justice. Je ne voudrais pas être d'autre sorte, c'est-à-dire intangible, au-dessus des maux. Je pense, au contraire : Je vous suis semblable, vous, très chers, dont j'ai entouré l'agonie. Je suis proche de vous dans la douleur suprême. Tant de fois déjà j'ai vu la vie chèrement payée par une lente et cruelle mort ; à un prix sans rapport avec ce qu'elle avait valu et donné !... »

Si telles étaient ses pensées au temps même de la paix, comment n'aurait-il pas accepté toute perspective de souffrance et de mort quand un si grand nombre de victimes tombaient autour de lui — ces victimes, ses frères, vers lesquels il s'inclinait en essayant d'adoucir leurs derniers moments ; suprême office de consolation qui devait lui être cher, car il écrit :

« Aimer les derniers secrets, les lourdes confidences, les secrets extrêmes, les âmes qui se penchent pour dire des choses ultimes, encore plus loin, plus graves, plus générales, engageant l'univers. »

Et voici que pour le soutenir lui-même des phrases lues autrefois lui reviennent à l'esprit, entraînant avec elles tout un cortège de pensées :

« O mort, où donc est ton aiguillon ? La mort

devenue si banale, le péril de mort ne semblait pas un grand péril. »

Puis celle-ci, plus douce, qu'il dit avoir empruntée à Dante :

« Lorsqu'un groupe de nouveaux élus entre au Paradis, voilà (dit-on) qui va accroître nos amours. »

CHAPITRE XXXV

Derniers jours. — Témoignages.

Il n'est plus qu'un seul point de vue auquel nous n'ayons pas considéré l'évolution d'Émile pendant la guerre, c'est le point de vue religieux. Mais toutes les citations tirées du plan d'*In Memorian* n'ont-elles pas déjà éclairé cette question? ne nous ont-elles pas montré le philosophe s'inclinant devant la religion et prêt à mourir pour elle s'il le fallait? ne nous l'ont-elles pas montré séduit par l'idéal de la sainteté et gémissant devant ces jardins mystiques qui lui restaient inaccessibles? Oui, tout ceci nous l'avons déjà vu, et s'il nous reste quelques mots à ajouter, ce sera simplement pour répondre à cette question qui semble se poser d'elle-même : Est-il bien vrai qu'Émile soit resté complètement en deçà de ces « beaux jardins » qui l'attiraient? N'avait-il pas au moins fait quelques pas pour y pénétrer?

Des pas — certainement il en fit, mais avec cette lenteur à laquelle ses habitudes de doute dans les questions philosophiques ne l'avaient que trop accoutumé. Il cherchait à s'éclairer, surtout auprès de l'aumônier de sa division, dont il nous parla ensuite avec une véritable

admiration. De son côté, celui-ci a bien voulu affirmer le souvenir qu'il gardait de ces conversations religieuses, au cours desquelles Émile avait toujours montré des sentiments bien plus chrétiens qu'on n'aurait pu le soupçonner. N'est-ce pas aussi parce que la religion, et surtout la religion catholique, lui paraissait de plus en plus la gardienne constituée du droit et de la générosité qu'il écrivit un jour cette page indignée :

« Cela aussi grande erreur, grande corruption de la Germanie, avoir perdu totalement le sens du divin ; avoir avili tous les buts nobles, avoir fait la divinité la servante des grossiers appétits germains, du commerce et des plaisirs de la Germanie ; l'avoir faite le protecteur attitré des assassins, des bandits, des asphyxieurs ; quand cette autre idée s'éveillait que la guerre est un crime en elle-même, avoir fait Dieu l'auteur, le conducteur, le grand maître de la guerre la plus atroce !

« Ainsi tout le catholicisme allemand devenu apologiste des doctrines de la violence.

Faut-il maintenant évoquer quelques souvenirs personnels, rappeler ce que, au cours de ses permissions, Émile, par exemple, nous dit de la prière ? Comme devant lui on prétendait un jour que les prières pour les combattants ne servaient pas à grand'chose puisqu'un grand nombre tombaient, il protesta en faveur de la prière :

« Il faut bien naturellement qu'il y ait des victimes, puisque nous sommes en guerre, dit-il ; mais cela ne prouve rien contre l'efficacité de la prière ; et puis, même

si l'on n'avait pas la foi, on aimerait à se sentir de loin accompagné de constantes prières. »

N'avait-il pas, quelque temps avant la guerre, exprimé fortement sa répugnance à entendre des phrases telles que celles-ci : « Cette personne a été éprouvée et pourtant c'est une bonne chrétienne ».

« Mais où donc, s'était-il écrié, la vertu désintéressée trouverait-elle un refuge s'il suffisait de remplir ses devoirs religieux pour ne plus souffrir ? Voyez-vous la religion transformée en une sorte d'assurance contre la douleur et la pauvreté. S'il en était ainsi, il y aurait assurément beaucoup plus de gens extérieurement religieux ; mais combien parmi ceux-ci il y en aurait peu de sincères et de purs. »

Un autre jour, la dernière fois qu'il vint à Paris, comme il partait pour le front, l'assurance d'une prière fraternelle constante lui fut renouvelée. Au lieu du vif mécontentement que des paroles semblables avaient provoqué en lui quelques années plus tôt, ce fut de la joie qu'il témoigna : « Continue, dit-il, même si tes prières ne devaient pas me conserver la vie. » Au-dessus de ces intérêts immédiats que la prière pouvait ou non protéger, il apercevait donc des biens plus précieux qu'elle devait lui assurer. Le rappel de cette constante prière terminait la dernière lettre qu'il reçut et qu'il lut quelques heures ou peut-être quelques instants avant d'être frappé par la mort.

Le dernier jour qu'il passa à Paris, entendant parler de la *Vie de Madame Louise de France,* la fille de Louis XV qui entra au Carmel de Saint-Denis pour obtenir la conversion de son père, il manifesta le désir de prendre connaissance de cet ouvrage. Quelque temps après il écrivait que cette lecture l'avait fort intéressé, surtout les passages relatifs à l'entrée au Carmel. L'impression dut être profonde, car sur son carnet de guerre il y revient encore, et la dernière de ses notes, dans

laquelle il répète d'abord qu'il n'y a qu'un style dû à la France, se termine par ces mots :

« Le beau cachet des manières et des actes, cela français ; on ne saurait trop le dire ; il n'y a qu'en France qu'on le trouve, rien qu'en France. Voir par exemple au XVIIIe siècle l'entrée de Madame Louise aux Carmélites. »

Ainsi sa suprême pensée fut pour la France, pour l'esprit français, mais symbolisé par une vocation religieuse, par une vocation de Carmélite !... Comment donc ne pas dire une fois de plus que c'est pour cette France-là, cette France chrétienne, qu'il est tombé ?

La veille de sa mort il nous renvoya le volume qu'il avait gardé jusque là ; deux passages y étaient soulignés, l'un avait trait aux austérités de Madame Louise et spécialement à sa recherche d'humiliations, l'autre était un billet écrit par elle-même, alors qu'elle était prieure du monastère, à une jeune novice, la sœur de Beaujeu. Le voici :

« Que vous êtes heureuse de vous donner à Dieu si jeune!... Sacrifier ce qu'on ne connaît pas, c'est faire plus que de sacrifier ce qu'on méprise parce qu'on le connaît. C'est le sacrifice du matin. Je tâche d'y unir le mien qui n'a pu être que le sacrifice du soir. J'espère que les parfums du matin purifieront les brouillards du soir. »

Comme les regrets exprimés dans ce billet s'harmonisent bien avec cette plainte, j'allais dire avec ce soupir d'Émile :

« Être selon ce qu'il y a de mieux, voilà ce que j'avais rêvé ! » Mais pourquoi ce soupir ? Au point de vue humain ne semble-t-il pas qu'il ait, sur le front, atteint un degré presque héroïque de perfection ? Oui, sans doute, mais c'est qu'au delà de la « sphère de justice et de raison », qui avait séduit son esprit de philosophe, au delà de la force d'âme que son admiration pour les héros lui avait fait acquérir, il apercevait des hauteurs plus merveilleuses encore vers lesquelles maintenant toute son âme se soulevait. C'est pourquoi les progrès accomplis et même bien constatés lui semblaient peu de chose ; c'est pourquoi, faisant, dans ce sens, un effort suprême, voulait-il que le sacrifice du soir, aussi pur et aussi complet que possible, effaçât toutes les taches et dissipât toutes les brumes.

Pour obtenir le secours dont il avait besoin dans cette dernière lutte, ce fut au crucifix qu'il s'adressa. Nous saurons peut-être un jour à quel moment précis se fit sentir ce besoin d'une aide surhumaine ; mais ce que nous savons déjà positivement, c'est qu'Émile de lui-même en vint à porter sur lui le crucifix qui lui avait été envoyé en octobre 1914. Quand il traversa Paris un an après pour aller rejoindre son nouveau régiment, il me répéta à trois reprises différentes qu'il venait de perdre son sac. Voyant à la fin qu'il n'arrivait pas à provoquer la question anxieuse qu'il attendait, il se décida à me dire et avec quel sourire de joie : « J'ai perdu le sac, mais pas le crucifix ; car maintenant c'est là que je le porte. » Et de la main il désignait sa poitrine. Puis à cette demande : « Tu n'avais pas été contrarié en le recevant ? » « Oh ! non, répondit-il ; pense donc : je l'ai reçu au moment où le signal d'une attaque allait être donné. »

Rien de surprenant que, y attachant un tel prix pour lui-même, Émile se soit servi de ce crucifix pour assister un de ses soldats mourant, comme me l'a raconté une personne qui disait le tenir de lui.

En décembre, au cours de sa permission, ayant oublié ce crucifix sur une table, il le redemanda, « tout étonné, dit-il, de ne plus l'avoir retrouvé sur lui ».

Au point de vue religieux, sa lente évolution l'avait donc amené à un acte initial précis qui en promettait beaucoup d'autres si la mort ne l'avait fauché tandis qu'il semblait chercher encore. D'ailleurs, que savons-nous des derniers secrets de son âme ? Le voile n'est soulevé que par ce fait, à lui seul très significatif de la part d'Émile : comme il l'avait dès longtemps désiré, la mort le trouva armé du signe de la croix, portant volontairement le symbole et le gage de la Rédemption.

Lorsque Émile nous quitta lors de sa dernière permission, d'un jour, un mois avant sa mort, il semblait très ferme et très calme. Il partit en souriant, avec l'espoir de nous revoir bientôt, le mois suivant, de sorte que cette séparation, qui devait être la dernière, fut en réalité douce et consolante. Mais quelques jours après il commençait à nous prévenir d'un danger prochain :

« La période que nous allons passer pourrait être agitée, écrivait-il le 15 février ; les Allemands ont été très remuants tout autour de nous ces temps-ci ; pendant trois jours et trois nuits gros bombardements qu'on entendait très distinctement d'ici ; on nous a mis sur pied, mais nous ne sommes pas partis. »

A la fin du mois, il nous prévenait que son régiment allait occuper un saillant très dangereux, et, enfin, le matin même de sa mort, 5 mars, il écrivait une lettre dont je cite quelques extraits :

« Pas d'accidents jusqu'ici. Je suis dans la tranchée. Assez triste ; il m'arrive assez rare-

ment de me laisser prendre par la tristesse, même très rarement ; aujourd'hui, impressions pénibles. Cette attaque de Verdun fait mal ; quand on songe à la puissance épouvantable des moyens et quand on sait que cet ouragan va peut-être se déclancher sur vous d'un instant à l'autre !...

« Quelle perspective pour nous ! Des années à passer sous les armes ; on ne voit pas la fin, et au milieu de tant de périls qu'il n'est pas raisonnable de penser y échapper. Attente d'événements tragiques, le canon gronde avec furie, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt de près, tantôt de loin ; sur quel point va fondre l'offensive allemande avec son déluge de souffrance et de sang ? J'ai pris depuis la guerre beaucoup de calme et de solidité, mais j'ai horreur de ces tueries ; la pensée de ne plus y assister me causerait une joie inexprimable. »

Ainsi son dernier souhait fut provoqué par la pitié ; la mort lui semblait préférable à ces spectacles inhumains. Ce fut dans un sens beaucoup plus élevé encore que quelques heures après il réalisa cette pensée écrite naguère : « Je conçois qu'on puisse mourir de sa pitié. »

Une attaque allemande étant annoncée, il tint à faire deux fois par lui-même le tour de la tranchée afin de s'assurer que tous ses hommes étaient à l'abri ; et tandis qu'il cherchait à en faire descendre un plus exposé que les autres, il fut frappé à la tête par un éclat d'obus.

N'était-ce pas là, pour lui, la plus haute manifestation de son dévouement comme de son respect pour chacun des soldats qui étaient sous ses ordres ?

Son commandant de compagnie, ancien élève de Normale et historien comme lui, et son chef de bataillon nous écrivirent aussitôt. Quelques extraits de ces lettres aideront à mesurer le chemin parcouru par le dilettante d'autrefois :

« Nous causions une fois de plus longuement comme il nous arrivait si souvent, écrit le lieutenant Molinier, quand un bombardement par l'artillerie ennemie de l'ouvrage qu'il tenait avec sa section l'a fait se rendre à son poste pour apporter à ses hommes le réconfort de sa présence et de son courage si tranquille et si vrai. C'est en accomplissant son devoir avec le calme, la conscience qu'il nous faisait si fort priser en lui qu'il a trouvé la mort. »

Son chef de bataillon écrit à son tour :

« Je veux vous dire aussi combien tous ici nous pleurons votre frère ; c'était un modeste : il n'aimait pas à se mettre en vedette, mais il était aussi attaché que qui que ce soit à son devoir ; et ce devoir il ne se contentait pas de le remplir avec la plus parfaite ponctualité, le plus entier dévouement, il savait aussi imaginer, prévoir, suggérer des solutions. C'était un excellent officier.

« C'était aussi un excellent camarade dont le

commerce était extrêmement agréable. Enfin votre frère était surtout un homme de très haute valeur morale, ayant de ses devoirs la conception la plus élevée. Aussi avais-je un désir particulier de le connaître davantage. Nous avions souvent causé ensemble de ses idées, de ses préoccupations, de ses livres aussi. Il m'avait dernièrement offert un exemplaire de son beau livre dans lequel on retrouve la hauteur de ses idées, la fermeté de son caractère, la profondeur de sa vie morale. Je le conserve comme une relique, comme un dernier souvenir de lui... »

Enfin, quelques jours après, le colonel lui-même nous écrivait ces lignes plus caractéristiques encore dans leur concision :

« La mort de votre héroïque frère a été un rude coup pour moi; outre la sympathie personnelle que je ressentais pour cet esprit si fin, si ouvert, j'appréciais particulièrement l'officier consciencieux, énergique, dévoué à ses devoirs militaires qu'était le sous-lieutenant Clermont.

« Votre frère était modeste en tout; modeste comme homme de lettres, modeste comme officier. Il se livrait peu, mais il n'était pas nécessaire d'être grand observateur pour deviner ce qui se cachait sous cette timidité qui devenait bien vite un charme quand on le connaissait.

« Le sous-lieutenant Clermont est tombé noblement, en s'exposant pour assurer la défense d'une ligne dont il avait la garde.

« Je l'ai fait citer à l'ordre de la division. »

Sa mort, nous dit-on souvent, fut un véritable deuil dans les tranchées, car il avait su s'attirer l'affection de tous.

Voici le texte de sa citation :

« Le général commandant la 12e division d'infanterie cite à l'ordre de la division, à la date du 10 mars 1916,

« Clermont (Émile), sous-lieutenant au 67e régiment d'infanterie; modèle de l'officier de compagnie, insoucieux du danger, dévoué à son devoir jusqu'à la mort, qu'il a trouvée au moment où, sous un violent bombardement et malgré les avis qui lui étaient donnés, il se tenait dans la tranchée, veillant personnellement à une attaque possible de l'ennemi.

« *Le 11 mars 1916.*

« Le lieutenant-colonel GIRARDON,
commandant le 67e régiment d'infanterie. »

Puisse-t-il maintenant goûter dans leur plénitude la lumière et la paix qu'il rechercha si généreusement à travers toutes les obscurités du doute! Puisse aussi son souvenir reposer à jamais à l'ombre de la croix, de cette croix qui protégea sa mort et lui parla de résurrection. Cette espérance seule, brillant comme une douce aurore au delà des longues années de tortures morales qui com-

posèrent la vie d'Émile, a donné à celle qui écrivit ces pages la force de poursuivre jusqu'au bout son œuvre douloureuse. Que cette espérance brille au milieu des larmes de tous ceux qui pleurent un soldat tombé pour la France !

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface 1
Avant-Propos 1

PREMIÈRE PARTIE

L'Enfant.

Chapitre premier. — Cadre de l'enfance. 11
Chapitre II. — Portrait moral. 20
Chapitre III. — Influences familiales. 27
Chapitre IV. — Éducation morale et religieuse 37

DEUXIÈME PARTIE

Le Jeune Homme.

Chapitre V. — Départ pour Paris. — Crise de sensibilité. — Service militaire. — Mort de son père. . . . 47
Chapitre VI. — Première et deuxième années à l'École normale. — Premier voyage en Allemagne. 60
Chapitre VII. — Mort de sa mère. — Voyage en Angleterre 72

Pages

CHAPITRE VIII. — Troisième année à l'École normale. — Sortie. — Débuts 80

TROISIÈME PARTIE

Le Dilettante.

CHAPITRE IX. — Crise de pessimisme 91
CHAPITRE X. — Voyages en Italie et en Allemagne . . . 104
CHAPITRE XI. — Publication d'*Amour promis*. — Mort de son frère 116
CHAPITRE XII. — Troisième voyage en Allemagne. — Réaction contre le dilettantisme 126

QUATRIÈME PARTIE

Le Romancier.

CHAPITRE XIII. — De la probité intellectuelle. — De la recherche de la perfection littéraire 139
CHAPITRE XIV. — De la probité intellectuelle (suite). — De la sincérité chez l'écrivain. — De la recherche du plus haut savoir 151
CHAPITRE XV. — Influences littéraires. — Sainte-Beuve, Barrès. — Notes sur le romantisme 167
CHAPITRE XVI. — Évolution littéraire. — Notes sur l'art classique 180
CHAPITRE XVII. — Premières œuvres : *Rome et Napoléon III*. — *Isabelle* 192
CHAPITRE XVIII. — *Amour promis*. — Jugement de l'auteur. — Notes sur l'analyse psychologique . . . 204
CHAPITRE XIX. — *Laure*. — Plan. — But. — De la pureté et de la paix 217

CINQUIÈME PARTIE

Le Philosophe.

CHAPITRE XX. — Plan du traité de philosophie. — Influences. — Kant, Nietzsche, Bergson. — Notes sur l'intuition 235
CHAPITRE XXI. — De la culture. — Des méthodes françaises et des méthodes allemandes 255

Pages

CHAPITRE XXII. — De la culture grecque. — De la notion d'âme. — Du héros et du saint 270
CHAPITRE XXIII. — Étude d'une âme de saint 286
CHAPITRE XXIV. — Inquiétudes religieuses. — De la raison et de la foi 298
CHAPITRE XXV. — Du monde surnaturel. — Du protestantisme, du déisme, de la mysticité sans foi 316
CHAPITRE XXVI. — Du catholicisme adouci. — Des rapports entre la philosophie et la religion. — Dernier plan de roman 332
CHAPITRE XXVII. — Recherches morales. — Analyse de la conscience moderne 343
CHAPITRE XXVIII. — De la conscience laïque. — De la pitié. — De la tenue et du tact. — De la justice . . 357

SIXIÈME PARTIE

L'Artiste.

CHAPITRE XXIX. — Dernières années. — Nouvelles aspirations vers l'art. — Souffrances morales. 375
CHAPITRE XXX. — Voyage en Bretagne. — Apaisement. — Derniers travaux. 390

SEPTIÈME PARTIE

Le Soldat.

CHAPITRE XXXI. — Mobilisation. — Premières impressions au dépôt et sur le front. 405
CHAPITRE XXXII. — L'artiste pendant la guerre. . . . 417
CHAPITRE XXXIII. — Le philosophe pendant la guerre. 431
CHAPITRE XXXIV. — Le dilettante pendant la guerre. 443
CHAPITRE XXXV. — Derniers jours. — Témoignages. . 460

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-deux mars mil neuf cent dix-neuf

PAR

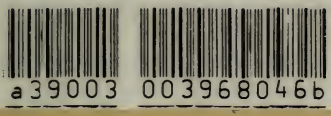
L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

pour

BERNARD GRASSET

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003968046b

CE PQ 2605
.L6Z6 1919
COO CLERMONT, EM EMILE CLERMC
ACC# 1232325

Dernières Publications de la Librairie BERNARD GRASSET

61, rue des Saints-Pères PARIS

Le prix de ces volumes comprend la majoration temporaire de 30 %.

ANDRÉ MAUROIS :
Les Silences du Colonel Bramble roman. 4 55

JEAN GIRAUDOUX :
Siegfried et le Limousin, roman. 4 55
L'Ecole des Indifférents, rom. 4 55

JEAN NESMY :
L'Ame de la Victoire, roman. 4 55

EMILE CLERMONT :
Lagre, roman. 4 55
Histoire d'Isabelle, roman . 4 55

ETIENNE REY :
De l'Amour. 4 55

GUGLIELMO FERRERO :
Le Génie Latin et le Monde Moderne 4 55

PAUL REBOUX et CHARLES MULLER :
A la Manière de...
Les 3 séries de 2 volumes, chaque volume 4 55

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT :
Monsieur des Lourdines, rom. 4 55

ROBERT DE JOUVENEL :
La République des Camarades. 4 55

CHARLES PÉGUY :
Œuvres choisies 4 55

PHILIPPE DE FÉLICE :
Les Iles des Bienheureux . 4 55

ARMÈN OHANIAN :
La Danseuse de Shamakha. 4 55

RENÉ BÉHAINE :
Si jeunesse savait, roman. . 4 55

MAXIME LEROY :
Pour Gouverner 4 55

***
Lettre sur la réforme gouvernementale. 4 55

EDGARD MILHAUD :
La Société des Nations. . . 4 55

DOCTEURS HUOT et VOIVENEL :
Le Cafard 4 55

GARCIA CALDERON :
Le dilemme de la Guerre . . 4 55

GEORGES DEHERME :
Penser pour Agir 4 55

ETIENNE ANTONELLI :
La Russie bolcheviste . . . 4 55

MADAME ADAM (Juliette Lamber)
La Vie des Ames. 4 55

PHILIPPE STEPHANI :
Sedan, 1914-1918 . . . . 4 55

GRAZIA DELEDDA :
Des Roseaux sous le vent. . 4 55

ANDRÉ MAYER :
Le Rhin légendaire 4 55

LOUIS DELLUC :
Cinéma et Cie 4 55

BHARATI :
Le Doigt de la Lune. . . . 4 55
Conte d'amour indou

GASTON RICHE :
L'Ennui de Bouddha . . . . 5 »

COLLECTION POUR TOUS

HENRI ROBERT :
Le Maréchal Foch 1 50

MAURICE LEVAILLANT :
Guide du Réfugié et du Rapatrié. . . . . 1 »

GEORGES DELAHACHE :
Histoire d'Alsace-Lorraine . 1 »

ERNEST LÉMONON :
Les Chemins de fer Interalliés. . . . . 1 »

LUCIEN HUBERT Sénateur :
L'Allemagne peut payer . . 1 50

GEORGES GUY GRAND :
Les Sophismes de paix . . . » 75

MARCEL LEHMANN :
Le Droit des Mutilés. . . . 1 »

HENRI HAUSER :
Les Régions économiques. . 1 »

GEORGES RODRIGUES :
Pourquoi les Américains sont venus. . . . . » 75

Typ. GROU-RADENEZ. — Paris.